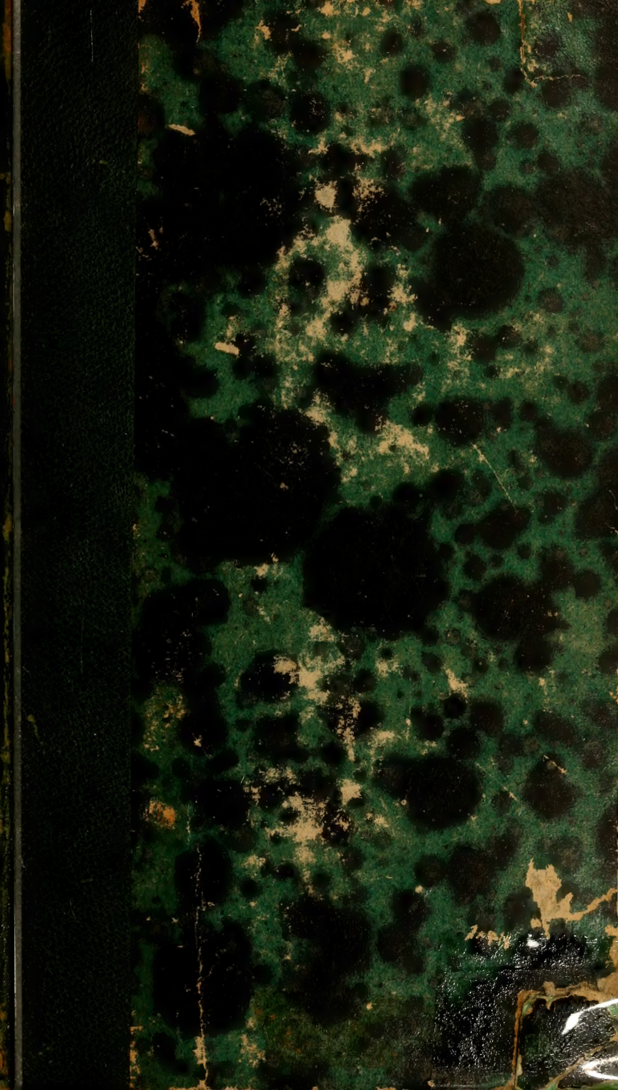
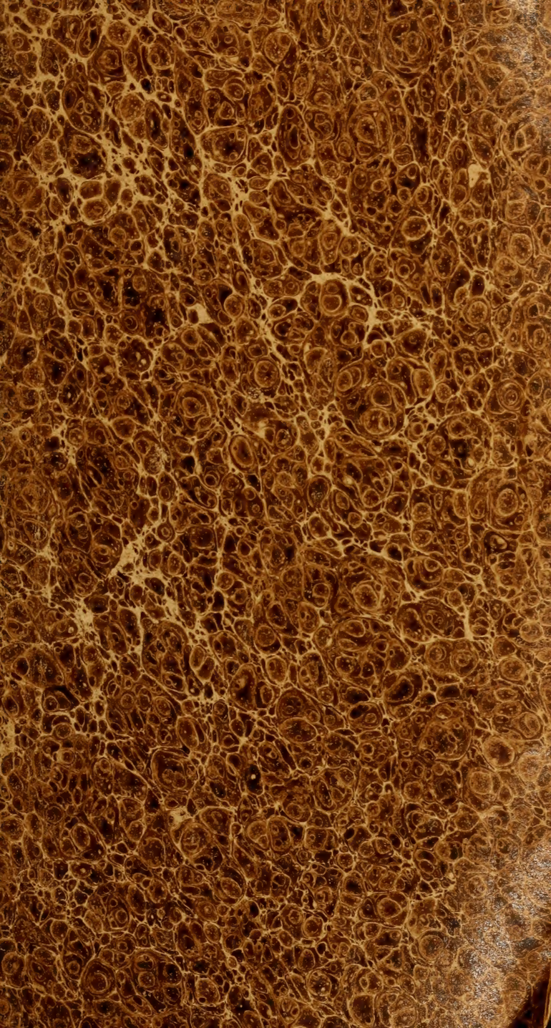


Joshua Moody



LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME.



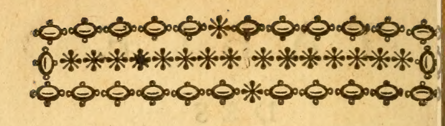
A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. LXII.

TABLE
DES
NOUVELLES

contenuës dans ce Volume.

A P.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce dix-huit Octobre* 1732.

JOLLY.



LE PRINCE TARTARE,

XIII. NOUVELLE.

THIBET & TANGUT, sont deux Royaumes de la grande Tartarie, tributaires du grand Cham, ou Empereur des Tartares, aux ordres duquel les Rois de Thibet & de Tangut sont obligez de deferer lorsqu'il s'agit de guerres ou de contestations qui interressent la Nation en general. Cependant l'Empereur des Tarta-

res qui regnoit du tems dont je vais faire mention, malgré toute son autorité n'avoit pû parvenir à mettre la paix entre Camoutcham, Roy de Tangut, & Caïoubcam, Roy de Thibet, dont la haine étoit d'autant plus violente, que l'amour l'avoit fait naître.

Ces deux Princes jeunes, ambitieux & braves, avoient en même tems jetté les yeux sur une des filles de l'Empereur, & l'avoient tous deux demandée avec un égal empressement; mais soit que la Princesse aimât Caïoubcam, ou que son alliance fût plus agreable au grand Cham, il se declara en sa faveur, & lui donna la Princesse sa fille pour épouse, avec des marques de distinction qui mirent la fureur & le desespoir dans l'ame du Roy de Tangut; & depuis ce moment, ce Prince jura une haine éternelle à celui de Thibet; & quoiqu'il prît bien-tôt une autre alliance, il ne put oublier la preference que l'Empereur avoit donnée à son Rival, & chercha toujours avec soin les occasions de s'en

s'en venger ; mais comme il n'étoit pas aſſez puiſſant pour s'attaquer au grand Cham perſonnellement, il fit retomber toute ſa rage ſur le Roy de Thibet, contre lequel il ne ceſſa point de faire la guerre, tantôt à force ouverte, & tantôt par ſtratagême, pendant près de ſix ou ſept ans.

Le grand Cham qui avoit des raiſons politiques pour menager le Roy de Tangut, & qui cependant aimoit celui de Thibet, ne voulut point entrer dans leur querelle comme Maître, mais ſeulement en Mediateur ; & par cette façon d'agir il avoit quelquefois ſuſpendu les effets de leur inimitié, & fait poſer les armes aux deux Partis. Mais Camoutcham rompoit à chaque inſtant ou la paix ou les treves, en permettant à ſes Sujets de faire des courſes dans les Etats de Caïoubcam, & d'y enlever tout ce qui tomboit ſous leurs mains, & par droit de repreſailles le Roy de Thibet en faiſoit autant dans les ſiens.

Pendant cette continuelle guerre

re Caïoubcam eut un fils de la Princesse qui en étoit l'innocente cause, & Camoutcham une fille de celle qu'il avoit épousée à sa place : le Prince de Thibet fut nommé Zulimazin, qui signifie l'ornement du monde; & la Princesse de Tangut fut appellée Kizimirca, qui veut dire Beauté divine.

En effet, ces deux enfans vinrent au jour comme deux astres nouveaux qui devoient éclairer leurs Peuples des plus brillans rayons : Mais tandis que leur naissance faisoit la joie de Thibet & de Tangut, la haine des deux Rois en prit de nouvelles forces, l'Empereur des Tartares s'imaginant que leurs enfans seroient la source d'une paix constante & solide, leur fit proposer de terminer leur discordes par l'union de Kizimirca avec Zulimazin ; & comme le Prince de Thibet devoit être élevé à la Cour du grand Cham, selon l'usage qui veut que les enfans mâles des Rois tributaires y servent d'ôtage de leur inviolable fidelité, ce Monarque demanda au Roy de Tangut

gut la Princeſſe ſa fille pour y être nourrie avec le jeune Prince, afin que dès leur bas âge ils priſſent l'un pour l'autre une tendreſſe aſſez forte pour detruire la haine de leurs peres.

Le Roi de Thibet qui joignoit milles belles qualitez à l'attachement qu'il avoit pour l'Empereur, conſentit avec joie à cet accommodement ; mais celui de Tangut ne put en ſouffrir ſeulement la penſée. Cependant comme un refus pouvoit attirer ſur lui toutes les forces de l'Empereur, il feignit de l'accepter, bien reſolu d'employer la ruſe pour l'empêcher ; en effet dans le tems qu'on étoit en pourparler ſur les articles de cette paix, le Roy de Thibet ayant fait partir ſon fils encore à la mammelle pour la Cour du grand Cham, celui de Tangut attentif à tout ce qui pouvoit lui donner les moyens de prevenir l'alliance qu'il craignoit, inſtruit par ſes eſpions du depart du jeune Prince, de la route qu'il devoit prendre, & du nombre de ceux qui lui ſervoient d'eſ-

corte, fit d'abord aſſembler un corps de troupes de la moitié plus fort que celui de Thibet, ſous les ordres du plus vaillant de ſes Generaux, auquel il commanda de marcher ſur les traces des conducteurs du Prince, de les tailler en pièces, & de lui amener Zulimazin.

Le General Tartare, pour ne pas manquer une ſi belle occaſion de prouver ſon zele à ſon Roy, ne negligea rien de ce qui pouvoit faire reüſſir cette entrepriſe; & ſçachant que ceux de Thibet avoient un long eſpace de chemin à faire au milieu des Bois, il fit une ſi grande diligence qu'il y arriva la nuit de devant le jour que le Prince devoit les traverſez. Il y fit mettre ſes troupes en embuſcades couchées le ventre à terre, avec ordre de ne paroître, & de ne rompre le ſilence qu'au ſignal qu'il leur donneroit.

Les conducteurs de Zulimazin qui n'avoient pas voulu s'engager la nuit dans les Bois, y arriverent dans le fort du ſoleil; & le haſard favoriſant la conſpiration du Roy de

de Tangut, il prit envie à ceux de Thibet de faire alte dans le Bois pour repoſer le Prince & ſa nourice, & dreſſant une tente avec leur promptitude ordinaire, ils les y firent entrer, & deſcendant de leurs chevaux ils ſe contenterent de faire entourer la tente de quelques-uns d'entre eux pour les avertir en cas de beſoin, tandis qu'ils prendroient quelques heures de rafraîchiſſement.

Mais la fatigue des jours precedens, & la tranquillité qui regnoit en ce lieu les ayant obligez de ſe livrer au ſommeil, ils furent bientôt hors d'état de voir & d'entendre ce qui ſe paſſoit près d'eux.

Le General du Roy de Tangut averti de leur négligence par un de ſes batteurs d'eſtrade, donna le ſignal aux ſiens, qui plus prompts que l'éclair qui devance la foudre, tomberent ſur ceux de Thibet avec une telle impetuoſité, qu'ils en detruiſirent la meilleure partie avant que l'autre ſe fut miſe en defence.

Celui qui commandoit l'eſcorte du Prince, outré de douleur de

cette trahifon, & de ne l'avoir ni crainte ni prevûë, fit des chofes incroyables pour defendre l'entrée de la tente aux ennemis, & le refte des fiens s'étant rallié, le combat devint terrible; mais ceux de Tangut étoient fi fuperieurs en nombre, qu'il n'y pût refifter. Tout fut taillé en pieces, aimant mieux fe faire hacher que de fuir, & d'être forcez à mettre au jour leur peu de prudence, en portant cette funefte nouvelle à Thibet. Le General de Camoutcham n'en épargna pas un, & penetrant dans la trente du Prince où fa nourrice faifoit des heurlemens affreux, il lui fit vôler la tête d'un revers de fon cimeterre; & prenant le Prince dans fes bras, n'ayant plus d'ennemis à combattre, il fortit des Bois avec les fiens, n'ayant perdu que trente hommes, & regagna les frontieres de Tangut avec la même diligence qu'il en étoit parti; & comme le traité d'alliance & de paix entre les deux Rois alloit toujours fon train, il eut tout le tems de fe rendre auprès de Camoutcham avant que le Roy

de Thibet pût être inſtruit de ſon malheur.

Cependant l'Empereur ne voyant point arriver le jeune Zulimazin, & Caïoubcam n'entendant point parler du retour des ſiens, l'inquiétude commença à s'emparer des eſprits; les Envoyez marcherent de part & d'autre pour s'informer mutuellement de la cauſe d'un tel retardement.

Mais que devinrent & les uns & les autres lorſqu'en traverſant les Bois ils virent l'horrible carnage qu'on avoit fait de ceux de Thibet, & qu'ils apperçurent la malheureuſe nourice du Prince, dont le corps étoit d'un côté & la tête de l'autre; ce funeſte objet ne leur laiſſant aucun doute que cette action n'eût été premedité pour enlever & faire perir le Prince; ils retournerent chacun ſur leurs pas pour en informer l'Empereur & le Roy de Thibet.

On peut aiſement juger de la douleur de ce Prince à cette effroïable nouvelle. Son cœur qui juſqu'alors n'avoit eu nulle part à la guer-

re qu'il avoit faite contre Camoutcham n'ayant jamais pris les armes que pour ſe defendre, & non pour l'attaquer, ne put en ce moment ſe refuſer à la haine que meritoit cet injuſte Prince, n'heſitant point à le croire ſeul coupable de la perte de ſon fils ; & dans l'excès de ſon deſeſpoir, il fit partir des Ambaſſadeurs pour la Cour de l'Empereur, chargez de lui demander juſtice du rapt du Prince ſon fils contre le Roy de Tangut, & le prier de lui donner du ſecours afin d'entrer dans les Etats de ce Monarque, & d'y mettre tout à feu & à ſang; & dans le même inſtant s'étant mis à la tête de ſon armée il marcha droit au Royaume de Tangut dans lequel il entra, en laiſſant ſur ſon paſſage de cruelles marques de ſa douleur & de ſon reſſentiment.

Le grand Cham juſtement irrité de la trahiſon de Camoutcham, envoya un corps de troupes conſiderable au Roy de Thibet, & fit ſçavoir à celui de Tangut qu'il eût à ſe juſtifier du crime dont il étoit ſoupçonné, ou qu'il s'attendît à le voir fon-

fondre sur ses Etats avec toutes ses forces. Le Roy de Tangut joignant l'artifice à la trahison, ne fut pas plûtôt informé de l'orage qui s'assembloit sur sa tête, qu'il envoya des Deputez à l'armée de Caïoubcam qui étoit campé à trois journée de la Ville de Tangut qui donne son nom à tout le Royaume, & des Ambassadeurs pour le grand Cham pour les assurer l'un & l'autre qu'il n'avoit nulle part à la perte du Prince de Thibet, que le coup ne venoit ni de sa main ni de ses ordres, & que pour marque de son innocence il étoit prêt à mettre sa fille au pouvoir de Caïoubcam comme le gage le plus precieux qu'il pût donner de cette verité.

Mais ni le grand Cham ni le Roy de Thibet ne reçurent ses excuses, persuadez que nul autre que lui n'avoit commis ce crime ; & comme ils virent que son dessein étoit, en niant toujours le fait, de les obliger à retirer leurs troupes, & de le déclarer innocent, afin d'avoir le tems de mettre tous les Princes ses alliez de son Party, & de-

venir fondre à l'improviste sur le Royaume de Thibet ; ils ne voulurent pas lui en donner le tems, non plus que celui d'éloigner le jeune Prince en cas qu'il ne l'eût pas fait mourir, esperant le trouver en se rendant maîtres de la Ville de Tangut. Pour cet effet le Roy de Thibet, du consentement de l'Empereur, continua de s'en approcher; & malgré la résistance des troupes de Camoutcham, se vint camper aux pieds des murailles de sa Capitale.

Le siege fut long & sanglant, les attaques violentes, & la defense vigoureuse: Mais le Roi de Thibet, dont la valeur & la prudence étoient accompagnées du desir d'une juste vengeance, fit de si prodigieux efforts, qu'il emporta la Place d'assaut. Le Roy de Tangut y perdit la vie de la main de ce Prince, & les Tartares de Thibet, animez de rage contre ceux de Tangut par la perte de leur Prince, entrerent dans la Ville avec une fureur que Caïoubcam ne peut retenir, tuant & massa-

cran

crant indifferemment hommes, femmes & enfans ; mais le Roy de Thibet qui ne s'étoit attaché à cette conquête que dans l'efpoir de trouver fon fils, ayant enfin arrêté le carnage pour ne fonger qu'à s'emparer du Palais dans lequel il croyoit qu'on auroit caché le Prince, en fit garder toutes les avenües par fes troupes victorieufes, & fuivi des plus braves de fon armée, y entra le fabre à la main pour exterminer quiconque voudroit s'oppofer à fon paffage.

Mais quel fpectacle vint s'offrir à fes yeux dans ce triftre Palais! des femmes éperdües, quelques unes expirantes de frayeur, & la plûpart entourant un enfant couche fur des carreaux, qui toutes faifoient des cris horribles ; Caïoubcam à qui les mouvemens de la nature pour fon propre fang, donnoient de la compaffion pour celui des autres, ne peut voir cette innocente creature fans en être touché : fon extrême beauté le faifit d'admiration & de pitié ; & ne doutant point que ce ne fut la Prin-

ceſſe Kizimirca, il s'en approcha, bien moin en un ennemi retoutable, qu'en pere craintif & tendre.

Il étoit prêt à s'en informer lorſqu'une des femmes qui paroiſſoit être la plus conſiderable, prit la parole, & regardant fierement Caïoubcam: Roy de Thibet, lui dit-elle, ſois ſatisfait de ta vengeance, ton bras m'a ravi mon époux; ſes Etats ſont devenus ta proye, ſa Ville eſt ſaccagé, ſes femmes eſclaves ou mortes: moi ſeule Reine infortunée, je reſte encore envie pour la ſaûver ſi je puis, à cette innocente Princeſſe, ou pour la ſuivre au tombeau ſi ſa mort eſt reſolüe; ſonge cependant avant que d'en faire ta victime qu'elle n'eſt point coupable du crime de ſon pere, s'il eſt vrai qu'il l'ait commis; ſois certain que je n'en ai nulle connoiſſance, & que ſi ton fils eut entré dans ce Palais que j'aurois partagé mon ſein entre ma fille & lui: après cela ſuis les mouvemens de ton cœur, mais ne me condamne pas à voir perir çe qui m'eſt plus cher que la vie,

&

& me donne la mort la premiere.

La Reine de Tangut étoit belle : sa fierté adoucie par ses larmes la rendoit touchante : Caïoubcam avoit l'ame tendre, & la sensibilité dont il avoit été penetré à la vûë de Kizimirca, l'ayant déja préparé à la douceur, il ne fut pas difficile de le fléchir entierement.

Non Madame, lui répondit-il d'un air respectueux, ne craignez rien pour vous ni pour la Princesse votre fille ; je pense & j'agis differemment du Roy de Tangut : il a fait perir mon fils, j'ai subjugué son Royaume, & son crime a trouvé sa recompense dans le tranchant de mon cimeterre ; mais si je sçai punir les coupables, je sçai encore mieux respecter les innocens.

Ma victoire vous met sous ma puissance, ainsi que Kizimirca, cependant je n'userai des droits qu'elle me donne que pour servir de pere à cette Princesse, & vous ne sentirez le changement de votre état que par celui des lieux.

A ces mots ayant ordonné qu'on ne commît aucun desordre dans le

Pa-

Palais, & qu'on ôtât des yeux de la Reine les funestes objets dont elle étoit entourée, il la laissa dans son appartement pour se rendre lui-même dans tous les endroit où l'on pouvoit avoir caché son fils, & il n'y en eut aucune qu'il ne visitât avec exactitude, & les plus secretes retraites des Rois de Tangut furent examinées avec un soin extrême, sans qu'on pût rien decouvrir de ce qu'on avoit fait de Zulimazin, d'autant plus facile à connoître que la nature avoit imprimé au côté gauche de son estomac une fleche si bien formée, qu'elle n'eût pas été mieux faite de la main d'un homme.

L'inutile recherche du Roy de Thibet l'accabla de douleur, mais sa clemence n'en fut point ébranlée envers la Reine, & la Princesse de Tangut, qu'il fit partir pour le Thibet avec la même magnificence que si elles eussent été sa femme & sa fille, en les recommandant à la Reine son épouse en des termes remplis de consideration ; ensuite il fit publier dans tout le Royaume

de

de Tangut un Manifeste par lequel il instruisoit les Peuples du motif qui l'avoit porté à s'en emparer, en promettant une recompense excessive à quiconque lui donneroit des nouvelles de son fils, ou qui le lui ramencroit; mais ses promesses n'eurent pas plus d'effet que ses recherches, & après avoir sé journé à Tangut près de six mois, il s'en retourna à Thibet avec aussi peu de satisfaction qu'il en étoit parti.

Le grand Cham l'ayant laissé le maître du Royaume de Tangut, il y mit un Regent, & se retira couvert de gloire & le cœur penetré d'affliction.

La Reine de Thibet avoit reçu la veuve & la fille de Camoutcham selon les ordres de son époux, & ne leur fit rien éprouver qui ressentît la captivité.

La Princesse Kizimirca fut élevée à sa Cour comme sa fille, & par ses rares qualitez, sa prodigieuse beauté, & la tendresse qu'elle prit & qu'elle temoignoit pour le Roy & la Reine, elle sçut si-bien s'emparer de leurs cœurs, qu'elle leur

leur fit oublier la perte de Zulimazin.

Dix-huit ans s'écoulerent de la forte, & mirent une telle augmentation aux attraits de la Princesse de Tangut, qu'elle faisoit l'admiration des Thibetans, & l'amour du Roy & de la Reine ; & celle de Tangut étant morte dans cette espace de tems, elle eut la consolation de laisser à sa fille une seconde mere dans l'épouse de Caïoubcam.

Kizimirca fut très touchée de cette perte, mais ses pleurs furent bien-tôt arrêtez par les tendres soins de son genereux vainqueur, & les plaisirs dont il voulut que sa Cour la regalât.

Les Tartares de Thibet, ainsi que ceux de Cataï, sont les plus civilisez de la grande Tartarie ; & comme leur Religion a des principes moins ridicules que celles des autres Peuples, ils en tirent une façon de vivre plus sociable, moins barbare, & plus susceptible de sentimens.

Ils croyent que Dieu est triple,

&

& cependant unique. Ils nomment la premiere perſonne Lama-conjoc; la ſeconde, Cho-conjoc; & la troiſième, Sanguya-conjoc; & ſont perſuadez d'un Paradis pour les bons, & d'un Enfer pour les méchans, ce qui les porte à l'obſervation des Loix avec rigidité. Ils ont des Palais & des Temples conſacrez à Dieu: Leurs Prêtres s'appellent Lamas, & leurs ceremonies ont de la majeſté & de la ſainteté: ils ſont vêtus & meublez des choſes les plus precieuſes de la Perſe, en cela très differens de quelques autres Tartares qui n'ont ni Villes ni Maiſons, & ne ſont couverts que de peaux.

Enfin le Royaume de Thibet, qui eſt un des plus conſiderables de la grande Tartarie, par la quantité des Etats qui en dependent, eſt rempli d'un Peuple policé, dont les Sujets ſont diviſez en trois Etats differens. Les Grands du Royaume qui forment le Conſeil du Prince; les Guerriers; & le bas Peuple, qui eſt le Tiers-Etat.

La plûpart des Guerriers ſont tirez

rez de la famille des Grands; les jeunes étant toûjours destinez pour les armes, & les vieux pour le Conseil: & lorsque les Generaux sont parvenus jusques à la vieillesse, ils ont le premier rang dans le Conseil; ainsi l'on peut dire que les Guerriers & les Grands forment un même Etat, puisqu'ils sont tirez les uns des autres.

Ceux qui composent les troupes du Prince sont regardez comme partie du Tiers-Etat, & ne quittent le nom de Peuple que lorsqu'ils se sont distinguez per quelque grande action, ce qui arrive souvent, les Tartares étant braves jusqu'à l'intrepidité; & très avides du titre de Guerriers, qui les met au rang des Grands.

Telle étoit la Cour de Caïoubcam, & les Peuples soûmis à sa puissence. Ce Prince dont les sentimens n'avoient rien de barbare, avoit encore augmenté les heureuses dispositions de ses Sujets par la douceur de son regne, & par l'abondance de ses bienfaits.

Sa Cour étoit brillante & nombreuse;

breufe: tous les Souverains qui relevoient de lui, étant obligez d'y être ou d'y envoyer leurs enfans pour repondre de leur fidelité Ainfi lorfque les charmes de la jeune Kizimirca eurent effacez le fouvenir du Prince de Thibet, on ne vit plus à la Cour de ce Roy que fêtes, que courfes de chevaux, en quoi les Tartares excellent, & que feints combats militaires, divertiffemens ordinaires de la jeuneffe guerriere, dans lefquels la Princeffe de Tangut donnoit le prix au vainqueur. Cependant fa beauté ne fut pas long-tems fans faire éclater fon pouvoir: elle fit des rivaux de la plûpart des Vaffaux du Roi de Thibet, & porta fes traits jufques dans les cœurs des plus braves Guerriers; & fi Caïoubcam s'étoit rendu Maitre du Royaume de fon pere par les efforts de fon bras, on peut dire que d'un feul de fes regards elle fçût triompher du fien.

Mais quelqu'amour qu'elle fît naître, fon cœur libre de paffion ignoroit les tourmens qu'elle faifoit fouffrir: auffi fiere que belle, elle

elle regardoit ſes adorateurs comme des eſclaves deſtinez à la pompe de ſon triomphe, & n'entendoit leurs ſoûpris que pour ſe mieux glorifier du poids de leurs chaînes.

Le Roy de Thibet, dont l'intention n'étoit pas de donner cette Princeſſe à nul de ſes Alliez, ſes prétentions ſur le Tangut la rendant un Parti trop conſiderable, charmé du mepris qu'elle temoignoit pour eux, l'y maintenoit encore, en lui rapellant ſans ceſſe qu'elle eût été le partage du Prince de Thibet ſans la cruauté du Roy de Tangut, & lui promettant qu'elle n'auroit point d'autre époux ſi le Ciel le lui avoit conſervé, & qu'il le lui rendît un jour.

Mais comme il n'eſperoit plus un pareil bonheur, ſon deſſein veritable étoit de la marier avec un de ſes Sujets, qui lui ayant obligation d'une couronne, & d'une femme auſſi parfaite, lui fût inviolablement attaché. Dans cette penſée il ne s'occupoit qu'à lui faire remarquer les defauts des Princes qui venoient

noient à sa Cour, & les belles qualitez que pouvoient avoir ses Sujets naturels.

La jeune Princesse, qui ne penetroit point dans sa politique, temoignoit une égale indifference pour les uns & les autres, & ne paroissoit occupée que du plaisir d'être aimée sans donner le prix à ceux dont elle l'étoit. Cette tranquillité d'ame ne fut pas de longue durée, & sa fierté trouva bien-tôt un sujet d'abaissement par le trait fatal que lui reservoit l'amour. Kizimirca touchoit à sa dix-neuvieme année, & vingt ans s'étoient passez depuis la perte du Prince de Thibet, sans qu'on eût pû decouvrir ce qu'on en avoit fait. La Reine qui ne se consoloit point de ce malheur étoit sans cesse aux pieds des Autels pour demander au Ciel que son fils lui fût rendu, ou qu'il bannît le souvenir dont son ame étoit dechirée.

Les Temples des Tartares de Thibet ne s'ouvrent au Peuple que deux fois l'année, mais il est permis au Roy, à la Reine, & à la Famille Roya-

Royale d'y entrer lorſqu'ils le veulent, en faiſant ſeulement avertir le principal Lamas ou grand Prêtre. La belle Princeſſe de Tangut qui étoit extrêmement pieuſe, profitoit ſouvent de ce privilege, accompagnée des femmes de ſa ſuite. Aucun homme n'entroit dans le Temple lorſqu'elle y étoit; & comme les Thibetant ne pouvoient la voir que lorſquelle ſortoit du Palais, ils accouroient ordinairement en foule pour avoir cette ſatisfaction.

La Princeſſe étoit portée ſur les épaules de quatre Tartares dans un brancart en forme de litiere, couvert de riches étoffes: elle y étoit aſſiſe ſur des carreaux de drap d'or, le voile baiſſé ſur ſon viſage, qu'elle laiſſoit agir au gré du vent, à la faveur duquel on decouvroit quelquefois une partie de ſa beauté; mais à la porte du Temple lorſqu'elle étoit ſortie de ſon brancart, elle le levoit entierement, & faiſoit briller aux yeux de cette multitude des attaits qu'elle ne voyoit jamais qu'avec admiration: elle entroit dans le Temple le viſage de-

découvert, & reſtoit en cet état tout le tems de ſes prieres; & lorſqu'elle en ſortoit elle faiſoit tomber ſon voile, & baiſſer les rideaux de ſa litiere, en ſorte que perſonne ne pouvoit plus la voir.

Un jour qu'elle fut au Temple de la maniere que je viens de le dire, étant deſcendüe de ſon brancart, & levant ſon voile ſelon ſa coûtume, elle apperçut le grand Prêtre qui s'avançant lentement vers elle, s'entretenoit avec un jeune homme dont l'air, la taille & la ſurprenante beauté la fraperent de telle ſorte, qu'elle en oublia preſque ce qui l'amenoit en ce lieu; elle s'arrêta même un peu de tems ſous le portique du Temple pour examiner à loiſir cet admirable objet, & ſon application à le regarder la fit tomber dans une ſi grande rêverie, que le grand Prêtre avoit déja éloigné le jeune homme, & s'étoit approché d'elle en la ſuppliant d'avancer pour qu'on refermât les portes, ſans qu'elle l'entendit; mais le Lamas lui ayant repeté plusieurs fois la même choſe, elle revint

à elle, & rougiſſant de ſon égarement, elle s'avança promptement vers l'Autel pour cacher le trouble de ſon ame.

Le Temple à l'inſtant fut fermé,& Kizimirca s'y croyant ſans temoin, que ſes femmes, & les Prêtres, s'imaginant retrouver ſa tranquillité dans la ferveur de ſes prieres, leva les yeux au Ciel comme pour lui demander du ſecours contre les mouvemens dont elle étoit agitée, lorſqu'elle s'en vit encore detournée par le même objet, dont les yeux attachez ſur elle sembloient vouloir porter juſqu'au fond de ſon cœur le feu dont ils brilloient.

Cette ſeconde vûë produiſit le même effet que la premiere ; elle fixa ſes regards ſur ce charmant inconnu, qui dans une poſture ſuppliante & convenable à ce lieu reſpectable, paroiſſoit bien plus animé d'amour, que de devotion: il étoit habillé à la Perſienne, un morion brodé de perle ſur la tête, le ſabre au côte, le poignard dans la ceinture, ſa veſte étoit de brocard d'or, ſemée de diverſes pier-

reries :

reries; & dans cet ajuſtement il faiſoit éclater la fierté d'un Guerrier, la majeſté d'un Souverain, & les charmes du Dieu dont la Princeſſe & lui reſſentoient la puiſſance.

Mais Kizimirca plus timide, & toujours plus confuſe de ne pouvoir arracher ſes regards de deſſus lui, baiſſa ſon voile pour ſe forcer elle-même à ne le plus revoir. Cette action que l'inconnu n'expliqua pas en ſa faveur, le fit ſoûpirer aſſez haut pour être entendu de la Princeſſe, qui malgré toute ſa précaution, attentive à ſes actisns, le vit ſortir de ſa place, paſſer derriere l'Autel, & diſparoître tout-à-fait à ſes yeux.

Si ſa preſence l'avoit troublée, ſon départ ne lui fut pas moins ſenſible; & croyant n'avoir plus rien à faire en ce lieu, puiſqu'elle ne voyoit plus celui qui ſembloit l'y retenir, elle acheva ſes prieres, ſe leva & ſortit dans une ſituation d'eſprit ſi pleine d'inquiétude & de penſée embarraſſantes, qu'elle en fut épouvantée: le Lamas la vint reconduire juſqu'à ſa litiere, &cette

Princeſſe preſſée d'une curioſité dont elle ne fut pas la maîtreſſe, prenant la parole en marchant: mon pere, lui dit-elle, quel eſt le jeune homme à qui vous avez permis l'entrée du Temple ?

Princeſſe, lui repondit-il, nos Loix ne ſont pas faites pour les Etrangers: le jeune Guerrier que vous avez remorqué eſt Perſan, j'ignore ſa naiſſance; mais ſi j'en crois les graces de ſa perſonne, & les charmes de ſon eſprit, elle doit être des plus illuſtres: il y a près d'un mois qu'il eſt à Thibet où le deſir de viſiter les Nations differentes de la ſienne ont conduit ſes pas; & pour ſe mieux inſtruire de nos Mœurs, de nos Coûtumes & de notre Religion, il s'eſt d'abord addreſſé à moi en me priant que le Temple fut ſa demeure tout le tems de ſon ſejour, & de lui faire voir ce que la Ville de Thibet renferme de plus beau; & comme la Princeſſe de Tangut eſt ce que le Ciel nous a donné de plus parfait, je n'ai pas voulu qu'il s'en retonrnât dans ſon Païs ſans l'avoir admirée.

Il

Il part donc, reprit la Princeſſe avec chagrin; & ne viendra point à la Cour? Il voyage inconnu, continua le grand Prêtre, & veut tout voir ſans être vû, & quitte demain la Ville de Thibet. En achevant ces mots Kizimirca ſe trouva ſi près de de ſa litiere, & ſi penetrée du diſcours du grand Prêtre, qu'elle y monta ſans pouvoir lui repondre, & rentra dans le Palais le cœur accablé de mille ſecrets ennuis.

Elle ne fut pas plûtôt retirée dans ſon appartement, que reflechiſſant ſur ſon avanture, & ſur les circonſtances qui l'avoient accompagnée, elle reconnut avec une douleur extrême que le jeune Perſan s'étoit emparé de ſon cœur. L'amour dont elle voyoit les effets dans ceux dont elle étoit adorée, l'ayant inſtruite des mouvemens de cette paſſion, elle ne douta point de l'état de ſon ame, & quelqu'effort qu'elle pût faire pour bannir l'inconnu de ſon eſprit, ſon image étoit trop bien gravée dans ſon cœur pour y parvenir; mais ce qui s'oppoſoit encore à laiſſer triompher ſa raiſon de cet-

te naiſſante flâme étoit celle qu'elle avoit crû voir dans les regards paſſionnez de l'aimable Etranger: remplie de cette idée, une douce joie s'emparoit de ſes ſens: un tendre orgueil la forçoit de s'applaudir d'avoir fait ſur ſon cœur la même impreſſion qu'il avoit fait ſur elle; & ce nouvel eſclave tout inconnu qu'il étoit flattoit mille fois plus ſa vanité, que les hommages des Rois & des Princes dont elle étoit aimée; mais l'inſtant d'après ſa fierté naturelle ſe revoltant contre l'objet de ſa tendreſſe, elle enviſageoit ſa foibleſſe avec mepris, & l'admirable Perſan ne lui paroiſſant qu'un Etranger, un Inconnu ſans naiſſance & ſans nom, elle rougiſſoit de honte d'avoir ſeulement daigné lui jetter un regard; & lorſque pour s'affermir dans cette derniere penſée elle ſe rapelloit ce que le Lamas lui avoit dit, une autre venoit la traverſer, en lui repreſentant le jeune Perſan comme le plus parfait de tous les hommes; & de-là nâquit dans ſon ame une ſecrete haine pour le Prince de Thibet. Avant ce

mo-

moment fatal, elle n'avoit ſenti nulle repugnance à l'avoir pour époux ſi le Ciel l'avoit conſervé : elle avoit trouvé le Roy de Tangut injuſte & criminel ; & ſa mort comme une retribution dûë à ſa trahiſon.

Mais l'aimable Perſan lui fit voir les choſes d'un œil bien different. La perte d'un Royaume, celle de ſa liberté, le trepas du Roy ſon pere, & celui de ſa mere, ne lui parurent plus que les effets d'une cruelle vengeance, qui devoient la porter à ne jamais donner ſa main à celui qui ſeul en étoit la cauſe ; & dans les tranſports de ce premier mouvement, Zulimazin, s'écria-t'elle garde-toi de paroître ſi tu ne veux pas que je te regarde comme mon plus grand ennemi ; la fille de Camoutcham ne doit point être deſtinée au fils de ſon meurtrier, cette réſolution fut la plus ferme qu'elle pût prendre en ce moment.

Ne pouvant vaincre ſon penchant pour l'Etranger, elle forma le deſſein de haïr tous les autres hommes ; & puiſque par l'abſence

de cet Inconnu elle auroit le tems d'en perdre le ſouvenir, ou du moins la ſatiſfaction de ne donner connoiſſance à perſonne du trouble de ſon cœur, elle voulut chercher à ſe conſoler de l'un ou de l'autre, en ſe refuſant à quiconque oſeroit pretendre à elle; cependant irritée contre elle-même d'avoir toûjours l'Etranger preſent à ſon imagination, elle s'impoſa un éternel ſilence ſur ce qui lui étoit arrivé, le cachant avec ſoin au Roy & à la Reine de Thibet, & n'en parlant ſeulement point à ſes femmes, qui comme elle avoient vû le jeune Perſan, & qui par reſpect ne lui en dirent rien, attendant toujours qu'elle s'expliquât la premiere.

Mais tandis que cette belle Princeſſe formoit des projets ſi contraires à ſon repos, l'aimable Etranger n'étoit pas plus tranquille: l'amour l'avoit conduit dans le Temple, & le deſeſpoir l'en avoit chaſſé: des raiſons importantes l'avoient amené dans le Royaume de Thibet, eſperant y trouver des éclairciſſemens neceſſaires à ſon ſort; mais

mais avant que de les chercher, voulant juger par lui-même de la beauté de Kizimirca, dont le bruit s'étoit repandn par toute l'Asie, il avoit suivi toutes ses demarches avec un soin extrême, & c'étoit pour la cinquieme fois qu'il l'avoit vû sortir du Palais lorsqu'il s'en fit remarquer dans le Temple; mais n'ayant pû voir tant de beauté sans en être idolâtré, il paya sa curiosité de la perte de son cœur; & comme il n'avoit encore joüi de sa présence qu'avec une precipitation dont son ardent amour ne s'accommodoit pas, il étoit allé trouver le Lamas avec lequel il feignit vouloir s'instruire des Loix & de la Religion des Tartares, & voir en passant ce que le Thibet avoit de remarquable, en le priant de lui donner retraite dans le Temple, ayant dessein de voyager inconu, ainsi que ce grand Prêtre l'avoit dit à la Princesse, mais en effet pour être à portée de la voir aussi long tems qu'il le souhaitoit.

Le jeune Persan avoit de si puissans charmes repandus dans sa per-

sonne, & son éloquence étoit si persuasive, que le Lamas saisi d'un respect que peu de Grands lui inspiroient, lui avoit d'abord accordé sa demande, en prévenant même celle qu'il avoit dessein de lui faire au sujet de la Princesse, lui promettant de le laisser dans le sanctuaire lorsqu'elle s'y rendroit, ce qui n'étoit arrivé qu'un mais après qu'il eût obtenu cette faveur; il en profita, enfin comme on vient de le voir, & la facilité qu'il eût d'examiner à loisir cette charmante Princesse, augmenta son amour de telle sorte, qu'il ne pût empêcher ses regards de decouvrir une partie du feu dont son cœur étoit embrasé.

Les yeux de Kizimirca qui malgré elle s'étoient rencontrez avec les siens, lui parurent d'abord si remplis de douceur, qu'il se flatoit déja d'une disposition favorable, lorsqu'elle baissa tout à coup son voile avec un air de depit & de fierté qui fit gemir l'amoureux Inconnu, & lui fit croire que la haine ou le mepris étoient cause de cette action. Le Soleil qui vient à s'éclipser après

aprés avoir jetté la plus éclatante lumiere, laiſſe regner moins de tenebres ſur la terre, que n'en repandit la Princeſſe dans le cœur du jeune Perſan, en lui cachant tant de beautez; & ne voyant plus autour de lui que nüages & qu'obſcurité, il ſortit du Temple par la porte des Lamas pour ſe retirer dans l'appartement du grand Prêtre, où s'abandonnant aux plus triſtes reflexions: je l'avais bien jugé, s'écria-t'il, ô trop fiere Princeſſe, que de ſecrets preſſentimens te rendroit Thacmene un objet odieux!

Grand Dieu! continua-t'il, de quoi me ſerviront les couronnes que je cherche, ſi je ſuis haï de Kizimirca? Trop pitoyable Zingis, que ne me laiſſois-tu perir, ou que ne me cachois-tu ma deſtinée? Thacmene, l'inconnu Thacmene malgré l'orgueil de ſes ſentimens, n'auroit jamais levé ſes yeux ſur la Princeſſe de Tangut.

Cet admirable Etranger qui n'étoit malheureux que parce qu'il croyoit l'être, ſe preparoit à continuer ces triſtes regrets, lorſque le

grand Prêtre vint le rejoindre ; & comme il avoit remarqué ſa precipitation à ſortir du Temple : quel mouvement, Seigneur, lui dit-il en l'abordant, vous a contraint à quitter ſi-tôt une vuë que tant de Rois & de Princes voudroient acheter au peril de leur vie ? La Princeſſe de Tangut auroit-elle eu moins de charmes à vos yeux, qu'à ceux des autres hommes ? Mon pere, lui repondit l'Etranger, ayez une meilleure opinion de mon jugement : Kizimirca eſt ce que la nature a fait de plus beau ; mais il eſt ſi dangereux de la trop admirer lorſque l'on n'eſt ni Roi ni Prince, que j'ai cru devoir éviter le peril en fuyant. Cette Princeſſe a paru même irritée de ma témerité ; & la crainte de lui déplaire m'a forcé de me retirer.

Votre prudence, mon fils, repartit le Lamas, ne peut être que loüable ; mais, ou je me trompe fort, ou votre preſence n'a pas produit de ſi triſtes effets ſur la Princeſſe ; elle m'a demandé qui vous étiez, d'un air à me perſuader le contraire ;

re ; & ſi j'oſois m'expliquer clairement & penetrer dans vos ſecrets, je dirois que vous n'êtes point ce que vous voulez paroître; & que le Ciel n'a jamais formé deux perſonnes plus ſemblables en perfections, & plus dignes l'une de l'autre que vous & la Princeſſe de Tangut; mais vous avez ſans doute des raiſons pour en agir de la ſorte, & n'ayant rien fait pour meriter votre confiance, je ne dois pas exiger que vous me declariez la verité.

Le Perſan à ce diſcours rêva quelques tems, comme incertain de ce qu'il devoit faire; mais prenant tout à coup ſa reſolution : mon pere, dit-il au Lamas, je vous ſuis obligée de penſer ainſi de moi; je voudrois pouvoir le reconnoître en vous decouvrant mon cœur, mais il n'eſt pas tems encore : je vous reverrai quelque jour ; conſervez-moi votre amitié, & je vous prouverai que ce n'eſt pas faute de confiance ſi je vous laiſſe ignorer qui je ſuis: à ces mots tirant de ſon doigt un ſuperbe diamant, il le donna au grand Prêtre ; & quoique

les Lamas de Tartarie ne vivent que d'aumônes, & que leur institut les oblige à les recevoir, le present de Thamene parut si considérable à celui de Thibet, qu'il le refusa. Vous avez voulu, dit-il à l'Etranger, que je vous traitasse en simple particulier, & cependant vous me gratifiez en grand Roy! Souffrez donc que je vous refuse comme inconnu, si vous ne voulez pas que je l'accepte comme de la main d'un puissant Monarque.

Le jeune Persan soûrit à ces paroles, & l'embrassant avec estime: donnez-moi telle qualité que vous voudrez, mon Pere, lui répondit-il, mais ne m'offensez pas en rejettant cette foible marque de ma reconnoissance: il finit ces mots si sérieusement que le grand Prêtre ne crut pas devoir se faire presser davantage. Alors Thacmene ayant pris congé de lui, il le conduisit dehors l'enceinte du Temple, ou un Ecuyer qui l'avoit accompagné le vint joindre, & l'un & l'autre ayant monté sur leurs chevaux disparurent comme un éclair aux

yeux

yeux du grand Prêtre, qui demeura perſuadé que cet aimable Etranger ne pouvoit être un homme du vulgaire.

Cependant tandis que l'Inconnu abandonne la conduite de ſon cheval à l'amour & à la fortune, la belle & fiere Kizimirca combattoit ſans ceſſe une paſſion qu'elle croyoit ſi mal placée, & pendant huit jours & huit nuits elle n'eut point d'autre occupation que celle de chercher à triompher de ſa tendreſſe; mais les tourmens qu'elle ſe donnoit pour y parvenir ne firent que la rendre plus violente, ce qui la jetta dans une melancolie qui fut bientôt apperçûë du Roy & de la Reine. Caïoubcam qui craignoit que l'ambition ne s'emparât de cette Princeſſe, & qu'elle ne livrât ſon cœur à quelqu'un qui prît contre lui la place du Roy de Tangut; voulant la diſtraire de ces idées, inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour la diſſiper; & comme la chaſſe étoit un de ceux qu'elle aimoit le plus, ſur tout depuis la ſecrete ſituation de ſon ame, il en or-

ordonnoit ſouvent où toute la jeuneſſe de ſa Cour étoit admiſe.

C'étoit dans ces ſortes de Fêtes que Kizimirca malgré ſa triſteſſe paroiſſoit avec le plus d'éclat, maniant un cheval avec autant de graces que le plus habile Tartare, & tirant de l'arc avec autant d'adreſſe : le Roy de Thibet étoit toujours à ſes côtez pendant la chaſſe, & les Bois qu'on choiſiſſoit pour en être le Theatre étoient environnez des Gardes de ce Prince pour empêcher les regards curieux, n'étant permis d'y pénetrer qu'à ceux que le Roy nommoit pour l'y ſuivre.

Il y avoit pres de quinze jours de paſſez depuis l'avanture du Temple, quand Caïoubcam propoſa ce divertiſſement à la Reine & à la Princeſſe ; elles l'accepterent ; & les ordres ayant été donnez pour le lendemain, toute la Cour ſe rendit au lever du ſoleil dans le Bois deſtiné pour la chaſſe, qui n'étoit qu'à une mediocre diſtance de la Ville.

La chaſſe n'étoit ce jour-là que pour faire la guerre aux oiſeaux ſau-

fauvages dont cette Forêt eft remplie. Il y avoit deja quelques heures qu'elle étoit commencée, & que Kizimirca difputoit de force & d'adreffe avec les tireurs les plus experimentez, lorfque le Roy de Thibet par complaifance pour la Reine defcendit de cheval, en fit faire autant à la Princeffe, & fe rendit avec elle dans le plus épais du Bois, afin de s'y repofer un moment, laiffant pourfuivre la chaffe au refte de la Cour; mais à peine avoient-ils pris leurs places fous un pavillon qu'on leur avoit tendu à l'inftant, que Caïoubcam vit venir droit à lui du côté des Montagnes un tigre d'une taille énorme. Ce Prince étoit brave, il ne craignoit pas pour lui, mais pour les Princeffes, ce qui le fit regarder s'il n'avoit point affez de monde autour de lui ponr arrêter la courfe de ce terrible animal.

Mais ne voyant que quatre ou cinq des fiens qui euffent preferé le repos à la chaffe, il fe refolut de s'oppofer à la fureur du tigre avec ce petit fecours; cependant cette ter-

terrible bête les eut bien-tôt joints: Caïoubcam & les siens tirerent sur lui, mais aucunes des fleches ne l'ayant atteint, la frayeur s'empara de ceux de sa suite, qui se mirent à courir de toutes leurs forces pour éviter le peril, laissant le Roy seul en butte à cet animal.

La Reine & la Princesse faisoient retentir la Forêt de leurs cris tandis que Caïoubcam, le cimeterre à la mais, disputoit sa vie contre le tigre, sans pouvoir parvenir à la lui ôter: il lui avoit fait quelques legeres blessures qui loin de l'affoiblir l'irritoient encore davantage; & ce Prince las & fatigué des tours qu'il lui falloit faire pour éviter ce cruel ennemi, dont les griffes l'avoient offensé en plusieurs endroits, alloit enfin succomber, lorsqu'un Cavalier monté sur un cheval superbe, courant à bride abbatuë, le cimeterre au poing, joignit ce Monarque au moment que le tigre faisoit un derniere effort pour s'élancer sur lui; & passant à côté de l'animal dans l'instant qu'il se dressoit pour fondre

sur

fur fa proye, d'un feul revers de fon cimeterre, il lui fépara la tête d'avec le corps.

L'arrivée & le coup de ce Cavalier parurent fi furprenans au Roy de Thibet, qu'il en refta prefque immobile : Il regardoit avec un égal étonnement le tigre étendu mort à fes pieds, & celui qui venoit de le tuer. Cependant cet Inconnu n'eut pas plûtôt fait perdre la vie à la bête terrible, qu'il defcendit promptement de cheval, & mettant un genoux en terre devant Caïoubcam, pardonnez, Seigneur, lui dit-il, à un temeraire Etranger qui ne fçachant pas les coûtumes de ce Païs s'eft trouvé engagé dans ce Bois dans le tems que Votre Majefté venoit d'y entrer, & dont vos Gardes n'ont pas voulu lui permettre la fortie ; heureux fi le peril dont mon bras vient de vous degager, peut effacer un crime que je n'ai commis que par ignorance.

Tandis que l'Inconnu parloit de la forte, le Roy de Thibet fe fentit agité de plufieurs mouvemens plus tendres les uns que les autres ;

la

la beauté, la jeuneſſe, l'air doux & majeſtueux de l'Etranger, ſa grace & le courage qu'il venoit de montrer, joint à la reconnoiſſance d'un pareil ſervice, lui gagnerent tellement le cœur, que ne pouvant reſiſter aux tranſports de ſon ame, il l'embraſſa ; & preſſant ſa tête contre ſon ſein : qui que tu ſois, brave & charmant Inconnu, lui dit il, je benis le Ciel du refus que ma Garde t'a fait; ces ames Barbares croyoient expoſer ta vie, & tu viens de ſauver la mienne; demande ce que tu voudras pour un tel bienfait, & ſois aſſuré de tout obtenir.

L'eſtime de votre Majeſté, lui repondit-il, & le bonheur de pouvoir lui devenir utile par des actions plus importantes eſt le ſeul prix que j'oſe en exiger. A ces mots Caïoubcam lui commandant de ſe relever, & le prenant par la main : hé bien, lui dit-il, puiſque tu refuſe de demander, je ne mettrai point de bornes à ma reconnoiſſance ; & puiſqu'une de nos Loix vient d'être enfreinte ſi heureuſement pour

pour moi, je veux les enfreindre toutes pour toi en t'offrant aux yeux de deux Princesses que ma Presence seule peut rassurer ; alors le conduisant au Pavillon de la Reine, ils y arriverent au moment que toute la Cour y venoit d'être attirée par leurs cris.

Caïoubcam y entrant avec l'Etranger, & regardant cette nombreuse troupe de gens armez : Madame, dit-il à la Reine, qui croiroit qu'au milieu de tant de dars & de cimeterres je ne dusse la vie qu'au redoutable bras de ce jeune Inconnu ? Princesse, ajouta-t'il, en s'adressant à celle de Tangut, qui comme la Reine avoit baissé son voile à l'arrivée de tant de monde, daignez m'aider à reconnoître cet éclatant service en lui découvrant cette miraculeuse beauté dont la vuë doit tenir lieu d'empire & de couronne. La Reine & la belle Kizimirca, toutes troublées encore de leur frayeur, leverent leurs voiles, sans presque sçavoir ce qu'elles faisoient ; mais quelle fut la surprise de la jeune Princesse, lorsqu'elle re-

reconnut dans cet Etranger dont on lui vantoit la valeur, le fatal objet dont l'image la ſuivoit en tous lieux !

Il fut heureux & pour l'un & pour l'autre que cette ſeconde entrevuë ſe fit pendant le trouble dont tous les cœurs étoient ſaiſis : la Reine enviſagea l'Etranger avec des treſſaillemens de joie & de tendreſſe quil l'auroient étonnée en toute autre occaſion, mais n'attribuant ces mouvemens qu'à la reconnoiſſance qu'elle devoit avoir du danger dont il venoit de ſauver le Roy ſon époux, elle s'y livra toute entiere, & lui fit un accuëil plein de tendreſſe : les Princes & les Courtiſans confus du reproche de Caïoubcam & troublez d'envie & de jalouſie, detournoient de lui leurs regards dans la crainte d'être obligez de l'admirer, & le Roy de Thibet étoit ſi fort occupé à lui parler & à l'entendre, qu'il n'avoit ſeulement pas fait la moindre attention à ſes bleſſures.

Mais le Reine voyant du ſang en pluſieurs endroits le conjura tant

de

le fois de quitter ce lieu, qu'il remonta à cheval en disant à l'Etranger d'en faire autant, & de l'accompagner au Palais; la Reine & la princesse entrerent dans leur char suivies de toute la Cour à cheval: Caïoubcam & le jeune Persan marchoient à côté l'un de l'autre; & comme ils alloient lentement pour ne se pas éloigner des Princesses, le Roy de Thibet curieux de mieux connoître l'Etranger, lui demanda son nom, quelle étoit sa naissance; s'il étoit Persan comme son habillement le temoignit, & ce qui l'avoit amené dans le Thibet?

Seigneur, lui repondit-il, je me nomme Thacmene, ma naissance n'est pas des moins illustres de la Perse. Mon pere n'a rien negligé pour m'en rendre digne, & pour y parvenir il avoit mis près de moi des hommes de nations differentes pour m'instruire à la fois de leurs langues, de leurs mœurs, & sur tout de letr façon de combattre, m'ayant destiné pour les armes des mon plus bas âge; cette éducation, jointe au recit qu'un Tartare qui étoit

étoit un de mes maîtres, me faisoit chaque jour des grandes qualitez de Votre Majesté, de la felicité dont on joüissoit sous ses Loix, & de la difference qu'il y avoit entre la Croyance des Persans, & la verité de la Religion des Thibetans, m'ayant donné un desir extrême de venir dans vos Etats; j'en ai pris la resolution avec d'autant plus de facilité que la mort de mon pere m'a rendu maître de mes actions: il y a quelques mois que je suis dans votre Royaume; mais ne voulant pas me présenter à Votre Majesté qu'après quelqu'action d'éclat, esperant la trouver dans la guerre dont on dit qu'elle menace le Roy de Mourenaher, lorsque le hasard & mon imprudence m'en ont procuré un à laquelle je ne m'attendois pas.

Caïoubcam charmé de la grace avec laquelle Thacmene s'énonçoit, & voulant se l'attacher pour jamais dès ce même moment, lui promit les Grades les plus considerables dans l'Ordre Militaire, & lui donna près de lui le rang des

des Grands de ſa Cour. Le jeune Perſan parut extrêmement ſenſible à tant de faveurs, & l'en remercia avec une nobleſſe qui lui fit connoître que ſon cœur étoit fort au-deſſus de ce qu'il faiſoit pour lui : cette converſation dura juſqu'aux portes du Palais, où le Roy de Thibet fit prendre à Thacmene le rang dont il venoit de l'honorer, ce qui força les autres à lui marquer leur conſideration. La Reine inſtruite par Caïoubcam declara en entrant dans ſon appartement qu'elle & la Princeſſe n'auroient point de jours marquez pour Thacmene & qu'elles feroient viſibles toutes les fois qu'il ſe preſenteroit pour les voir.

Cette excès de faveur mit le comble au depit de tous les Courtiſans, mais contraints d'y ſouſcrire, ils cacherent leur jalouſie ſous les dehors d'une feinte eſtime pour l'Etranger, en diſant qu'on ne pouvoit moins faire pour un homme à qui l'on devoit la conſervation du Roy, & chacun s'empreſſant autour de lui, temoignoit à l'envie

une conſideration qu'il ne reſſentoit pas.

Leurs ſentimens ou feints ou veritables n'étoient pas ce que Thacmene cherchoit à penetrer; ceux de Kizimirca étoient les ſeuls dont il deſiroit s'inſtruire, & pour leſquels il avoit le plus d'application.

Mais cette fiere Princeſſe eut un ſi grand pouvoir ſur elle-même qu'elle fit croire à l'amoureux Perſan qu'elle ne ſe ſouvenoit ſeulement pas de l'avoir vû nulle part, & le traitant avec une civilité froide & ſerieuſe, le mit dans une ſituation ſi cruelle, que toutes les bontez du Roy ne purent rendre le calme à ſon ame agitée.

Cependant Caïoubcam lui fit donner un appartement dans le Palais, & l'ayant obligé d'aller s'y repoſer, chacun ſe retira dans le ſien, & ſe vit en liberté de ſe livrer à ſes penſées: Thacmene trouva dans celui qu'on lui avoit deſtiné, tout ce qui peut compoſer la ſuite d'un Prince, & nombre de Courtiſans eſclaves de la fortune & de la faveur, qui s'y étoient rendus pour lui

lui faire leur Cour, il le marqua à tous une égale confideration; & malgré leur fecrete envie, ils avoüerent en eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vû tant de charmes & de rares qualitez jointes enfemble. Lorfque Thacmene eut affez donné de tems à leurs empreffemens, ayant fait connoître qu'il defiroit être feul, ils fe retirerent, & l'aimable Etranger n'ayant plus près de lui que fon Ecuyer, compagnon de fes Voyages, & feul confident de fes fecrets: Eh bien! cher Zilim, lui dit-il, que penfes-tu de ma fortune, & que me confeille-tu?

Seigneur, lui repondit-il, je ne fuis point furpris de tout ce qui vous arrive, mais je ne puis trop m'étonner du myftere que vous voulez toujours faire de votre naiffance: croyez-vous que la Princeffe de Tangut ofera livrer fon cœur à l'amour d'un Inconnu? Ah! profitez, Seigneur de l'éclatante action que vous venez de faire, pour declarer au Roy...

Non, Zilim, interrompit Thacmene, taifons-nous, mon bonheur

dépend de mon ſilence, il ſera toujours tems d'apprendre la verité à Caïoubcam, mais il ne me ſera pas toujours auſſi facile de connoître les ſentimens de Kizimirca ; il m'eſt trop important de ſçavoir ce qui ſe paſſe dans ſon cœur pour le Roy & la Reine, pour Zulimazin, & même pour Thacmene ; afin de ne rien negliger de ce qui peut m'en inſtruire, forçons cette fiere Princeſſe à m'aimer ſous un nom ordinaire, avant que de declarer qui je ſuis, & par des ſervices ſignalez, un zele extrême, & l'attachement le plus ſoûmis, tâchons de prouver au Roy & à la Reine de Thibet que Thacmene s'eſt rendu digne de ſecher les pleurs que Zulimazin leur a fait repandre.

Mais cependant, Seigneur, repliqua Zilim, Zingis doit bientôt arriver, ſa preſence decouvrira tout & vous ne ſerez plus en état de vous cacher. Je previendrai Zingis, reprit Thacmene, il ne doit ſe montrer en arrivant ici qu'au grand Lamas de Thibet, dont il connoît le mérite & la prudence ;

&

& j'ai formé le deſſein de lui confier mon ſecret avant qu'il revoye ſon ami, afin que Zingis inſtruit par ſa bouche de mes reſolutions reſte caché dans le Temple juſqu'au moment que je jugerai favorable à mon projet.

Zilim qui connoiſſoit Thacmene inebranlable quand il s'étoit fait un plan, ne le preſſa pas davantage, & ne s'occupa plus qu'à diſſiper ſa melancolie, en voulant lui perſuader que Kizimirca l'avoit trop bien examiné dans la tente de la Reine pour ne le pas avoir reconnu, & que quand elle ſeroit la plus inſenſible Princeſſe de la terre, elle ne pourroit l'être aux puiſſans charmes qui brilloient en lui. Thacmene reçut cette flaterie avec modeſtie, & ſe preparoit d'y repondre lorſqu'on le vint avertir que le Roy le demandoit, il ſe rendit ſur le champ à ſon appartement, & ce Monarque que l'on venoit de panſer des bleſſures que le tigre lui avoit faites, & qui ſentit qu'il ne pouvoit plus être un moment ſans voir l'Etranger, lui fit une reception

tion encore plus tendre que la premiere. Thacmene que de puissantes raisons rendoient aussi sensible aux bontez de ce Monarque, qu'il l'étoit au service qu'il venoit d'en recevoir, lui en temoigna sa reconnoissance avec une ardeur qui redoubloit à chaque instant l'amitité de Caïoubcam.

Il regardoit avec un plaisir qui se lisoit dans ses yeux, & ne pouvoit se lasser de lui donner des marques de son admiration par mille loüanges redoublées; enfin, après avoir passé quelques momens dans cette douce occupation, il lui declara qu'il venoit de recevoir des nouvelles qui l'obligeoient à se mettre dans quinze jours au plûtard à la tête de ses armées pour prevenir le Roy de Maurenaher qui vouloit s'emparer du Royaume de Tangut dans lequel il étoit averti que ce Prince avoit un Parti considerable, & j'ai formé le dessein, brave Thacmene, continua t'il, de vous donner dans cette guerre les occasions de signaler votre valeur. Si je suivois mon inclination, mes trou-

pes

pes n'auroient point après moi d'autre Chef que vous ; mais la politique veut que je me contraigne ; ainsi n'osant encore vous nommer General, je vous donne un Corps de troupes separé qui sera soumis à vos ordres, que vous conduirez par tout où vous croiez que votre secours sera necessaire, & de cette sorte sans qu'il paroisse à mes Generaux, que vous ayez rien au-dessus d'eux, vous ne laisserez pas de les commander tous, puisque je compterai bien plus sur votre valeur & votre intrépidité, que sur celles de mes Tartares.

Seigneur, lui repondit Thacmene, quelque rang que j'aye auprès de Votre Majesté il me sera toujours glorieux pourvû que je sois à ses côtez, & je ferai mes efforts pour meriter la confiance dont Elle m'honore ; Caïoubcam l'embrassa, & lui aïant dit de se preparer au depart, il lui permit de passer chez la Reine, en lui disant que puisqu'il étoit forcé de la priver si tôt de sa presence, il ne vouloit pas qu'elle fut un instant sans le voir

étant aſſuré qu'il en étoit aimé autant que de lui-même. Thacmene obéït ; & quoiqu'il ſçut qu'il auroit d'étranges combats à rendre dans cette viſite, il ſe refolut de le faire, & de s'armer d'un nouveau courage pour ſoûtenir encore la vûë d'une Princeſſe qui de ſecrers mouvemens lui rendoient extrêmement chere.

Il la trouva avec celle de Tangut, & l'une & l'autre le reçurent également bien, avec cette ſeule différence que la Reine lui parut tendre, attrayante, & pleine de confiance, au lieu que Kizimirca ſerieuſe & melancolique affectoit une indifference qui le deſeſperoit, quoiqu'il lût dans ſes regards que ſon cœur n'étoit pas d'accord avec cet exterieur, mais il étoit ſi loin de croire en être aimé, qu'il n'interpretoit rien à ſon avantage, la Reine de Thibet lui fit repeter ce qu'il avoit dit à Caïoubcam deſon Pays & de ſa naiſſance : elle lui demanda ſon âge, & lorſqu'il eut ſatisfait à toutes ſes queſtions : hélas ! dit-elle, en laiſſant couler quelques larmes, tel ſeroit celui de Zulimazin,

zin, & peut-être ne feroit-il pas moins aimable que le vaillant Thacmene; votre vûë, continua-t'elle, ô genereux Etranger! me rappelle un trifte fouvenir, & cependant il me femble doux lorfque je vous envifage: quelque chofe que je ne puis exprimer me porte, en vous voyant, à m'affliger & à me réjoüir: vous me faites à la fois oublier & fonger à mon fils; je m'imagine qu'il feroit fait comme vous, & l'inftant d'après je n'ofe me flater que la nature l'eût orné de tant de belles qualitez s'il eut vêcu; enfin depuis votre arrivée ni vous, ni lui ne me fortes plus du cœur ni de l'efprit.

Pendant un difcours fi touchant Thacmene étoit dans un trouble inconcevable; il fut même quelque tems fans pouvoir repondre à la Reine; & malgré toute fa fermeté, il lui fut impoffible de ne pas donner des pleurs à l'état de cette Princeffe; cependant ne changeant point de refolution, il pretexta cette fenfibilité de la part qu'il prenoit à fa douleur. Vous voyez, Mada-

me, lui dit-il, combien je ſuis touché des mouvemens que ma preſence vous inſpire, heureux ſi je pouvois reparer votre perte, & ſi tout mon ſang verſé pouvoit ramener à la vie le Prince de Thibet: vous avez donné de ſi belles preuves du peu de ſoin que vous prenez de la vôtre, lui dit alors Kizimirca avec majeſté, qu'on ne doit point douter que vous ne fiſſiez pour le fils ce que vous avez fait pour le pere.

Ce mediocre ſervice, repliqua Thacmene en la regardant avec des yeux tout de flâme, n'eſt rien en comparaiſon de ce que je voudrois faire pour leurs Majeſtez, & pour la Divine Princeſſe de Tangut; mais je n'oſe me flater qu'ils me croyent digne de leurs commandemens, & que mon zele ne ſoit mis au rang des choſes que le tems efface.

Kizimirca rougit à ces paroles dont elle connut le ſens caché, & ne pouvant s'empêcher d'y répondre: Il eſt, dit-elle, des actions, & des avantures dont on ne perd jamais

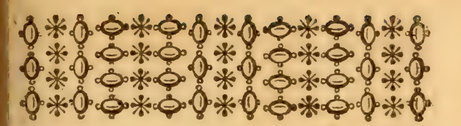
mais le ſouvenir ; & ſi quelquefois on les laiſſe dans le ſilence, la prudence y a plus de part que l'oublie: cette verité, continua t'elle, fâchée d'en avoir tant dit, ſe trouve dans la Reine elle-même: elle garde un tendre ſouvenir du Prince ſon fils, & cependant elle fait ſes efforts pour en perdre la mémoire.

Cette converſation, continua ſur le même ton de part & d'autre encore quelques momens; la Reine dont les regards examinoient Thacmene, y découvrit une partie de qu'il ſentoit pour la Princeſſe, & fit durer l'entretien juſques à ſon ſouper, trouvant un plaiſir extrême à la maniere noble, ſpirituelle & fine dont ces deux admirables perſonnes s'exprimoient; enfin Thacmene s'étant demêlé de cette viſite avec autant d'honneur que de ſon combat, prit congé des Princeſſes, & fut chercher dans ſon appartement un repos que ſon ardent amour ne lui permit pas de goûter. Pour Kizimirca plus tendre que jamais, & toujours auſſi

fiere, elle ne donnoit aucun pas à l'amour dans ſon cœur, qu'elle n'en fit prendre un au-deſſus à ſon orgueil, & plus elle ſe ſentoit charmée de Thacmene, plus elle ſe reſolvoit à lui marquer de l'indiférence.



SUI-



SUITE DU PRINCE TARTARE.

XIV. NOUVELLE.

CEPENDANT l'amoureux Perſan voulant prendre de juſtes meſures pour l'execution de ſes projets, ſe rendit le lendemain dès le point du jour, au principal Temple de la Ville de Thibet, où s'étant fait annoncer au Lamas, il vint le recevoir avec

une joie qui se remarquoit dans toutes ses actions: ô brave & genereux Thacmene, lui dit-il, que je suis heureux d'être resté dans votre memoire! l'action que vous fites hier est venüe jusqu'à moi, & nos autels fument encore de l'encens que nous avons offert toute la nuit à la suprême Divinité, pour la remercier de vous avoir conduit au secours de Caïoubcam.

Mon pere, lui dit Thacmene, je vous avois promis de vous revoir & de vous prouver ma confiance, je viens m'acquitter de ma parole; j'ai de grands secrets à vous declarer; faites en sorte que nous ne soyons point interrompus: le Grand-Prêtre à ces mots le conduisit dans son appartement secret, dont il ferma lui-même les portes, & l'ayant fait asseoir, le pria de s'expliquer sans crainte. Thacmene le regardant attentivement: ne connoissez-vous point, lui dit il, un Tartare de Tangut nommé Zingis ? ô Ciel! s'écria le Lamas, si je le connois! hélas! Seigneur, que trop pour mon repos & pour sa gloire: il étoit un

des Generaux de Camoutcham : ce fut lui que ce Roy barbare employa pour enlever le Prince de Thibet, & j'avoüe que je ne l'aurois jamais crû capable d'une telle action. Nous avons été élevez ensemble; & quoique nous ayons pris des établissements différens, qu'il fût General d'armée à Tangut, & moi Grand Prêtre à Thibet, nous avons conservé une étroite amitié l'un pour l'autre jusqu'au moment fatal de sa lâche entreprise, depuis laquelle je n'en ai jamais eû de nouvelles.

Et si Zingis avoit sauvé le Prince de Thibet, reprit Thacmene, & qu'il l'eût soustrait à la fureur de Camoutcham, le reverriez-vous avec plaisir ? N'en doutez point, Seigneur, dit le Lamas, non-seulement je le verrois avec joie, mais je travaillerois encore à lui faire éprouver la clémence du Roy; mais brave Etranger, c'est ce que j'aurois peine à croire; puisque si Zingis avoit sauvé le Prince, rien ne l'auroit empêché de nous le rendre, sur tout après la mort du Roy

de Tangut, & les recompenses que notre Monarque avoit promises à quiconque le rameneroit. Il n'est cependant rien de plus vrai, reprit froidement le jeune Persan, & que ce n'est qu'à ses soins & qu'à sa pitié genereuse que vous voyez dans l'Etranger Thacmene Zulimazin, Prince de Thibet. En achevant ces mots, le Prince se découvrant le côté gauche offrit aux yeux du Lamas la fleche merveilleuse dont la nature s'étoit divertie à le marquer.

Jamais surprise ne fut plus grande que celle du Lamas, & jamais transports de joie ne furent plus violens: à peine eût il jette les yeux sur cet objet, qu'il tomba aux pieds de Zulimazin, & lui prenant les mains qu'il baisoit avec ardeur en les arrosant de ses larmes: ô mon Prince s'e'écria-t'il, ô mon Maître! il est donc vrai que je vous vois, & que j'emporterai au tombeau la douce satisfaction de vous avoir rendu mes hommages? Ce jeune Prince confus de l'excessive soûmission du Lamas, pour lequel les

Rois

Rois de Thibet ont un grand respect, le fit relever en l'embraſſant tendrement: mon pere, lui dit-il, je ne viens point ici pour recevoir des honneurs qui ne me ſont point dûs; mais pour vous témoigner mon eſtime, vous avertir du retour de Zingis, & vous inſtruire des raiſons qui m'obligent à vous prier de le tenir caché dans le Temple, & de ne me decouvrir à perſonne.

Parlez, Seigneur, parlez, lui dit le Lamas avec vivacité; ſoyez ſûr de mon zele, de mon obéïſſance, & de ma diſcretion. Sur cette promeſſe, reprit le Prince, apprenez donc mon Pere, que Zingis après avoir ſuivi les ordres de ſon Roy, & m'avoir arraché des bras de ma nourrice en lui donnant la mort, reprit en diligence le chemin de Tangut: il y arriva de nuit; & comme ſa marche avoit été très-fatigante, ayant fait en cinq jours ce qu'à peine on peut faire en dix, il laiſſa ſes troupes aux environs de la Ville dans laquelle il entra ſeul, me portant dans ſes bras. Je ne vous dis point que pendant le chemin il prit

prit pour moi une tendreſſe & des ſoins de pere ; vous en devez juger, puiſqu'étant encore à la mamelle il m'apporta vivant à Tangut: il fut d'abord à ſon Palais, & ſe rendant dans l'appartement des femmes, il me donna à la ſienne, qu'il trouva dans les premiers tranſports de douleur pour la mort d'un fils qu'elle avoit perdu ce même jour.

Zingis apprenant cette nouvelle : hé bien, lui dit-il, ſeche tes pleurs, & prend cet enfant à la place du tien : la mort d'un fils de Zingis peut ſe reparer, par la naiſſance d'un autre ; mais il ne naît pas toujours de grands Princes.

Alors s'étant fait apporter ſon fils mort, il le prit, & changeant le deſſein qu'il avoit eu de ſe repoſer avant que de voir Camoutcham, il fut au Palais ſur le champ. Toute la Cour étoit retirée, & le Roy couché : Zingis le fit éveiller, & lui préſentant l'enfant mort : Seigneur, lui dit-il, je n'ai pû vous amener le Prince de Thibet en vie, la fatigue du chemin l'a fait

mou-

mourir, mais du moins n'avez-vous plus à craindre qu'il ſoit jamais l'époux de la Princeſſe. Camoutcham prit l'enfant, l'examina de tous côtez ; & comme on ne ſçavoit rien encore à Tangut de l'extraordinaire marque que j'ai ſur le ſein, il ne fit toutes ces obſervations que pour s'aſſurer ds ma mort ; enfin convaincu que je l'étois, il fit mille careſſes à Zingis, lui promit de grandes recompenſes, & le congédia, en lui ordonnant de faire ce qu'il voudroit du corps de Zulimazin. Zingis très-content que ſon artifice eut ſi bien réüſſi, vient retrouver ſon épouſe; il lui recommanda un ſecret inviolable, en l'aſſurant que je ferois cauſe du bonheur de leur vie. Vous ſçavez, mon Pere, que Zingis joint la Philoſophie à l'Art Militaire, & qu'il a fait des progrès dans les Siences qui l'ont fait ſurnommer le Magicien dans tout le Royaume de Tangut, ſoit qu'il ait aſſez de ſçavoir pour penetrer dans l'avenir, ou qu'il crût ſimplement que m'ayant ſauvé, le Roy mon pere

pere ne pouvoit manquer d'en être reconnoissant, il eut pour moi des attentions sur naturelles.

Mais comme un crime n'est souvent que le commencement d'un autre, il fut averti quelques jours après son retour par un des Confidents de Camoutcham, que ce Prince avoit formé le dessein de le faire mourir, afin de pouvoir nier en sûreté le rapt & la mort du Prince de Thibet. Zingis qui connoissoit la barbarie de son Maître prit son parti dans le même moment ; & jugeant bien que Camoutcham le feroit perir tôt ou tard, quand même il seroit sous la protection du grand Cham ou du Roy mon pere, il se résolus de passer en Perse avec toute sa Famille, de m'y élever en Prince quoique sous le nom de son fils, & d'y attendre quelqu'évenement favorable pour me rendre à Caïoubcam.

Ce dessein ne fut pas plûtôt formé, qu'il se hâta de l'executer, & ses mesures furent si bien prises, qu'il se vit hors des Etats du Roy de Tangut, avant que ce Monarque

que eût seulement été instruit qu'il en étoit parti.

Zingis arriva en Perse sans aucun accident; & comme il s'étoit chargé de tout ce qu'il avoit de plus precieux, il y parut avec assez d'éclat pour s'y faire considerer. Ce fut dans cet azile qu'il s'occupa uniquement de mon éducation; & lorsque mon âge me rendit capable de recevoir ses instructions, il mit tout en usage pour me rendre digne de ma naissance.

Comme je le croyois mon pere, j'avois pour lui le plus tendre attachement, & je m'efforçai de repondre à ses soins, en m'appliquant à tout ce qu'il me faisoit apprendre, de maniere à lui donner de la satisfaction: il s'informoit très exactement des nouvelles qui arrivoient en Perse des évenemens de Tangut, & me les apprenoit comme des choses qu'il falloit sçavoir, sans me parler encore de l'interêt que j'y devois prendre.

Il m'instruisit de l'Art Militaire, des differentes façons de combattre des Nations que renferme l'A-

l'Asie, de la politique des princes, & me mit enfin en état de me conduire moi même en toutes sortes d'occasions: il me fit éprouver mon courage dès l'âge de quinze ans dans les guerres contre les Arabes, où m'étant assez distingué pour lui faire connoître ce qu'il pouvoit attendre de moi, il me déclara ma naissance, & m'apprit la part que je devois prendre à la victoire du Roy de Thibet contre celui de Tangut, & m'ayant lû le Manifeste du Roi mon pere, qui étoit repandu en Perse, j'y vis avec joie la facilité que j'aurois à m'en faire reconnoître par la fleche que j'ai sur le côté gauche dont on y faisoit mention. Alors le desir de voir ma patrie, le Roy mon pere & la Reine ma mere, me firent presser Zingis de partir pour le Thibet;& comme il m'avoit dit que la Princesse de Tangut m'avoit été destinée, le desir de juger si je la trouverois digne de me faire oublier la trahison de Camoutcham, se mêlant à l'ambition de reprendre le rang dont il m'avoit privé, je ne laissai point de

de repos à Zingis qu'il ne m'eut permis de quiter la Perse, & de me rendre en ces lieux.

Il me l'accorda quoiqu'avec peine, ne pouvant m'accompagner si-tôt ayant des affaires en Perse qu'il lui falloit absolument terminer avant que d'en sortir ; enfin lui ayant promis de l'attendre pour me faire reconnoître du Roy mon pere, il me laissa partir avec Zilim mon Ecuyer, en m'assurant qu'il me joindroit avant qu'il fut quatre mois, & que je sçaurois son arrivée du grand Lamas de Thibet, chez lequel il descendroit.

Je ne vous entretiendrai point de mon voyage ; je l'ai fait sans nul accident, & j'arrivai il y a plus de trois mois dans cette Ville comme Persan : j'en visitai toutes les beautez, & je me suis trouvé avec soin dans tous les lieux où je pouvois voir le Roy, la Reine & la Princesse ; & quand je n'aurois pas été instruit de ma naissance, les mouvemens de mon cœur à leur aspect me l'auroient appris.

Mais la ſurprenante beauté de Kizimirca me frapa d'un trait invincible : j'en devins éperdu dès le premier jour que je la vis : je l'ai ſuivie par tout ſans en être apperçu, & toujours plus amoureux : je me reſolus de m'en faire voir ; & pour y reüſſir avec moins de peine je vins à vous, mon Pere, pour vous prier de me donner azile dans le Temple ; vous ſçavez le reſte ; ce que j'ai à vous dire preſentement eſt que je ne veux me decouvrir au Roy qu'après lui avoir rendu de grands ſervices, ou du moins lui avoir prouvé que ſuis digne d'être ſon fils, de plus, j'adore la Princeſſe, j'ignore ſes ſentimens, & c'eſt pour les connoître que j'ai réſolu d'être Thacmene encore quelques tems ; cependent la crainte que Zingis ne rompe mes meſures m'oblige à vous prier de l'en inſtruire, & de lui faire entendre qu'il y va de tout mon bonheur qu'il ne precipite point cette reconnoiſſance.

Le Prince ceſſa de parler, & le Grand-Prêtre lui ayant promis de

lu*

lui obeïr exactement, ils se separerent, & Zulimazin revint au Palais, où le bruit s'étant deja repandu que Thacmene commanderoit un corps de troupes de l'armée de Caïoubcam, avoit attiré dans son appartement toute la jeune Noblesse Tartares, pour l'engager à la faire servir sous lui; Thacmene qui vouloit s'en faire aimer en obtint la permission du Roy; & comme il desiroit discipliner lui-même ceux qu'il devoit commander, il fit consentir Caïoubcam à le voir partir dès le lendemain pour joindre l'armée au rendez-vous indiqué, afin d'avoir le tems de reconnoitre les lieux, & de mettre son corps de troupes en état de se distinguer.

Le Roy de Thibet qui dans ce cours espace l'avoit mis sur toutes sortes de matieres pour juger de sa capacité, avoit été si fort charmé de sa prudence, de sa politique, & de la façon dont il entendoit le métier de la guerre, qu'il n'eut point d'autre regret que celui de ne pouvoir lui donner l'entiere con-

duite de ſon armée; mais n'oſant le faire, il lui accorda tout ce qu'il lui demanda. Si le Prince n'eut eu que la gloire & l'ambition dans le cœur, il eut ſans doute été content de ſon ſort ; mais l'amour troubloit de telle ſorte le plaiſir qu'il trouvoit de ſe faire aimer de Caïoubcam ſans en être connu, qu'il ne le goutoit qu'imparfaitement; & lorſqu'il lui fallut prendre congé de la Reine & de la Princeſſe, il ſentit que quelque choſe d'auſſi fort que la nature le portoit à s'éloigner avec peine.

La Reine reçut ſes adieux les yeux baignez de larmes, ſans qu'elle put demêler d'où partoit le tendre interêt qu'elle prenoit en lui: il ne fut pas moins touché qu'elle, mais il ſe contraignit mieux. La même fermeté ne l'accompagna pas chez la Princeſſe de Tangut: elle étoit ſeule avec ſes femmes, & ſoupiroit en ce moment de la gêne qu'elle impoſoit à ſa tendreſſe ; la preſence de Thacmene augmenta ſon trouble, & lorſqu'il lui eut appris le ſujet de ſa viſite, il lui fut im-

impoſſible de cacher ſon émotion, l'amoureux Prince profitant de cet heureux inſtant, je vais, lui dit-il, Madame, chercher les occaſions de rendre Thacmene digne de votre ſouvenir, & meriter que vous daigniez rappeller à votre memoire le moment fortuné qui l'offrit à vos yeux.

Je n'ai point oubliée, lui repondit-elle, que le Thacmene que j'ai vû dans le Temple eſt le même à qui le Roy de Thibet doit la vie & ſi toutes ſes actions répondent à la premiere, il ne doit pas craindre que j'en perde la memoire. Elle prononça ces paroles avec tant de graces, que Zulimazin fut ſur le point de lui declarer ſa flâme; mais la crainte d'en trop dire le retint, & voulant attendre de ſes ſoins & de ſes ſervices une reponſe favorable, il ſe contenta pour lors de ne faire parler que ſes yeux, & de ne répliquer au diſcours de la Princeſſe, que par des remercimens reſpectueux; cependant ſes regards s'expliquoient ſi parfaitement, & Kizimirca comprit ſi bien leur langage,

gage, qu'elle en rougit, & l'apprehenſion d'y repondre malgré elle, lui fit rompre aſſez promptement cette converſation en feignant d'être obligée de ſe rendre chez la Reine: Thacmene l'entendit à ſon tour, & pour ne la pas gêner d'avantage s'en ſepara, lui dit adieux, & partit le même jour accompagné de tous les jeunes Guerriers de Thibet.

Il arriva ſur les frontieres du Tangut où l'armée de Caïoubcam ſe raſſembloit pour y attendre ſes ordres; le General Xura qui la commandoit les avoit deja reçus à l'égard de Thacmene, & s'en acquitta avec tant de zele par les temoignages de conſideration qu'il lui donna, que le jeune Prince prit pour lui une eſtime particuliere.

Xura étoit un vieux Guerrier, brave, experimenté, & d'un merite reconnu, le Roy de Thibet à la naiſſance de Zulimazin avoit jetté les yeux ſur ce Tartare pour lui confier ſon éducation comme étant le plus digne d'un pareil emploi.

Thacmene ne fut pas longtems ſans

ſans connoître ce qu'il valoit, & s'attacha avec ſoin à ſuivre ſes inſtructions: Xura de ſon côté ne put le voir ſans l'aimer, & quelques jours de converſation lui ayant decouvert les belles qualitez du Prince, & les lumieres de ſon eſprit; il ne balança point à lui livrer ſon cœur: il lui fit voir l'armée, lui communiqua la diſpoſition qu'il en feroit lorſqu'elle ſeroit en preſence de l'ennemi, & lui choiſit lui-même ceux dont ſon corps de troupes devoit être composé; & dans tous cela Thacmene lui fit voir tant de jugement, & lui donna même des conſeils ſi ſages & ſi prudens qu'il dit hautement que le jeune Etranger en ſçavoit plus que lui.

Tandis qu'il ſe faiſoit également admirer & cherir des Officiers & des Soldats par ſa douceur, ſes manieres nobles & genereuſes, ils s'occupa à diſcipliner ſes troupes, qui charmées de lui, prirent une telle confiance dans ſon habileté, qu'elles ne reſpiroient que l'occaſion de lui prouver qu'elles ſe feroient gloire de lui obeïr, & Caïoubcam

étant arrivé eut la ſatisfaction de voir Thacmene dans un eſtime generale; le vieux Xura lui en parla dans les termes les plus avantageux, & avec une affection qui redoubla celle que le Roy de Thibet avoit pour lui.

Quelques jours après l'arrivée de ce Monarque, ſes Coureurs l'ayant averti que l'armée de Maurenaher s'avançoit en bon ordre dans le deſſein de lui preſenter la Bataille, il fit decamper la ſienne pour le prevenir, & prendre ſes avantages; je n'entrerai point dans le detail des differens combats qui ſe firent avant l'action generale, dans leſquels Thacmene commença à faire connoître ſa prudence & ſa valeur.

Il ſuffit ſeulement de dire que les armées s'étant rencontrées dans une vaſte pleine qui ſepare le Roïaume de Tangut de celui de Maurenaher, les deux Rois également animez ſe preſenterent la Bataille: Xura commandoit la droite des Thibetans, un Prince de la Famille Royale étoit à la tête de la gauche, & le Roy Caïoubcam

étoit

étoit au centre, & Thacmene à la tête de ſon corps de troupes devoit ſe porter par tout où ſon ſecours ſeroit neceſſaire.

Le Roy de Maurenaher qui étoit jeune & rempli d'orgueil n'avoit pas diſpoſé la ſienne de la même maniere : il commandoit la droite, un de ſes freres la gauche : & le plus vieux de ſes Generaux étoit au centre ; ainſi Xura eut en tête le Roy de Maurenaher, & le Prince parent de Caïoubcam, eut à combattre le frere du Monarque ennemi : la Bataille commença du côté de Xura : l'attaque & la defenſe furent également vives, & les Tartares de Thibet commençoient à foiblir lorſque Thacmene accourut à leur ſecours ; les choſes changerent bien-tôt de face à ſon arrivée ; il repouſſa le Roy de Maurenaher avec une impetuoſité ſans pareille, & mit les Thibetans en état d'eſperer la victoire ; mais la gauche n'ayant pas un ſemblable bonheur, le Prince qui la commandoit y fut tué, & les Tartares en deſordre par les efforts prodigieux

 du

du frere du Roy de Maurenaher, alloient chercher leur ſalut dans la fuite ſi Thacmene inſtruit de ſe deſavantage n'eut pris promptement la place du Prince mort.

Il rallia les troupes fugitives, les ramena au combat, & fit des actions ſi ſurprenantes, que les ennemis plierent à leur tour. Alors l'avantage étant tout du côté des Thibetans, le Roy de Maurenaher outré d'un tel revers, abandonna ſa droite, & ſe mettant à la tête d'un corps de troupes fraiche, fit de ſi grands efforts qu'il parvint juſqu'au centre, où le Roy de Thibet le reçut avec une valeur inconcevable ; mais les ennemis perſuadez qu'ils auroient la victoire s'ils pouvoient tuer ou prendre ce Monarque, s'attacherent à lui avec tant de fureur qu'ils avoient déja taillé en piece la plûpart des ſiens, & le tenoient comme enfermé au milieu d'eux, quand Thacmene voyant la victoire aſſurée aux deux aîles de l'armée, revint au centre pour ſoutenir le Roy de Thibet, qu'il trouva combattant à pied, ſon cheval

val ayant été tué, & n'ayant plus qu'un très petit nombre des ſiens autour de lui.

Quelle vûë pour Zulimazin! & combien ſentit-il ſon courage augmenter au peril de ſon pere! Alors fondant ſur l'ennemi avec un genereux couroux, il perſe, il tüe & penetre enfin juſqu'au Roy de Maurenaher, qui le ſabre levé ſur la tête de Caïoubcam s'en croyoit déjà vainqueur; mais l'intrepide Thacmene ſe jettant au devant de ſes coups, l'arrête, & fait tourner ſur lui la rage de cet ennemi; ils s'attachent l'un à l'autre avec autant de fureur que de courage: Thacmene reſolu de vaincre ou de mourir, ſoûtenu de ſes braves Tartares, le preſſe, le ſerre, & prend ſi bien ſes avantages, qu'il lui fait trouver la mort au lieu de la victoire.

Les Maurenaherins ne virent pas plûtôt tomber leur Roy ſans vie, que leurs efforts ſe ralentirent, & Thacmene ayant degagé le Roy ſon pere, portant par tout la terreur & l'effroy, ſeconda ſi-bien Xura, qu'ils taillerent en pieces

l'armée ennemie, & demeurerent maîtres du champ de bataille & du Camp des Maurenaherins qu'ils donnerent au pillage à leurs soldats. Il est aisé de juger de la joie de Caïoubcam, mais il est difficile de l'exprimer.

Les prodiges de valeur qu'il avoit vû faire à Thacmene le mirent presque dans la créance que ce ne pouvoit être un homme : toute son armée étoit dans la même admiration, & les Tartares l'appelloient hautement leur Ange tutelaire: Xura ne pouvoit se lasser de le combler de loüanges, & jamais vainqueur ne fut celebré avec plus de sincerité ni plus generalement; mais le modeste Thacmene loin de s'enorgueillir de tant d'honneurs, rejettoit tout celui de cette victoire sur les ordres du Roi, la prudence du General, & la valeur des Tartares.

Cependant Caïoubcam qui sçavoit à quoi s'en tenir, forma dès cet instant le dessein de se l'attacher par des nœuds indissolubles en lui donnant la couronne & la Princesse de Tangut; mais il ne communi-

muniqua ce grand projet qu'au General Xura, en qui il avoit mis une entiere confiance. Ce brave Guerrier penetré d'amour & d'admiration pour Thacmene, l'encouragea à ſuivre cette reſolution en lui diſant, qu'il ne pouvoit rien faire de trop pour un ſi vaillant homme. Le Roy de Thibet n'ayant plus d'ennemis à combattre, & ceux de Maurenaher n'étant plus en état de lui diſputer la poſſeſſion du Roïaume de Tangut, il fit ſeparer l'armée après quelques jours de rafraîchiſſemens, & l'ayant diſperſée dans les Places frontieres de ſes Etats, il reprit le chemin de la Ville de Thibet, accompagné de Thacmene, de Xura, & de toute la Nobleſſe dont ils avoient été ſuivis.

Les Thibetans leur firent une reception éclatante, en portant juſqu'au Ciel le nom de vaillant Thacmene, & c'étoit un ſpectacle ſingulier de voir le Roy, le vieux Xura, & les jeunes Guerriers Tartares montrer Thacmene au Peuple, en l'animant à lui rendre hommage; jamais triomphe avec ſes

ornemens & ses preparations n'eut plus de pompe & de majesté qu'en eut celui de Zulimazin malgré son apparente simplicité. Ils arriverent au Palais, aux acclamations redoublées de la multitude, & furent reçus de la Reine, de la Princesse, & de toute leur Cour, avec mille transports de joie. Caïoubcam présenta Thacmene à la Reine, comme son liberateur, & l'unique soûtien de sa Couronne; & dit en regardant la Princesse que quiconque n'aimeroit pas ce jeune Heros, devoit s'attendre à toute son inimitié. La belle Kizimirca dont le cœur avoit mille fois soupiré des perils de son amant, ne put le revoir triomphant & couvert de gloire, sans en marquer quelque satisfaction; enfin rien ne manquoit au bonheur de Thacmene que d'être assuré de ne pas deplaire à la Princesse de Tangut.

Le Roy de Thibet croyant alors pouvoir sans scrupule faire éclater ses sentimens, le combla de biens & d'honneurs, lui confia tous ses secrets, le mit de tous ses Conseils, &

& jamais faveur ne fut ni plus grande ni plus vive; les graces n'étoient obtenües qu'à sa recommandation ; les Charges & les Emplois n'étoient que pour ceux qu'il en trouvoit dignes, & le cœur du Roy n'étoit que pour lui.

Trois mois se passerent de la sorte, pendant lesquels Thacmene n'oublia rien pour faire connoître à la Princesse la grandeur de son amour ; & quoiqu'elle lui marquât plus de considération qu'à l'ordinaire, elle prenoit un air si fier & si haut lorsqu'il vouloit s'expliquer plus clairement, qu'il lui fut impossible de decouvrir ses veritables sentimens ; ce qui le mit dans une cruelle perplexité, aussi-bien que le retardement de Zingis, qui malgré sa promesse n'étoit point encore arrivée.

Tandis qu'il s'abondonnoit à milla touchantes reflexions, le Roy de Thibet résolu de mettre tous ses desseins en execution sans en rien dire à Thacmene, le proposa pour époux à Kizimirca, en lui vantant les charmes de sa personne, sa va-

leur, & la gloire qu'il s'étoit acquiſe; mais cette fiere Princeſſe qui ne vouloit point avoüer ſa foibleſſe, & qui chaque jour cherchoit à la ſurmonter, reçut cette propoſition avec un mépris dont Caïoubcam fut irrité, les obligations qu'elle lui avoit lui paroiſſant ſuffiſantes pour la faire obeïr, il la quitta en la menaçant de l'y contraindre, & preſſé par ſon juſte couroux, il decouvrit à ſon jeune Favori ſes intentions, le rang qu'il lui deſtinoit, & ce qu'il avoit fait auprès de Kizimirca.

Thacmene n'écouta point ſans une extrême douleur le refus de la Princeſſe; il en changea de couleur, Caïoubcam s'en apperçut, & croyant que l'ambition en étoit cauſe, il lui dit avec bonté de ſe raſſurer, parce qu'en cas que Kizimirca perſiſtât à lui être contraire, il ne laiſſeroit pas que de le couronner Roy de Tangut.

Le vertueux Thacmene qui ne vouloit pas que Caïoubcam jugeât ſi mal de ſon deſintereſſement, aimant mieux avoüer ſon amour, que

que de le laiſſer dans une erreur ſi peu convenable à la nobleſſe de ſes ſentimens, ſe jetta à ſes pieds, & d'un air qui marquoit ſa ſincerité: J'atteſte, lui dit-il, le jour qui m'éclaire, que toutes les couronnes de la terre ne me ſont rien au prix de l'eſtime de Votre Majeſté; & que ſi j'avois l'ambition de les poſſeder, ce ne ſeroit que pour les mettre ſur ſa tête: Un ſentiment bien différent cauſe le trouble de mon cœur: Oüi, Seigneur, continua-t'il, j'adore Kizimirca; & quoique je l'aye aimée ſans eſpérance, je ne puis entendre ſans mourir qu'elle me haït & me mépriſe: le Roy de Thibet charmé de cet aveu le fit relever, l'embraſſa, le conſola, & lui dit que puiſqu'il aimoit la Princeſſe il ne deſeſperoit pas de l'en voir aimé, & lui ordonna de ne plus faire un myſtere de ſon amour, puiſqu'il lui devoit ſuffire pu'il l'approuvât; ainſi Thacmene autoriſé ne balança plus à rendre ſa flame autentique. Ses rivaux allarmez en ſentirent redoubler leur haine, & Kizimirca qui croyoit devoir être mieux

mieux menagée, ne lui montra plus que colere & qu'indignation; mais la Reine plus penetrante que son époux, ne donnant point dans ces dehors, l'avoit si bien examinée, qu'elle avoit reconnu le fond de son ame: elle en avertit le Roy qui sur cette decouverte prit la resolution de forcer cette Princesse à declarer elle-même sa tendresse, & d'éprouver en même tems Thacmene & toute sa Cour.

Pour cet effet il commença par n'être plus si familier avec son Favori, ensuite il parut sombre & rêveur, & fit deux ou trois fois refuser l'entrée de son appartement à cet aimable Prince: cette conduite extraordinaire lui fit de la peine; mais toujours soumis, il se contraignit & n'en fit rien connoître; il n'en fallut cependant pas davantage pour éloigner de lui tous les Courtisans; cette disgrace apparente les mettant en liberté de suivre leurs mouvemens, chacun se fit voir à decouvert, & fut bien plus empressé à lui trouver des defauts qu'il ne l'avoit été à lui faire la Cour.

Le ſeul Xura parut toujours le même, & ne pouvant ſouffrir qu'on traitât de la ſorte un homme à qui l'on devoit tant, en parla au Roy avec une noble hardieſſe, mais il fut bien ſurpris lorſque ce Prince lui repondit froidement qu'il avoit de fortes raiſons pour agir de la ſorte, & qu'il lui commanda d'aller arrêter Thacmene, & de le conduire dans la tour du Palais.

Xura outré de deſeſpoir ſe jetta à ſes pieds, & les arroſant de ſes larmes, le ſupplia de ne pas faire ce tort à ſa gloire en perdant ce jeune & charmant Guerrier; qu'il aimoit mieux mourir que de voir ſon Roy taxé d'une telle ingratitude, & qu'il le prioit de prendre ſa tête plûtôt que de faire une telle action; le brave Xura accompagnoit ces paroles de tant de ſanglots que Caïoubcam ne put y reſiſter, & lui jettant les bras au col: vous êtes le ſeul, ô Xura, lui dit-il, qui meritiez l'eſtime de votre Roy, & je rends graces au Ciel de ce qu'il vous a donné des ſentimens ſi differens de ce ras de Courtiſans qui ne ſça-

ſçavent adorer que l'aveugle fortune : alors lui decouvrant ſon deſſein, il le conjura de l'y ſervir, & de lui garder le ſecret.

Eprouvons, lui dit-il, la Princeſſe de Tangut, & connoiſſons ſans nul detour le cœur de notre Thacmene ; nous l'avons éprouvé dans les combats & dans la proſperité, éprouvons-le dans l'infortune ; voyons de quel œil il ſoûtiendra ſa diſgrace. Celui que l'on voit ferme dans l'adverſité eſt veritablement digne d'être heureux ; & quiconque en ce fatal moment ſçait ſe commander à ſoi-même, eſt ſeul capable de regner.

Xura que la crainte empêchoit de goûter cette belle maxime, fit ſon poſſible pour le detourner de ce deſſein ; mais n'y pouvant reüſſir, il lui fit faire tant de ſermens que ce n'étoit qu'une feinte, qu'il conſentit enfin à ce qu'il ſouhaitoit, & du même inſtant s'étant rendu à l'appartement de Thacmene, il lui déclara la volonté du Roy, & le regret qu'il avoit d'être chargé d'une telle commiſſion.

Zuli-

Zulimazin ſurpris d'un pareil traitement rêva un moment pour examiner ce qui pouvoit en être la cauſe ; puis tout d'un coup regardant le vieux Guerrier d'un air tranquille : Brave Xura, lui dit-il, je ne me trouve coupable de rien ; mais comme j'ai donné mon ſang & ma vie au Roy de Thibet, ils ne ſont plus à moi, il en eſt le maitre, & je regarde encore comme un effet de ſa bonté de ce qu'il m'ôte l'affront de rendre mes armes à d'autres qu'au vaillant Xura. A ces mots lui remettant ſon cimeterre il ſe laiſſa conduire dans la tour ſans marquer la moindre agitation. Le vieux Tartare admiroit en ſecret cette grandeur d'ame inebranlable, & le quitta plus amoureux que jamais de ſa haute vertu ; le rapport qu'il en fit à Caïoubcam, lui tira des larmes de joie, mais il les cacha bien-tôt aux yeux de ſa Cour qui vint en foule dans ſon appartement au bruit qui venoit de ſe répandre que Thacmene étoit priſonnier, & qu'il perdroit la vie.

Le Roy de Thibet pour voir les ſen-

ſentimens de chacun, parût être extrêmement irrité contre lui, & ſes ennemis cachez ſe decouvrant alors, lui prodiguerent tous les noms odieux que leur envie leur inſpiroit; l'un diſoit que c'étoit un eſpion du Roy de Perſe ; l'autre un homme de néant, qui par un certain exterieur attrayant avoit crû pouvoir s'élever à la plus haute fortune ; & tous s'uniſſoient pour conclure qu'il étoit ſurprenant qu'un Prince auſſi prudent que Caïoubcam eût donné ſi promptement ſa faveur à cet Inconnu.

Ce Monarque écoutoit tous ces diſcours ſans y répondre, mais avec un ſi grand mépris pour ceux qui les tenoient, qu'il eut beſoin de toute ſa diſſimulation pour ne les en pas punir ſur le champ. Mais, que les ſentimens de Kizimirca étoient differents de ces adulateurs! ſon amour qui lui avoit été ſoumis tout le tems de l'élevation de Thacmene, devint ſon maître lorſqu'il en fut tombé; ſa fierté s'évanoüit au peril de cet illuſtre Amant; l'inconnu, l'Etranger, le Favori de

Caïoubcam diſparurent à ſes regards pour ne voir que Thacmene innocent : Thacmene perſecuté, trahi des hommes & de la fortune, & plus que tout cela Thacmene aimable, tendre, reſpectueux, & digne enfin d'être preferé aux plus grands Princes. Cette genereuſe Princeſſe accablée de douleur, ne ſçût pas plûtôt qu'il étoit arrêté, qu'elle courut aux pieds de la Reine implorer pour lui ſa protection auprès du Roy.

La Reine qu'il avoit mis de ſon ſecret lui repondit froidement qu'elle en avoit deja parlé, mais qu'il étoit inflexible. Eh quoi! lui repliqua la Princeſſe en pleurs, ce Guerrier que vous cheriſſiez tant, cet Etranger pour qui vous ſentiez des entrailles de mere, vous le laiſſerez perir avec tranquillité? Mes ſentimens, lui repondit la Reine, ne ſont pas plus ſurprenans que les vôtres : j'aimois Thacmene lorſque tout le monde l'aimoit, & vous prenez ſon parti quand chacun l'abandonne. Le Roy qui entra dans ce moment voyant Kizimirca

ca toute en pleurs, en demanda la cause, & parut extrêmement surpris lorsque la Reine l'en eut instruit; mais la belle Princesse de Tangut s'approchant de lui, & lui prenant les mains avec tendresse: Seigneur, lui dit-elle, si vous m'avez jamais aimée, accordez-moi la grace de Thacmene; ses vertus lui ont fait autant d'ennemis que d'admirateurs: s'il est accusé, c'est faussement; & j'ai reconnu en lui trop de grandeur d'ame pour ne le pas croire innocent.

Caïoubcam qui la regardoit attentivement, & qui vit l'excès de sa peine, voulant en joüir quelques momens: Eh quoi! ma fille, lui dit-il, vous le meprisez, vous ne le pouvez souffrir, & cependant vous parlez pour lui? vous deffendez sa cause, & vous tremblez pour ses jours? Qui peut causer un pareil changement? Je le veux sçavoir, & ne vous accorde rien qu'à ce prix.

Eh bien, Seigneur, eh bien, reprit la Princesse, j'aime Thacmene malheureux, sans appui, sans amis; & s'il falloit pour le sauver quit-

quitter toutes mes pretentions ſur la Couronne de Tangut, & me donner moi-même, je ne balancerois pas un moment.

Je ſuis fâché, lui dit Caïoubcam, que vous ne m'ayez pas fait connoître de pareils ſentimens lorſque je vous l'ai propoſé pour époux; Thacmene ſeroit encore innocent, vous ſeriez heureuſe, & je ne ſerois pas forcé de le faire mourir. Quoi! Seigneur, s'écria Kizimirca, vous me refuſez ſa grace? Elle n'eſt plus en mon pouvoir, lui répondit-il, il faut qu'il meure.

La jeune & tendre Princeſſe embraſſant alors ſes genoux, le pria, le preſſa, & n'en pouvant rien obtenir, lui demanda pour toute grace la permiſſion d'aller voir cet Infortuné. Caïoubcam feignant d'y conſentir avec peine, le lui permit enfin; & Kizimirca craignant qu'il ne ſe retractât, ſe rendit promptement à la tour, accompagnée ſeulement de deux de ſes femmes.

Tandis qu'elle alloit d'un côté, le Roy de Thibet s'y rendit par un détour ſecret avec Xura, & s'étant mis

mis dans un endroit d'où ils pouvoient tout entendre ſans être apperçus, il virent entrer la Princeſſe dans la chambre de Thacmene, qui ne s'attendant point à cette vûë: ô Ciel! s'écria-t'il, quel deſſein, adorable Princeſſe peut vous conduire ici? Celui de mourir avec toi, lui repondit-elle, & de te donner au moins la conſolation de ſçavoir que Kizimirca ne t'a jamais mépriſé, & que le ſeul orgueil de ſa naiſſance l'a forcée de le cacher l'impreſſion que ton merite a fait ſur elle: Caïoubcam veut que tu meurs; j'ai tout tenté pour le flechir; rien ne l'a pû toucher, & je viens partager ton ſort. Grand Dieu! reprit Thacmene tranſporté d'amour & de joie; eſt-il un deſtin plus heureux que le mien! Princeſſe, continua-t'il, en ſe mettant à ſes genoux, que de vertus vous me faites adorer à la fois! quoi! la crainte de ma mort me procure un aveu ſi doux! Ah! n'apprehendez point pour ma vie; puiſque je n'expire pas de joie en ce moment, mes jours ne peuvent être en danger.

Non

Non Thacmene, lui dit la triste Princesse, ne vous flatez point; je vous aime, il est vrai; mais vous devez perir; je connois le Roy, ses resolutions sont inebranlables; toute la Cour est contre vous; & tel qui vous adoroit dans votre fortune vous charge à present de mille crimes. Helas! moi seule, helas! j'ose compter sur votre innocence; mon cœur m'en assure, il se flate de connoître le vôtre, & ne se seroit sans doute jamais livré à l'amour pour un homme indigne de l'avoir fait naître.

Ah! s'en est trop, Madame, interrompit l'heureux Thacmene, que Caïoubcam dispose de ma vie quand il voudra, ma mort sera trop glorieuse pour ne la pas cherir; mais divine Princesse, r'assurez-vous, le Roy est juste & vertueux; obtenez seulement que je puisse l'entretenir aux yeux même de son ingrate Cour, & je prouverai mon innocence avec tant d'éclat sur quelque chose qu'on puisse m'imputer, que mes ennemis même tomberont à mes pieds de honte & de remords.

La Princeſſe fut un peu ſurpriſe de l'aſſurance de Thacmene ; mais tandis qu'elle cherchoit à lui faire découvrir les moyens qu'il avoit de confondre ſes ennemis, le Roy de Thibet content de ce qu'il venoit d'entendre, ſortit au plus vîte de la tour, & ſe rendant dans ſon appartement avec Xura, où tous les Courtiſans étoient raſſemblez, il commanda hautement au vieux Guerrier d'aller chercher Thacmene, & de le conduire près de lui. Xura obéït, & chacun croyant que Caïoubcam alloit prononcer l'Arrêt de celui dont la gloire leur donnoit de l'envie, ils attendoient avec impatience le moment d'inſulter à ſon malheur.

La Reine inſtruite de ce qui devoit ſe paſſer ſe rendit auſſi dans l'appartement du Roy, & très peu de tems après on vit entrer Thacmene accompagné de Xura & de la Princeſſe de Tangut qui ne voulut point le quitter, reſoluë de le ſuivre juſqu'au tombeau, ſi ſes derniers efforts ne pouvoient obtenir ſa grace.

Thac-

Thacmene deſarmé & conduit en criminel parut aux yeux de ſes ennemis avec un air de majeſté qui les deconcerta ; mais Caïoubcam augmenta bien plus leur trouble, lorſque s'avançant à ſon Favori, & lui tendant les bras : cher Thacmene, lui dit-il, pardonne l'artifice dont je me ſuis ſervi pour connoître à la fois la grandeur de ton ame, les ſentimens de Kizimirca, & ceux de tes rivaux ; je n'ai jamais ceſſé de t'aimer : mon cœur ne te ſoupçonne & ne t'accuſe de rien ; & pour te prouver ma ſincerité, reçois de ma main celle de Kizimirca & la Couronne de Tangut : Cette Princeſſe ne peut plus te refuſer pour époux après l'aveu de ſa tendreſſe : ſa gloire & ſon repos y ſont trop interreſſez, & je crois ne pouvoir mieux punir tes envieux qu'en te donnant un rang qui les force à te reſpecter.

L'étonnement des Courtiſans fut inconcevable à ce diſcours, & la Princeſſe de Tangut ne put s'empêcher de rougir d'avoir été trompée d'une maniere ſi extraordinai-

re; mais Thacmene ne leur donna pas le tems de reflechir ſur cet évenement, ſe jettant aux pieds de Caïoubcam : Je ne puis, Seigneur, lui dit-il, vous rendre trop de grace, ni trop admirer la ſageſſe de vos deſſeins ; cependant, Seigneur, connoiſſez tout-à-fait Thacmene pour juger du fond de ſon ame, & pour triompher de votre indignation contre tant de braves gens : Pardonnez leur faute à leur aveuglement ; ils ne voyent en moi qu'un Etranger, un Inconnu, qui par de mediocres ſervices s'eſt emparé tout d'un coup du cœur de leur Souverain, & qui s'eſt trouvé lui ſeul comblé des faveurs qu'ils croyent tous avoir mérité par tant d'années de zele & d'attachement. Ils ignorent, Seigneur, que ce n'eſt point à mes foibles vertus que je dois vos bontez, mais au pouvoir invincible du ſang & de la nature qui vous forçoient d'aimer l'heureux Zulimazin ſous le nom de l'inconnu Thacmene : alors decouvrant la fatale fleche, on n'entendit plus retentir que les mots : C'eſt le

le Prince, c'eſt Zulimazin; ô mon fils! ô Roy trois fois heureux! ô Reine fortunée! Ces acclamations redoublées furent accompagnées des plus vifs tranſports de la part de Caïoubcam & de la Reine ſon épouſe: ils tenoient l'un & l'autre Zulimazin dans leurs bras avec des élans de tendreſſe & de joie qu'il faudroit reſſentir comme eux pour les bien exprimer.

Les Courtiſans confus, ſaiſis de crainte & de ſurpriſe, ſe proſternerent tous la face contre terre pour implorer la clemence de Caïoubcam; & le Prince de Thibet jugeant de leur inquietude: Il ne ſeroit pas juſte, Seigneur, dit-il au Roy ſon pere, que ce grand jour fut marqué que par la ſatisfaction generale de vos Sujets; je leur ai coûté trop de larmes pour qu'il en repandent encore en me reconnoiſſant pour leur Prince, & je ne quitte point les genoux de Votre Majeſté, qu'elle ne m'aye promis d'oublier à jamais qu'ils ont oſé me haïr. Pour vous, généreuſe Princeſſe, dit-il à Kizimirca, dont les

larmes & le ſilence faiſoient aſſez connoître la joie & la tendreſſe, diſpoſez de Thacmene & de Zulimazin, l'un & l'autre vous ſont également ſoûmis, & dedaignent les Couronnes ſi votre cœur ne les accompagne pas.

Il n'eſt plus tems, Seigneur, lui repondit-elle tendrement, de vous diſputer mon cœur & la Couronne. J'aimois le vaillant Thacmene, j'aime & je reſpecte l'illuſtre Zulimazin.

Comme elle achevoit ces paroles, on vit entrer avec precipitation le grand Lamas de Thibet ſuivi d'un Vieillard venerable, qui s'avançant à Caïoubcam: ſuſpendez votre Arrêt, Seigneur, lui cria-t'il, Thacmene eſt votre fils, le Tartare Zingis que vous voyez l'a ſauvé, & votre Peuple allarmé du ſort que vous preparez à ce jeune Guerrier qu'il ne connoît point encore, eſt prêt à fondre ſur ce Palais pour le garentir de votre injuſte colere.

Ceſſez, mon Pere, lui repondit le Roy, ceſſez d'être allarmé; le Prince, s'eſt fait connoître, & ſes jours

jours n'ont jamais été en danger. Alors Zulimazin ayant embraſſé Zingis, & le preſentant au Roy obtint facilement ſa grace ſur ſon enlevement en faveur de la pitié dont il avoit été ſuivi. Ce venerable Tartare inſtruiſit Caïoubcam des avantures que Zulimazin avoit contées au Lamas, & finit ſon diſcours en diſant qu'une maladie dangereuſe l'ayant obligé de retarder ſon voyage, il n'étoit arrivé que ce même matin, où le grand Prêtre & lui ayant été informez du peril du Prince & des mouvemens du peuple, ils étoient promptement accourus pour detourner Sa Majeſté d'un crime qu'elle n'auroit commis que par ignorance & l'obſtiné ſilence de Zulimazin.

Ce jeune Prince avoüa les raiſons & d'amour & de gloire qui l'avoient obligé à ſe cacher ſi longtems ; & Caïoubcam developa aux yeux de toute ſa Cour celles qu'il avoit eûës d'en agir de la ſorte ; & comme dans cet éclairciſſement il fit connoître au Prince l'affection ſincere de Xura, il lui en manqua

ſa reconnoiſſance par les plus tendres témoignages d'eſtime & de conſideration.

Cependant le peuple inquiet ayant fait entendre ſes cris juſqu'à l'appartement du Roy, ce Monarque prenant Zulimazin par la main: Allons, lui dit-il, mon fils, montrer à mes Sujets qu'ils connoiſſent auſſi peu le cœur de leur Roy que la naiſſance de Thacmene. A ces mots, ſuivi de toute ſa Cour, ils ſe rendirent dans une longue gallerie decouverte qui regnoit autour du Palais, & qui donnoit ſur la plus grande place de la Ville, où tout le peuple étoit amaſſé, ainſi que les jeunes Guerriers qui avoient combattu ſous les ordres de Thacmene : ils jetterent à ſa vûë mille cris de joye, & lui tendoient les bras comme pour le prier de venir ſe joindre à eux ; mais le Roy ayant impoſé ſilence, leur apprit en peu de mots l'évenement de ce grand jour ; & decouvrant lui même le côté gauche de Zulimazin, ils redoublerent leurs cris & leurs acclamations, en donnant mille benedic-

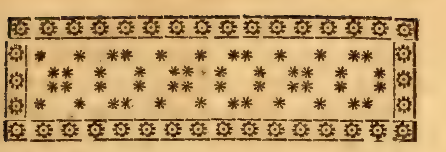
nedictions au Tartare Zingis, & posant les armes, se separerent, pour faire éclater leur satisfaction par les Fêtes, les Jeux, & les rejouissances en usage dans leur Nation en pareille occasion : elles furent encore augmentées quelques jours après par le mariage de Kizimirca avec Zulimazin, dont la ceremonie se fit avec toute la pompe imaginable. Caïoubcam obligea Zingis de rapeller sa famille, & de s'établir dans le Thibet, où la reconnoissance de Zulimazin lui fit une fortune des plus brillantes.

Les Courtisans honteux de leur erreur, & penetrez des bontez de ce Prince, s'efforcerent à reparer leur faute par leur zele, leur attachement & leur fidélité.

Zulimazin ne voulut jamais prendre la suprême autorité dans le Royaume de Tangut du vivant du Roy son pere ; mais après sa mort, il posseda les deux Couronnes avec autant de gloire qu'aucun de ses Predecesseurs. La belle Kizimirca n'eut jamais de Rivale à craindre : son amour fut extrême

pour ſon illuſtre époux, & recompenſé d'une conſtance égale à la ſienne. Leur regne combla les Thibetans & les Tangutiens de tant de felicité, qu'ils conſervent encore un tendre ſouvenir des noms de Thacmene & de Zulimazin.





LES FRERES JUMEAUX.

XV. NOUVELLE.

APRÈS les grandes victoires que l'Empereur Charlemagne remporta ſur les Saxons, ce Monarque averti que les Maures faiſoient des courſes juſques aux portes de Narbonne, envoya une nombreuſe armée ſur les Frontieres d'Eſpagne qu'il voulut commander en perſonne ; mais comme il ſoupçonnoit le Duc de Septimanie de favoriſer les Barba-

res, & d'avoir même fait un traité avec eux : pour s'en éclaircir il lui envoya en qualité d'Ambaſſadeur, Theodoric Comte d'Autun, fils aîné de Childebrand Duc de Bourgogne, accompagné du Comte Nebelon ſon frere. Ces deux jeunes Princes étoient jumeaux, & la nature qui les avoit unis dans le ſein de leur mere, les lia de la plus tendre amitié dès qu'il virent le jour, & mit une telle égalité dans leurs inclinations, leur temperament & leurs belles qualitez qu'on ne pouvoit decider en faveur de l'un, ſans porter le même jugement de l'autre.

Tous deux faiſoient l'ornement de la Cour de Charlemagne ; leur eſprit, leur prudence & leur valeur avoient éclaté déja en tant d'occaſions differentes, que cet Empereur en faiſoit une eſtime particuliere ; & comme il ne la donnoit jamais qu'au vrai merite, ſes éloges étoient une preuve inconteſtable de celui des deux freres.

Cependant comme il eſt diffi-
cile

cile d'aimer également deux objets à la fois quoiqu'ils en ſoient dignes, Theodoric l'emportoit en ſecret dans tous les cœurs, auſſi bien que dans celui de l'Empereur, & ſon droit d'aîneſſe étant un pretexte favorable à ſes bien-faits, il les repandoit ſur lui avec des marques d'amitié qui en relevoient encore le prix.

Quoique Theodoric & Nebelon fuſſent parens du Duc de Septimanie, il connoiſſoit ſi-bien leur zele & leur fidelité, qu'il n'héſita point à charger le premier de cette ambaſſade, & tous deux d'examiner & de penetrer avec ſoin les demarches & les intentions du Duc.

Ce Prince tenoit ſa Cour à Carcaſſionne, où les deux freres arriverent avec une ſuite nombreuſe & ſuperbe: leur Entrée & leur Reception furent magnifiques; & le Duc de Septimanie ayant découvert les ſoupçons de Charles contre ſa fidelité, fut au-devant de ſes Ambaſſadeurs, & ſe livrant entre leurs mains, leur prouva ſi-bien ſon innocence, qu'ils perdirent entierement

toutes les idées qu'ils avoient ſur ſon alliance pretendüe avec les Maures ; & pour les mieux effacer de l'eſprit de l'Empereur, le Duc de Septimanie fit un Traité par lequel il s'obligeoit de fournir à ce Monarque trente mille hommes de ſes troupes, & de lui remettre trois de ſes meilleures Places.

Ce Traité ayant été ſigné & ratifié par l'Empereur, le Duc ne ſongea plus qu'à donner aux deux freres tous les plaiſirs que peut produire une Cour galante & ſpirituelle: les jouxtes & les tournois y firent paroître avec éclat la valeur & l'adreſſe des Chevaliers; mais ce qui donnoit un plus grand luſtre à ces Fêtes, étoit la preſence de l'incomparable Aldane, fille unique du Duc de Septimanie, dont la prodigieuſe beauté, les graces & l'eſprit donnoient autant d'amour que d'admiration ; il ſembloit que la nature eût raſſemblé pour elle ſes dons les plus précieux: le Duc ſon pere qui l'adoroit, voulut pour honorer les Princes, qu'elle donnât le prix

prix aux vainqueurs dans les jouxtes & les tournois ; & ce fut de ſa main que les deux illuſtres freres le reçurent toutes les fois qu'ils le diſputerent aux Braves de la Cour du Duc ; mais qu'ils payerent cherement leur gloire & le plaiſir d'en être couronnez par cette admirable Princeſſe ! puiſque dans le même tems qu'elle leur donnoit le prix, elle leur raviſſoit le cœur & la liberté. Theodoric & Nebelon furent percez du même trait, & la ſympathie qui les uniſſoit en toutes choſes, ne ſe dementit point encore dans la ſeule, où ſans doute ils euſſent deſiré n'avoir pas tant de conformité.

Ils agirent d'abord avec tant de circonſpection, & leur reſpect pour la Princeſſe fut ſi parfait, qu'ils n'oſerent ſe découvrir l'un à l'autre le feu dont ils étoient embraſez, & ce mutuel ſilence leur faiſant ignorer l'état de leurs ames, leur donnoit à chacun en ſecret la douce eſpérance de ſe faire aimer ſans avoir de Rivaux à craindre, ſe connoiſſant aſſez eux-mêmes pour ſçavoir que peu de

de Princes étoient auſſi dignes d'une telle conquête. Tandis qu'ils ſe flatoient de la ſorte, la belle Aldane avoit fait ſon choix: l'éclatant mérite des deux freres leur acquit d'abord ſon eſtime, mais l'amour s'y joignoit bien-tot en faveur de Theodoric, & lui donnant tout cœur elle n'y reſerva pour ſon malheureux frere que les ſentimens qu'elle ne pouvoit raiſonnablement refuſer à ce qu'il valoit, & qu'elle ſembloit même lui devoir par l'extrême amitié qui l'uniſſoit à l'objet de ſa tendreſſe; ainſi elle eut pour Theodoric l'amour le plus vif & le plus delicat, & ne reſſentit pour Nebelon que l'amitié d'une tendre ſœur.

Theodoric étoit trop attentif à tous les mouvemens de cette Princeſſe pour ignorer longtems une partie de ſon bonheur, & croyant voir dans ſes yeux le trouble de ſon cœur, il laiſſa parler les ſiens, & leur fit tenir un langage ſi tendre & ſi perſuaſif, qu'elle ne pût ſe defendre de l'entendre, & d'y repondre. Ces muets entretiens ſe

ſe repeterent ſi ſouvent qu'ils furent bientôt inſtruits de leur mutuelle tendreſſe ſans avoir beſoin du ſecours des paroles; & le plaiſir de ſe ſçavoir aimez autant qu'ils le deſiroient, fit naître dans leurs ames une joie douce & tranquille qui ſe répandoit dans leurs moindres actions.

L'amoureux Nebelon qui cherchoit avec autant de ſoin que ſon frere à connoître les ſentimens d'Aldane, s'apperçevant de la ſatisfaction de ces deux amans, en decouvrit le motif avec une douleur extrême; & tandis que Theodoric laiſſoit regner ſur ſon viſage toute la ſerenité d'une ame qui nage dans les delices; celui de Nebelon ſe couvroit d'une melancolie d'autant plus funeſte qu'il en cachoit la cauſe au fond de ſon cœur.

Le Comte d'Autun qui ne pouvoit goûter de veritable felicité ſans la partager avec ce cher frere, vivement touché du changement qu'il remarquoit en lui, ne fut pas plûtôt aſſuré de ſon bonheur du

côté

côté d'Aldane, que s'imaginant que Nebelon s'étant apperçu de ſon amour, lui faiſoit un crime de ne lui avoir pas confié, & que ce myſtere étoit peut-être cauſe de ſa triſteſſe, qu'il ſe reſolut de le lui declarer ; pour cet effet l'ayant joint un jour qu'il ſe promenoit ſeul dans les Jardins du Palais du Duc : Eh quoi ! cher Prince, lui dit-il en l'abordant, vous fuyez Theodoric, vous le privez de votre préſence, & vous vous abandonnez à la triſteſſe lorſqu'il cherche à vous l'arracher, en vous faiſant partager ſa joie ! que dira le Duc de Septimanie d'un pareil changement ? Que dira la Princeſſe ? Ne croiront-ils pas avec raiſon que vous ne m'aimez plus ? & que cette heureuſe ſympathie qui nous uniſſoit ſi tendrement a trouvé ſa fin au milieu des honneurs dont ils s'empreſſent à nous combler ?

Le Duc & la Princeſſe feroient bien injuſtes, lui répondit Nebelon en ſoûpirant, s'ils pouvoient penſer que je fuſſe capable de ceſſer jamais d'aimer Theodoric. Ah ! Sei-

Seigneur, continua-t'il, cette ſympathie dont vous me parlez me ſuivra juſqu'au tombeau, & les mouvemens dont je ſuis agité & qui me forcent à chercher la ſolitude, ne ſont que les effets de l'ardente amitié que je reſſens pour vous; & je ſerois moins malheureux ſi je pouvois ne vous pas aimer.

Ce diſcours confirmant Theodoric dans l'idée que ſon frere lui faiſoit un ſecret reproche de ſon peu de confiance; il l'embraſſa, & le preſſant dans ſes bras: cher Prince, lui dit-il, pardonnez au ſilence que je ne me ſuis impoſé que dans la crainte de vous donner de l'inquietude. Oüi, mon frere, continua-il, connoiſſant pour moi votre tendreſſe, je n'ai pas oſé vous decouvrir le feu dont je brûle pour la divine Aldane; l'incertitude où j'étois qu'elle approuvât ma flame, m'a fait paſſer de ſi cruels momens que pour ne vous les pas faire partager, j'ai mieux aimé me taire & me priver de la douce conſolation de vous découvrir mon cœur; mais enfin aujourd'hui qu'un peu d'eſperance

rance se joint à mon amour, & que cette charmante Princesse semble en approuver l'ardeur : soyez seul depositaire des pensées, de la joie, & des transports de Theodoric.

Il est donc vrai, Seigneur, s'écria douloureusement Nebelon, que vous aimez Aldane? Ces paroles qui furent accompagnées des marques de la plus vive douleur, ouvrirent les yeux de Theodoric; & reconnoissant dans ceux de son frere tout l'amour dont il étoit lui-même embrasé, il fut saisi d'un tremblement universel par tout son corps; & ne pouvant resister au trouble dont il se sentit agité, il fut contraint de se laisser tomber sur un des lits de gazon dont cet endroit étoit orné; & regardant Nebelon d'un air triste & languissant: qu'entens-je! que vois je! lui dit-il, ô Ciel! feroit-il possible que je fusse assez malheureux pour trouver un rival dans le seul homme qui me soit cher!

Tandis qu'il parloit ainsi, Nebelon aussi troublé que lui, étoit appuyé contre un arbre, les yeux attachez

tahez ſur les ſiens, le viſage couvert de larmes, ſans pouvoir prononcer une parole ; enfin faiſant trêve aux ſoûpirs qui lui coupoient la voix : Oüi, Seigneur, lui dit-il, j'adore la Princeſſe de Septimanie ; & ne connoiſſant dans l'Univers que le ſeul Theodoric digne de me diſputer ſon cœur, je m'étois flaté de le rendre ſenſible, croyant que cette dangereuſe beauté n'avoit porté ſes traits que dans le mien : mais helas, ſes regards & les vôtres ont bien-tôt ſçû me detromper : j'ai lû mon infortune dans leur douce intelligence ; cependant je cherchois encore à douter de mon malheur quand votre bouche me l'a certifié.

Ne croyez pas Seigneur, continua-t'il, que depuis cette connoiſſance je n'ai fait de cruels efforts pour vaincre mon amour, & pour ne pas troubler votre felicité, je n'ai rien oublié pour remporter cette victoire ; & cependant bien loin d'y reuſſir, ma flame en a repris de nouvelles forces ; j'aime Aldane ſans eſpoir, & je l'aimerai juſqu'au tombeau. Mais

Mais cet amour tout violent qu'il eſt, n'ôte rien à ma vive amitié : je vois toujours en vous un frere qui m'eſt plus cher que moi-même, & me rendant juſtice je ne ſens que trop, que des yeux qui ſe ſont arrêtez ſur Theodoric n'ont pû rien voir en Nebelon digne de les occuper ; & ſans prendre le titre odieux de rival, je m'abandonne à mon amour pour Aldane, à ma tendreſſe pour vous, & me livre tout entier à mon ſort rigoureux.

O nœuds de la ſympathie, reprit alors le Comte d'Autun, qui nous auroit dit que vous nous ſeriez un jour ſi funeſte ? Cher Prince, continua-t'il en courant l'embraſſer, mon amour n'eſt ni moins violent ni moins genereux que le vôtre : j'adore Aldane, & j'aime toujours Nebelon ; mais je l'aime à tel point que je ne puis être heureux s'il faut que ma felicité faſſe ſon infortune : je ne vous dirai point que je vous cede Aldane, cet effort n'eſt plus en mon pouvoir ; mais cher Prince, elle ne ſçait ma flâme que par mes tendres regards ; ma bouche

peu

peut encore ſe taire ; faites parler la vôtre ; je n'y mettrai point d'obſtacle ; & quoique ſes yeux m'ayent flatez d'un doux eſpoir, peut-être ai-je mal interpreté leur langage, peut-être s'adreſſent-ils à Nebelon & non à Theodoric : alors mon frere, alors, je ſçaurai vous prouver qu'on peut également mourir pour l'objet de ſon amour, & celui de ſon amitié.

Je n'ai pas beſoin d'un ſi triſte exemple, reprit Nebelon, pour ſçavoir cette verité ; je la porte gravée dans le fond de mon cœur, & ce n'eſt qu'à moi ſeul qu'il appartient de la mettre au jour ; je ne me flate point, Seigneur : vous aimez la Princeſſe, & cela me ſuffit pour vous en croire aimé, & m'impoſer un ſilence éternel. Eh quel autre, grand Dieu ; pourroit ſe faire entendre après Theodoric ! Où ſont les charmes qui peuvent l'emporter ſur les ſiens ? & quel abſolu pouvoir n'ont-il pas ſur les cœurs, puiſqu'ils ſçavent même triompher de la haine & de la jalouſie qui ſuit toujours la rivalité ?

Non,

Non, non, Seigneur, ajoûta-t'il, en le pressant entre ses bras, aimez l'admirable Aldane, & soyez-en cheri autant que vous le meritez ; le malheureux Nebelon n'en sera point jaloux, & c'est pour lui une espece de satisfaction de croire que la Princesse de Septimanie l'eut peut-être preferé à tout autre, si l'illustre Comte d'Autun ne se fut jamais offert à ses regards.

Ces deux tendres & genereux rivaux étoient en cet endroit de leur conversation, & Theodoric se preparoit à la continuer, lorsqu'il en fut empêché par l'arrivée de la Princesse qui parut à leurs yeux, suivie de toutes les Dames de sa Cour. Aldane avoit apperçû les Princes avant que d'en être vûë : le lieu solitaire où se passoit leur entretien, & l'attention qu'ils paroissoient donner à ce qu'ils disoient, ayant excité sa curiosité, elle fit doubler le pas à sa suite, & se trouva près d'eux au moment que le Comte Nebelon cessoit de parler : l'air triste & melancolique des deux freres, & quelques soûpirs qu'elle entendit pous-

poussier à Theodoric, la troublerent de telle sorte qu'elle s'arrêta vis-à-vis d'eux dans une situation peu differente de la leur; le Comte d'Autun eut bien desiré en ce moment pouvoir donner à son frere une preuve essentielle de son amitié en lui cedant sa place; mais son rang l'obligeant à representer, il s'avança vers la Princesse en cherchant à cacher dans ses profonds respects l'excès de son desespoir.

Mais la tendre Aldane prenoit trop d'interêt à tous les mouvemens de cet aimable Prince, pour ne les pas demêler avec soin, & le regardant d'un air charmant: Seigneur, lui dit-elle, nous nous sommes fait une si douce habitude de vous voir, qu'un moment d'absence nous met dans l'inquiétude; mais je crains bien que mon impatience ne m'aye rendüe importune: le bonheur de voir & d'entendre la divine Princesse de Septimanie, lui répondit Theodoric, est un bien trop precieux pour s'en priver sans une peine extrême, & sa presence ne peut jamais apporter que joie &

que felicité: le Comte Nebelon, reprit Aldane, en voyant ce Prince qui s'écartoit dans une autre allée, n'eſt pas du même ſentiment; il nous fuit, & la ſolitude eſt tout ce qu'il paroît chercher.

Si le Prince, mon frere, lui dit Theodoric, pouvoit ſe flater que ſa vûë eût quelqu'agrement pour la Princeſſe, il ſeroit ſans doute moins ſolitaire. Il ne crois pas, interrompit-elle, qu'il ait lieu de penſer que ſa preſence ne me ſoit agreable; & quand il n'auroit pas toutes les belles qualitez qu'on remarque en lui, il ſuffit qu'il ſoit le frere du Comte d'Autun pour m'être extrêmement cher. Quoi! Madame, reprit ce Prince, emporté par ſon amour, Theodoric ſeroit-il aſſez fortuné pour que la divine Aldane l'eût diſtingué des autres homme; & pourroit-il eſperer ſans être temeraire que l'ardeur de ſa flame. . . Il ſe tût à ces mots en ſe reprochant d'en avoir trop dit au prejudice de ce qu'il croyoit devoir à Nebelon; mais la jeune Princeſſe qui n'attendoit que cette declaration

tion pour faire éclater des ſentimens qu'elle ne pouvoit plus renfermer en elle-même, & qui étoit bien éloignée d'imaginer ce qui impoſoit ſilence au Comte d'Autun, ſaiſiſſant cette occaſion: Theodoric, lui dit-elle, eſt ſi fort au-deſſus de tous les hommes, qu'il ne doit pas douter qu'on ne l'en diſtingue aiſement, & la Princeſſe Aldane n'a pas ſi peu de diſcernement qu'elle ne reconnoiſſe en lui le ſeul Prince qui ſoit digne d'elle.

Comme ils marchoient toujours en parlant de la ſorte, & que la Cour ne les ſuivoit que de loin par reſpect, ils ſe trouverent ſi fort hors de la portée des yeux de tant de temoins, que Theodoric tranſporté d'amour & de joie, ſe jetta aux pieds d'Aldane, où laiſſant éclater toute l'ardeur de ſa flâme, il en convainquit ſi bien cette belle Princeſſe, qu'elle ſe vit obligée de ne lui rien cacher de ſa tendreſſe; & ce ne fut qu'avec quelque chagrin qu'ils furent forcez d'interrompre un ſi doux entretien par l'arrivée de toute la Cour qui les vint joindre.

Cependant l'amoureux Theodoric malgré l'excès de son bonheur n'en joüissoit qu'imparfaitement, en se rappellant la triste situation de Nebelon; & lorsqu'il venoit à penser que plus il étoit heureux & plus ce cher frere étoit infortuné; il s'en falloit peu qu'il ne souhaitât d'être haï de la Princesse; mais il ne restoit pas longtems dans cette idée: un seul regard d'Aldane suffisoit pour la chasser comme un crime; & ne pouvant cesser de l'adorer ni desirer de n'en être pas aimé, il mettoit tout son attention à consoler l'infortuné Nebelon par mille nouvelles marques d'amitié.

La Princesse de Septimanie qui sçavoit à quel point s'aimoient les deux illustres freres, voyant que la melancolie de Nebelon donnoit souvent de tristes momens à son cher Theodoric, s'empressoit à la dissiper par les attentions les plus obligeantes; mais plus elle croyoit lui procurer du soulagement, & moins il ne pouvoit ressentir les graces de cette belle Princesse, aggravant son mal au lieu de le guérir.

Le

Le Comte d'Autun penetré de douleur de le voir dans cet état, devint en peu de jours auſſi triſte que lui : il ne parloit plus de ſon amour à la tendre Aldane qu'avec crainte ; il rougiſſoit & pâliſſoit cent fois en un moment, lorſque Nebelon le ſurprenoit près d'elle ; & cette Princeſſe allarmée de ce changement, voulant s'en éclaircir en demanda la cauſe au Comte d'une maniere ſi touchante, qu'il lui fut impoſſible de la lui cacher davantage, d'autant plus qu'elle lui fit entendre qu'elle attribuoit tous ſes mouvemens au refroidiſſement de ſon amour.

Le Comte d'Autun ne pouvant ſouffrir qu'elle eut une penſée ſi injurieuſe à la ſincere ardeur, crut ne pouvoir mieux l'en diſtraire qu'en lui avoüant la verité, eſperant même trouver avec elle les conſolations dont il avoit beſoin. Pour cet effet un jour qu'elle le preſſa plus vivement qu'à l'ordinaire ſur cet article : le Ciel m'eſt temoin, Madame, lui dit-il, que je ne reſpire que pour la Princeſſe de Septima-

nie, & que les bontez dont elle m'honore n'ont fait que redoubler ma flâme; & si je parois quelquefois à ses yeux dans une tristesse que je ne puis vaincre malgré l'excès de mon bonheur; elle ne doit en accuser que la fatalité de ma destinée, qui pour m'empêcher de goûter une entiere felicité m'a suscité un rival qui m'est si cher que son infortune fait la mienne: sa peine cause ma douleur, & ses tourmens m'arrachent des larmes: oüi, Madame, continua-t'il, en remarquant sa surprise, le Comte Nebelon si semblable à Theodoric en toutes choses, a porté cette ressemblance jusqu'à brûler des mêmes feux qui m'embrâsent pour vous: il adore le divin objet de ma vive ardeur, & son respect pour vous & sa tendresse pour moi, en le condamnant au silence, le font mourir, sans espoir de secours & sans se plaindre même du cruel trait qui lui donne la mort.

Jugez, jugez, Madame, de l'état de mon ame dans une telle conjoncture; & si je puis être tranquille en

en voyant fouffrir ce que j'ai de plus cher après l'incomparable Aldane. Theodoric finit ces paroles avec de fi grandes marques de douleur, que la jeune Princeffe en repandit des larmes. Je fuis très touchée, lui dit-elle, de me voir la fource de tant de maux: j'eftime Nebelon; mais, Seigneur, je ne puis que le plaindre; mon cœur a decidé, & je me flate que malgré toute votre tendreffe pour le Prince, vous ne voudriez pas que je me declaraffe pour un autre. N'en doutez point, Madame, reprit le Comte d'Autun avec vivacité, je mourrois de defefpoir fi vous méprifiez mon amour; mais helas! je meurs de voir languir le malheureux Nebelon.

La Princeffe de Septimanie que cette confidence avoit raffurée fur fes craintes, fe trouvant l'efprit libre d'inquietude, employa tout le pouvoir qu'elle avoit fur ce Prince pour le confoler d'un incident qu'il n'avoit pu prévoir; & comme fa tendreffe pour lui avoit un caractere de delicateffe qui lui étoit particulier, elle lui promit d'avoir

pour Nebelon une si parfaite amitié, que s'il étoit raisonnable, elle lui tiendroit lieu des sentimens qu'elle ne pouvoit plus avoir pour personne; mais elle le conjura en même tems de faire en sorte qu'il ignorât toujours qu'elle sçût rien de son amour, afin qu'il ne put rapporter les marques de son estime qu'à la simple amitié. Theodoric le lui promit; & comme il jugeoit que ce mistere étoit necessaire au repos de son frere, afin qu'aucun espoir ne nourrît son ardeur, il n'eut pas de peine à la satisfaire.

Tandis que ces choses se passoient entre ces trois illustres personnes, le Duc de Septimanie n'avoit pas eû si peu d'attention aux mouvemens des deux freres qu'il ne se fût apperçû de ce qui se passoit dans leurs cœurs; mais tel étoit le destin de Nebelon d'être toujours obligé de ceder en tout à Theodoric: son merite éclatant, & son droit à la Duché de Bourgogne, joint à la faveur dont l'Empereur l'honoroit, lui donnerent de si grandes prerogatives dans l'esprit du Duc, qu'il se decla-

clara pour lui en ſecret dès qu'il eût reconnu ſon amour pour Aldane; il en avoit même parlé à cette belle Princeſſe avant que Theodoric lui eut decouvert ſa flâme, & les ſentimens qu'il fit voir fut cette alliance, autoriſant ſon penchant, l'avoient portée à s'expliquer avec ce Prince plus hardiment qu'elle n'auroit fait, mais ne voulant pas qu'il crût que ſa tendreſſe fût un effet de ſon obeïſſance, elle lui avoit caché les favorables diſpoſitions du Duc qui n'attendit que l'arrivée de l'Empereur pour les mettre au jour.

Ce Monarque qui devoit ſe rendre à Carcaſſonne pour être plus à portée de l'armée qu'il vouloit mener contre les Maures, y arriva enfin ſuivi de tous les Princes & Seigneurs de l'Empire; & depuis la grandeur des Empereurs Romains on n'avoit jamais rien vu de comparable à la magnificence qui parut alors dans cette pompeuſe Cour: les grandes qualitez de Charles, le juſte choix qu'il ſçavoit faire de ſes amis, & le nombre des

Héros dont il étoit entouré, ont donné lieu à tant d'ingenieuses fables que la verité n'en a que plus de gloire, puisqu'elles n'ont été fondées que sur elle-même, & que les Poëtes n'ont rien composé à l'avantage de cet Empereur & des grands hommes qui l'environnoient, qui ne soit encore au-dessous des éloges qu'ils meritoient.

Charles étoit brave, galant & magnifique, & sa presence ne pouvant apporter que de l'augmentation aux plaisirs qui regnoient dans la Cour du Duc, ils reprirent une nouvelle vivacité à son arrivée; les Fêtes, les Jouxtes, & les Tournois recommencerent avec plus de pompe qu'auparavant; mais de toutes les beautez qui s'empresserent à s'y montrer avec éclat pour plaire aux yeux de ce Monarque, la seule Princesse de Septimanie lui parut digne de les attacher, & la galanterie dont il faisoit profession ne lui permettant pas de cacher ses sentimens, il lui donna authentiquement toutes les loüanges qu'elle meritoit; & les honneurs qu'il lui

lui rendoit avoient un certain air de complaisance & de tendresse, qui en temoignant l'estime particuliere qu'il en faisoit, jetterent de terribles allarmes dans le cœur des deux freres.

Theodoric se crut perdu, & le malheureux Nebelon s'imagina que son infortune seroit au comble si l'Empereur attaquoit un cœur qu'il ne vouloit ceder qu'à son frere; Charles cependant avoit des idées bien différentes des leurs; les charmes d'Aldane l'avoient enchanté, mais ce n'étoit pas pour lui qu'il en vouloit faire la conquête; & comme il ne trouvoit rien de plus aimable que le Comte d'Autun, qu'il le cherissoit au-delà de ce qu'on peut imaginer; toutes ses pensées se tournerent sur lui lors qu'il eût vû la Princesse, & cette alliance le flata de telle sorte dès les premiurs jours de son arrivée, que pour découvrir les sentimens de son Favori, il ne l'entretenoit que des perfections de la belle Aldane.

Ce Prince qui ne donnoit pas

aux loüanges de l'Empereur une interpretation si favorable à son amour, y repondoit souvent avec une froideur dont il étoit surpris ; mais le Monarque étoit trop sçavant en amour pour ignorer longtems ce qui se passoit dans l'ame de ces amans; il y decouvrit leur flâme, & reconnut que la crainte de l'avoir pour rival causoit tout le trouble qu'il avoit remarqué dans le Comte d'Autun, lorsqu'il lui exageroit les attaits de la Princesse.

Sa joie fut extrême de voir que leurs cœurs étoient d'accord avec ses intentions; mais par un rafinement d'amitié pour Theodorie, il voulut le punir de lui avoir fait un mistere de son amour, en redoublant son embarras, & joüir un moment du plaisir de se venger de son silence & de sa jalousie ; mais avant que d'en venir là, il commença par s'assurer du consentement du Duc de Septimanie, auquel il déclara le projet qu'il avoit formé d'unir Aldane & le Comte d'Autun.

Le

Le Duc qui le desiroit de même, & qui étoit trop bon politique pour refuser l'Empereur, lui rendit mille graces du soin qu'il prenoit de sa famille, & l'assura que Theodoric étoit le choix le plus agreable qu'il pût faire pour sa fille & pour lui.

Charles très content de cette reponse, regla secretement avec lui tous les articles de ce mariage, en le priant de n'en parler que lorsqu'il l'auroit declaré lui-même: il depêcha en même tems une personne de confiance au Duc de Bourgogne pour avoir son agrement, ce qu'il fit avec plaisir en assurant l'Empereur qu'il ne s'opposeroit jamais à ce que Sa Majesté decideroit pour les Princes ses fils. Quand toutes ces choses furent arrêtées, ce Monarque qui faisoit toujours le galant auprès de la Princesse, & mille tendres caresses au Comte d'Autun, agissoit avec tant d'adresse qu'il ne leur laissoit aucun moïen de se voir ou de se parler en particulier, pour les empêcher de s'expliquer sur ses assiduitez, ce qui des-

esperoit également les deux freres; Theodoric parce qu'il auroit voulu faire counoître ses craintes à la Princesse, & Nebelon parce que plus hardi pour son frere que pour lui-même, il auroit souhaité sçavoir ce qui se passoit entre elle & l'Empereur, pour avoir la consolation d'être le premier à remettre le calme dans le cœur du Comte d'Autun.

Charles avoit tant d'attention à tous les mouvemens de ce dernier, qu'il n'en fit aucunes à ceux de Nebelon, dont l'amour lui étoit entieremént inconnu, n'attribuant sa melancolie qu'à celle du Comte d'Autun, dont il le croyoit le confident; enfin, lorsqu'il eût mis les esprits dans sa situation qu'il souhaitoit, un matin que Theodoric étoit à son lever, apres avoir parlé à toute sa Cour en general: Comte d'Autun, lui dit-il, passez dans mon cabinet, j'ai des choses importantes à vous communiquer: Theodoric pâlit, mais il obéït, & l'Empereur l'ayant suivi dans le méme moment: Prince, lui dit-il, com-

comme je ne vous ai jamais rien caché de mes deſſeins, je ne veux pas vous laiſſer ignorer que je donne un époux à la Princeſſe de Septimanie, c'eſt encore un ſecret pour tout le monde, mais je n'en ai point pour vous; elle eſt votre parente, & je crois que vous y prenez aſſez d'interêt pour apprendre avec joie qu'elle ſera bien-tôt le partage d'un Prince digne de la poſſeder.

Pendant ce diſcours l'amoureux Theodoric changea mille fois de couleur, & ſon deſeſpoir fut ſi grand, qu'il ne pût repondre ſur le champ à l'Empereur; cependant faiſant un effort ſur lui-même. On ne doit point douter, Sire, lui dit-il, qu'un époux de la main de Votre Majeſté ne ſoit tel que le mérite Aldane; mais ſouvent les prieres d'un auſſi grand Monarque ſont regardées comme des ordres ſuprêmes, & la Princeſſe eſt ſi jeune qu'elle obéïra peut-être par crainte plûtôt que par inclination; elle eſt ſi digne d'être heureuſe, que j'aurois deſiré que Votre Majeſté l'eût

l'eût consultée avant que de rien conclure.

Mon cher Comte, lui repondit l'Empereur avec un ris malin, vous sçavez que les Princesses sont ordinairement des victimes d'Etat, & que leurs volontez doivent être soûmises à celles de leurs Souverains; je n'ai point consulté Aldane, il faudra qu'elle obeïsse; je me flate que ce sera sans contrainte; j'ai tout reglé avec le Duc, & j'ai lieu d'en être content; mais pour achever de m'applaudir de mon choix, je veux que vous le deviniez, & me nommiez celui de tous les Princes que vous croyez en être le plus digne.

Ce fut en ce moment que l'embarras du Comte fut extrême; vingt fois il ouvrit la bouche, & la referma autant de fois sans pouvoir prononcer un mot; & ne sçachant à quoi se determiner, il cherchoit un pretexte pour sortir de ce cruel entretien, lorsque l'Empereur lui mettant la main sur l'épaule: ingrat, lui dit-il, tu crains de m'offenser en nommant Theodoric, & tu

tu n'as pas craint de me deplaire en me cachant ton amour. Eh! quel autre que le Comte d'Autun Charles eut-il pu choisir? Avoüez, Prince, continua-t'il en riant, que la jalousie est une étrange maladie, puisqu'elle nous fait même meconnoître nos veritables amis.

Ah! Sire, s'écria Theodoric, en se jettant à ses pieds, transporté de joie & d'étonnement, si Votre Majesté m'eut ordonné de deviner celui qu'elle honore le plus de ses precieuses bontez, je n'aurois pas hesité à lui nommer l'heureux Comte d'Autun; mais helas! ne trouvant que mon Empereur digne de l'incomparable Aldane, je n'osois prononcer cet auguste nom dans la crainte d'expirer à ses yeux d'amour & de douleur. L'Empereur satisfait de son innocente vengeance, l'embrassa, le fit relever, & lui commanda d'aller assurer la Princesse du plaisir qu'il se faisoit de le rendre heureux; le Comte eut presque autant de peine à pouvoir exprimer l'excès de sa reconnoissance, qu'il en avoit fait paroitre

tre aux premieres paroles de ce Monarque ; mais Charles dont la magnanimité n'avoit point de pareille, mit trêve à ses transports par les tendres temoignages de son affection ; & rentrant avec lui dans son appartement, il annonça à toute sa Cour son mariage avec la Princesse, en declarant que c'étoit lui faire plaisir que de s'empresser à les en feliciter.

Il n'en fallut pas davantage pour que cette nouvelle devînt bien-tôt generale, & que chacun en fît paroître sa joie : toute la Cour se rendit en foule chez la Princesse, où l'Empereur conduisit lui-même Theodoric, & le lui presenta comme un Prince qu'elle ne devoit plus regarder qu'en qualité d'époux. Quoique cette entrevûë se fît avec les ceremonies ordinaires, & que les deux amans n'essent pas la liberté de faire éclater toute leur satisfaction, leurs regards en dirent assez pour instruire l'Assemblée des sentimens de leurs cœurs : il n'y eut personne qui ne fût charmé de cette alliance, le seul Nebelon en sentit

tit une douleur ſecrete, mais il ſçût ſi bien la contraindre, que Theodoric y fut trompé, & ſe flata que la raiſon, l'amitié & le peu d'eſperance avoient enfin triomphé de ſa flâme.

L'Empereur Charlemagne voulant que les jeux & les plaiſirs celebraſſent la joie des deux amans, fit publier un Tournois où les Etrangers, amis ou ennemis, furent invitez par un cartel general, en donnant toutes les ſuretez accoûtumées en pareille occaſion, ce qui attira à la Cour du Duc un nombre infini de Princes & de Seigneurs de Nations differentes qui parurent avec éclat dans ce magnifique ſpectacle.

Le lendemain de l'ouverture des Jouxtes, la Cour fut augmentée de deux Princes Maures, fils du Roy de Taffilet, qui profitant du Sauf-conduit porté dans le Cartel, arriverent à Carcaſſonne avec un pompeux équipage, pour defier au combat, à outrance, quatre des plus braves Chevaliers de la Cour de l'Empereur : ils étoient d'une tail-

taille énorme, & se croyant invincibles, ils accompagnoient leur figures gigantesques d'une arrogance qui excita tous les Princes & les Seigneurs à s'en venger, & chacun d'eux demanda avec un égal empressement l'honneur d'être preferé.

Charlemagne qui n'avoit jamais refusé de pareils defis, & qui eut volontiers combatu lui-même pour la gloire de la Nation, s'il n'eut pas été persuadé qu'on ne lui permettroit pas de s'y exposer, fut charmé de la noble émulation de ses illustres Chevaliers; mais ne pouvant en nommer que deux à la fois, son choix tomba sur le Comte d'Autun, & le Comte Nebelon son frere, jugeant bien qu'ils ne laisseroient pas les Princes Maures en état d'en combattre d'autres, ainsi le jour fut pris, le champ indiqué, & les loix du combat réglées; mais la tendre Aldane allarmée du peril que Theodoric alloit courir fit son possible pour obliger l'Empereur à se retracter, lui représentant que les Princes Maures ne

ne devoient pas exiger que des Fêtes galantes, & qui ne se donnoient qu'à l'honneur des Dames, fussent troublées & rendües sanglantes pour l'amour d'eux.

Charles qui sçavoit le motif de sa crainte, la r'assura, & lui faisant connoître combien il seroit dangereux pour la gloire de l'Empire, & celle de tant de braves Guerriers de rompre le cartel après l'avoir accepté, il la conjura d'avoir une plus haute opinion des fils du Duc de Bourgogne, en ne doutant point qu'ils ne vainquissent ceux du Roy de Taffilet.

La jeune Princesse ne gouta ces raisons qu'avec peine; & si le choix de ce Monarque flatoit sa gloire, il donnoit en même tems de si vives allarmes à sa tendresse, qu'elle auroit desiré moins d'honneur pour son amant, & plus de tranquillité pour elle; cependant il fallut se soumettre à ce qui étoit resolu, & se contraindre assez pour ne faire voir aucunes foiblesses aux yeux des Princes de qui l'ardeur guerriere leur faisoit attendre ce grand

jour

jour avec la derniere impatience. Theodoric le regardoit comme l'inſtant le plus favorable pour prouver à la Princeſſe que ſon courage égaloit ſon amour, & Nebelon pour chercher avec gloire un trepas que toute ſa vertu ne pouvoit l'empêcher de ſouhaiter. Enfin le moment fatal étant arrivé, & toute la Cour s'étant rendüe au lieu du combat, les Comtes ſuperbement habillez, & couverts d'armes magnifiques, furent prendre les ordres de l'Empereur & ceux de la Princeſſe, qui tremblante d'effroi, ne leur commanda rien que de menager des jours ſi precieux.

Theodoric eut bien voulu lui demander quelque marque particuliere de l'interêt qu'elle prenoit en lui; mais pour ne pas donner un accroiſſement à la douleur de ſon frere, il n'oſa l'exiger; & s'étant rendus l'un & l'autre à la barriere du camp, montez ſur des chevaux fiers & ſuperbes, ils y entrerent en même tems que les Princes de Taffilet: tous les yeux étoient atta-

attachez ſur eux, & cette illuſtre aſſemblée fut extrêmement étonnée de voir que les quatre Princes portoient les couleurs de la Princeſſe de Septimanie.

Comme l'Empereur l'avoit fait placer ſur ſon thrône à côté de lui, il ne put voir cette conformité ſans lui en témoigner ſa ſurpriſe. Quoi! Princeſſe, lui dit-il galamment, vous bleſſez indifferemment mes amis & mes ennemis? & ſans reſpecter les loix de la nature vous forcez des freres à devenir rivaux?

Il n'eſt pas ſurprenant, Sire, lui répondit-elle en rougiſſant, que le Comte Nebelon porte les couleurs dont Theodoric a bien voulu ſe parer, lui étant trop attaché pour ne pas faire cet honneur à l'objet de ſon choix; mais j'avoüe que je me ſerois paſſée avec joie de celui que les Princes Maures croyent me faire.

Pendant cette converſation les qnatre combattans firent le tour de la place, & s'étant arrêtez vis-à-vis le thrône de l'Empereur, le ſaluerent, ainſi que la Princeſſe, avec un

un profond respect, & chacun d'eux ayant repris sa place, ils attendirent que les trompettes & les tymbales leur donnassent le signal: leur bruit éclatant n'eût pas plûtôt annoncé le combat, que les quatre Princes la lance en arrêt, partirent avec une égale vîtesse, & s'étant rencontrez elles vôlerent en morceaux sans que les combattans fussent seulement ébranlez de ce terrible choc; & fournissant leur carriere avec grace, ils revinrent à la charge le cimeterre à la main. Ce fut alors que la belle Aldane fit triompher les lys de son teint, des roses qui leur disputoient l'avantage, & que voulant voir & ne voir pas, elle ouvroit & fermoit à la fois ses beaux yeux. Curieuse & tremblante, pleine de crainte & d'esperance, son tendre cœur recevoit tous les coups que le terrible Maure portoit au Comte d'Autun; cependant ces quatre fiers Guerriers animez de haine & de vengeance s'étant reconnus rivaux à leurs livrées, faisoient des efforts prodigieux pour se vaincre, sans que la victoi-

victoire se fut encore declarée d'aucun côté, lorsque le vaillant Theodoric après avoir employé toute sa force & son adresse pour surmonter celles de l'aîné des Princes de Taffilet qu'il combattoit, lui porta un si furieux coup de sabre sur la tête, que sans la bonté de ses armes il eut à l'instant perdu la vie; mais le sabre du Comte ayant glissé jusques sur le col du cheval du Maure, lui abbatit la tête, & fit tomber en même tems le Prince de Taffilet, qui couché par terre, étourdi de ce furieux coup, faisoit tous ses efforts pour se relever; mais Theodoric ne lui en donna pas le tems, & sautant legerement de cheval courut à lui, & lui tenant les genoux sur l'estomac & le poignard sous la gorge, lui cria de demander la vie, & de se confesser vaincu.

L'audacieux Barbare loin de vouloir se rendre, ne repondit que par des imprecations, & cherchoit à degager son poignard pour l'enfoncer dans le cœur de son ennemi, lorsque Theodoric prevoyant son dessein ne le menagea plus; ayant

trouvé le moyen de lui lever la visiere, il enfonça son poignard dans ses narines, dont le sang sortit avec tant d'abondance, qu'il expira sur le champ.

Les cris de joie & les acclamations de l'assemblée, en voyant relever le vainqueur de dessus le Colosse mourant avec une contenance noble & modeste, ayant instruit l'adversaire du Comte Nebelon du destin de son frere, il en devint furieux; mais n'étant pas moins malheureux que son aîné, il fut desarmé par le Comte, auquel il demanda la vie, en faisant les plus douloureux gemissemens de la mort du Prince de Taffilet, & s'étant avoüé vaincu, il courut se jetter sur le corps de son frere, en disant les choses du monde les plus touchantes.

Toute la Cour ne put refuser des larmes à ce triste spectacle: l'Empereur envoya consoler le Prince Maure, & le prier de souffrir qu'on pansât ses blessures, il repondit à ce compliment avec consideration: on arrêta son sang, & lorsqu'il fut pansé, s'étant fait con-

duire

duire aux pieds du thrône de l'Empereur, il y fit l'éloge de ſon vainqueur; & s'adreſſant à la Princeſſe, il lui declara que ſon frere & lui étoient les victimes de l'ardent amour que ſes attraits leur avoient inſpiré; & que malgré le deplaiſir d'avoir été vaincu, il ſe trouvoit encore trop glorieux d'avoir vu couler ſon ſang pour une ſi belle cauſe.

Theodoric & Nebelon qui venoient d'accompagner leur victoire des loüanges que meritoient les Princes Maures, obligerent la Princeſſe à lui repondre avec bonté, & à le traiter même avec diſtinction le peu de tems qu'il reſta à Carcaſſonne, pour ſe guerir de ſes bleſſures; enſuite de quoi ayant demandé un vaiſſeau à l'Empereur pour tranſporter le corps de ſon frere en Affrique; & l'ayant obtenu il fut s'embarquer à Agda, brûlant d'amour pour Aldane, & plein d'eſtime pour ſes genereux ennemis. Charles cependant eut bien deſiré que la victoire de Theodoric eut été ſuivie de ſon hymen avec la

Princeſſe ; mais la nouvelle qu'il reçut que les Maures aſſembloient leurs troupes aux pieds des montagnes des Pyrenées, l'obligea de ſuſpendre cette ceremonie pour ne ſonger qu'à la guerre.

En effet, ſon armée quoiqu'en quartier de rafraîchiſſement, étoit diſpoſée de ſorte qu'elle pouvoit ſe raſſembler en corps très promptement, & le rendez-vous étant auprès de Carcaſſone, elle fut en état en douze jours de marcher du côté du Rouſſillon : le Prince Theodoric & le Comte ſon frere commandoient l'avant-garde : ces deux illuſtres rivaux toujours unis & toujours avides de gloire, emporterent d'aſſaut la ville de Perpignan, Capitale de la Province, battirent un corps conſiderable des troupes ennemies, & s'étant avancez juſqu'à Puicerda, Capitale de la Sardaigne, l'attaquerent, & la prirent après huit jours d'une vigoureuſe defenſe.

L'Empereur arriva le même jour de la reddition de la Place ; & ſans perdre de tems ayant donné ſes

ſes ordres, l'armée acheva de paſſer les montagnes, au haut deſquelles elle trouva le petit fils du fameux Abderame à la tête de la ſienne, qui de pied ferme attendoit celle de l'Empereur.

La Bataille ſe donna ſur les bords de la riviere du Ter ; les Princes y firent des choſes incroyables, & la victoire fut diſputée depuis huit heures du matin juſqu'à trois heures après midi ; mais enfin l'épouvante s'étant miſe parmi les Maures, leur fuite devint generale. Theodoric fit Abderame priſonnier, qu'il mena à la tente de l'Empereur. Ce vaillant Maure ſans s'étonner, l'abordant avec une majeſté reſpectueuſe : c'eſt le ſort de mon ſang, lui dit-il, d'être le vainqueur des autres Nations ; mais c'eſt le ſort du tien de nous vaincre toujours, puiſque j'éprouve aujourd'hui le même deſtin qu'eut Abderame mon ayeul, par les armes de Charles Martel qui fut le tien.

L'Empereur le fit traiter en Prince, & garder avec ſoin. Les armes

de France, ayant foumis Barcelone avec le refte des Places de la Catalogne, & les Maures étant diffipez, Charles fe préparoit à fe repofer fur les lauriers, & de joindre le mirthe à ceux de Theodoric, lorfqu'il reçut un Courier d'Adelgife fon grand Chambrier qui commandoit en Allemagne, par lequel il lui mandoit que les Saxons le fçachant occupé contre les Maures s'étoient encore revoltez.

Ce Monarque fçachant la confequence de cette revolte, lui depêcha un Courier, un autre à Gilon Comte de fon Ecurie, & un troifiéme à Varad Comte de fon Palais, qui commandoient trois corps d'armée dans la Germanie, pour leur ordonner de joindre leurs troupes, & de marcher contre les rebelles, & commanda au Prince Theodoric d'en raffembler le refte qui étoit fur les bords du Rhin & de la Meufe, & de le conduire à l'armée qui s'avançoit dans le cœur de la Germanie, en lui promettant de le rendre heureux à Aix-la-Cha-

Chapelle, où il conduiroit la Princesse de Septimanie.

Le vaillant Theodoric le remercia de toutes ses bontez ; & comme il voyoit toujours languir le Comte Nebelon, & qu'il avoit remarqué pendant cette guerre qu'il avoit bien moins combatu pour la gloire que pour chercher la mort, il pria l'Empereur de le retenir près de lui, sans pourtant lui rien découvrir de son secret, pretextant sa demande sur le peu de santé de ce jeune Prince. Charles qui ne pouvoit rien refuser à Theodoric, & qui d'ailleurs estimoit beaucoup Nebelon, lui promit de faire ce qu'il souhaitoit, mais le Comte penetrant que cette priere partoit de l'amitié de son frere, & ne voulant pas qu'il crût qu'il seroit bien aise de profiter de son absence auprès de la Princesse, se jetta aux pieds de l'Empereur pour le conjurer de ne le pas separer de Theodoric, sans lequel il lui étoit impossible de vivre : Charles admira cette tendre union, & pour ne le pas

defobliger, lui accorda fa demande.

Il ne l'eut pas plûtôt obtenu qu'il fut trouver Theodoric, & l'embraffant avec ardeur: Eh quoi! Seigneur, lui dit-il, m'avez-vous pû croire capable de vouloir languir dans un honteux repos tandis que vous feriez dans les périls? Penfez-vous que l'amour ait amoli le cœur de Nebelon, & qu'il voulût jamais revoir fans vous le fatal objet de fa flâme: Non, Seigneur, je vous veux toujours pour temoin de toutes mes actions, & je veux toujours l'être de celles qui vous rendent fi redoutable à nos ennemis.

Cher Prince, lui répondit le Comte d'Autun en lui rendant fes careffes, votre valeur & votre courage me font trop connus pour en faire un pareil jugement, & j'ai de fi grandes preuves de votre vertu, que malgré votre paffion pour Aldane, je vous la confierois fans crainte, preferablement à tout autre; mais je vous avoüe que l'inquietude que vous me donnez dans les

les combats me trouble jusqu'au point de me faire haïr la gloire.

Vous cherchez à mourir, mon cher Nebelon, je le sçai, je le vois, & vous ne songez pas que c'est attenter à ma vie, que de vouloir terminer la vôtre.

Le Comte Nebelon touché jusqu'au fond du cœur des sentimens de Theodoric, y repondit par tout ce que la plus forte amitié peut inspirer dans une ame magnanime, & lui promit pour le r'assurer qu'il vaincroit son desespoir, & ne se precipiteroit, dans les dangers qu'autant que l'honneur & la gloire l'exigeroient de lui ; & ce ne fut que sur cette promesse que le Comte d'Autun ne pressa plus l'Empereur de le retenir; en effet ayant pris l'un & l'autre, les derniers ordres de ce Monarque, ils partirent dès le lendemain, & se rendirent ensemble à Carcassonne où la Cour du Duc de Septimanie étoit encore ; comme ils ne faisoient que passer, & que le tems leur étoit précieux, le genereux Nebelon ne

voulut point partager le peu de momens que Theodoric avoit à donner à la Princeſſe, & ne la vit que publiquement pour lui rendre les reſpects qu'on lui devoit, laiſſant à ſon heureux rival les heures les plus favorables à ſon amour.

Tous deux furent reçus à cette Cour avec de grands honneurs, & regardez comme des héros dont la gloire ne pouvoit être trop celebrée. La belle Aldane fit connoître à Theodoric que l'abſence n'avoit rien diminué de ſa tendreſſe, & vit avec plaiſir que les lauriers dont il étoit couvert n'avoient fait aucun tort à ſon ardent amour; ils s'en aſſurerent réciproquement par mille ſermens d'une éternelle fidélité, & leurs cœurs ne ſe conſolerent de cette ſeconde ſeparation, que par l'eſpoir d'être bien-tôt unis pour jamais. La Princeſſe, à la priere du Comte d'Autun, donna à Nebelon toutes les marques d'une veritable conſideration, en lui recommandant obligeamment de mieux menager des jours chers à l'Etat,

&

& fi neceffaires au bonheur de Theodoric. Ce tendre & malheureux Prince la remercia de l'interêt qu'elle prenoit à fa vie, & lui promit d'en avoir foin pour la feule confervation de celle de fon frere; & ces deux illuftres rivaux ayant pris congé d'elle & du Duc fon pere, fe rendirent en diligence fur les bords du Rhin, fuivis d'un nombre infini de jeunes Seigneurs qui voulurent faire leurs premieres armes fous ces fameux Guerriers.

Les Princes ayant raffemblez toutes les troupes difperfées en plufieurs quartiers, fe hâterent de joindre l'armée; cependant malgré leurs foins ils ne purent arriver que le propre jour de la bataille, qui même étoit déja commencée.

Theodoric en arrivant ayant appris que la gauche des ennemis avoit un grand avantage fur notre droite commandée par Adelgife, & qu'Eberald General des Saxons le pouffoit à outrance, courut à fon fecours à la tête de la jeune Nobleffe qui l'avoit fuivi, & fondit fur

les rebelles avec une telle impétuosité; qu'il les contraignit de reculer à leur tour; alors les deux illustres freres redoublant leurs efforts, les mirent bien-tôt en deroute : le General Eberald faisoit tout ce qu'on peut attendre d'un grand Capitaine, pour forcer les Saxons à soûtenir ce terrible choc, mais le vaillant Theodoric l'ayant attaqué & tué de sa propre main, il ne fut plus au pouvoir des autres Generaux de se faire obeïr.

Les Saxons épouvantez de la mort de leur General, & des prodiges de valeur, qu'ils voyoient faire à nos Princes, se debanderent, & chercherent leur salut dans la fuite, mais elle ne leur fut pas plus favorable que leurs armes; on les poursuivit avec vivacitè, sans faire de quartier à pas un, ce qui rendit le carnage des plus horribles.

Cette éclatante victoire étonna toute la Germanie ; les Saxons demanderent la paix qui leur fut accordée par les Generaux de l'Em-

pe-

pereur, & ratifié à Aix-la-Chapelle par ce Monarque, qui s'y étoit avancé avec le Duc & la Princesse de Septimanie.

Les Princes & tous les Chefs de l'armée s'étant rendus, ils y arriverent au bruit des glorieux éloges qu'on donnoit à la rare valeur de Theodoric & de Nebelon, avec lequel il partageoit toujours ses lauriers: Charles les reçut l'un & l'autre avec mille temoignages de joie & d'estime, & ne cessoit point de se faire redire, & de repeter lui-même les belles actions du Comte d'Autun.

On peut aisement juger de l'extrême satisfaction d'Aldane, en voyant son illustre amant comblé de gloire & d'honneurs; sa beauté en fut augmentée, & la joie qui brilloit dans ses yeux en rendit l'éclat si vif, qu'il étoit impossible d'en soutenir les regards sans en être embrasé.

L'infortuné Comte Nebelon en sentit croître son amour; & malgré le soin qu'il prenoit de les évi-

ter, ceux que le hafard fit tomber fur lui mirent le comble à fon malheur: tandis que cette fatale paffion faifoit tout fon tourment, elle n'offroit à Theodoric que fes plus touchantes douceurs; il aimoit avec excès, il étoit aimé de même; & pour couronner fa flâme, l'Empereur faifoit tout preparer pour l'unir éternellement à l'objet de fa vive ardeur.

En effet, Charles ne voulant pas retarder la felicité de fon Favori, & croiant ne pouvoir mieux recompenfer fes glorieux travaux qu'en lui tenant fa promeffe, fit enfin celebrer fon hymen avec la Princeffe Aldane à Aix-la-Chapelle avec une pompe digne de fa magnificence, & de l'augufte naiffance de ces heureux époux. Ces fuperbes nôces furent precedées & fuivies des Fêtes & des Spectacles les plus fomptueux, où chacun fe fit un honneur de temoigner fa joie.

Mais celle du Prince & de la Princeffe fut cruellement troublée par la fuite de Nebelon qui difparut

rut de la Cour dès le lendemain de leur mariage.

Theodoric outré de douleur le fit chercher par tout ſans qu'on le pût trouver; & l'Empereur extrêmement ſurpris de cette avanture, envoya de tous côtez pour en apprendre des nouvelles, & ne fut pas mieux inſtruit que le Comte d'Autun.

Ce Monarque inquiet de cet incident, ſe rappellant pluſieurs traits des deux freres, & penetra une partis de la verité; & pour s'en éclaircir, il preſſa ſi fort Theodoric, qu'il lui avoüa le triſte effet que la ſympathie avoit produit entre ſon frere & lui.

L'Empereur alors ne doutant plus que Nebelon ne ſe fut choiſi une retraite qui l'éloignât à jamais de la Cour, voulut entreprendre de conſoler ce Prince; mais ſon amitié lui faiſant craindre une plus cruelle cataſtrophe, il n'eut aucun repos qu'elle n'eut decouvert ce que Nebelon étoit devenu.

Il avoit mis tant de gens en campagne,

pagne, & employé des perſonnes ſi zelées, qu'un de ſes plus chers Confidens parvint enfin à decouvrir la retraite de ce malheureux amant : Nebelon parut très ſenſible à l'inquietude de Theodoric, & reçut ſon Envoyé avec conſideration ; mais il lui fut impoſſible de l'obliger à revenir à la Cour ; & tout ce qu'il put obtenir de lui fut d'écrire au Prince ſon frere pour le perſuader qu'il voyoit encore le jour ; & lorſqu'il eut reçu cette lettre, il partit en diligence, & revint à Aix-la Chapelle remettre le calme dans le cœur de Theodoric.

Ce Prince étoit avec l'Empereur lorſqu'on lui apporta la lettre de Nebelon, & le Monarque jugeant de ſon impatience, lui ayant permis de la lire, il l'ouvrit avec precipitation, & lut hautement ces paroles.

L'IN-

L'INFORTUNÉ NEBELON A SON CHER THEODORIC.

Tant que mon funeste amour a pû garder un caractere d'innocence, & qu'il ne pouvoit offenser celle qui l'a fait naître, ni mon genereux Rival, je me suis fait une loi de ne le point quitter; mais à present, Seigneur, que votre heureux hymen rend ma flâme criminelle, qu'elle outrage à la fois, Aldane, Theodoric & Nebelon, souffrez une separation si necessaire à notre commune gloire; ne craignez rien pour mes jours; & quand de plus vives lumieres que celles de la raison ne m'empêcheroient pas de tomber dans un desespoir honteux à l'honnête homme, soyez persuadé que ma tendresse pour vous suffiroit pour retenir mon bras, puisque la sympathie qui m'unit

m'unit si fortement à vous en toutes choses, me feroit craindre que le coup qui trancheroit mes jours n'influât sur les vôtres. Je vous aime, Seigneur, plus que moi-même, & ma retraite n'est qu'un effet de mon amitié & de mon respect; conservez-moi la vôtre, elle fait toute ma consolation; obtenez mon pardon de Sa Majesté, & l'assurez que je quitterai mon azile toutes les fois qu'il s'agira de son Service, & que vous voudrez bien m'avoir pour Compagnon de vos Exploits. Adieu, Seigneur, adieu, Rival trop cher & trop aimable, recevez les tendres embrassemens de votre fidele & malheureux NEBELON.

Theodoric ne put lire cette touchante lettre sans répandre des larmes, & ses sanglots l'interrompirent souvent: son état étoit digne de pitié, il en perdit même un moment l'usage de la raison; il se jetta aux pieds de l'Empereur, en le priant de lui rendre son frere; com-

comme s'il eût été cauſe de ſa fuite; enſuite il conjuroit la Princeſſe ſon épouſe de le haïr, & de n'aimer que Nebelon.

Un ſpectacle de cette nature ne pouvoit qu'extrêmement attendrir Aldane & l'Empereur, ils employerent l'un & l'autre tout leurs pouvoir pour calmer ces tranſports; & comme le ſeul excès de la douleur les avoit cauſées, de tendres conſolations & de puiſſantes raiſons les diſſiperent, les bontez de l'Empereur & les careſſes attrayantes de la Princeſſe le firent bien tôt revenir à lui; confus des marques de foibleſſes qu'il venoit de donner, il leur en demanda pardon pluſieurs fois: & concevant enfin qu'il étoit impoſſible que Nebelon ne pouvant vaincre ſon amour, parût à la Cour amant de ſa belle ſœur, & rival de ſon frere; il changea ſa douleur en admiration pour la vertu de ce Prince, avec lequel il établit un exact commerce de lettres, ſans que l'un ni l'autre oſât ſe rien mander qui concernât la Princeſſe. Cependant Theo-

Theodoric qui bruloit de le voir commençoit à souhaiter la guerre, esperant qu'il l'y viendroit joindre, & joüiroit de cette satisfaction, lorsque le Ciel exauça une partie de ses vœux d'une maniere à laquelle il ne s'attendoit pas.

Ce Prince que la possession d'Aldane n'avoit rendu que plus amoureux. joüissoit de tout son bonheur, & voyoit déja d'illustres fruits de son amour, quand les Saxons se revolterent de nouveau à l'instigation du Duc de Baviere, qui fit soulever la Pannonie. L'Empereur Charlemagne justement irrité de la rebellion de ce Prince, nomma Theodoric General de l'armée qu'il envoyoit contre lui pour l'en punir. Ce tendre époux ne reçut pas cet honneur avec autant de joie qu'on l'auroit dû attendre de ses desirs pour la guerre; de secrets pressentimens l'arracherent avec peine d'auprès d'Aldane: & cette belle Princesse sentit si vivement cette cruelle separation, que son cœur sembloit lui annoncer, qu'elle disoit un éternel adieu à son illus-

tre

tre epoux ; cependant Theodoric faiſant triompher la gloire des foibleſſes de l'amour, marcha contre le Duc de Baviere, l'attaqua, le prit priſonnier, châtia les Saxons de leur nouvelle rebellion, les força de demander encore la paix ; & pourſuivant ſes exploits, il marcha ſelon les ordres qu'il en avoit contre les Pannoniens, après avoir envoyé le Duc de Baviere à l'Empereur ſous une bonne garde.

Theodoric partit, & pour la commodité des vivres, ayant ſéparé ſon armée en trois corps, il leur fit prendre des routes differentes pour arriver à Presbourg où étoit le rendez-vous general ; mais les Saxons contre la foi de leurs traitez, informez de la marche de ce Prince, s'aſſemblerent ſecretement dans leurs Forêts, par leſquelles il falloit que Theodoric paſſât neceſſairement, & l'attaquerent dans les defilez ; le combat dura toute la journée, & l'armée de France ſe trouva ſi fort abbatüe, qu'il fut jugé à propos de ſe retirer, ce que Theodoric fit à petit bruit ;

bruit; mais les Saxons s'en étant doutez, & leur armée groſſiſſant à chaque inſtant, ils ſuivirent le Prince pied à pied juſqu'à la pointe du jour, où le combat recommença avec chaleur; mais il fut impoſſible aux François de réſiſter plus longtems aux Barbares qui en firent un horrible carnage.

Le cheval du Prince Theodoric s'étant abbatu de laſſitude, il ſe trouva ſi fort engagé ſous lui, qu'il fut fait priſonnier, & mené dans la tente de Makerneer Général des Saxons, qui ſans égard pour la naiſſance, ſon rang & ſa haute valeur, le traita en barbare: cependant le bruit de ce malheur s'étant d'abord repandu par tout, & juſques à la retraite de Nebelon, il en ſortit auſſi-tôt outré de deſeſpoir, & joignit l'armée de l'Empereur qui s'avançoit en perſonne à grandes journées contre les Sayons; mais la deſolée Aldane, plus ardente encote à courir au ſecours de ſon cher Theodoric, ſe rendit en diligence juſques ſur les frontieres ennemies, fit offrir à Makerneer de ſe remettre

tre entre ses mains à la place de son époux, & telle rançon qu'il voudroit, afin que le Prince put être pansé de ses blessures avec plus de soin & d'attention; mais cet homme feroce & cruel refusa tout; & sçachant les approches de l'armée de l'Empereur, il fit empoisonner l'illustre Theodoric, qui mourut dans des tourmens inconcevables.

La destinée de ce heros étoit encore ignorée de sa fidelle épouse, lorsque Nebelon prenant la place de son frere, sous les ordres de l'Empereur, attaqua les Saxons, les defit, & leur faisant sentir l'excès de son desespoir, fit des actions de valeur si fort inconcevables, qu'il donna les moyens à Charles de poursuivre les Barbares jusques dans leurs plus affreuses retraites, & d'en exterminer plus de trente mille; ce brave & malheureux Prince combati le feroce Makerneer, le vainquit, & le fit prisonnier. Ce Barbare ayant été convaincu de la funeste mort de Theodoric, fut traîné par une cavale in-

indomtée à travers les rochers & les bois, où ſon corps fut mis en pieces.

L'horrible ſupplice de ce Barbare ayant appris à la Princeſſe de Seprimanie le trepas de ſon époux, il n'y eut plus de conſolation pour elle ; & s'abandonnant à ſa juſte douleur, elle tomba en peu de jours dans une melancolie ſombre & noire qui lui annonça bien-tôt la fin de ſa vie.

Le triſte Nebelon informé de ſon état ſe rendit près d'elle dans l'eſpoir que ce dernier malheur lui feroit rejoindre avec elle ſon cher Theodoric ; mais le deſtin de ce Prince étoit de ne trouver jamais que la gloire en cherchant la mort, au lieuque celui de ſon illuſtte frere avoit été de trouver la mort en cherchant la gloire.

La mourante Aldane ſentit quelque joie en le voyant: ſa reſſemblance avec ſon frere, & la conformité de leurs ſentimens pour elle lui furent agréables pour la premiere fois de ſa vie.

Nebelon qui s'étoit mis à genoux

noux au chevet de ſon lit, en repandant un ruiſſeau de larmes, n'avoit pas la force de prononcer un ſeul mot; mais Aldane, que ſon funeſte état rendoit plus hardie: ô mon frere! lui dit-elle, quelle perte avons-nous faite! Il eſt impoſſible de la reparer, lui repondit-il; c'eſt ce qui cauſe mon deſeſpoir; & je ne viens, Madame, que pour mourir de douleur avec vous.

Helas! Prince, lui repliqua-t'elle, d'une voix foible, que c'eſt une douce conſolation pour moi de voir couler vos pleurs, & de rendre les derniers ſoupirs aux yeux d'un autre Theodoric! Adieu, Seigneur, ajoûta-t'elle, je vais rejoindre ce cher époux; vivez, & que notre memoire. . .

Cette belle Princeſſe n'en put dire davantage, & ſe trouva ſi mal, que l'on crut qu'elle alloit expirer; cependant elle vecut encore juſqu'au lendemain avec toute ſa raiſon; mais ſans jamais vouloir rien prononcer que le nom de Theodoric qu'elle nomma juſqu'à ſon dernier moment: le Prince Nebelon

faiſoit des cris capables de toucher les cœurs les plus endurcis, & reprit le chemin de ſa ſolitude, ſans vouloir accepter les honneurs que l'Empereur ſouhaitoit lui faire, lui attribuant toute la gloire de la défaite des Saxons que le Monarque ſoûmit entierement, & qu'il obligea d'embraſſer la Religion Chrêtienne; mais toutes les victoires de ce grand Prince ne purent lui faire oublier qu'il en devoit une bonne partie aux deux illuſtres freres, dont le courage, la valeur & les rares vertus les firent regretter univerſellement de tout le monde, Nebelon n'ayant ſurvecu que huit jours la Princeſſe Aldane, dont la mort toucha vivement le Duc ſon pere & l'Empereur, qui fit retomber ſur la belle poſterité de Theodoric toute la tendreſſe qu'il avoit euë pour lui.



L'IN-



L'INNOCENTE INFIDELITÉ.

XVI. NOUVELLE.

IL n'eſt rien de ſi fâcheux pour un galant homme, que les devoir où l'hymen l'engage, lorſqu'il ne s'eſt lié que par des raiſons d'interêt ou de convenance, & que ſon cœur ne peut ſentir pour ſa femme cette douce inclination qui forme entre les époux la paix & l'intelligence; mais il eſt encore plus cruel pour une femme

vertueuſe qui ne veut plaire qu'à ſon mari, qui l'aime avec ardeur, & qui ſe connoît digne d'en être aimée, de ne ſe voir que l'objet de ſon indifference.

Une jeune perſonne nommée Emilie, reſtée ſans pere ni mere dès ſon bas âge, fut miſe dans un Couvent, & élevée avec attention par les ſoins d'un oncle qui en étoit tuteur; ſa naiſſance étoit illuſtre, ſon bien conſiderable, & ſa beauté ſans defauts; mais ce qui la rendoit encore plus accomplie étoit le caractere de ſon cœur, les lumieres de ſon eſprit, & la prudence dont toutes les actions étoient accompagnées. Dorilas, c'étoit le nom de ſon tuteur, l'aimoit avec tendreſſe, & ne s'occupoit qu'à lui choiſir un époux digne d'elle; il eût même deſiré pouvoir la retirer près de lui, mais comme il étoit garçon & jeune encore, il crut qu'il étoit à propres pour la gloire de ſa Pupile de lui ſacrifier ſa ſatisfaction, en la laiſſant dans le Couvent juſqu'au moment de ſon établiſſement; & comme il

il ne ſouhaitoit l'avoir prés de lui que pour faire connoître les charmes dont elle brilloit, afin qu'ils lui procuraſſent un époux tel qu'elle le meritoit, il trouva moyen d'accorder ſes deſirs & ſa prudence, en menant au Couvent d'Emilie tous ceux de ſes amis qui pouvoient pretendre à cette alliance ou publier ſes rares qualités, & l'on peut dire que le parloir de cette belle perſonne étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de gens aimables & pleins d'eſprit. Emilie touchoit à ſa dix-neuviéme année lorſque ſon oncle en agit de la ſorte; & quoique ſon cœur ne ſe declarât encore en faveur d'aucun de ceux qui venoient la voir, elle ne laiſſa pas de les rendre tous également ſenſibles, Dorilas fit des rivaux de tous ſes amis; & comme il n'avoit mené au Couvent que les plus dignes de ſa niece, le choix le jetta dans un embarras dont il reſolut de ſe tirer en le remettant entierement à la deciſion d'Emilie, à laquelle il declara qu'étant dans les inten-

tions de la marier il la prioit de lui dire celui qui lui plaisoit le plus de ceux qui soupiroient pour elle. Cette charmante fille qui le regardoit bien moins comme un tuteur que comme un tendre ami, lui avoüa avec sincerité qu'elle n'avoit nul penchant pour aucun, & le conjura de ne la point contraindre à prendre un époux sans avoir auparavant sentir le pouvoir d'une tendre inclination. Cette conversation qui se faisoit en presence d'une amie d'Emilie, qui étoit Pensionnaire comme elle dans la même maison, lui fit naître une idée qu'elle ne put s'empêcher de communiquer à Dorilas. Cette jeune personne étoit vive, enjoüée, spirituelle, & d'un caractere si conforme à celui d'Emilie, qu'elles s'étoient liées d'une forte amitié du premier moment qu'elles avoient fait connoissance, elle s'appelloit Theodorie, & n'avoit que deux ans de plus qu'Emilie.

Elle n'eut pas plûtôt entendu la priere que cette belle fille faisoit à Dorilas, que prenant la parole

en

en ſouriant: L'heure d'Emilie, dit-elle, n'eſt pas encore venuë, mais elle approche. J'ai un frere à qui la proximité du ſang ne peut me diſpenſer de rendre juſtice, c'eſt un des plus aimables Cavaliers qui ſoit au monde. Le deſir de voyager dans les Cours étrangeres l'a éloigné de ſa famille depuis près de ſix ans; je reçus hier une de ſes lettres qui m'apprend qu'il doit partir de Rome dans trois jours au plus tard, & qu'il ſera ici inceſſamment; j'en ai une joye inexprimable, parce que nous nous aimons beaucoup, mais ce qui l'augmente encore, c'eſt que je ſuis aſſurée qu'il ne pourra voir Emilie ſans l'aimer & qu'Emilie trouvera qu'il n'eſt point homme plus digne que lui de captiver ſon cœur. Theodore prononça ces paroles d'un ton ſi plaiſant, que ſon amie ne put s'empêcher d'en rire; & lui repondant avec le même enjouement: Si Theonte, lui dit-elle, poſſede les perfections qui ſont en vous, ma chere Theodore, la tendreſſe qu'elles m'ont inſpiré

eſt un grand prejugé de celle que je pourrois prendre pour lui.

Theodore repliqua à ce diſcours avec autant de modeſtie que d'eſprit ; mais quoique cet entretien parut n'avoir rien de ſerieux, Dorilas qui connoiſſoit la famille de Theonte, tel étoit le nom du frere de Theodore ; & qui ſçavoit que ce parti étoit des plus avantageux, ſoit pour la naiſſance, ou ſoit pour les biens, répondit très-poſitivement aux deux Amies, qu'il ſeroit charmé de pouvoir faire cette alliance, qu'il attendoit avec impatience l'arrivée de Theonte, & qu'il ne tiendroit pas à lui d'effectuer la prophetie de Theodore. En effet pluſieurs raiſons le porterent dès ce moment à ſouhaiter ce mariage. Les charmes de Theodore l'avoient frappé, ſon amour étoit extrême, mais il l'avoit condamné au ſilence juſqu'à ce qu'il eût aſſuré le ſort d'Emilie, afin que le compte exact qu'il vouloit lui rendre de ſon bien le mît a l'abri des ſoupçons qu'on pourroit avoir ſur la brillante fortune qu'il

qu'il offriroit à celle qu'il choisiroit pour être sa compagne; & ce choix étant tombé sur l'aimable Theodore, il crut que l'idée qu'elle venoit d'avoir faciliteroit la reussite de son projet, & dans cette pensée il protesta aux deux Amies qu'il ne negligeroit rien pour que ce qu'elles venoient de dire en badinant devint réel. Comme les yeux de Dorilas n'étoient pas si discrets que sa bouche, Theodore avoit reconnu dans leurs regards une partie des sentimens de son cœur, & cette belle fille qui pensoit solidement, n'ayant aucune repugnance pour lui, se fit un secret plaisir de cette double alliance, qui lui procurant un établissement considerable, ne la separeroit point d'un frere & d'une amie qu'elle aimoit avec ardeur.

Pour Emilie, jouissant encore d'une heureuse indifference, croyant avoir beaucoup gagné par le tems qu'il falloit couler jusqu'au retour de Theonte & celui qui se passeroit pour se connoître, se convenir & s'aimer, elle ne fit nulle resistan-

ce aux traits que lui lancerent tour à tour ſon oncle & ſon amie ſur la pretenduë perte de ſa liberté dont ils la menaçoient d'un air d'aſſurance, que loin de la faire trembler la mit dans une ſituation d'eſprit qui rendit la converſation des plus agreables. Dorilas ſe retira très-content dans le fonds de ſon cœur de la penſée que Theodore venoit de mettre au jour, & les deux belles Recluſes ne furent pas plûtôt ſeules, que Theodore regardant Emilie d'un viſage plus ſerieux: Ne badinons point, lui dit-elle, & parlons à cœur ouvert. Deux années de plus, ma chere Emilie, me donnent de grands privileges, & me permettent de faire des remarques & des reflexions dont votre jeuneſſe vous diſpenſe, mais dont votre eſprit & votre prudence vous rendent très-capable. Ne diroit-on pas, interrompit Emilie en ſouriant, de l'air dont vous me parlez, que je ſuis un enfant, que vous êtes très-avancée en âge, & qu'il faut chercher des detours pour

me

me faire entendre ce que vous avez à me dire ?

Ma chere Theodore, continua-t-elle en l'embrassant, laissons-là le plus ou le moins d'années, & ne songez qu'à l'autorité qu'une amitié réciproque nous donnent l'une sur l'autre; celle que j'ai pour vous, vous met en droit de vous expliquer sans contrainte, comme la vôtre pour moi me laisse la liberté de ne vous rien deguiser de mes sentimens. Parlez donc, & malgré la jeunesse que vous me reprochez, je ferai ensorte de vous rendre raison de ce que vous me demanderez de maniere à vous satisfaire.

Emilie prononça ces paroles avec tant de grace, que son amie en fut charmée. Je ne veux rien sçavoir, lui dit-elle, en lui rendant ses caresses, mais vous apprendre au contraire une chose dont sans doute vous ne vous êtes point apperçûë. Dorilas m'aime, continua-t-elle, & je n'ai pas d'aversion pour lui. Je vous avoüerai même que ma tendresse pour vous

me feroit envifager notre union comme un bonheur, puifqu'elle me lieroit à vous pour jamais. Dorilas ne m'a rien decouvert de fes fentimens, par confequent il ignore les miens; mais fes regards m'en ont affez dit pour être certaine de fon amour. Cependant comme je depens d'une mere qui voudroit tout facrifier à fon fils, & qu'elle ne me retient dans cette maifon que pour m'obliger à prendre le voile, afin de rendre mon frere feul heritier de nos biens, je prevois qu'il faudra pour me tirer d'ici que mon frere vous aime, que vous veniez à l'aimer, & que par les avantages que ma mere verra dans fon mariage avec vous, il la faffe confentir au mien avec Dorilas. Voilà, ma chere Emilie, ce que j'avois à vous apprendre & les raifons qui me font defirer que Theonte vous plaife; je vous fais voir mon cœur à decouvert, c'eft à vous prefentement à ne me rien cacher de ce qui fe paffe dans le vôtre.

Rien n'eft plus aifé, lui repondit

dit cette belle perſonne ; mon peu d'experience, je l'avoüe, ne m'a pas permis de penetrer les ſentimens de mon oncle ; & comme je vous aime & que rien n'eſt plus aimable que vous, je ne me ſuis point attachée à connoître d'où partoit l'eſtime particuliere qu'il vous témoignoit, m'imaginant que tout le monde devoit être de même à votre égard ; cependant je ſuis charmée qu'elle parte d'un mouvement qui peut m'unir à vous pour le reſte de ma vie, & je le ſouhaite même avec ardeur. Mais, ma chere Theodore, je ſuis fachée que vous ne fondiez vos eſperances que ſur l'amour que Theonte peut prendre pour moi, puiſqu'il n'y a rien de plus incertain, & qu'il peut arriver que je lui ſerai très-indifferente. ou qu'il aura de la repugnance à cet Hymen, d'autant plus que pouvant être unique heritier par votre retraite, il n'enviſagera que ſon propre bonheur ſans avoir de conſideration pour le vôtre.

Pour moi mon cœur eſt libre,

& quoique je ne me sois senti nulle inclination pour ceux que Dorilas m'a presenté, & que je ne connoisse Theonte que par le recit que vous m'en avez fait, soyez sûre que s'il ne faut que lui donner ma main pour vous faire épouser mon oncle, qu'elle est toute prête, & qu'il n'est rien que je ne sacrifie au plaisir de n'être jamais separée de vous.

Je suis dans les mêmes sentimens, repliqua Theodore, c'est ce qui fait que je ne m'étends pas en remercimens sur les vôtres. Cependans je connoîs mon frere, il m'aime & ne voudra point établir sa fortune aux depens de mon repos : quant à son cœur je ne lui crois aucun engagement, & je voudrois être aussi sûre de votre inclination pour lui, que je le suis de son amour pour vous dès qu'il vous aura vûë ; ma tendresse me repond de la sienne. Mais, ma chere Emilie, soyez bien persuadée que je ne songerai de ma vie à Dorilas, si Theonte a le malheur de vous deplaire.

Cet

Cet entretien qui s'étoit commencé ſur le tonplaiſant, finit très-ſerieuſement par les aſſurances reciproques que ces deux belles perſonnes ſe donnerent de tout hazarder pour ne ſe jamais quitter. Pluſieurs jours ſe paſſerent dans de ſemblables converſations, tantôt entr'elles ſeules, & tantôt en preſence de Dorilas, qui pour mieux venir à ſes fins congedia tous les pretendans d'Emilie, ſous prétexte qu'elle ne vouloit point encore entendre parler de mariage, & qu'il n'étoit pas dans les intentions de la contraindre ; mais les veritables étoient d'éviter que ſon cœur ne ſe determinât avant l'arrivée de Theonte.

Cependant l'aimable Emilie ne fut pas longtems tranquille. Les belles qualités du frere de Theodore dont on l'entretenoit ſans ceſſe, lui donnerent d'abord un extrême curioſité de le connoître, enſuite un peu d'impatience pour ſon arrivée, & enfin une ſecrete crainte de ne lui pas plaire, qui lui fit juger que ſon cœur com-

men-

mençoit à prendre trop d'interêt à ce Cavalier; elle s'en voulut du mal, & pour s'en punir elle renferma dans ſon ſein tous les mouvemens dont elle étoit agitée, affectant même avec Theodore une indifference qui la deſeſperoit. Mais la contrainte d'Emilie ne pût être à l'épreuve de la vûë de Theonte, dont le retour fut annoncé à ſa ſœur un mois après ſa derniere lettre par un de ſes gens, qui vint de ſa part au Couvent pour l'avertir qu'il la verroit dès le lendemain.

La joye de Theodore ne ſe peut exprimer; mais le trouble & l'agitation d'Emilie à cette nouvelle furent ſi grands, qu'il lui fut impoſſible de les cacher. Elle étoit avec Theodore quand on vint lui dire qu'on la demandoit au parloir de la part de Theonte; elle pâlit, elle rougit, & parut ſi fort interdite que ſon amie s'en apperçut, & la regardant en ſouriant: Enfin, lui dit-elle voici l'inſtant fatal où je dois voir périr votre inſenſibilité, & je lis déja dans vos yeux

l'ac-

l'accompliſſement de mes deſirs. En diſant ces mots, elle la quitta pour ſe rendre au parloir, & lorſqu'elle ſe fut inſtruite de tout ce qu'elle vouloit ſçavoir, elle vint rejoindre Emilie qui s'étoit retirée dans ſa chambre, eſperant y trouver le repos qui la fuyoit par-tout.

Lorſque Theodore y entra, elle étoit enſevelie dans une profonde reverie; Hé quoi! lui dit cette aimable fille en l'abordant, vous revez deja, ma chere Emilie, que ſera-ce donc quand l'amour & l'Hymen ; . . De grace, interrompit-elle d'un air charmant, épargnez-moi, ma chere Theodore, joüiſſez à longs traits de la peine que j'endure, mais ne m'en raillez pas. Il faut vous l'avoüer, Theonte m'occupe entierement depuis plus d'un mois, je ſouhaite le voir, cependant je craints ſa preſence ; je lui cherche des defauts ſans le connoître, j'apprehende pourtant de les lui trouver: je deſire qu'il ſoit parfait s'il doit m'aimer, & je voudrois qu'il put me deplaire ſi je ne lui inſpire pas d'a-

d'amour: enfin que vous dirai-je, je ne ſçai ce que je veux ni ce que je ſouhaite, & vous avez trouvé le moyen de me rendre la perſonne du monde la plus à plaindre. Emilie parloit ſi ſerieuſement, que Theodore ne jugea pas à propos de badiner plus long-tems.

Vous m'effrayez, ma chere Emilie, lui dit-elle en l'embraſſant, je ne croyois pas travailler à votre malheur en cherchant à vous prevenir en faveur de mon frere, & ſi je pouvois me perſuader qu'on pût vous voir ſans vous aimer je ne vous offrirois jamais a ſes regards; mais enfin tout eſt pour moi dans cette avanture. Celui qu'il vient de m'envoyer eſt un valet de chambre auquel il fie ſes plus ſecretes penſées, & qui n'ignore rien de ſes intrigues & de ſes ſentimens. Il m'a proteſté que mon frere n'a nul engagement ſerieux, qu'il a toujours pour moi la plus tendre amitié, & que dans l'impatience qu'il a de me revoir il entre un extrême deſir de connoître une belle perſonne dont

ma

ma mere lui a dit que j'étois l'amie & la compagne. Ainſi, ma chere Emilie, continua Theodore avec ſon enjoüement ordinaire, prenez une reſolution digne de vous, en vous armant de tous vos traits pour triompher du cœur que je vais livrer à vos coups; demain eſt le jour deſtiné à cette entre-vûë. N'épargnez point votre ennemi, arrêtez le dans vos fers, aſſurez vous en par les plus fortes chaines, & laiſſez-moi le ſoin du reſte.

Emilie malgré ſa triſteſſe fut forcée de rire à cette ſaillie de ſon amie, qui pour la diſſiper entierement lui dit mille choſes plus plaiſantes les unes que les autres, & fit ſi bien qu'elle parvint à lui rendre une partie de ſa tranquillité. Dorilas les vit le même jour, & Theodore l'ayant inſtruit du retour de ſon frere, & qu'il ſe rendroit au Couvent le lendemain matin, il fut reſolu entre eux trois qu'ils dîneroient enſemble, & que pour qu'il ne parut aucune affectation à Theonte, Dorilas arrive-

riveroit quelque tems après lu comme pour voir ſa niece, & que Theodore propoſeroit le dîne pour faire connoiſſance & joüi d'une plus grande liberté. Dorilas ſe chargea du repas, & la ſœur de Theonte de la permiſſion de ſortir, ce qui ne lui étoit pas nouveau, parce que toutes les fois que Dorilas vouloit manger avec Emilie elle avoit obtenu de l'accompagner, d'autant plus aiſement que ces belles perſonnes avoient un appartement en dehors qui rendoit à leur parloir dans lequel Dorilas leur donnoit ſouvent des regals, ce qui mettoit les Religieuſes à portée de voir tout ce qu s'y paſſoit.

Les choſes ayant été reglées de la ſorte, chacun ſe retira & paſſa la nuit dans l'attente du jour; il ne fut pas plûtôt venu, & l'heure de la viſite de Theonte ſonnée que les deux Amies ſe rendiren dans l'appartement deſtiné à cett entrevûë. Elles n'y furent pa longtems ſans voir arriver Theor te, qui fut reçu de ſon aimab

ſœu

cœur avec des tranſports de joye qui faiſoient aiſement connoître à quel point ce frere lui étoit cher. Il lui temoigna par les ſiens que ſa tendreſſe pour elle n'étoit pas moins forte ; & ce fut un grand ſoulagement pour la belle Emilie, puiſque le tems qu'ils paſſerent en careſſes reciproques lui donna celui de ſe remettre du trouble où la preſence de Theonte l'avoit miſe. Ce Cavalier étoit fait d'un air à ſurprendre un cœur plus invincible que le ſien. Les Graces étoient repanduës ſur toute ſa perſonne; ſes traits reguliers, ſa taille haute, noble, aiſée, ſa phiſionomie ſpirituelle, & certains charmes inexprimables dont ſes moindres actions étoient accompagnées, le rendoient l'homme du monde le plus aimable. Emilie ſentit en ce moment l'effet des predictions de Theodore ; & ſon ame qui s'étoit garentie juſqu'alors des embuches de l'amour, ne put s'en deffendre à la vûe de Theonte. Mais la promptitude de ſa defaite ne lui ôtant rien de ſa prudence

dence ordinaire, elle ſçut ſi bien ſe contraindre que le frere & la ſœur ne s'aperçurent point de l'agitation de ſon cœur, & lorſqu'ils eurent fait treve à leurs tranſports, Theodore prenant ſon frere par la main, & le preſentant à ſon amie : Pardonnez, charmante Emilie, lui dit-elle, ſi la tendreſſe fraternelle nous a forcé de lui donner des momens qui ne devroient être que pour vous, & que Theonte n'auroit dû employer qu'à vous admirer.

Vous ne me devez point d'excuſe, ma chere Theodore, lui repondit Emilie, & je prends trop de part à votre joye pour rien trouver d'étrange aux marques que vous en venez de donner. Tandis qu'elle parloit, Theonte la regardoit avec des yeux où on liſoit à la fois la ſurpriſe & l'admiration ; & lorſqu'il l'eut ſalué : Je ne ſçai, Madame, lui dit-il, ſi les mouvemens de la nature l'auroient emporté ſur ceux que vous m'inſpirez, ſi Theodore ne vous eût pas d'abord caché à mes re-

regards; & je doute fort qu'elle ne m'eût accusé de froideur, si sa vivacité ne me l'eût pas offerte la premiere.

Cette galanterie fut reçuë d'Emilie avec autant d'esprit que de grace; & la conversation s'étant animée de part & d'autre, chacun y fit briller les agremens dont il étoit orné. Quelques heures se passerent de la sorte; & Dorilas étant entré, Theodore lui présenta Theonte, & comme leurs familles étoient fort connuës, ils n'urent pas de peine à se lier d'amitié. Lorsque les premiers complimens furent finis, Theodore d'un air enjoüé proposa le dîner, afin de passer ensemble le reste de la journée. Dorilas ayant dit qu'il étoit venu voir sa niece dans cette intention, il pria Theonte de vouloir bien être de la partie avec son aimable sœur: la chose fut acceptée avec joye, & le repas n'ayant fait que l'augmenter, ces quatre personnes y goûterent en general & en particulier une satisfaction parfaite; Dorilas, parce qu'il joüissoit

ſoit du plaiſir d'être avec Theodore, qui de ſon côté n'en avoit pas moins, en croyant remarquer que ſon frere livroit ſon cœur aux charmes d'Emilie. Pour cette belle fille, ſoutenuë par la preſence de ſon oncle & de ſon amie dont elle ſçavoit les ſentimens, elle ne fit nul effort pour combattre les ſiens; & ſe laiſſant conduire à ſon penchant ſàns pourtant le faire éclater, elle fit paroître une liberté d'eſprit qui ne la rendit que plus charmante.

Le dîner étant fini & le moment de ſe ſeparer arrivé, chacun parut en être également chagrin, & ne pouvant l'adoucir que par l'eſperance de ſe revoir, Theonte pria Dorilas de lui permettre de rendre ſes devoirs à la belle Emilie toutes fois qu'il viendroit voir ſa ſœur. On juge aiſément que cette faveur lui fut accordée ſans heſiter, puiſqu'on ne deſiroit rien avec plus d'ardeur que de l'engager pour jamais. Theonte & Dorilas s'en allerent enſemble, & les deux belles Amies rentrerent dans leur Cloître. Lorſqu'elles furent dans leur

leur chambre, Théodore pressa Emilie avec tant de force de lui decouvrir ce qui se passoit dans son cœur, qu'elle ne put resister à ses sollicitations, persuadée d'ailleurs que son secret n'échaperoit point à sa penetration, & qu'elle sçauroit tôt ou tard ce qu'elle vouloit lui cacher, elle aima mieux se faire près d'elle un merite de sa confiance; ainsi elle lui avoüa avec sincerité l'état de son ame, en la conjurant tendrement de lui aider à le derober aux yeux de Theonte jusqu'au moment qu'elle pourroit être assurée qu'elle avoit fait sur lui la même impression. Theodore charmée de cet aveu lui promit de menager sa gloire, ajoutant qu'elle ne doutoit point que son frere ne lui fit dès le lendemain une pareille confidence. Tandis que les deux belles Amies s'entretenoient de la sorte, Theonte & Dorilas n'avoient pas une conservation moins interressante; l'oncle d'Emilie la fit d'abord tomber sur le bonheur de sa niece d'avoir trouvé une compagne

auſſi charmante que Theodore, & ſur l'injuſtice qu'il y auroit de priver le monde c'une perſonne ſi digne d'y paroître. Theonte le remercia des loüanges qu'il donnoit à ſa ſœur, & lui avoüa confidemment qu'il ne ſouffriroit jamais qu'elle fut Religieuſe, & que ſçachant que le plus ardent deſir de ſa mere étoit de le marier, il avoit formé le deſſein de refuſer toute ſorte d'alliance ſi on ne vouloit pas donner un époux à Theodore.

Cette reſolution étoit ſi conforme au deſſein de Dorilas, qu'il ne manqua pas de l'y maintenir par toutes les raiſons qu'il en crut capables ; ajoutant qu'il avoit pris pour elle une ſi forte eſtime qu'il auroit une joye ſenſible de la voir ſortir du Couvent en même tems qu'Emilie, qu'il vouloit engager ſous les loix de hymen le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, quoiqu'elle parut avoir beaucoup de repugnance pour cet engagement. Quoi ! lui repartit Theonte avec empreſſement, voudroit elle prendre le voile ? une perſonne auſſi

par-

parfaite ne doit point ſonger à la retraite, & vous ſeriez blâmé de tout le monde ſi vous conſentiez à cette demarche. Ce n'eſt pas mon intention, lui repondit-il, Emilie eſt belle, fort riche, & je veux qu'elle ſoit le partage d'un honnête homme; mais je ſouhaiterois que ſon cœur fit un choix, pour qu'elle n'eut point à me reprocher de l'avoir unie à quelqu'un qu'elle n'aimoit pas. Ce diſcours que Dorilas paroiſſoit faire avec froideur, piqua l'Amour propre de Theonte; Emilie lui avoit plû, mais ſans le fraper de ce trait invincible qui nous force d'aimer malgré nous; cependant la difficulté de l'engager l'anima, & le plaiſir de vaincre un cœur qu'on diſoit inſenſible prenant la place de l'amour, il ſe reſolut de l'attaquer, de remporter la victoire & de l'épouſer, puiſque c'étoit un parti convenable, & qu'il ne pouvoit mieux choiſir pour paſſer ſa vie avec agrement. Dans ce deſſein il fit mille amitiez à Dorilas, & le pria qu'ils ſe viſſent ſouvent;

& Dorilas qui ne demandoit pas mieux ayant repondu à ſes avances avec ardeur, ils ſe ſeparerent également ſatisfaits l'un de l'autre.

Theonte rêva preſque toute la nuit à ſon projet ; & quoiqu'il ne fût point amoureux d'Emilie, un ſentiment de vanité lui fit enviſager tant de douceur dans ſa poſſeſſion, qu'il ne voulut rien épargner pour y parvenir, Le caractere de ce Cavalier étoit de chercher à plaire, de voler ſans ceſſe de belle en belle ſans former d'engagement ſolide; mais comme il avoit infiniment d'eſprit & de raiſon, & qu'il ſentoit qu'un homme de ſon âge & de ſa condition ne devoit pas être ſans établiſſement toute ſa vie, il avoit reſolu de ſe marier, pourvû qu'il rencontrât pans une femme de la vertu, de la beauté & une fortune à peu près ſemblable à la ſienne. Tout cela ſe trouvoit dans Emilie; & l'amour extrême ne lui paroiſſant pas neceſſaire dans le mariage, perſuadé que l'eſtime ſeule y ſuffiſoit, il ne balança point à ſe determiner

en

en fa faveur : mais pour mieux réuffir, il conclut qu'il falloit connoître le caractere d'Emilie, & fe conduire dans fa recherche felon ce qu'il en decouvriroit : le jour n'eut pas plûtôt paru qu'il ne fongea qu'à mettte fes refolutions en execution.

Pour cet effet, voulant captiver le cœur de Dorilas, il commença par l'aller voir. Enfuite il fe rendit au Couvent de Theodore ; avertie de fon arrivée, étant venuë feule au parloir, il lui demanda des nouvelles de fon amie ; Theodore qui vouloit, le faire parler, lui dit qu'Emilie avoit refufé de l'accompagner, & qu'elle ne viendroit point, Theonte en parut inquiet, & pria fa fœur de lui declarer franchement fi fa prefence avoit deplû à cette belle fille. Emilie, lui repondit Theodore en fouriant, a trop de difcernement pour ne vous pas trouver digne de fes regards ; mais, ajouta-t-elle avec plus de ferieux, elle penfe fur le chapitre des hommes fi differemment des autres femmes,

qu'elle évite d'en voir le plus qu'elle peut ; ce n'eſt qu'avec une peine extrême qu'elle s'offre aux yeux de ceux que Dorilas amene; elle eſt adorée de tous ceux qui la voyent, & pas un d'eux n'a pû toucher ſon cœur, malgré le merite qu'ils font paroître elle fait gloire de ſon indifference, & me repete cent fois le jour qu'il n'eſt point d'état plus heureux que le ſien.

Cependant, continua cette adroite fille, je vous avoüerai que j'aurois fort deſiré que ſes charmes vous euſſent engagé, & que vous euſſiez triomphé de cette inſenſibilité. S'il ne falloit que de l'amour povr y parvenir, lui repondit Theonte, je ſerois bien-tôt aſſuré de ma victoire ; mais, ma chere Theodore, ſi la belle Emilie ne veut point me voir, c'eſt une preuve d'averſion que rien ne pourra ſurmonter. Ah, pour de la haine, repartit promptement Theodore, je puis vous aſſurer qu'elle n'en a point, au contraire elle vous diſtingue de tous ceux qu'el-

qu'elle a vû jufqu'à prefent, & je ne douterois point qu'elle ne changeât fi vous cherchiez veritablement à vous en faire aimer.

Sur cette affurance Theonte ne balança point à jurer à fa fœur qu'il adoreroit Emilie, & qu'il fe croiroit le plus heureux de tous les hommes s'il pouvoit s'en faire aimer. Theodore avoit de l'efprit, de la fineffe & de la penetration, mais une longue cloîture avoit mis des bornes à fes connoiffances, qui lui ôtoient la facilité de faire la difference du vrai d'avec le vrai-femblable ; fon peu d'experience fur les paffions, & la maniere de les exprimer ou de les fentir, lui fit croire à l'inftant ce qu'elle fouhaitoit avec ardeur ; & ne s'attachant qu'à l'exterieur de Theonte qui étant naturellement galant & tendre, donnoit à fes paroles un air fincere & touchant qui portoit au cœur, elle s'y laiffa tromper aifement ; & charmée de fa declaration elle ne lui cacha rien du projet qu'elle avoit fait pour fon union avec Emilie, & la fienne

avec Dorilas, ne lui taisant que les choses qui pouvoient le trop assurer de la tendresse de son amie.

La joye de Theonte à cette nouvelle fut extrême; Dorilas étoit un parti trop avantageux pour sa sœur pour qu'il le negligeât, & cette double alliance le flattoit de tant de differentes façons, qu'il promit à sa sœur de tout tenter pour y parvenir. Alors Theodore lui ayant dit qu'elle alloit faire un dernier effort sur Emilie pour l'obliger à venir, elle sortit & courut auprès de cette belle personne qui n'étoit pas sans inquietude d'une si longne conversation.

Hé bien, lui dit Theodore en l'abordant, ne vous l'avois-je pas predit, ma chere Emilie, on vous aime, on vous adore, on fait tout son bonheur de vivre & de mourir pour vous; par grace venez, entendez vous-même de si douces protestations, car franchement il n'est point plaisant de les écouter quand elles s'adressent à un autre.

L'air

L'air & le ton enjoüé de Theodore fit rire Emilie ; Cependant elle balançoit encore lorſqu'on la vint avertir que Dorilas l'attendoit au parloir. Allons donc, dit-elle à ſon amie, puiſqu'il n'eſt plus en mon pouvoir de m'en defendre & que j'ai une ſi belle occaſion de me venger de votre raillerie, en vous expoſant à toute l'ardeur dont vous embraſſez mon oncle. En achevant ces paroles, elle la prit par la main, & ſe rendirent où les deux Amans deſiroient leur preſence. Theonte n'oublia rien pour faire dire à ſes yeux ce que ſa bouche n'oſoit prononcer ; & la belle Emilie croyant y lire une parti de ce qu'elle ſentoit elle-même, mit au jour dans cette ſeconde entrevûë tous les charmes qui pouvoient aſſurer ſa conquête ; la converſation fut même ſi vive & pouſſée ſi loin entre ces quatre perſonnes, qu'elles furent inſtruites, quoiqu'à mots couverts, de toutes leurs penſées, ce qui repandit dans leurs diſcours une joye qu'ils ne purent diſſimu-

 ler.

ler. Dorilas, á qui le titre de tuteur donnoit une espece d'autorité sur les autres, quoiqu'il n'eut que très-peu d'années plus que Theonte, en prit occasion de parler librement ; & regardant Theonte en souriant : Nous n'avons guere de cœur, lui dit-il, de vouloir ceder à des inconnus un bien dont nous pouvons profiter nous mêmes, si ces belles personnes consentoient à nous en rendre les maîtres, Theonte qui comprit ces paroles, l'assura qu'il étoit prêt à tout entreprendre pour le posseder, & s'adressant à la jeune Emilie, lui demanda tendrement si son cœur étoit disposé à leur être favorable.

Je ne vous entends point, lui dit cette aimable fille sur le même son ; mais Dorilas dispose de ma volonté, ainsi c'est à lui de parler pour moi. Et Theodore ayant aussi repondu que Theonte ne pouvoit rien faire, qui ne lui fût agreable, les deux Cavaliers se toucherent dans la main, & sans s'expliquer davantage se promirent

rent de travailler à leur commun bonheur. Les deux Amies feignirent toujours de ne rien comprendre à leurs difcours, & raillerent beaucoup fur cet efpece de myftere: mais enfin Theonte & Dorilas voulant s'expliquer plus clairement terminerent leur vifite, & s'étant retirez enfemble fe firent une confidence mutuelle de leurs fentimens. Dorilas qui s'étoit apperçû qu'Emilie n'avoit pas pour Theonte la même froideur qu'elle avoit temoigné pour ceux qu'il lui avoit prefenté, ne doutant point qu'elle n'eût dit ce qu'elle penfoit lorfqu'elle avoit remis fa reponfe à fa decifion, affura le frère de Theodore que fa niece n'auroit point d'autre époux que lui, fi Madame fa mere confentoit qu'il le devînt de fon aimable fœur; & l'un & l'autre fe donnerent des paroles fi pofitives, que les chofes ne pouvoient manquer de leur côté. En effet Theonte ne fut pas plûtôt rentré chez lui qu'il propofa à fa mere le parti qui fe prefentoit pour lui. Eufrofie, c'étoit le

nom de cette Dame, en fut enchantée ; les grands biens d'Emilie la flattant encore plus que sa beauté, elle rcpondit à son fils qu'il ne falloit pas échapper un pareil établissement, qu'elle connoissoit Dorilas de reputation, & qu'elle vouloit aller dès le lendemain lui demander elle-même sa niece.

Theontc très-content de la voir dans cette resolution, voulant profiter d'un si bon moment, la remercia de l'empressement qu'elle marquoit pour cette affaire. Mais, Madame, continua-t-il, je vous avoüerai que je ne puis prendre aucun engagement dans le monde si ma sœur n'y doit pas être avec moi, & je trouve qu'il seroit honteux d'entendre dire que pour avoir une plus grande fortune, je l'ai sequestrée dans un Couvent pour le reste de ses jours contre son inclination ; Theodore est aimable, elle a de l'esprit, du feu, de l'enjoüement; enfin, Madame, elle n'est point faite pour le Cloître, & si vous voulez que je subisse

les loix de l'hymenée, il faut vous resoudre à donner un époux à ma sœur.

Ce discours surprit de telle sorte Eufrosie, qu'elle fut quelque tems sans repondre. Cette Dame étoit encore jeune & belle, & quoiqu'elle eut de la vertu elle avoit la foiblesse de croire qu'une fille telle que Theodore la vieillissoit beaucoup plus que son fils, & qu'une compagne de ce merite ne pouvoit manquer d'effacer ce qui lui restoit d'attraits; & l'amour propre l'emportant sur celui de mere, lui faisoit envisager avec chagrin de l'avoir près d'elle. Cependant pour cacher à Theonte le veritable motif qui l'en éloignoit, elle lui repondit enfin qu'elle ne contraindroit jamais sa fille, mais que la garde d'une personne de son âge étoit trop penible pour qu'elle voulût s'en charger, qu'elle seroit toujours mieux dans un Couvent qu'avec elle jusqu'à ce qu'elle fut pourvuë; que cette conduite empêchoit les discours, detruisoit la medisance, & met-

toit un mari à l'abri de tous les ſoupçons. D'ailleurs, ajouta-t-elle, il n'eſt pas aiſé de lui trouver un époux, n'étant pas en ſituation de la dotter auſſi avantageuſement que je le ſouhaiterois en même tems que vous, & je ne crois pas que vous vouluſſiez me denuer de tout mon bien en faveur de votre ſœur. Non ſans doute, Madame, lui repartit Theonte avec vivacité, mais ſi ce n'eſt que cette raiſon & la peine de garder Theodore qui vous retienne, je puis aiſement vous faire conſentir à ce que je deſire; puiſque j'ai pour elle un parti ſortable qui n'exigera rien de vous, & qui vous debarraſſera du ſoin de ſa conduite. Alors ſans lui donner le tems de parler, il lui apprit les intentions de Dorilas, & ſa reſolution de ne point épouſer Emilie s'il ne devenoit l'époux de ſa ſœur.

Eufroſie, à qui cet expedient ôtoit tout pretexte d'opoſition, & qui voyoit un double avantage pour ſa famille dans ces deux alliances, ne ſçut que repliquer; & Theonte la

preſſa

preſſa ſi fort, qu'elle fut obligée de ſouſcrire à tout, à condition que ſa fille n'eût point de repugnance pour cette hymen. Le frere de Theodore, ſatisfait de la reuſſite de ſon deſſein, ſe ſoumit à ſa volonté ſur cet article ; bien aſſuré du conſentement de Theodore il envoya avertir Dorilas de ce qui s'étoit paſſé, & dès le lendemain Eufroſie fut voir Theodore qu'elle fit demander avec Emilie. Ces deux belles perſonnes qui ſe douterent du ſujet de ſa viſite, ſe rendirent près d'elle avec joye. Cette Dame ne put voir Emilie ſans faire éclater ſon admiration ; & ſa beauté lui perſuadant que ſon fils étoit beaucoup plus amoureux qu'il ne lui avoit paru ; elle le loüa en ſecret d'avoir ſi bien choiſi, elle fit mille amitiez à cette aimable fille, careſſa fort Theodore, & s'adreſſant à la jeune Emilie elle lui dit, que ſçachant ſon union avec ſa fille, elle ne vouloit point en diſpoſer ſans ſon avis, d'autant plus qu'elle étoit ſi fort interreſſée au parti qui ſe preſentoit pour elle, que

que ſon conſentement y étoit ab ſolument neceſſaire.

Enſuite lui detaillant d'une fa çon delicate & ſpirituelle les ſen timens de ſon fils & les preten tions de Dorilas, elle conclut er lui diſant qu'elle n'agiroit dans cette affaire que conformement à ſes inclinations, ne pouvant con ſentir au bonheur de ſon fils & de ſa fille ſi le ſien ne s'y trouvoit pas. Cette demarche étoit trop honnête pour n'y pas repondre de même; Emilie s'en acqutta avec ſa prudence ordinaire, en lui diſant qu'elle étoit ſoumiſe à tout ce que Dorilas ordonneroit, & que l'avantage de pouvoir devenir ſa fille & de s'unir éternellement avec ſa chere Theodore, étoit trop grand pour que ſon inclination ne fut pas d'accord avec ſon obeiſſance. Theodore, ſuivant l'exemple de ſon amie dit à Eufroſie, qu'elle n'auroit jamais d'autres volontez que la ſienne; & cette entretien s'étant paſſé en complimens reciproques, il finit par mille aſſurances d'eſtime & de conſideration.

Eu-

Eufrofie n'eut pas plûtôt quitté les deux Amies, qu'elle fe rendit chez Dorilas qu'elle trouva prêt à fortir pour aller chez elle.

Cette Dame qui penetra à quel deffein il auroit voulu la prevenir, prenant la parole en fouriant : laiffons les ceremonies, lui dit-elle, je vois bien que vous euffiez defiré me demander ma fille avant que je vous demandaffe Emilie ; mais puifque nous fommes dans l'intention de ne nous pas refufer, agiffons avec franchife, j'accorde Theodore à vos vœux, accordez Emilie à ceux de Theonte. Dorilas au comble de fa joye rendit mille graces à Eufrofie, qui l'ayant fait monter dans fon Caroffe, l'emmena dîner chez elle, & là Theonte & elle ayant reglé toutes chofes, il fut refolu qu'on feroit fortir dès le lendemain les deux belles Amies du Couvent, & que leur mariage fe feroit au plus tard dans la quinzaine, ce qui fut executé au grand contentement de Theodore, qui bruloit de quitter fa retraite. Pour Emilie, comme elle aimoit

moit Theonte avec ardeur, la crainte de n'en être pas aimée de même balançoit un peu sa joye; il lui paroissoit si content de lui-même, & si generalement galant avec toutes les femmes, qu'elle ne pouvoit s'imaginer qu'il eût dans le cœur une forte passion pour elle. Son Amie, dans le sein de laquelle elle épanchoit ses inquietudes secrettes, lui representoit en vain que Theonte avoit recherché sa possession avec trop d'empressement, pour n'être pas fortement amoureux; elle ne lui voyoit point ce qu'elle sentoit pour lui, & cela suffisoit pour l'allarmer.

Elle ne se trompoit pas. Theonte n'avoit point d'amour; il la regardoit seulement comme un objet qui lui seroit toujours plus agréable qu'un autre, puisqu'il falloit qu'il se mariât, & qu'il n'en pouvoit trouver de plus convenable. D'ailleurs il ne s'étoit porté à cet hymen avec tant de chaleur que pour tirer Theodore du Couvent, & par un principe de vanité afin de triomher de ses rivaux & di

du cœur d'Emilie. Dorilas ne pensoit pas de même; il aimoit éperduëment Theodore, & cette belle fille prit pour lui une veritable tendresse dans l'espace de sa sortie du Couvent jusqu'à son mariage. Tel étoit la situation des esprits, lorsque les deux hymens se firent. La joye, les ris, les bals, les magnificences en celebrerent les premiers jours avec éclat; & comme il avoit été resolu qu'Emelie & Theodore ne se separeroient point, les deux familles logerent ensemble dans une superbe maison qui appartenoit à Theonte.

Lorsque les Cadeaux & les Fêtes furent terminées, Theonte dont l'humeur libre & galante ne s'accommodoit pas de l'importune sugetion d'être toujours auprès de sa femme, prit enfin l'effort; & sans cesser d'avoir tous les égards qu'un honnête homme lui doit, & qu'Emelie meritoit personnellement, il s'abondonna à son penchant libre & volage, étant de toutes les parties de plaisirs, donnant des divertissemens aux Da-

Dames, & n'étant chez lui que très rarement, & jamais que pour y coucher. La trop tendre Emelie ne fut pas long-tems sans connoître qu'elle ne s'étoit point abusée sur le jugement qu'elle avoit porté de son Epoux avant leur hymen. L'extrême difference qu'elle voïoit entre la conduite de Dolilas & celle de Theonte, augmentoit encore sa douleur. Cet époux attentif aux moindres desirs de Theodore, étoit tendre, assidu, prevenant, & ne goutoit aucun plaisir sans le lui faire partager.

Quel tableau pour Emilie, qui toujours seule & sans autre amusement que l'entretien de sa belle-mere ou de Theodore, ne voyoit son époux que pour lui souhaiter le bon jour ou le bon soir! Sa tendresse étoit trop vive pour être insensible à tant d'indifference, & pour n'en pas verser des larmes. Theodore qui l'avoit entraînée dans ce labyrinthe, étoit outrée contre son frere; elle lui en parla même avec liberté, en le conjurant de mieux menager un cœur

qu

qui l'adoroit. Mais Theonte, prevenu que l'amour étoit inutile entre les époux, badinoit de toutes ſes remontrances, en lui diſant qu'il n'empêchoit pas qu'Emilie ne ſe divertît; qu'elle étoit la maîtreſſe de voir grande compagnie; que rien ne lui manquoit pour y briller; qu'elle pouvoit jouër, aller au bal, & faire des parties avec ſes amies; qu'il en feroit charmé, & n'y trouveroit jamais à redire; mais qu'il ne vouloit point être gêné. Ces diſcours qui ſe tenoient ſouvent en préſence de cette belle femme, lui perçoient le cœur de mille traits; la jalouſie ſe joignant à ſa douleur, elle s'imagina qu'il ne pouvoit avoir une pareille indifference pour elle, ſans qu'elle fût cauſée par quelque ſecrete intrigue; & cette idée s'imprima ſi bien dans ſon eſprit, qu'elle n'eut plus de repos qu'elle ne fut inſtruite de la verité. Mais ne voulant dire à perſonne ce qu'elle penſoit, elle ne ſe repoſa que ſur elle-même du ſoin d'épier les actions de Theonte. Elle y apporta une

une telle exactitude, qu'après avoir été instruite de plusieurs de ses demarches dans lesquelles elle ne decouvrit rien qui pût faire tord à sa fidelité, elle apprit enfin qu'il donnoit un soir un grand bal à plusieurs Dames de consideration. Comme celles qu'on lui nomma étoient d'une vertu sans équivoque, son esprit ne s'y arrêta point; mais se figurant que c'étoit dans le tumulte de ces sortes de fêtes, que son époux donnoit peut-être rendez-vous à quelqu'autre, elle forma le dessein de se deguiser, d'aller à ce bal, & de suivre ses pas de si près, que son intrigue ne pût lui échaper. Toutes choses parurent fonder ses soupçons; car le jour même de ce bal Theonte fut sombre & rêveur, & sortit de chez lui sans avoir presque parlé à Emilie, se contentant de lui dire qu'il ne viendroit pas souper, & qu'on ne l'attendît point.

Cette aimable femme retint ses larmes & ses soupirs, pour chercher la confirmation de son malheur. Elle avoit tout preparé

pour y parvenir, & sçachant l'heure de cette assemblée, elle feignit d'être indisposée pour obliger Theodore & Eufrosie de la laisser en liberté. Ces deux Dames ne se furent pas plûtôt retirées dans leurs appartemens, & livrées au sommeil, qu'Emilie se renfermant dans le sien avec une seule de ses femmes, à laquelle elle avoit dit en confidence qu'elle vouloit aller au bal sans que personne le sçut, se fit habiller superbement à l'Espagnole. Comme elle étoit d'un blanc éblouïssant, qu'elle avoit la taille & la gorge d'une beauté surprenante, son habit de velours noir tout rempli de diamans relevoit si fort ses attraits naturels & leur donnoit un tel éclat, qu'il étoit impossible de la regarder sans saisissement; sa coëffure repondoit parfaitement bien à tout le reste; ses cheveux du plus beau cendré du monde, flottaient à grosses boucles sur ses épaules, & l'on peut dire qu'Emilie en cet état l'emportoit sur ce qui s'étoit jamais vû d'admirable. Lorsqu'elle fut

fut ajuſtée elle mit un maſque, & montant dans une chaiſe retenuë pour ſon deſſein & qui l'attendoit, elle ſe rendit dans la maiſon où ſe donnoit le bal.

D'abord qu'elle parut, tous les yeux s'attacherent ſur elle. Ceux qui étoient maſquez & ceux qui ne l'étoient pas l'entourerent pour chanter ſes loüanges. Entre ces derniers, Theonte ne fut pas le moins empreſſé; & tandis que chacun cherchoit à la reconnoître, il ne s'occupa que du ſoin de s'en faire remarquer.

Il n'avoit pas beſoin de ſe donner beaucoup de peine pour y parvenir; la charmente Eſpagnole n'en vouloit qu'à lui, & dedaignant la foule qui l'environnoit, elle fut ſe placer ſi près de Theonte qu'il pouvoit la regarder ſans nul obſtacle; auſſi donna-t-il à ſes yeux une entiere liberté. Mais que cet examen de tant d'attraits lui coûta cher; le moment fatal de la perte de ſon cœur étoit arrivé: frappé de cet objet ſans pouvoir s'en defendre, un ſeul inſtant fit ſur ſon ame

ame ce que n'avoit pu faire ſix mois d'union avec la plus belle femme du monde.

Quoique le maſque lui cachât une partie de ſon viſage, ce qu'il en voyoit lui faiſant juger du reſte, il devint éperdu ; & ne pouvant ſurmonter la violence du feu dont il ſe ſentoit bruler, il s'approcha d'elle, ſe mit à ſes pieds, & par ſes diſcours paſſionnez tâcha de lui perſuader que ſon amour étoit auſſi veritable que prompt. On ſe doute aiſement de l'étrange ſituation d'Emilie en ce moment. Cependant voulant voir juſqu'où la choſe pouvoit aller, elle ſoutint la converſation avec un eſprit & des graces qui acheverent de lui ſoumettre ſon volage époux; & ce qu'il y eut le ſingulier dans ſon avanture, c'eſt que plus elle s'appercevoit du progrès qu'elle faiſoit ſur ſon cœur, & plus elle en avoit de douleur, ſçachant bien que tant d'amour ne s'adreſſoit point à elle. Leur tour vint pour danſer. Que de charmes nouveaux ne fit elle pas paroître à l'amoureux Theonte !

Elle enleva generalement tous les suffrages, mais elle le mit hors de lui-même ; il crut n'avoir rien vû jusqu'à ce moment, & que toutes les femmes qui s'étoient offertes à ses regards, n'avoient été que des fantomes. Enfin quand ils eurent dansé, la prenant par la main sous pretexte de la conduire dans la salle des rafraîchissemens, il la fit entrer dans un grand cabinet, où se jettant à ses pieds, il lui declara son amour d'un air si serieux qu'elle n'en pû douter, en la conjurant de lui faire connoître l'adorable objet qui venoit de triompher de sa liberté.

La tendre Emilie penetrée du plus cruel desespoir, balança un instant si elle ne devoit point confondre son infidele en se decouvrant ; mais sa prudence venant à son secours, elle crut qu'un tel éclat feroit également tort à tous deux ; & respectant son époux malgré son indignation, elle prit un parti tout opposé, se flatant que cette avanture ne pouvoit avoir de suite, puisqu'il dependoit d'elle de l'arrê-

l'arrêter. Ainſi s'affermiſſant dans ſa reſolution : Je n'heſiterois pas d'un moment, lui dit-elle, à vous dire qui je ſuis, ſi j'étois perſuadée de la verité de vos paroles ; mais quelle aſſurance en puis-je avoir ? Je vous connois, Theonte, ajouta-t-elle en ſoupirant, & je vous connois trop pour mon repos. Vous ſeul m'avez attirée à ce bal ; la curioſité de ſçavoir à qui s'adreſſoient vos vœux m'a forcée d'y paroître ; enfin, Theonte, enfin je vous aime depuis long tems, & vous l'auriez appris plûtôt, ſi votre legereté ne m'eût impoſé ſilence. Vous m'avez vuë pluſieurs fois ſans prendre garde à moi, & vous voulez que je croye être aimée de vous, quand vous ne me voyez que deguiſée, & que vous ne me connoiſſez pas.

Quelle joye pour le paſſionné Theonte d'apprendre qu'il étoit aimé ; mais quel étonnement d'entendre qu'une perſonne auſſi parfaite n'a pu s'en faire remarquer que ſous un deguiſement. Il ne cacha point à la belle Eſpagnole l'un

& l'autre de ses mouvemens; il marqua les plus vifs transports au tendre aveu qu'elle venoit de faire, s'avoüa le plus criminel des hommes, s'il étoit vrai qu'elle se fut jamais montreé à ses yeux, & qu'il n'eut pas pris pour elle dès l'instant même l'ardeur qu'elle venoit de lui inspirer; & se justifiant sur la legereté dont elle l'accusoit, & le divertissement qu'il donnoit ce même soir, il lui dit qu'on n'étoit pas le maître de son cœur; que le sien ne s'étoit jamais engagé sincerement, étant sans doute reservé pour elle; qu'il avoit même épousé une assez belle femme, croyant pouvoir l'aimer, mais qu'il n'avoit pour elle que de l'estime, & n'avoit jamois senti rien de plus. Qu'à l'égard du bal de cette nuit, plusieurs de ses Amis en faisoient les honneurs comme lui, sans autre dessein que de se divertir. Enfin, continua-t-il, adorable inconnuë, vous étiez destinée à fixer mon cœur; nulle beauté n'a pû m'inspirer l'ardeur dont je suis embrasé, je sens que je vous aimerai jusqu'au tom-

ombeau, & que je mourrai ſi vous
ne repondez pas à mon amour. Je
vous en ai aſſez dit, repartit Emi-
ie, pour vous inſtruire de mes
entimens; mais il me faut du tems
our m'aſſurer des vôtres, & me fai-
e connoître entierement. Theon-
e qui bruloit du deſir de voir ſon
viſage, la conjura de ne pas re-
arder à lui donner cette ſatis-
action, & la preſſa de telle ſorte,
u'Emelie qui ne pouvoit plus ſou-
enir cette converſation fut obli-
gée pour s'en debarraſſer, de lui
romettre de ſe faire connoître à
ui le lendemain aux Theatins, où
lle lui donna rendez vouz; après
uoi lui ayant defendu de la ſuivre,
ous peine de ne la jamais revoir,
lle le quitta, remonta en chaiſe,
& rentra chez elle dans un état digne
de compaſſion.

Ce qui venoit de ſe paſſer entre
lle & ſon époux, l'avoit ſuffiſam-
ment inſtruite de ſon indifference
our elle; & quoiqu'elle ne pût
'accuſer que de l'infidelité dont
lle-même étoit l'objet, comme il
ne croyoit pas s'être adreſſé à elle,

ſon crime ne lui en paroiſſoit pas moins grand & ſon malheur moins réel. Elle ſe fit promptement deſhabiller & mettre au lit, pour que Theonte ne s'apperçût de rien en cas qu'il arrivat. En effet ce Cavalier ne voyant plus rien dans l'aſſemblée du bal qui fut digne de l'occuper, & voulant ſe livrer entierement à ſon ardente paſſion, il feignit de ſe trouver mal, & pria ſes amis de lui permettre de ſe retirer, ce qu'il fit auſſi-tôt, & revint chez lui le plus amoureux & le plus inquiet de tous les hommes. Comme il apprit en entrant dans ſon appartement qu'Emilie étoit couchée depuis long-tems, il ſe mit à ſes côtez avec le moins de bruit qu'il lui fut poſſible pour ne la point éveiller. Mais cette belle femme étoit bien éloignée des douceurs du repos. Cependant malgré l'agitation de ſon ame elle garda le ſilence, & trompa ſi bien Theonte, que la croyant endormie, il laiſſa un libre cours à ſes ſoupirs. Le mal qu'il reſſentoit étoit ſi nouveau pour lui, qu'il ne put fermer l'œil de toute

la

la nuit; & le trouble de ses sens ayant fait connoître à la belle Emilie combien l'inconnuë avoit pris d'empire sur son cœur, elle en fut aussi vivement touchée, que si elle eût eu une rivale veritable.

Theonte se leva dès le point du jour, & fut promener ses inquietudes dans son jardin. Tandis qu'il y rêvoit à son aimable inconnuë, Emilie se consultoit elle-même sur ce qu'elle devoit faire pour terminer cette avanture; l'état de son époux lui faisoit pitié malgré son infidelité, mais l'embarras étoit de pouvoir l'en tirer. De lui declarer nettement la verité, c'étoit risquer de meriter son couroux & de perdre son estime. De continuer l'intrigue sans se faire connoître, c'étoit le rendre toujours plus amoureux, & le jetter dans le desespoir. Dans cette incertitude, jugeant qu'elle avoit besoin de secours, elle se détermina à se confier à quelqu'un qui pût l'aider de ses conseils; pour cet effet elle se leva, & s'étant renduë dans l'appartement de Dorilas & de Theodo-

re, elle les fit éveiller. Ces époux surpris d'une visite si matineuse, lui demanderent avec empressement quel en étoit le sujet. Elle ne tarda pas à les en instruire ; & commençant par leur remettre devant les yeux ses soins, ses attentions & sa tendresse pour Theonte, elle y fit succeder le recit de ses froideurs, & des marques d'indifference qu'elle en avoit essuyées depuis six mois qu'ils étoient unis ; ensuite elle leur apprit ses soupçons, sa jalousie, la façon dont elle avoit voulu s'en éclaircir, & enfin toute l'avanture du bal.

Ainsi, continua-t-elle, je n'ai point trouvé de rivale, mais ma folle curiosité me la renduë de moi-même. Mon époux est amoureux de moi sans me connoître, & j'aurai la douleur de voir changer en mepris cette vive flamme sitôt qu'il sçaura que j'en suis l'objet ; & si je lui laisse ignorer la verité je le verrai languir, bruler & mourir d'amour sans que j'en sois plus heureuse. Emilie finit par des larmes qui firent couler celles de ses

ſes amis. Ils trouverent la choſe très difficile à conduire heureuſement. Dorilas étoit d'avis de la laiſſer ſans ſuite, afin de ne pas nourrir la paſſion de Theonte, diſant qu'il étoit perſuadé qu'elle periroit auſſi promptement qu'elle avoit pris naiſſance.

Theodore au contraire vouloit qu'on la pouſſât juſqu'à lui faire honte de ſon infidelité, & conſeilloit à Emilie de ſe faire connoître à lui aux yeux de toute ſa famille. Mais cette prudente femme refuſa ſans balancer un conſeil ſi violent. Elle ne fut pas non plus du ſentiment de Dorilas ; & ſon amour pour Theonte lui donnant dans l'inſtant un moyen plus ſage & qui tenoit de l'un & de l'autre, elle s'y arrêta après le leur avoir communiqué. Tout ce qui l'inquietoit étoit le rendez-vous de cette matinée ; comme elle étoit très-reſoluë de ne s'y pas trouver, elle étoit très embarraſſée comment elle ſçauroit ſi ſon époux s'y ſeroit rendu. Dorilas la tira de cette peine, en l'aſſurant qu'il y

enverroit une personne de confiance, qui sans être au fait de rien lui rapoorteroit exactement toutes les demarches de Theonte.
Car enfin, leur disoit Emilie, s'il manque au rendez vouz, ce sera une marque qu'il n'a regardé l'avanture que comme une galanterie; mais s'il s'y trouve, c'est une preuve incontestable de son amour & de son impatience à lier cette intrigue au mépris de sa foi & de ma tendresse. Dorilas & Theodore la consolerent le mieux qu'ils purent, & la prierent de se tranquiliser jusqu'au denoüement qu'elle avoit imaginé. Cependant Theonte veritablement amoureux, après avoir long tems rêvé à l'inconnuë, ne voulant rien negliger de ce qui pouvoit lui temoigner son empressement, se fit habiller superbement sans rentrer dans l'appartement d'Emilie, & se rendit aux Theatins une heure avant celle qu'on lui avoit donnée. L'espion de Dorilas étoit dèja en campagne, & le suivit de telle sorte qu'il fut instruit de toutes ses ac-

tions.

tions. Theonte chercha ſon inconnuë dans toutes les Chapelles, ſes yeux examinerent avec ſoin les Dames qui y étoient & celles qui y entroient ; & n'en voyant aucune qui eût l'air ni la taille de la belle Eſpagnole, il parut conſterné, cependant croyant toujours qu'elle viendroit, il reſta dans cette Egliſe juſqu'à une heure ; enfin perdant tout eſpoir il en ſortit. Comme il alloit monter dans ſon Caroſſe un de ſes amis l'aborda & l'eſpion de Dorilas entendoit que le bal étoit encore ordonné pour le ſoir dans la même maiſon du jour precedent. Theonte ſe flattant que l'inconnue y viendroit, promit à ſon ami de s'y rendre. Comme on avoit borné là la commiſſion de l'eſpion, lorſqu'il eut appris ce que Theonte devoit faire le ſoir, il ne s'embarraſſa plus du reſte, vint rendre compte à Dorilas de ce qu'il avoit vû & entendu.

C'en fut aſſez pour Emilie ; & ne doutant plus de ſa paſſion elle en prit une nouvelle reſolution ſur

ce qu'elle avoit projetté. Theonte dîna chez lui, mais enseveli dans une tristesse profonde, il ne dit pas un seul mot, il y resta jusqu'à six heures du soir en se promenant en long & en large & dans une perpetuelle agitation ; enfin il sortit. Emilie, Dorilas & Theodore souperent ensemble ; & quand l'heure du bal fut arrivée, Emilie se fit habiller comme la veille en leur presence ; elle leur parut veritablement si belle sous ce deguisement, qu'ils pardonnerent presque à Theonte son infidelité. La trop delicate Emilie qui n'étoit pas en état de gouter la raillerie sur cet article, se hâta de la faire cesser en les quittant & s'étant renduë au bal, elle y apperçut Theonte retiré dans une embrâsure de fenêtre, tristement appuyé sur une table de marbre, & dans la posture d'un homme accablé de douleur.

Elle en fut touchée, & s'étant avancée vis-à-vis de la glace qui étoit au-dessus de la table qui lui servoit d'appui, comme pour se regar-

regarder. Quoi ! Theonte, lui dit elle, eſt-ce ainſi qu'un homme de votre âge doit être au bal ? Ciel quel changement vit-elle à ſes paroles, ſon époux morne, triſte & les yeux baiſſés, ne l'eut pas plûtôt entenduë, que ſe levant avec précipitation & courant l'aborder avec des yeux brillans & d'amour & de joye : Cruelle, lui dit-il, n'accuſez que vous de l'état où je ſuis, puis-je prendre aucun plaiſir où je ne vous vois pas ? Grand Dieu quelle funeſte matinée m'avez-vous fait paſſer ! Il alloit pourſuivre, lorſqu'Emelie voyant que ſes tranſports l'emportoient ſur la prudence, lui ſerra la main en lui faiſant ſigne de ſe taire. Theonte obéit ; & la conduiſant où l'on danſoit, elle fut encore l'objet des loüanges, de l'admiration & de la curioſité de toute l'aſſemblée. Mais Theonte jaloux de ſa conquête ne la quitta plus de la ſoirée ; & la foulle des Maſques lui laiſſant la liberté de la tirer en particuliere, il la mena dans le cabinet qui avoit déja

fervi à leur premier entretien, & là s'abandonnant à fon amour, il fe jetta à fes genoux en lui reprochant tendrement la peine qu'elle lui avoit fait fouffrir, le trouble dont il avoit été agité toute la nuit; & finit l'affurant qu'il aimoit mieux mourir que de vivre dans une telle fituation, en la conjurant de fe faire connoître, & de lui donner les moyens de la voir & de l'adorer fans avoir recours au deguifement.

Emilie s'excufa fur de faux prétexte d'avoir manqué au rendez-vous. Il m'eft auffi fâcheux qu'à vous, continua-t elle, de ne pouvoir écouter les affurances de votre amour que fous un mafque, mais telle eft ma deftinée; ce déguifement m'eft abfolument néceffaire fi je veux être toujours aimée de vous, puifque je fuis certaine de perdre votre cœur en me decouvrant à vos yeux: non que je fois fans beauté; je ne fuis pas affez vaine pour me vanter, mais je ne fuis pas affez aveugle auffi pour ne pas connoître que je puis ai-

aller de pair avec beaucoup d'autres qu'on admirent; cependant mon cœur m'annonce le plus grand des malheurs, si j'ai la foiblesse de vous apprendre qui je suis.

L'amoureux Theonte ne comprenant rien à ce discours, lui fit mille sermens de l'aimer toute sa vie telle qu'elle pût être; que ce n'étoit point son rang ni la beauté de son visage qui lui avoient acquis son cœur, puisqu'il ne les connoissoit pas; que son amour n'avoit pris naissance que sur les graces & les charmes de sa personne & de son esprit; que rien au monde ne pouvoit le detacher d'elle, & qu'il n'étoit point de preuves qu'il ne fut prêt à lui en donner.

Hé bien, lui repondit-elle en soupirant, demain vous serez content, s'il est vrai que vous puissiez l'être en me voyant. Trouvez-vous à huit heures du soir sur la terrasse des Thuileries, on ira vous y chercher de ma part, & l'on vous conduira chez moi; j'ai de si grandes mesures à garder, que je ne puis

agir

agir avec trop de myſtere. L'impatient Theonte fit ſes efforts pour l'obliger à ne pas attendre au lendemain, mais il ne put la faire changer de reſolution ; & cette belle femme le quitta en l'aſſurant qu'elle feroit plus exacte à ce rendez vous qu'à l'autre. Il voulut la ſuivre, mais elle lui défendit ſi poſitivement, qu'il n'oſa lui deſobeïr, ainſi elle ſe retira chez elle comme la veille ſans accident. Elle trouva Theodore & Dorilas dans ſon appartement, à qui elle rendit compte de tout en fondant en larmes.

C'en eſt fait, leur dit elle, Theonte eſt perdu pour moi. Une avanture de bal l'entraîne ; un inconnuë l'enflâme ; il eſt prêt à tout hazarder pour l'aimer, l'adorer & la ſervir ; & lorſqu'il verra que c'eſt Emilie, tout cet amour diſparoîtra, & je ne ferai plus que l'objet de ſa haine & de ſon mépris.

Non, non, lui repondit Theodore, ſi Theonte eſt veritablement amoureux, il ne ceſſera point de

l'être en vous connoiſſant; peut-être même falloit-il cette avanture pour lui déſiller les yeux ſur ce que vous vallez, & determiner ſon cœur en votre faveur. Vous me flattez, reprit Emilie, & je ſouhaite ardemment que vous penſiez juſte. Cependant s'il ne faut que de la douceur, de la raiſon & beaucoup de tendreſſe, je ſuis ſure de reuſſir; ce ſont les ſeules armes que j'employerai contre mon infidele, & ſi je ne puis parvenir à toucher ſon cœur, une éternelle retraite ſera mon partage.

Dorilas & Theodore employerent toute leur éloquence pour bannir cette idée de ſon eſprit; mais ſon parti étoit pris, & rien ne pouvoit l'ébranler. Comme elle leur avoit dit la maniere dont elle vouloit ſe decouvrir à Theonte, Dorilas s'étoit aſſuré de la maiſon d'un de ſes amis dans laquelle il ne logeoit point, quoiqu'elle fut belle & magnifiquement meublée. Il lui en avoit demandée la jouïſſance pour deux jours, ce qu'il lui avoit accordé avec

avec grace. Uu ſeul Concierge y demeuroit, & il eut ordre de laiſſer entrer tous ceux qui viendroient de la part de Dorilas, & de les laiſſer en liberté d'y faire tout ce qu'ils voudroient.

Dorilas donna deux billets d'entré pour cette maiſon à Emilie; l'un pour celle qui devoit y conduire Theonte, & l'autre pour elle quand elle iroit l'y trouver. Tout étant reglé de la ſorte, Emilie les fit retirer, & s'étant miſe au lit, y atendit ſon époux avec ſes agitations ordinaires. Il ne tarda pas à venir, & faiſant la même choſe que la veille, il ſe coucha, ne parla point, dormit peu, & ſe leva de grand matin. Emilie ne fut pas plus tranquille; mais accablée de ſommeil elle ne ſortit du lit que très tard, & fut aſſez ſurpriſe d'apprendre à ſon réveil que ſon époux l'attendoit pour dîner. Elle y fut dans un grand négligé, afin que ſes yeux ne puſſent avoir la liberté de remarquer quelque reſſemblance avec l'inconnuë.

I'

Il parut un peu plus guai que les jours precedens, & croyant Emilie indiſpoſée, à la négligence de ſon ajuſtement, il lui dit que ſa trop grande ſolitude la rendoit malade; qu'elle devoit ſe divertir & faire des viſites. Elle lui répondit que ne goutant nul plaiſir dans les lieux qu'il ne frequentoit pas, elle de pouvoit ſe reſoudre à ſortir de chez elle; où du moins elle avoit la conſolation de s'entretenir de lui avec ſa mere, ſa ſœur, & Dorilas.

Ces paroles qu'elle prononça d'un air tendre & touchant, émurent Theonte & le firent ſoupirer. Il eut même en ce moment une eſpece de remords de trahir une ſi belle femme, en livrant ſon cœur à une autre; mais l'amour auſſitôt étouffant ce ſentiment, il le regarda comme un outrage qu'il faiſoit à ſon inconnuë. Il s'en repentit dans l'inſtant, & pour le reparer, il changea de diſcours, & ſortit de table ſans repondre à ſon aimable femme, qui ſe retira dans ſon cabinet pour cacher ſes larmes.

Ce-

Cependant il y entra le moment d'après, sans sçavoir ce qui l'y conduisoit ; quelque chose l'y attirait malgré lui. Il y fut quelque tems dans une distraction extraordinaire. Emilie s'imaginant que sa presence le gênoit, passa dans l'appartement de Theodore, il l'y suivit sans qu'elle s'en apperçut ; mais elle ne fut pas plutôt assisse, que levant les yeux, elle le vit vis-à-vis d'elle, debout, les bras croisez sur son estomac qui la regardoit attentivement & d'un air de compassion. Elle rougit & detourna ses regards de dessus lui. L'enjouée Theodore, qui remarquoit tous ces mouvemens de part & d'autre, fit un grand éclat de rire.

Cette saillie tira Theonte de son extase ; & sans s'informer de ce qui la causoit, il fit plusieurs tours dans la chambre, badina avec tout ce qu'il rencontra sous sa main, tira sa montre, regarda quelle heure il étoit, chanta, soupira, & sortit. Enfin jamais homme ne parut plus agité ; & les deux sœurs en furent si surprises, qu'elles resterent

terent long-tems á ſe regarder l'une & l'autre, comme pour ſe demander l'explication de ce qu'elles venoient de voir.

Emilie prenant la parole : Que je le plains, dit-elle, & que je me veux de mal de l'avoir mis dans cet état. Pour moi, repartit Theodore, il ne m'inſpire point de pitié ; Pourquoi ne pas aimer d'abord celle qu'il aime aujourd'hui, puiſque ce devoit être la même perſonne ? Je penetre ce qui cauſe ſon trouble ; l'honneur & la raiſon combattent ſa nouvelle flâme ; il a honte de s'être laiſſé vaincre par une inconnuë, tandis qu'il poſſede ce qu'il y a de plus beau dans le monde ; & je ſuis bien trompée ſi ce ne ſera pas un grand ſoulagement pour lui, de trouver ſa femme dans la maîtreſſe qu'il adore. Je le ſouhaite, lui repartit-elle, mais je crains bien que cette avanture n'ait de cruelles ſuites pour moi. Ces deux belles femmes paſſerent la journée dans de ſemblables diſcours ; & lorſque huit heures furent ſonnées, Emilie ſe fit habiller

ler magnifiquement, n'oubliant rien dans sa coëffure & dans son ajustement de tout ce qui pouvoit rehausser l'éclat de ses charmes; elle mit un masque, & se rendit à la maison de l'Ami de Dorilas, accompagnée d'une de ses femmes en qui elle avoit le plus de confiance; ensuite l'ayant instruite de ce qu'elle devoit faire, elle l'envoya chercher Theonte qui étoit depuis long-tems sur la terrasse des Thuileries, très-impatient de ne voir paroître personne de la part de son inconnuë. L'adroite Ambassadrice d'Emilie l'eut pas plûtôt apperçû, qu'elle fut à lui, Elle étoit si fort envelopée dans ses coëffes, & contrefit si bien sa marche, qu'il n'auroit pas pû la reconnoître quand même son esprit n'auroit pas été aussi loin de la verité.

Elle l'aborda d'un air misterieux; & lui faisant signe de la suivre, elle marcha devant lui; & l'ayant conduit à cette maison, elle le fit entrer dans un superbe salon éclairé de quantité de bougies, & l'y renfer

ferma ſans lui dire un ſeul mot. Theonte étoit agité de tans de differentes penſées, qu'il ne fut pas en état de lui faire rompre le ſilence. Mais lorſqu'il ſe vit ſeul dans le ſalon, le brillant éclat des lumieres & la magnificence des meubles le tirerent de ſa rêverie, jugeant par-là que ſon inconnuë ne pouvoit être qu'une perſonne de condition ; une douce joye tranquiliſa ſes ſens, & s'abandonnant à l'eſpoir de la voir bientôt paroître, il examina avec beaucoup d'attention le beau lieu dans lequel il étoit.

Comme il ne connoiſſoit point le Maître de cette maiſon, & qu'il n'y étoit jamais venu, elle lui fut toute nouvelle, & ne put deviner parce qu'il voyoit, de ce qu'il ignoroit encore. Il y avoit deux portes dans ce ſalon, outre celle par laquelle Theonte étoit entré ; & cet Amant impatient cherchoit où elles rendoient, lorſque l'une des deux s'ouvrit, & fit voir à ſes regards curieux celle qu'il deſiroit avec tant d'ardeur, precedée d'une

ne femme masquée comme elle, qui portoit les flambeaux. Emilie ne fut pas plûtôt entrée, que cette femme sortit, ferma les portes & les laissa seuls. L'amoureux Theonte libre de faire éclater ses transports, se mit d'abord aux genoux de son inconnuë, qui s'étant assise sur un canapé d'un air inquiet & timide, lui fit croire que sa pudeur allarmée d'une pareille demarche en étoit la cause. Mais en effet la belle Emilie étoit si tremblante de crainte, qu'à peine pouvoit-elle respirer.

Tandis qu'elle cherchoit à se rassurer, Theonte s'étant saisi d'une de ses mains qu'elle avoit degantée, & d'une beauté sans pareille, y impriment des baisers tout de flâmes en la conjurant d'ôter ce masque importun qui le privoit de joüir de tout son bonheur. Il m'est plus favorable que vous ne pensez, lui dit-elle enfin, & je ne me suis si long-tems cachées à vos yeux, que dans l'apprehention de vous perdre en me montrant. Oüi Theonte, continua-t-elle en son-

ſoupirant, votre amour eſt ſi fort neceſſaire à mon repos, qu'il faudra que je meure de honte & de douleur ſi je viens à vous deplaire en me decouvrant tout à fait. Je vous l'ai deja dit, & je vous le repete ; vous m'avez vuë cent fois ſans déguiſement, & je n'ai pu vous plaire ; je ne dois la felicité de m'entendre dire que vous m'adorez, qu'au maſque que vous me preſſez d'ôter, & ç'en eſt aſſez pour me faire craindre une funeſte retour.

Le paſſionné Theonte, qui ne concevoit rien à cet excès de delicateſſe, l'aſſura que c'étoit l'offenſer que de juger ſi mal du caractere de ſon amour, & lui proteſta que quand elle ne ſeroit pas même auſſi belle qu'elle paroiſſoit être, il ne ceſſeroit point de l'aimer, & qu'il lui ſeroit fidele juſqu'au tombeau. Et ſi je vous convainquois d'infidelité, lui repartit-elle, ſi je vous prouvois en me demaſquant que vous croyez m'aimer, & qu'en effet vous en aimez une autre, que diriez-vous ?

Theonte alors extrêmement ſurpris d'une telle énigme, & voulant abſolument ſortir de l'embarras où l'on le mettoit, redoublant ſes ſupplications : Je ne comprend rien, Madame, lui dit-il, à tout ce myſtere, je ſuis ſûr de ne vous avoir fait aucun infidelité, vous ſeule poſſedez mon cœur, ma conſtance égale, mon amour, & c'eſt vouloir me faire expirer à vos pieds, que de prendre un ſemblable prétexte pour vous derober à mes regards. Ah! puiſque vous m'aimez adorable perſonne, ajouta-t-il avec tranſport, de grace n'employons point de ſi doux momens en reproches injuſtes & ſuperflus, & tenez votre promeſſe au plus amoureux de tous les hommes.

Hé bien, vous le voulez, lui repondit-elle, d'une voix languiſſante, je vais vous ſatisfaire mais, Theonte, n'accuſez que vous ſeul du trait que je vais vous porter. En achevant ces mots elle ôta ſon maſque, & fit briller à ſes regards cette beauté vive & touchante

chante, qui jufques-là n'avoit pu le rendre fenfible, Ciel, que devint ce volage époux en reconnoiffant Emilie! Il étoit à fes pieds lorfqu'elle fe découvrit, il y refta comme immobile, les yeux attachez fur elle avec un étonnement difficile à decrire & fans pouvoir prononcer une parole. La charmante Emilie n'étoit pas dans une fituation moins cruelle; cependant rompant le filence la permiere: Je l'avois bien jugé, lui-dit-elle en laiffant couler quelques larmes, que vous cefferiez de m'aimer, dès que vous me connoîtriez; mais, Theonte, remettez-vous du trouble où je vous vois, ne craignez ni ma colere, ni mes reproches; je vous aime, & ma tendreffe l'emporte fur tout ce que je pourrois vous dire, je fens même que ce n'eft qu'à moi de me juftifier d'une fi trifte avanture; les motifs en font renfermez dans mon amour & votre indifference, j'en ai voulu fçavoir la caufe. Mon malheur a voulu que je vous aye infpiré fous le mafque

une ardeur que ſix mois d'union n'ont pu faire naître ; cependant j'étois reſoluë de vous laiſſer ignorer quelle étoit l'Eſpagnole ; & de la ſouſtraire pour toujours à vos yeux ; mais l'excès de votre inquietude, le trouble de votre ame, vos ſoupirs, & votre melancolie m'ont forcée à cette demarche pour vous guerir de votre paſſion, aux depens même de mon bonheur.

Après cette declaration & la certitude où je ſuis de ne pouvoir poſſeder votre cœur, ne vous offenſez pas ſi j'oſe m'en punir en vous delivrant pour jamais d'un objet qui vous eſt odieux ; pardonnez mon imprudence à la violence de mon amour, elle peut vous irriter, mais elle ne doit pas m'arracher votre eſtime. Adieu, Theonte, continua-t-elle en ſe levant comme pour s'en aller, rappellez votre tranquillité puiſque vous ne me reverrez plus. Arrêtez, Emilie, s'écria l'éperdu Theonte en la retenant par ſa robe, joüiſſez à longs traits de ma honte & de votre victoire. A ces mots ſon viſage ſe cou-

couvrit de larmes ; & l'obligeant à reprendre ſa place ſans vouloir ſe lever de ſes genoux, il les embraſſoit avec des tranſports de joye & de douleur tout à la fois, qui empêchoient la tendre Emilie d'en demêler la verité.

Mais que la ſource en étoit avantageuſe pour elle ! En effet ce coupable innocent n'eut pas plûtôt reconnu Emilie, qu'étonné que tant d'attraits ne l'euſſent pas frappé, que l'amour qui s'étoit emparé de ſon cœur lui deſilla les yeux ; perſuadé qu'il ne pouvoit rien aimer de plus parfait, il ſe ſentit enchaîner pour jamais. Et tandis qu'elle parloit, la grace avec laquelle elle s'exprimoit, ſa moderation, ſa ſageſſe en s'accuſant elle-même, & la grandeur de ſon amour pour lui, dont elle lui donnoit une preuve ſi delicate, acheverent de le vaincre entierement. Et lorſque ſon ame ſe fut un peu calmée :

Non, ma chere Emilie, je ne m'en dedis point, continua-t-il, vous ſeule êtes l'objet de mon ar-

deur ; mes yeux vous connoiſſoient, mais mon cœur ne vous connoiſſoit pas encore ; ce n'étoit pas à des regards incertaines & volages à juger de ce que vous valez, ce n'étoit qu'à mon ame que ce jugement étoit reſervé. Le voile dont votre heureux deguiſement avoit couvert mes yeux étoit ſans doute neceſſaire pour éclairer mon cœur ſur le prix du treſor que je poſſede ; ceci n'eſt point un effet du hazard, je le regarde comme un coup du Ciel pour me faire rentrer en moi-même & mettre le comble à ma felicité. Oubliez donc, chere Emilie, mes égaremens, ou ſi vous vous en ſouvenez, que ce ne ſoit que pour vous rappeller le moment fortuné ou vôtre amour & vôtre ſageſſe ont fait d'un époux volage le plus tendre & le plus fidele de tous les hommes.

Qui pourroit exprimer ici la ſurpriſe, la joye & les tranſports d'Emilie ? Elle croyoit rêver, ſon bonheur lui paroiſſoit trop grand pour être réel ; elle embraſſoit

Theonte, lui baignoit les mains de ses larmes, & se seroit même jettée à ses pieds pour lui rendre grace s'il ne l'en eut pas empêchée. Enfin cet époux devenu amant, lui repeta tant de fois les assurances d'un amour tendre, solide & durable, que ne pouvant plus en douter elle se livra à toute sa felicité. Pour Theonte, il sentit en ce moment qu'un peu d'amour dans l'hymenée, sur tout lorsqu'on possede un objet qui le merite, y donne des douceurs qu'on ne peut goûter ailleurs sans peine & sans remords. Les deux époux reünis voulant rentrer ensemble chez eux, envoyerent chercher leur équipage. Dans l'espace du chemin la belle Emilie instruisit Theonte de tout le secret de son stratagême, y mêlant adroitement ses craintes, ses douleurs & ses tendres reflexions. Son époux enchanté n'en devint que plus amoureux. Ils arriverent dans leur maison, & Theonte donnant la main à sa charmante femme, la conduisit comme en triomphe à

ſon appartement, ou Dorilas & Theodore l'attendoient depuis long-tems.

Enfin je vous la remene, leur dit-il en riant, mais avec un cœur de plus; puiſqu'elle a ſi bien ſçû captiver le mien, que rien au monde n'eſt capable de le faire changer. Ce diſcours & la joye qui brilloit dans les yeux d'Emilie ayant inſtruit Theodore d'une partie de la verité, elle ſe jetta dans les bras de ſon frere pour lui temoigner ſa ſatisfaction; Dorilas en fit de même, & tous deux feliciterent Emilie d'une maniere à lui prouver l'interêt qu'ils prenoient à ce qui la regardoit. Et depuis ce jour jamais époux ne fut ſi tendre, ſi prevenant & ſi fidele que Theonte, qui après avoir été le modele de l'inconſtance, devint l'exemple de tous les maris.



L'HEU-



L'HEUREUSE TEMERITÉ.

XVII. NOUVELLE.

QUoique la Ville d'Athenes ait été le théâtre des grandes actions, l'école de l'éloquence & la republique des hommes illustres, elle n'en a pas été moins sujettes aux loix de l'amour ; ces Heros n'en ont pas été moins exempts des foiblesses humaines, ces fameux Portiques n'ont pas toujours servi aux leçons d'un au-

ſtere Philoſophie; Alcibiades, Pericles & Socrates en ſont des exemples inconteſtables. Si l'amour tenoit ſon empire au milieu de tant de vertus, il faut convenir auſſi que ce n'étoit ſouvent que pour les mieux faire éclater, & que l'heroïſme ſuivoit de ſi pres les mouvemens de cette paſſion dans le cœur de ces ſages Grecs, qu'elle ſervoit plûtôt à relever leur courage qu'à l'amolir.

Quelle grandeur d'ame & quelle Majeſté ne remarque-t-on pas dans la reponſe d'Alcibiades, lorſqu'après avoir été trop favoriſé de la Reine de Sparte, il apprit à ſon retour dans Athenes que cette Princeſſe avoit mis au jour le fruit de ſa coupable flamme, & qu'enſuite les Ambaſſadeurs d'Agis étant venus ſe plaindre de l'affront dont il l'avoit couvert: Je croyois, leur dit-il froidement, que vous veniez me rendre grace de vous avoir donné un Heros de ma race. C'étoit par de ſemblables traits que ces hommes illuſtres faiſoient ſervir leurs foibleſſes à rehauſſer

l'éclat de leurs belles qualitez ; & ce fut une reponſe preſque auſſi hardie qui fit triompher l'amour de la haine & de la vengeance, & qui d'un jour de triſteſſe & de douleur en fit un de joye & d'allegreſſe.

Piſiſtrates, Général des Atheniens & rigide obſervateur de leurs loix, avoit un fils nommé Hippias & une fille appellée Elipſée. Hippias marchoit ſur les traces de ſon pere par ſa ſageſſe & par ſa valeur, & la jeune Elipſée faiſoit l'ornement & l'admiration d'Athenes par ſon éclatante beauté & les charmes de ſon eſprit. Piſiſtrates les regardoit tous deux comme les ſoutiens de ſa gloire & de ſon autorité : Hippias pouvant parvenir ainſi que lui aux premieres Charges de ſa Republique, & la belle Elipſée lui donner un gendre capable de ſoutenir & d'effectuer les projets qu'il formoit chaque jour pour la grandeur de la Patrie, & peut-être pour la ſienne en particulier.

Mais l'Amour qui ne ſe regle pas ordinairement ſur les volontez des

peres, avoit déja diſpoſé du cœur d'Elipſée. Elle étoit trop belle pour qu'il laiſſât ſa deſtinée au pouvoir de la politique ou de l'ambition; & pour mieux ſe l'aſſujettir, il choiſit entre la brillante jeuneſſe d'Athenes celui qu'il en crut le plus digne. Traſimedes, jeune guerrier iſſû d'un ſang illuſtre & qui poſſedoit toutes les qualitez qui forment les Heros, fut l'objet dont ce Dieu ſe ſervit, pour ranger Elipſée ſous ſon obeïſſance. Cette charmante Athenienne n'avoit que dix-huit ans; Traſimedes n'en avoit que ving-deux, Hippias & lui s'aimoient dès leur plus tendre enfance, & ſe voyoient trop aſſiduëment pour qu'Elipſée pût ſe defendre de paroître à ſes yeux, & Traſimedes ne pût ſoutenir leurs regards ſans être brulé des feux dont ils brilloient.

La fille de Piſiſtrates ne fut pas longtems à s'aperçevoir du trouble qu'elle avoit jetté dans l'ame de Traſimedes. La ſecrete inclination qu'elle ſe ſentoit pour lui l'ayant éclairée ſur les ſentimens qu'elle

qu'elle lui avoit inſpiré , elle reconnut ſans peine qu'elle en étoit adorée , & qu'elle n'étoit pas inſenſible à cette adoration. Comme cette conquête lui paroiſſoit digne d'elle de toutes façon , elle ſe livra ſans crainte à ſon penchant. Cependant ne voulant pas ceder ſitôt à ſon vainqueur , elle ſçut ſe contraindre aſſez pour lui cacher ſes favorables diſpoſitions juſqu'à ce qu'elle fut aſſurée qu'elle en étoit aimée autant qu'elle le deſiroit. Ce moment ne tarda pas : Traſimedes étoit trop amoureux pour garder toujours le ſilence ; mais quoiqu'il ne doutât point de l'amitie d'Hippias , & de l'eſtime de Piſiſtrates , il crut devoir s'inſtruire des ſentimens d'Elipſée avant que de leur declarer les ſiens.

D'ailleurs Hippias affectoit une ſeverité dans ſes mœurs qui lui faiſoit craindre d'en faire ſon confident. Ainſi pour ne rien hazarder ſans le conſentement de l'objet de ſa flâme. Il ſe reſolut de rendre le langage de ſes yeux ſi fort intelligible , que ſa bouche n'eut preſ-

que plus rien à dire. Cette maniere de s'énoncer lui reuſſit de telle ſorte, que la belle Elipſée parvint bientôt à ne rien ignorer de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. L'attention qu'elle donnoit à cette étude lui rendit dans peu aſſez ſçavante pour s'expliquer de même ; & ces deux Amans aſſurez par leurs tendres regards d'une ardeur mutuelle, ne ſongerent plus qu'à trouver l'occaſion de ſe la declarer de vive voix. Traſimedes, comme le plus amoureux & le moins timide, la chercha avec tant de ſoin, qu'Elipſée n'auroit pu l'éviter quand même elle en auroit eu l'intention.

Toutes les Dames d'Athenes ayant deſiré de s'aſſembler pour faire une promenade generale au Port de Pirée, pour ſe donner le plaiſir de voir & d'admirer le nombre prodigieux de Galeres dont il étoit rempli, Piſiſtrates, comme General offrit de les y regaler. La partie fut acceptée avec joye. Comme la jeuneſſe Athenienne faiſoit aſſiduement ſa cour à Piſiſtrates, in-

ſtruite

ſtruite de cette eſpece de fête, elle ſe fit un honnenr d'y paroître avec magnificence, & de lui aider à recevoir les Dames; & comme Elipſées étoit à leur tête, étant fille du General, Traſimedes ne fut pas des moins empreſſez à s'y faire remarquer.

Le hazard même le favoriſa. Hippias ayant voulu lui temoigner une diſtinction particuliere, en obligeant Piſiſtrates de le choiſir pour donner la main à ſa ſœur, les autres Dames ayant chacune un conducteur attaché à leurs pas, ce tendre Amant profita de cet heureux inſtant en homme qui l'attendoit avec impatience; & ſans m'engager à decrire cette promenade, qui toute galante qu'elle fut, n'eut rien d'interreſſant que dans ce qui ſe paſſa entre Elipſée & Traſimedes, je me contenterai de rapporter qu'après que cette illuſtre Compagnie eut ſatisfait ſa curioſité en viſitant les principales Galeres, chacun s'étant diſperſé ſelon ſon goût ou ſelon ſon deſſein, Thraſimedes feignant de vouloir

faire

faire remarquer à la belle Elipsée des choses singulieres dans une des Galeres, l'y fit monter suivie de si peu de monde, qu'il eut tout le tems necessaire à son intention. La fille de Pisistrates s'en douta, mais n'en faisant rien connoître, elle se laissa conduire. Lorsque Trasimedes se vit hors de la portée des yeux de ceux qu'il craignoit d'avoir pour temoins, aprés qu'il eut employé quelques momens à lui montrer ce que la Galere renfermoit de plus digne d'attention, & qu'elle l'eut remercié des instructions historiques qu'il lui donnoit sur chaque chose: il est des faits, lui dit-il, encore plus interressans dont je souhaiterois vous instruire, mais, charmante Elipsée, la crainte qu'ils ne vous plaisent pas autant que ceux dont je viens de parler, m'empêche de vous les apprendre. Il me semble, repondit-elle, que vous m'avez dit tout ce qui concerne cette Galere; cependant comme je suis curieuse, si vous avez quelque trait nouveau sur le même sujet

jet à me conter, je ſuis prête à l'entendre.

Ce que j'ai à vous apprendre. belle Elipſée, lui repondit-il, n'a de rapport à cette Galere que parce que j'ai bonheur d'y être avec vous; c'eſt un ſecret dont perſonne n'eſt encore inſtruit. Enfin, continua-t-il en la regardant tendrement, c'eſt l'ardent amour dont je brule pour vous; c'eſt le reſpect dont cet amour eſt accompagné, & c'eſt le violent deſir de ne vivre & de ne mourir que pour vous. Il ceſſa de parler; & quoique la fille de Piſiſtrates s'attendît à cette declaration, elle ne laiſſa pas que d'en rougir, & baiſſant modeſtement les yeux: Je ne croyois pas, lui repondit elle, que Traſimedes fut auſſi temeraire que ſçavant; mais puiſque je me ſuis moi-même expoſée à l'ecouter, je veux bien ne l'en pas punir. A ces mots l'ayant quitté pour ſe joindre au reſte de la compagnie, elle lui ôta le moyen de l'entretenir en particulier le reſte de la journée. Mais leurs yeux ſe ren-

con-

contrerent ſi ſouvent, & ceux d'Elipſée avoient tant de douceur, & parloient à Traſimedes un ſi tendre langage, qu'il ne put s'empêcher de s'abandonner à l'eſpoir d'être aimé. En effet depuis ce moment il profita avec tant de ſoin de tous ceux qui ſe preſenterent, & l'accoutuma de telle ſorte à l'entendre parler de ſa flâme, & lui en prouva ſi facilement l'ardeur, qu'il parvint à lui faire avouer qu'elle y étoit ſenſible. Alors une douce intelligence unit ſi bien leurs cœurs, qu'il ſembloit qu'un ſeul les animoit.

Cependant Traſimedes impatient de mettre le comble à ſon bonheur, & ſe flattant qu'Hippias étoit trop ſon ami pour s'y oppoſer, ayant obtenu d'Elipſée la permiſſion de lui decouvrir leur tendreſſe reciproqne, le conduiſit un jour ſous les portiques d'Athenes à l'heure où les Philoſophes en ſortoient, pour l'entretenir avec plus de liberté. Lorſqu'ils y furent arrivez, Hippias croyant être ve-

nu

nu trop tard, mon cher Thrasimedes, lui dit il en souriant, si vous m'avez amené pour entendre quelque beau discours ou quelque sçavante dispute, il faudra que vous seul en soyez l'auteur, puisque ceux qui pouvoient nous donner ce plaisir, vous ont laissé le champ libre. J'ai veritablement un discours à vous faire digne de votre attention, lui repondit-il serieusement, & je n'ai choisi ce moment que pour n'être entendu que de vous; pour la dispute il faudra que ce soit vous qui la commenciez, n'ayant pas dessein d'être contraire à vos sentimens, à moins que vous ne le soyez à ceux que je vais vous declarer. Hippias qui comprit à l'air dont il parloit, qu'il s'agissoit de quelque chose d'importance, le pria de s'expliquer, en l'assurant qu'il se feroit toujours une douce loi de se conformer à ses intentions.

Une semblable promesse reprit Trasimedes, est fort capable de calmer le trouble de mon ame; mais,

mais, Hippias, ce n'eſt pas aſſez, il faut me la tenir, & me rendre le plus heureux de tous les hommes, en portant Piſiſtrates à m'accorder la belle Elipſée. Ses charmes ont triomphé de ma liberté. Ma félicité eſt attachée à ſa poſſeſſion, & ma vie à la ſienne; & c'eſt ſur votre amitié que j'ai compté, mon cher Hippias, pour me faire obtenir le conſentement de Piſiſtrates ; la charmante Elipſée n'attend que ſon aveu & le vôtre pour ſe déclarer en ma faveur. Mais quoi, continua-t-il, en voyant qu'il ne lui repondoit rien, vous gardez le ſilence, vous changez de viſage ! Vous repentez-vous deja de la parole que vous m'avez donnée ?

Non, repartit froidement Hippias, mais je vous avoüe que je ſuis ſurpris que vous aimiez ma ſœur ; qu'elle ſoit inſtruite de votre amour, & que je n'en ſçache rien. Je meritois bien cette marque de confiance, & j'aurois pû vous donner des avis utiles, d'autant plus que je prevois de grandes difficul-

tez

tez dans votre entreprife, Pififtrate ayant des vûës très-differentes pour l'établiffement d'Elipfée; il me les a communiquées, je les ai approuvées, & je ne puis lui faire d'autres propofitions fans m'expofer à fon couroux ; cependant, Trafimedes, je vous y fervirai de tout mon pouvoir, n'en doutez point; mais fongez à ne me pas rendre refponfable de l'évenement.

Ce difcours prononcé d'un air grave & fevere ayant fait croire à Trafimedes que l'amitié d'Hippias avoit des bornes moins étenduës qu'il ne l'avoit efperé, il en fut penetré de la plus vive douleur, & fans l'excès de fon amour pour la fœur, le frere auroit éprouvé celui de fon reffentiment. Mais fon refpect pour Elipfée l'emportant fur toutes chofes, il fe contraignit, & repondant à Hippias avec la même froideur: Je fçai, lui dit il, qu'il n'eft point de parti où la fille de Pififtrates ne puiffe pretendre, & qu'il n'eft point d'hommes dignes de la poffeder; mais

mais puiſqu'il faut que le choix tombe ſur un, je me flatte qu'il n'en eſt point de qui la naiſſance & l'amour mérite mieux la preference.

Hippias lui repartit ſans s'émouvoir, que Piſiſtrates le connoiſſoit ; qu'il trouveroit ſans doute que ſa recherche lui feroit honneur, mais que cela ne ſuffiſoit pas pour l'approuver. Comme Traſimedes étoit violent, & que cette converſation ſe faiſoit d'un ton à la rendre trop ſerieuſe, il fut aſſez prudent pour la terminer promptement, en aſſurant Hippias, que quelque fut ſon ſort, il ne ceſſeroit jamais de le regarder comme le frere d'Elipſée, & le quitta le cœur rempli du plus cruel deſeſpoir.

Hippias ne fit aucun effort pour le retenir. Picqué du myſtere qu'Elipſée lui avoit fait de cet amour, & qu'ils euſſent formé leur tendre intelligence ſans le conſulter, il reſolut de les en punir en feignant de leur être contraire, cependant de travailler fortement à leur bonheur. Ce jeune Grec étoit

toit orné de mille vertus & se connoissoit trop bien en merite, pour ignorer celui de Thrasimedes ; il l'aimoit veritablement, & fut charmé dans le fond de son ame qu'il eut dessein de s'allier à sa famille, Et quoiqu'il sçut effectivement que l'amqition de Pisistrates destinoit Elipsée à celui de la Rebuplique qni seroit le plus capable de s'agrandir, Thrasimedes lui paroissoit si digne de remplir cette esperance, non-seulement par sa naissance qui étoit illustre, mais encore par ses qualitez personnelles qui le rendoient cher à la Republique & le mettoient en passe de parvenir dans peu aux plus hautes dignités de l'Etat, qu'il n'hésita point à tout tenter pour obliger Pisistrates à l'accepter pour gendre; affermi dans cette resolution, il quitta les portiques & se reddit chez lui.

Tandis qu'il formoit des projets ii favorables à ces tendres Amans, Thrasimedes trompé par lee apparences, & se croyant le plus malheureux de tous les hommes,

mes, trouva le moyen d'inſtruire Elipſée de l'entretien qu'il avoit eu avec Hippias. Cette belle fille en fut auſſi touchée que ſon amant, jugeant bien des ſentimens de ſon pere par ceux de ſon frere; mais malgré ſa tendreſſe pour Thraſimedes, ſa vertu la ſoumettant à l'obeïſſance qu'elle devoit à Piſiſtrates, elle ne fit voir qu'une partie de ſa douleur; & regardant Thraſimedes avec plus de fermeté qu'il n'en eut deſiré: Je ne vous ait point caché, lui dit-elle, combien vos ſoins m'étoient agreables, ni le progrès qu'ils ont fait dans mon cœur: cependant, cher Thraſimedes, n'eſperez pas que me livrant au doux penchant qui m'entraîne vers xous, je faſſe nulle reſiſtance aux volontez d'un pere; je vous aime, mais ma gloire m'eſt encore plus chere: ainſi ce que Piſiſtrates voudra prononcer ſur mon ſort ſera un arrêt irrevoquable, que je ſubirai avec autant de reſpect que da douleur; & tout ce que je puis, c'eſt de prier les Dieux que cet arrêt ſoit conforme à nos vœux.

L'a-

L'amoureux Trasimedes se croyant abandonné de toute la nature, puisqu'il trouvoit dans son amante presque autant de froideur que dans son ami, entra dans un desespoir qui tenoit de la fureur; & ne se possedant plus il se jetta aux pieds d'Elipsée, la conjurant d'avoir moins de sagesse & plus d'amour, lui representant qu'elle s'étoit liée à lui pour jamais par les sermens de fidelité qu'ils s'étoient faits reciproquement; & son temperament tout de feu se joignant à l'ardeur de sa flame, il la menaça de se tuer à ses yeux, si l'autorité d'un pere l'emportoit sur des promesses aussi sacrées. La belle & sage Elipsée craignant qu'il n'executât un dessein si funeste, employa tout le pouvoir qu'elle avoit sur lui pour calmer ses transports, & lui faisant voir qu'ils se desesperoient tous deux sans nul sujet réel, elle le pria d'attendre le resultat de sa conversation avec Hippias, pour se determiner & prendres d'autres mesurer; & par son esprit & sa douceur elle sçut si

bien rappeller ſa raiſon, qu'elle parvint à le rendre tranquille. Confus de ſon emportement & rempli d'admiration de voir tant de prudence & de retenuë dans une perſonne de ſon âge, il mit autant de tems à lui demander pardon de ſes violences qu'il en avoit paſſé à lui faire des reproches.

Les touchantes expreſſions que lui fourniſſoit ſon amour, & la grace dont toutes ſes actions étoient accompagnées, firent plus d'impreſſion ſur le cœur d'Elipſée que ſa fureur & ſon deſeſpoir elle s'attendrit, & laiſſant couler ſes larmes : Traſimedes, lui dit-elle, vous m'êtes mille fois plus cher que vous ne penſez, rendez juſtice à ma tendreſſe, & quelque ſoit notre deſtin ſoyez ſûr qu'elle me ſuivra juſqu'au tombeau. Ces paroles remirent entierement Traſimedes, & ces deux amans ſe ſeparerent plus enchantez que jamais l'un de l'autre. Cependant Hippias voulant ſervir promptement ſon ami, ne fut pas

plû-

plûtôt chez lui, que ſçachant Piſiſtrates ſeul, il ſe rendit à ſon appartement. Piſiſtrates l'aimoit, & le traitoit moins en pere qu'en ami, lui confiant tous ſes deſſeins, lui faiſant part de tous ſes projets, & l'inſtruiſant avec ſoin des affaires les plus importantes de la Republique, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à connoître les interêts de ſa Patrie. Comme il ne l'avoit vû de la journée il lui demanda à quoi il s'étoit occupé & d'où il venoit. Hippias lui rendit un compte exact de ſes actions, & finit par ſa promenade avec Traſimedes.

Je loüe le choix que vous faites de vos amis, lui dit alors Piſiſtratés. Traſimedes eſt jeune, mais il eſt vertueux, & quoiqu'il me paroiſſe d'un temperament vif & petulent, d'une humeur entreprenante & hardie, ſes mœurs ſont ſi ſages que je ſuis charmé de vous voir unis; ſi toute notre jeuneſſe étoit de même, Athenes ſurpaſſeroit toutes les villes du monde en grands hommes. Cet éloge

ayant fait croire à Hippias qu'il ne pouvoit trouver une plus belle occasion, il la saisit avec empressement. Trasimedes, lui repondit-il, est trop heureux, Seigneur, que ses vertus vous soient connuës, toute sa felicité étant attachée à l'estime que vous en faite, puisque sçachant ce qu'il merite vous ne serez point surpris qu'il aspire à s'unir à vous par des nœuds éternels en devenant l'époux d'Elipsée; il l'aime & je me suis chargé de vous le declarer, me flattant que vous approuverez une recherche qui ne vous est qu'honorable, & qui peut faire le bonheur de ma sœur.

J'estime Trasimedes, lui repartit Pisistrates, je suis fort aise qu'il soit votre ami, mais je n'ai nul dessein d'en faire mon gendre, & vous me ferez plaisir de le detourner de cette idée: il est trop jeune encore pour songer à de tels engagemens. Vous devez ne vous attacher l'un & l'autre qu'à meriter d'entrer dans les Charges de la Republique, & ne penser à l'hi-

l'himenée qu'aprés avoir rendu vos noms celebres. A l'égard d'Elipſée elle ne ſera jamais le partage que d'un homme capable par ſon âge, ſon experience, ou par ſes importans ſervices de remplir le Generalat. Je ſçai que Traſimedes y peut parvenir tout jeune qu'il eſt ; mais comme il n'a point encore fait d'action qui l'y conduiſe, & que l'on n'en peut juger que ſur l'eſperance qu'il nous en donne par ſes belles qualités, il ne doit s'occuper preſentement qu'à remplir cet eſpoir.

Piſiſtrates fit ce long diſcours avec une gravité qui ne prouva que trop à Hippias qu'il parloit du fonds de ſon cœur, & qu'on ne le feroit pas changer de ſentiment ; cependant pour n'avoir rien à ſe reprocher, il mit en uſage toutes les raiſons qu'il crut les plus propres à le porter à ce qu'il deſiroit ; il lui fit enviſager qu'il étoit dangereux de s'attirer Traſimedes pour ennemi par un refus qui pourroit le porter à quelque extrêmité, qu'il tenoit à tout ce qu'Athe-

nes avoit de plus illuſtre, & que ſa vangeance étoit à craindre. Piſiſtrates écouta ſon fils tranquillement; & lorſqu'il eut fini ſes remontrances : Hippias, lui repondit-il, je vous ai dit mes intentions, apprenez-les à Traſimedes & ne m'en parlez plus.

A ces mots l'ayant quitté ſans vouloir l'écouter davantage, il le laiſſa vivement affligé du coup qu'il étoit obligé de porter aux deux amans, mais il eut bientôt un plus grand ſujet de douleur. Piſiſtrates dès le lendemain de cette converſation conduiſit Elipſée dans le Temple de Minerve, où ſans lui rien apprendre de ce qui s'étoit paſſé, ni du motif qui le faiſoit agir de la ſorte, il lui ordonna d'y reſter juſqu'au moment qu'il jugeroit à propos de l'en tirer.

La charmante Elipſée reçut cet ordre avec reſpect; & ſans vouloir s'informer d'une conduite ſi ſevere, elle marqua une fermeté qui perſuada Piſiſtrates qu'elle ignoroit les ſentimens de Traſimedes;

des, ou qu'elle y étoit indifferente. Mais cette belle fille ne se vit pas plûtôt en liberté de s'abandonner à ses tristes pensées, qu'elle paya par un torrent de larmes la contrainte qu'elle s'étoit faite. Et ne doutant point que sa cloture ne fut une suite de l'entretien de son frere & de son amant, elle accusa le premier de cruauté, & plaignit tendrement le sort du dernier, dont elle sentit vivement la separation: Mais lorsqu'elle eut donné un assez long cours à sa douleur, elle y fit succeder la resolution d'être du nombre des Vierges consacrées à la Déesse, plutôt que de sortir de son Temple pour un autre que pour Trasimedes; & tirant sa consolation de cette pensée, elle ne s'occupa plus que du plaisir de lui donner cette preuve de fidelité.

Tandis qu'elle s'affermissoit dans son dessein, sa retraite faisoit l'entretien de toute la ville d'Athenes; le uns blâmoient hautement Pisistrates, & les autres le loüoient chacun selon ses mœurs & son genie.

La furprife d'Hippias & de Trafimedes fut extrême à cette nouvelle, & cet amant infortuné s'imaginant qu'Hippias n'avoit profité de fa confiance, que pour le deffervir auprès de Pififtrates, il n'eft point de moyen violens dont il ne crut pouvoir ufer pour s'en venger. Mais l'amour arrêtant encore fes transportes, il juge que ce feroit perdre Elipfée pour jamais que d'attaque fon frere, puifque de quelque côté que penchat la victoire, il ne lui feroit pas permis de donner fa foi à celui qui auroit voulu tremper fes mains dans un fang fi pretieux.

Cependant l'excés de fa paffion & celui de fon defefpoir ne lui donnant aucune relâche, il chercha Hippias pour s'expliquer avec lui, & prendre fur fes difcours les mefures les plus neceffaires. Le fils de Pififtrates, qui ne doutoit point de l'état de fon ame en ce moment, le cherchoit auffi pour le confoler & l'inftruire de ce qu'il avoit fait en fa faveur, & cette mutuelle intention ayant adreffé leurs

leurs pas avec ſuccès, ils ſe rencontrerent & s'aborderent avec un égal empreſſement. Hippias qui vouloit éviter des reproches qu'il ne meritoit qu'en apparence, prit la parole le premier : Traſimedes, lui dit-il, en l'embraſſant preſque malgré lui, ne m'imputez rien du malheur qui vous accable; j'ai fait tout ce qu'exigeoit une amitié ſincere, & j'atteſte les Dieux que c'eſt ſans m'avoir conſulté que Piſiſtrates vous enleve Elipſée. Alors ſans lui donner le tems de repondre, il avoüa qu'il avoit été picqué du ſecret de ſon amour, & que la froideur qu'il avoit temoigné la veille n'avoit point eu d'autres cauſes ; enſuite lui détaillant ſa converſation avec ſon pere il lui prouva ſi bien ſon innocence, que ne pouvant plus en douter il ſe jetta dans ſes bras, & lui rendant ſes carreſſes : Mon cher Hippias, lui dit-il, ceſſez de vous juſtifier, moins vous êtes coupable & plus je me trouve malheureux ; car enfin ſi le coup qui me tuë ne fût parti que de votre

colere, j'aurois l'efpoir de l'adoucir ou de fléchir Pififtrates, au lieu que je ne puis me flater d'y parvenir, puifque vous ayant dans mes interêts, tout le pouvoir que vous avez fur lui n'a fervi qu'à mettre le comble à mon infortune.

Je perds Elipfée, & je la perds par l'ordre & la volonté du feul homme de qui je la pouvois obtenir; & par le plus cruel refus il me deshonore, me couvre de honte, & me fait mourir de douleur. Hippias ne s'amufa point à combattre fes regrets; & fçachant que les paffions s'augmentent à proportion qu'elles trouvent de l'oppofition, il entra dans les fiennes avec vehemence, accufa comme lui Pififtrates d'injuftice, & d'aveuglement; & par cette adroite conduite l'ayant reduit à fuivre des mouvemens plus doux, il lui confeille de chercher à gagner le cœur du General par fes foins, fes complaifances, & fur tout par beaucoup de moderation, lui faifant entendre qu'il croyoit que Pififtrates ne s'étoit éloigné de fon al-

alliance, que par la crainte de son temperament boüillant ; enfin il lui persuada d'être le premier à lui parler sur cette affaire, en lui promettant de ne laisser échaper aucune occasion de lui être favorable.

L'amoureux Trasimedes qui ne voyoit alors que ce seul parti à prendre, se rendit aux raisons de son ami. Comme on se flatte toujours, quelque malheureux que l'on soit, un rayon d'esperance calma pour quelque tems ses violens transports, & se resolvant de parler à Pisistrates, il le fit dès le même jour, comme ce General sortoit de l'Areopage, & qu'il se preparoit à rentrer chez lui. Il étoit entouré de toute la jeunesse d'Athenes ; mais Hippias feignant de l'entretenir à voix basse le separa de la foule, & par ce moyen donna à Trasimedes la facilité d'executer son dessein. En effet l'ayant abordé d'un air noble & respectueux : Serois-je assez malheureux, Seigneur, lui dit il, pour que quelques-unes de mes

actions vous eût deplu, & dois-je m'accuser d'être cause que vous privez Athenes de son plus bel ornement, en renfermant la charmante Elipsée dans le Temple de Minerve ?

Trasimedes, lui repondit Pisistrate en lui donnant la main, vos desseins font honneur à ma fille, je vous aime & je vous estime, mais vous êtes encore jeunes l'un & l'autre, les nœuds que vous voulez former demandent plus de reflexions ; dans quelques années d'ici il sera tems d'y songer ; un homme tel que vous se doit entierement à l'Etat, l'amour est audessous de lui ; c'est la gloire, Trasimedes, qui doit guider vos pas, je vous parle comme je ferois à mon fils, & je ne vous donne cette leçon qu'après l'avoir donnée à Hippias ; soyez toujours amis l'un & l'autre, & croyez que je ne ferai jamais rien pour lui, que je ne sois prêt de faire pour vous.

La bonté qui paroissoit dans les yeux de Pisistrates en parlant de

de la ſorte, encouragea Traſimedes; & croyant le toucher en lui peignant l'état de ſon ame, il le fit avec tout le feu dont il étoit animé. Mais le General ſouriant en l'écoutant: Traſimedes, lui dit-il, voilà le langage ordinaire des gens de votre âge, j'ai penſé comme vous autrefois, & vous penſerez comme moi quand vous ſerez au mien; faites enſorte de ralentir un peu cette vive ardeur, tournez-là du côté de la gloire, & comptez ſur moi. A ces mots étant entré accompagné d'une partie de ceux qui l'avoient ſuivi, il le ſalua & le laiſſa dans un état difficile à decrire. Hippias ne voulut point l'abandonner, & s'étant retiré avec lui il paſſa toute la journée à le conſoler. Mais ſon amour étoit trop grand pour ſe conſenter de ſimples raiſonnemens: & tandis qu'Hippias employoit toute ſon éloquence à lui perſuader qu'il n'étoit pas auſſi malheureux qu'il croyoit l'être, il cherchoit dans ſon eſprit des moyens plus prompts & plus certains que les

difcours. Enfin ces deux amis s'étant feparez auffi triftes l'un que l'autre, Trafimedes fe renferma chez lui pour fe livrer à fa douleur, & le fils de Pififtrates fut encore tenter de le toucher. Mais le General fut inflexible; traitant toujours la paffion de Trafimedes de bagatelles & d'emportement de jeuneffe, il fe tint ferme à lui refufer Elipfée. Hippias au defefpoir de ne rien gagner, lui demanda avec vivacité s'il avoit refolu de confacrer fa fœur à Minerve, & s'il ne pourroit plus efperer de la voir.

Pififtrates irrité du ton d'Hippias, lui repondit avec colere que fa fille ne paroîtroit plus que pour le facrifice de Neptune. Hippias moins intimidé du courroux de fon pere, que charmé de l'efperance que ce peu de paroles lui fit concevoir, fe rendit auffitôt chez Trafimedes: Cher ami, lui dit-il, vous reverez Elipfée dans peu de tems, elle eft deftinée pour facrifier au Dieu des Mers; calmez votre douleur &

ne

ne ſongez qu'à rendre ce jour auſſi propice à votre flamme, qu'il le doit être aux Atheniens.

Vous ſçavez que le General au tems du ſacrifice eſt obligé d'accorder la premiere grace qu'on lui demande; ſoyez attentif à cet inſtant, & faites que votre hymen avec Elipſée ſoit le premier Arrêt que ſa bouche prononce. L'amoureux Traſimedes goûta cet avis, il en remercia Hippias; mais comme il craignoit encore les detours de Piſiſtrates, il forma le hardi projet d'enlever Elipſée aux yeux mêmes de tous les Atheniens, en cas qu'il fut refuſé; il n'en dit rien à ſon ami, reſolu d'executer ſon entrepriſe aux depens de ce qu'il en pourroit arriver. Elle lui étoit d'autant plus facile, qu'il commandoit une Galere, & que cette Fête ſe faiſoit ſur la Mer, où toutes les Galeres étoient rangées en batailles & armées comme pour le combat. Le Sacrifice étoit offert à Neptune dans la Galere appellée Sacrée par la fille du General s'il en avoit une, ou par la

plus

plus confiderable d'Athenes, & cet honneur regardoit Elipfée étant la fille de Pififtrates.

Il n'y avoit qu'un mois à attendre pour cette grande ceremonie, & Trafimedes l'employa tout entier à preparer ce qu'il falloit pour ne pas manquer fon projet. Pour le rendre plus certain encore, il affecta de fe confoler peu à peu, & parut enfuite avoir abfolument diffipé fa melancolie; il s'attacha même à faire fa cour à Pififtrates avec affiduité, fans lui parler de fon amour, & d'un air de fatisfaction qui lui perfuada qu'il avoit oublié la belle Elipfée. Trafimedes croyoit cette conduite neceffaire à fon double deffein. Premierement, pour empêcher Pififtrates de fe douter de la demarde qu'il vouloit lui faire, afin qu'il ne put être prevenu par un autre; en fecond lieu, pour qu'il ne penetrât point qu'il avoit pris fes mefures pour enlever Elipfée en cas de refus.

En effet Pififtrates n'en conçût aucun foupçon, & fe laiffa fi bien abu-

abuſer par ce jeune Grec , qu'il eut tout le tems de mettre les choſes au point qu'il les déſiroit. Le moment de cette ſolemnité approchoit , & tous les Commandans de chaque Galere eurent ordre de les tenir prêtes. Les Capitaines de Galeres étoient ſurnommés Trierarchys , & c'étoit par où la jeune Nobleſſe d'Athenes commençoit à ſe faire connoître pour parvenir à de plus hautes dignitez. Il fut donc aiſé à Traſmedes d'armer ſa Galere de façon à pouvoir ſe defendre contre ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon deſſein , ce qu'il fit avec tant de prudence & de ſecret que perſonne n'en eut la moindre idée ; les mouvemens qu'il ſe donnoit n'étant attribuez qu'à la noble ambition de l'emporter ſur les autres par ſes ſoins , ſon zele & ſa magnificence. Hippias qui le voyoit tous les jours, & qui étant auſſi un des Trierarchys s'empreſſoit de ſon côté à remplir ſon devoir , y fut trompé lui-même ; mais Traſimedes qui ne vouloit pas qu'il
le

le crut inconſtant, s'étant apperçu du jugement ſecret qu'il faiſoit de lui, ne lui cachant que ſon projet d'enlevement, lui découvrit la politique que renfermoit ſa conduite avec Piſiſtrates, & lui fit voir tant d'amour pour Elipſée, & une ſi ferme reſolution de mourir plûtôt que de ne la pas obtenir, qu'il en fut touché juſqu'au point de lui promettre de mourir avec lui ſi Piſiſtrates étoit aſſez injuſte pour ne pas couronner une ſi belle flamme.

Cet épanchement de cœur émut celui de Traſimedes, & ſe reprochant d'avoir rien de caché pour un ami ſi tendre, il fut tenté de l'inſtruire de ſon deſſein. Mais un mouvement dont il ne fut pas le maître, lui ferma la bouche au moment qu'il alloit le lui declarer; & jugeant qu'Hippias pouvoit l'aimer aſſez pour lui ſacrifier ſa vie, & non pas ſon honneur qu'il croiroit offenſé par cette action, il ſe condamna au ſilence, & fit ceder ſon amitié aux interêts de ſon amour. Tandis que ces choſes ſe paſſoient,

la

la charmante Elipſée n'étoit pas ſans inquietude: Outre la douleur de ne plus voir Traſimedes, la crainte d'en être oubliée la perſecutoit nuit & jour; & prenant pour indifference le peu de ſoin qu'il paroiſſoit avoir de chercher les moyens de lui donner de ſes nouvelles, elle ſe repentoit à chaque inſtant de ſa tendreſſe pour un ingrat. De quel œil, diſoit-elle, à celle de ſes femmes qu'elle aimoit le plus, le perfide me verra-t-il au jour du Sacrifice? Quelles excuſes trouvera-t-il pour juſtifier ſon peu d'empreſſement? Mais, helas! continua-t-elle, puis-je me flatter encore qu'il voudra s'excuſer? Ne dois-je pas juger de ſon indifference, par celle qu'il temoigne aujourd'hui pour mon abſence? Ha! ſi Neptune exauce mes vœux, il punira l'ingrat de ſa legereté. Ma chere Amiſoclée, ajoutoit-elle en verſant des larmes, que je ſuis malheureuſe!

Amiſoclée, c'étoit le nom de ſa confidente, n'épargnoit rien pour lui prouver qu'elle condam-

noit trop vîte Trafimedes. Qu'auroit-il pu faire, lui difoit-elle ? ce Temple eft impenetrable à tous les hommes : par quelle voye vous pourroit-il écrire, ou chercher à vous voir? Enfin, que fçavez-vous s'il n'attend pas la Fête de Neptune pour vous affurer de fa conftance, & vous rendre temoin de fa douleur. C'étoit par de femblables difcours qu'Amifoclée calmoit les agitations de la tendre Elipfée, & ce fut dans de pareils entretiens qu'elles virent écouler le tems qui les approchoit du jour fi fortement defiré. Il parut enfin ce jour fatal, & Trafimedes ayant mis la derniere main à fon deffein, attendit avec impatience l'inftant de l'executer.

Cette pompeufe ceremonie, qui avoit été publiée dans tout le pays de l'Attique, attira dans Athenes un peuple innombrable ; leur fupetition les portant à croire qu'ils ne pouvoient fans crime fe difpenfer d'être les temoins de cet acte de religion. La veille du jour deftiné à ce facrifice, & qui étoit celui

au-

auquel Pisistrates devoit accorder la premiere grace qui lui seroit demandée au nom de Neptune, Trasimedes se rendit chez lui; le General étoit au milieu d'une brillante Cour, composée de tout ce qu'Athenes avoit de plus illustre. L'amoureux Grec l'abordant avec une grace qui lui étoit particuliere: Je viens, Seignenr, lui dit-il, vous supplier au nom du Dieu des Mers, d'arracher des bras de la mort un humme qui n'attend de secours que de vous: enfin, Seigneur, c'est en presences de nos illustres Compatriotes, que je vous demande l'adorable Elipsée, pour unir à jamais ma destinée à la sienne.

L'étonnement de Pisistrates fut extrême à ce discours; il croyoit cette passion éteinte, & ne s'étoit pas attendu que Trasimedes osât se servir de cette occasion à la vûë de tant de temoins. Il en fut quelque tems interdit; mais prenant tout d'un coup son parti: Je suis fâché, lui dit-il, que vous ayez été prevenu pour un autre sujet; mais

la

la grace dont j'étois le maître, vient de m'être demandée en faveur d'un Criminel auquel je n'ai pû la refuser. Cependant, Trasimedes, continua-t-il, en s'efforçant de prendre un visage riant, votre vie nous est chere; conservez-la, & songez qu'il n'est pas besoin que nous sacrifions à Neptune pour vous accorder des graces, mais que c'est par de longs services & beaucoup de prudence qu'on les doit obtenir. Trasimedes étoit trop penetrant, pour ne pas voir que le General colloroit son refus d'une fausse excuse, il en fut outré. Mais résolu d'enlever Elipsée, il feignit comme lui; & sans se deconcerter: je ferai mes efforts, Seigneur, lui repliqua-t-il froidement, pour me rendre digne de vos sages leçons, & s'étant retiré dans l'instant, il se rendit où son amour & son devoir l'appelloient.

Tous ceux qui avoient été presens à cette conversation avoient gardé le silence, souhaitant dans le fond de leur cœur que Trasime-

medes fut exaucé. Mais lorſqu'ils eurent entendu la réponſe de Piſiſtrates, & que l'Amant d'Elipſée fut parti, il s'éleva un bruit confus de voix qui fit connoître au General que ſon procedé n'étoit pas approuvé. Hippïas qui excitoit le murmure, prit même la liberté de lui faire remarquer le mécontentement de ſa Cour. Piſiſtrates en rougit de colere; & traitant Traſimedes & lui de jeunes hommes, il lança pluſieurs traits piquans ſur la hardieſſe du dernier. Ses paroles furent recüeillies avec ſoin de pluſieurs des amis de Traſimedes qui étoiens auprès du General, qui ſervoient ſous cet Amant infortuné, & qui ne manquerent pas de les lui rapporter. Tout devient outrageant à une homme au deſeſpoir, Traſimedes prenant pour offenſe ce qu'il n'auroit regardé que comme des faillies d'eſprit dans une autre ſituation, il ſe fit un plaiſir ſecret de ce qu'il étoit ſur le point d'accorder l'amour & la vengeance, en ſe rendant maître d'Elipſée. Tandis qu'il

qu'il ne penſe & n'agit que dans cette intention, la nuit s'écoule, & le Soleil n'eut pas plûtôt éclairé l'hemiſphere, que l'on vit ſortir des trois Ports d'Athenes, nommez le Phalere, le Pirée & la Munichie, cent Galeres armées, comme pour un ſanglant combat, commandées par le General Piſiſtrates. L'Armée navale fit toute ſa manœuvre en obſervant un profond ſilence, & s'étendant en pleine mer, ſe rangea en bataille en forme de Croiſſant, laiſſant un vaſte eſpace au milieu de ſes deux aîles, dans lequel on vit entrer la Galere ſacrée, pour y repreſenter l'Autel ou ſe devoit faire le Sacrifice. La belle Elipſée ſortit à l'inſtant du Temple de Minerve, vêtuë en Amazone, & brillante de mille charmes, à la tête des Prêtres & des Veſtales neceſſaires au Sacrifice, qui marchoient en proceſſion, chantant des hymnes en l'honneur de Neptune, & ſuivis dans le même ordre par toutes les Dames d'Athenes & les hommes les plus conſiderables de cette Repu-

publique, qui la conduiſirent au Port où la Chaloupe de la Galere ſacrée l'attendoit pour l'y porter. Elle n'y fut pas plûtôt entrée, que le ſon de mille inſtrumens guerriers partis des Galeres, & ſe fit entendre de tous côtez. C'étoit un ſpectacle des plus ſuperbes, de voir d'une part l'Armée navale des Grecs embraſſer ce long eſpace de mer, les Galeres éclatantes d'or & d'azur; & de l'autre, le peuple immenſe qui bordoit la côte, & qui par mille cris d'allegreſſe, repondoit au ſon des inſtrumens.

La Chaloupe ayant abordé la Galere ſacrée, le Grand Sacrificateur y reçut Elipſée, ainſi que les Prêtres & les Veſtales qui devoient l'accompagner. Ce qui donnoit à cette fête uu air de majeſté, difficile à bien exprimer, étoit l'aſpect qu'offroit aux yeux cette Galere ſacrée: ſeule au milieu des ondes, orné de tout ce que l'art peut inventer de rare & de pretieux, chaque Citoyen d'Athenes, ainſi que les Familles les plus conſide-

rables du Peuple Attique, se faisant un honneur & un point de Religion de l'enrichir par des presens d'une magnificence inconcenables. Lorsqu'Elipsée & sa suite s'y furent embarquez, le bruit des instrumens & des cris du peuple redoubla avec vivacité, & dura jusqu'au moment du Sacrifice, que le General ayant fait faire un signal, les cris & les instrumens cesserent tout à coup, pour y faire succeder un silence aussi prompt que surprenant.

Alors parut un Autel sur le Tillac de la Galere sacrée, au devant du quel étoit Elipsée, le Grand Sacrificateur à droite, les Prêtres de Neptune, & les Prêtresse de Minerve à sa gauche. Là cette belle fille élevant la voix, offrit au Dieu des Mers, par une courte priere, le Sacrifice & les vœux des Atheniens, qui tous dans une posture humiliante, mêloient à voix basse leurs prieres à la sienne ; ensuite de quoi on apporta les victimes, composées d'animaux aquatiques & terrestres. Elipsée tenant d'une

d'une main une coupe d'or pleine de l'eau de la mer, & de l'autre le couteau ſanglant, en repandit ſur eux quelques gouttes, & les ayant frappez du glaive ſans les bleſſer, remit le vaſe & le couteau entre les mains du Grand Sacrificateur, à qui ſeul il étoit permis d'immoler les victimes, ce qu'il fit au même inſtant; & lorſqu'il eut conſulté leurs entrailles, ayant commencé l'hymne qui ſervoit de temoignage comme le Sacrifice étoit agreable au Dieu, le peuple comblé de joye la continua au ſon des inſtrumens de toutes les Galeres, qui recommença à faire retentir les airs. Quand cette action de grace fut achevé, un ſecond ſignal partit de la Galere Amirale, auquel toutes les autres ſe mirent en mouvement pour feindre d'attaquer & de éefendre la Galere ſacrée, qui dans ce ſaint combat devoit remporter la victoire, pour marquer la protection dont Neptune l'honnoroit.

Et c'étoit ce fatal moment que l'amoureux Traſimedes attendoit

avec tant d'impatience. Il commandoit les Galeres qui devoient attaquer la ſacrée ; & le frere d'Elipſée, celles qui devoient la defendre. Comme chacun ſçavoit que cette entrepriſe n'étoit qu'un jeu, tous les yeux y étoient attachez ſans crainte & ſans effroi. Mais Traſimedes & ſes Amis réſolus de rendre la choſe ſerieuſe, s'y porterent avec une ardeur qui devoit faire trembler des eſprits moins prevenus. Cependant perſuadez du contraire, les efforts de l'Amant d'Elipſée ne ſervoient qu'à faire admirer ſa prudence & ſa valeur, ſans donner le moindre ſoupçon de ſa verité. Piſiſtrates luimême en étoit charmé, & le deſavantage qu'Hippias paroiſſoit avoir ne pouvoit l'empêcher de rendre juſtice à Traſimedes. Cependant cet Amant deſeſperé fit des efforts ſi prodigieux; que malgré ceux d'Hippias il accrocha la Galere ſacrée, ſauta dedans avec ſes amis, ſe ſaiſit d'Elipſée, la porte dans la ſienne, & faiſant force de voile, s'éloigne de l'Armée & d'Athe-

d'Athenes, malgré la reſiſtance du parti contraire, qui toujours prevenu qu'ils feignoient l'un & l'autre, ne combattoit que pour montrer ce qu'il étoit capable de faire dans une occaſion réelle.

Hippias même s'imaginant que Traſimedes ne s'eſt conduit de la ſorte, que pour avoir le tems d'entretenir ſa ſœur, & qu'il va la ramener, n'agit qu'avec lenteur pour faire durer leur entretien. Mais Piſiſtrates inſtruit de cet enlevement, & voyant la Galere de Traſimedes fendre les ondes avec une viteſſe extrême perſuadé qu'il eſt trahi, commande à haute voix qu'on pourſuive le raviſſeur. Les Prêtres & les Veſtales effrayez de cette action, l'encouragent à ſe detromper par le détail qu'ils en font, & qui en prouve la conſequence. Alors Hippias ſe rappellant l'ardeur avec laquelle Traſimedes avoit combattu, & s'appercevant que ſa Galere bien loin de rentrer dans le Port, ſembloit prendre une route étrangere, outré d'avoir donné dans le piege, ſe

mit à la tête des Galeres commandées pour le pourſuivre, & reſolut de laver cet affront dans le ſang de ce temeraire.

Tandis que tout eſt en mouvement dans Athenes ſur cet incident, & que la joye & l'allegreſſe ſe changent en clameurs, Traſimedes ayant donné ſes ordres pour gagner Siracuſe, revint près d'Elipſée, qui trompée ainſi que les autres, ne regardoit la violence de ſon Amant que comme un trait d'adreſſe pour lui parler de ſon amour ſans crainte & ſans témoins. Elle en fut encore plus aſſurée, lorſque s'étant jetté à ſes pieds: Enfin, lui dit il, adorable Elipſée, je puis donc vous inſtruire en liberté de tout ce que j'ai ſouffert depuis notre cruelle ſeparation. Dieux, que de gênes, que de contraintes, & que de tourmens! Elipſée, ma chere Elipſée, continua-t-il avec tranſport, ne m'avez vous point oublié, & le paſſionné Traſimedes a-t-il quelquefois été preſent à votre memoire!

Que le cœur eſt foible quand il ai-

aime ! La jeune Elipſée charmée de revoir ſon Amant fidele, & croyant n'avoir qu'un inſtant à paſſer avec lui, emporté par ſa tendreſſe & ſa joye, lui peignant ingenuement ſes craintes, ſes inquietudes, l'aſſure d'une conſtance égale à la ſienne, & proteſte par le Dieu qui vient d'accepter le Sacrifice, qu'elle eſt reſoluë de ſe conſacrer à Minerve, plûtôt que d'avoir pour époux un autre que Traſimedes. Alors l'amoureux Grec profitant de cet heureux moment : Non, non, belle Elipſée, lui dit-il, vous ne ſerez point le partage de Minerve ; il eſt d'autres moyens pour changer Piſiſtrates ; acceptez ſeulement Traſimedes pour époux ; donnez-lui votre foi, recevez la ſienne, & laiſſez conduire le reſte à l'Amour. Après la réſolution que j'ai priſe, lui repondit-elle tendrement, de n'être jamais qu'à vous, en faut-il davantage pour vous aſſurer de ma foi ?

Oüi, ma chere Elipſée, reprit-il avec des yeux remplis d'amour,

il faut me la donner, & rendre tous les Dieux garens de nos mutuels fermens. Pour moi, continua t-il, en lui prenant la main, j'attefte Junon, Neptune, & Minerve, que je me lie à vous pour le refte de ma vie. Hé bien, dit-elle en rougiffant, foyez content, cher Trafimedes, puifque je prends les mêmes Divinitez pour temoins, que je fuis auffi parfaitement à vous, qne vous êtes à moi; mais, continua-t-elle, il eft tems que nous rejoignions l'Armée; une plus longue feinte pourroit nous faire foupçonner, & j'avoüe que je crains Pififtrates. Non, non, Madame, reprit Trafimedes, d'un air qui marquoit l'excès de fa joïe, Pififtrates n'eft plus à craindre; & c'eft à Siracufe que nous allons ferrer pour jamais les nœuds que nous venons de former. O Ciel, s'écria-elle! Quoi, Trafimedes m'a trompée! Il m'enleve à mon Pere, il m'enleve à ma Patrie! Perfide, eft ce ainfi que tu m'aime?

Elle tomba prefque évanoüie en

en achevant ces mots. Mais Trasimedes qui s'étoit attendu à cet evenement, ne s'en effraya point; & se remettant à ses genoux: Elipsée, lui dit-il, ne me condamnez pas sans m'entendre; & sans vous allarmer sur les loix d'un honneur chimerique, ne vous opposez point à notre commun bonheur. Mon respect égale mon amour. Je ne vous ferai point rougir de m'avoir donné votre foi: content d'une promesse si saintement jurée, j'attendrai sans impatience & sans murmure que Pisistrates consente à mon bonheur. Mais, au nom des Dieux, songez qu'il y va de ma vie de vous ramener dans Athenes. Ah, si vous m'aimez, seroit ce un spectacle agreable à vos yeux que de voir Trasimedes expirant ? Non, lui repondit-elle en fondant en larmes, tes jours me sont pretieux, & je sens que je mourrois du même coup, mais fais mettre la Chaloupe en mer; fais-moi rendre à mon Pere; laisse-moi seule exposée à son juste courroux, & fuis

pour l'éviter ; donne-moi cette preuve de ton amour, ſi tu ne veux pas que je detruiſe les ſermens que mon trop de credulité m'a fait faire. Comme elle parloit de la ſorte, Traſimedes aperçevant le grand nombre de Galeres qui s'avançoient vers la ſienne, vous le voïez, Madame, lui dit-il, il faut fuïr ou mourir. Parlez ; l'arrêt que vous prononcerez ſera ſuivi, quoiqu'il puiſſe arriver. La fille de Piſiſtrates, également effrayée du peril de ſon Amant & du courroux de ſon Pere, ne ſçavoit à quoi ſe reſoudre, lorſqu'on entendit crier aux armes de tous côtez. Ce terrible bruit ranimant toute la tendreſſe d'Elipſée, va, cours, lui dit-elle, ſauve tes jours, mais reſpecte Piſiſtrates.

Le tems preſſoit, & Traſimedes ſans lui repondre, ſe rendit promptement où ſa preſence étoit neceſſaire. Mais comme il avoit eu un aſſez long-tems d'avance, & qu'il s'étoit muni d'excellens rameurs, il ſe flatoit encore de pouvoir éviter le combat, lorſque le vent qui lui étoit favorable changea tout à coup,

coup, & le devint aux Galeres d'Athenes, qui profitant de ce changement, & redoublant les rameurs, se virent bientôt en état d'entourer Trasimedes.

Ce jeune Guerrier, sans s'étonner, donna ses ordres & se prepara à la defense en homme qui ne vouloit pas abandonner sa proïe. Comme il examinoit ses ennemis, & qu'il ne voyoit point la Galere du General, il crut pouvoir combattre sans offenser Elipsée, puisque son Pere n'y étoit pas, ne s'imaginant nullement qu'Hippias se fût chargé de le poursuivre. Mais le fils de Pisistrates animé de fureur, resolu de perdre Trasimedes ou de périr lui-même, l'attaqua avec une impétuosité qui faisoit assez connoître le desir qu'il avoit de vaincre. Trasimedes de son côté ayant une pareille intention, n'oublia rien pour remporter la victoire, & quoiqu'il ne combatît d'abord que pour se garentir d'être enveloppé, afin de pouvoir s'eloigner toujours, il étoit facile de remarquer par ses actions de va-

leur, que la prudence & non la crainte l'obligeoient d'en agir ainsi. Mais malgré ses efforts, environné de toutes parts & pressé de tous côtez, n'ayant plus aucun espoir, & preferant la mort à la perte d'Elipsée, il ne ménagea plus ni sa vie ni celle de ses Compatriotes; & l'excès de son desespoir le rendant presque invincible, il fit des actions si surprenantes, que les Atheniens qui le combattoient ne pouvoient s'empêcher de l'admirer. La Galere d'Hippias & la sienne s'étant attachée l'une à l'autre avec une égale furie pour en venir à l'abordage, le combat fut rude & sanglant, chacun voulant avoir cet avantage sur son ennemi; & la maniere dont ils s'y portoient interessa si fort l'attention des autres Galeres, que se contentant de boucher à tous les passages à celle de Trasimedes & de soutenir Hippias, elles resterent comme spectatrices de leur combat. L'Amant d'Elipsée determiné à perir, mais plus heureux qu'Hippias, parvint enfin à l'accrocher. Alors redou-

blant

blant ſes efforts, il preſſe, tuë, renverſe & s'élance dans la Galere, croyant en faire le Theatre de ſa fureur. Mais quel objet ſe preſente à ſa vuë! Hippias le ſabre à la main, repouſſant avec une valeur intrepide ceux qui cherchent à ſuivre les pas de ſon ennemi. Ciel, que devint Traſimedes à cet aſpect! les armes lui tomberent des mains. s'avançant vers le fils de Piſiſtrates, Hippias, lui cria-t-il, ceſſe un combat inutile, puiſque je me remets à ton pouvoir. Je voulois me defendre contre toutes les forces d'Athenes, mais non pas contre un ami ſi cher.

L'action & les paroles de ce jeune Heros arrêterent Hippias. Un mouvement de tendreſſe le ſaiſit; cependant cherchant à ſurmonter ce qu'il regardoit comme une foibleſſe: He quoi! lui repondit-il, as-tu donc pû croire Hippias aſſez lâche, pour ſe laiſſer couvrir de honte ſans en tirer vengeance?

J'eſperois, interrompit Traſimedes, que celui qui m'avoit pro-

mis de mourir avec moi ne pourſuivroit jamais ma vie. Mais enfin Hippias ſuis les tranſports de ta haine, frappe & delivre-moi de la cruelle neceſſité de me voir arracher Elipſée. Tandis qu'il parloit, Hippias ſe rappellant leur longue amitié, leur douce intelligence, & ſe repreſentant l'horreur du ſupplice qui lui feroit preparé, en fut tellement touché, que ne pouvant plus ſe contraindre il courut à lui & le preſſant dans ſes bras: Qu'a-tu fait malheureux, lui dit-il, & dans quel abîme te precipites-tu ?

Mon cher Hippias, lui repondit Traſimedes, vous ſçaurez un jour ce que c'eſt qu'un ardent amour, alors vous connoîtrez s'il eſt quelque peril plus grand que celui de perdre ce qu'on aime. Tandis que ces deux jeunes Guerriers ſe parloient de la ſorte, ceux de Traſimedes ayant nommé pluſieurs fois Hippias, la belle & triſte Elipſée l'entendit, & s'étant fait inſtruire de ce qui ſe paſſoit, obligea un des Officiers de ſon Amant de la conduire ſur la

Galere d'Hippias ; Traſimedes pâlit en la voyant, elle le remarqua ; & s'étant jettée aux pieds de ſon frere, les yeux baignez de larmes :

Je viens, Seigneur, lui dit-elle, vous demander grace pour ce temeraire ; ôtez-lui la fille de Piſiſtrates, mais conſervez ſes jours, n'expoſez que moi au juſte couroux d'un pere, lavez dans mon ſang l'affront que vous croyez qu'il vous a fait, ſuivez contre moi ſeule les mouvemens de votre couroux, & laiſſez fuir le malheureux Traſimedes ; ſans moi, ſans le funeſte amour dont il eſt embraſé, il n'auroit jamais été coupable ; je ſuis encore plus criminelle que lui, puiſque mon cœur d'accord avec le ſien a nourri ſa flamme, & l'a mis en état de croire qu'il pouvoit ſans m'outrager executer ſon entrepriſe.

Cher Hippias, interrompit Traſimedes, n'écoutez point des paroles dictées par la douleur & la crainte ; Elipſée eſt innocente je l'ai trompée la premiere pour m'aſ-

m'aſſurer de ſa foi, obtenez ſon pardon de Piſiſtrates, & me laiſſez mourir.

Au nom des Dieux, Seigneur, reprit Elipſée en embraſſant les genoux d'Hippias, ne vous laiſſez point abuſer par ſon deſeſpoir, s'il me perd il veut mourir, & s'il meur il faut que je periſſe. Car enfin, Seigneur, s'il eſt vrai que la volonté ſeule nous lient, ſi les ſermens dont les Dieux ſont rendus temoins ſont regardez comme inviolables, le coupable Traſimedes eſt mon époux, & je dois mourir avec lui.

Cette genereuſe diſpute avoit quelque choſe de ſi touchant & de ſi ſingulier, que tous ceux qui étoient preſens repandoient des larmes en gardant un profond ſilence, chacun plaignant le ſort des deux Amans; mais Hippias encore plus touché étoit dans une incertitude cruelle, ne ſçachant comment accorder ſon devoir avec les mouvemens de la nature & de l'amitié. Enfin prenant ſa réſolution, il fit relever Elip-

Elipſée, & ſe mettant entre elle & Traſimedes : Je ſçai, leur dit-il, que vous êtes tous deux plus imprudens que coupables, mais il n'eſt pas en mon devoir de ſouſtraire Traſimedes à la rigueur des loix, ce n'eſt point au couroux ſeul de Piſiſtrates que je dois obeïr, c'eſt aux ordres de toute la Republique indignée de cet attentat; je ſuis forcé de vous ramener dans Athénes & d'être l'accuſateur du plus cher de mes amis. Traſimedes, continua-t-il, après s'être livré à la violence de ta paſſion, tu ne dois pas trouver étrange que je me livre à ce que l'honneur exige de moi, laiſſe-moi donc y ſatisfaire, rien ne peut m'en diſpenſer ; mais avant qu'on prononce l'arrêt de ton trepas, je te ferai connoître qu'Hippias ne meritoit pas que tu pris ſi peu de ſoin de ſa gloire. Fais-lui, repondit froidement ce Guerrier, tout ce que tu crois devoir faire ; la ſeule Elipſée m'attache à la vie, ſans elle je ne veux que la mort. Alors s'étant tournée vers les ſiens, il leur com-

commanda d'obeïr au fils de Pisistrates.

Hippias admirant sa constance fit aussitôt reprendre la route d'Athenes, & fit son entrée dans le Port du Pirée bien moins en vainqueur, qu'en homme accablé de douleur. La contenance triste & morne des Officiers & des Soldats qui repondoit parfaitement à la sienne, jetta la consternation dans l'esprit du peuple, qui les attendoit avec impatience pour s'assembler dans la place des Tribunes.

Hippias fit rester Elipsée dans sa Galere, ne voulant pas l'offrir aux yeux de Pisistrates dans les premiers momens de sa fureur, & descendit à terre avec Trasimedes suivi de leurs amis communs. Le peuple attentif à toutes leurs actions, vit avec le dernier étonnement ces deux jeunes Guerriers qu'ils croyoient devoir être ennemis, marcher à côté l'un de l'autre les bras passez sur leur col comme pour s'embrasser. Hippias dans une melancolie profonde,

&

& Trasimedes le visage serain, l'air tranquille, ne temoignant ni crainte, ni mepris, ni fierté, ni foiblesse.

Tous les cœurs émus à cet aspect s'interresserent pour l'amant d'Elipsée, & le peuple en foule se rendit avec eux à la place des Tribunes, ou Pisistrates averti de leur arrivée avoit deja pris sa place en Juge impitoyable. Hippias s'étant mis au milieu de cette multitude, en tenant Trasimedes par la main: Pisistrates, dit-il en élevant sa voix, je t'amene le ravisseur d'Elipsée, non comme un lâche fugitif ni comme mon prisonnier, mais comme un vainqueur genereux, qui prêt à me percer le sein & de remporter la victoire, a mieux aimé s'exposer à la mort que de tremper ses mains dans le sang d'Hippias, qui s'est rendu lui-même, & qui se livre à la rigueur des loix avec autant de grandeur d'ame, qu'il nous a montré de valeur & d'intrepidité dans le combat.

Je l'accuse cependant du rapt de ma

ma sœur, & j'en demande justice au peuple qui doit être son juge; mais en même tems que je satisfais à mon devoir, il est de l'équité que je satisfasse à mon cœur: Peuples Juges de Trasimedes, continua-t'il, aprenez que ce Heros est l'époux d'Elipsée, qu'ils s'aiment d'une égale ardeur, qu'ils se sont donnez la foi, que l'arrêt qui condamnera Trasimedes à la mort sera celui du trepas de ma sœur, qu'ils veulent mourir l'un pour l'autre, & que j'offre ma tête pour tous deux. Oui, Pisistrates, ajouta-t-il en s'adressant à lui, attend-toi de perdre en un seul jour ta fille, ton gendre & ton fils.

Il cessa de parler, & le peuple rempli d'admiration d'une telle avanture, cria d'une commune voix qu'il ne vouloit point prononcer cet arrêt, que le General étant seul offensé, devoit punir ou pardonner, qu'il cherissoit Trasimedes, Hippias & Pisistrates, & ne jugeroit jamais contre aucun des trois. Tandis que la multitude s'explique de la sorte, Pisistrates sur-

ſurpris de cet évenement & du peu de ſoin que Traſimedes prenoit de ſe defendre, auſſi-bien que de ſon air froit & tranquille, ſentit remuer ſes entrailles en faveur de cet illuſtre Criminel ; cependant ranimant ſon couroux qu'il voyoit prêt à l'abandonner, & ſe tournant vers lui : C'eſt donc à moi, dit-il, à venger mon offenſe & de te coudamner à la mort ; mais quoi, ajouta-t-il, la vie eſt-elle ſi peu de choſe que tu ne daignes pas employer un mot pour ta defenſe ? Lorſque j'adreſſai mes vœux à la belle Elipſée, lui repondit Traſimedes avec majeſté, je m'étois flatté de ton conſentement, tu me l'as refuſé trois fois ; je me ſuis reſolu de l'enlever, & je me ſuis attendu à mourir ſi je tombois en ton pouvoir, j'y ſuis, prononce ; celui qui s'attend à la mort ne peut jamais la craindre.

Ces belles paroles, & la conſtance de ce jeune Heros, deſarmerent entierement Piſiſtrates. Charmé de ſon courage & de ſa ſageſſe, & preſſé par le peuple qui crioit

crioit grace à chaque inſtant, il ſe leva & faiſant ſigne de la main pour impoſer ſilence: Je croirois, dit il, me rendre coupable envers la Republique ſi je lui privois d'un ſujet ſi digne de la ſervir; quiconque apprend l'arrêt de ſa mort avec une pareille conſtance, eſt capable de l'affronter pour le ſalut de ſon païs; Vivez donc, brave Traſimedes, continua-t-il, poſſedez Elipſée, qu'elle ſoit deſormais le lien qui doit vous attacher à votre Patrie, & que le flambeau de l'hymen par la pureté de ſes feux efface pour jamais votre faute & la ſienne. A peine le General eut ceſſé de parler que mille cris de joye firent retentir les airs; les noms de Traſimedes & d'Elipſée furent cent fois repetez, & la ſatisfaction du peuple éclata par des tranſports ſi grands qu'Hippias fut un tems conſiderable ſans pouvoir rejoindre ſon ami dont la foule l'avoit ſeparé pour le feliciter.

Tandis qu'il cherche à penetrer juſqu'à lui, Piſiſtrates étant deſcendu de ſa Tribune, s'avança vers Tra-

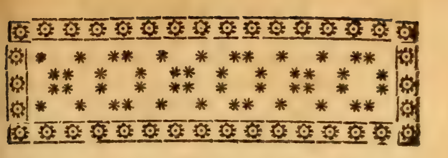
Trafimedes, l'embraffa tendrement, & le tirant de la multitude rejoignit Hippias, qui par fes carreffes & les difcours qu'il tenoit à fon pere, lui fit affez connoître combien il s'interreffoit à fon fort. Pour Trafimedes fon bonheur lui paroiffoit fi grand, qu'il avoit peine à fe le perfuader, mais toujours maître de lui, il ne fit voir qu'une joye fage & modefte, rendant grace à Pififtrates, & remerciant le peuple avec une douce majefté.

Cependant toutes les Dames d'Athenes apprenant cet heureux évenement, & qu'Elipfée n'étoit point debarquée, fe rendirent fur le Port de Pirée, où le genereux Hippias étant enfuite arrivé, fit aborder fa Galere & defcendre fa charmante fœur, en l'inftruifant de la felicité dont elle alloit jouir. Elle fut reçûë fur le Port aux acclamations de fes illuftres Compagnes, & conduite comme en triomphe à Pififtrates qui s'avançoit au-devant d'elle avec Trafimedes. Cette belle fille fe jetta d'abord aux pieds du General, qui

qui la relevant & la tenant dans ſes bras: Oublions, lui dit-il, tous nos ſujets de plaintes, Elipſée, ſechez vos pleurs & recevez de ma main Traſimedes pour époux.

Elipſée rougit, baiſſa les yeux & ne put proferer une ſeule parole. Mais ſi Traſimedes avoit eu le pouvoir de moderer ſa joye dans la place des Tribunes, il n'en fut plus le maître à la vûë de celle qu'il adoroit; & ceſſant de ſe contraindre, il embraſſoit tantôt les genoux d'Elipſée & tantôt ceux de Piſiſtrates avec de ſi grandes marques d'amour & de reconnoiſſance, que la ſeverité du General fut forcée d'y ceder, pour partager la ſatisfaction de ce parfait Amant, qui par ſon heureuſe temerité vit couronner ſes feux peu de jours après dans le Temple de Neptune, afin que par le mutuel Sacrifice que ces deux Amans ſe faiſoient de leurs cœurs & de leur liberté, ils reparaſſent le trouble qu'ils avoient jetté dans la Galere Sacrée.

La



LA NOCE

INTERROMPUE.

XVIII. NOUVELLE.

LE plus grand malheur qui puiſſe arriver aux enfans, eſt de perdre les Auteurs de leur naiſſance dans un âge où leurs biens & leur conduite doivent être mis ſous la direction d'un Tuteur, rien n'étant plus rare que de trouver des cœurs aſſez peu deſintereſſez pour faire le profit de leurs Pupilles, ſans y jetter un

œil d'envie; & les Peres ne peuvent apporter trop de ſoin au choix qu'ils font en mourant, de ceux qu'ils nomment Tuteurs de leurs enfans. L'hiſtoire que je vais raconter prouvera de quelle conſequence il eſt de faire cette attention.

Une jeune perſonne âgée de ſeize à dix-ſept ans, que je nommerai Hortence, belle & de naiſſance noble, ayant perdu ſon pere & ſa mere dès le berceau, avoit été confiée aux ſoins d'un Oncle, que le teſtament des mourans avoit nommé pour être ſon Tuteur. Cet homme qui s'appelloit Geronte, mille fois plus avare encore que celui de Molire, s'empara d'Hortence & de ſon heritage avec autant de joye que d'avidité. Il eut bien deſiré ne rien dépenſer pour ſon éducation, mais étant trop obſedé par ſes autres parens, il ne put ſe diſpenſer de l'élever en fille de ſa condition, en lui donnant tous les Maîtres capables de la rendre auſſi recommandable par ſes talens que par ſa beauté. Les heureuſes diſpoſitions d'Hor-

ten-

tence s'accorderent avec l'avarice de ſon Tuteur, par la promptitude des progrès qu'elle fit dans la Muſique, la danſe, les inſtrumens, & ſurtout dans les ſciences qui ornent l'eſprit, ce qui la mit en état de congedier les Maîtres, très-peu des tems après les avoir pris. Dans l'intervalle de l'enfance d'Hortence juſqu'à l'âge de raiſon, elle perdit ceux de ſes parens qui pouvoient éclairer les actions de Geronte. Ainſi il reſta ſeul Maître de ſon ſort; très reſolu de profiter de ſon pouvoir en s'appropriant ſon bien, & de la rendre auſſi pauvre qu'il avoit deſſein de s'enrichir. Cependant on juge aiſement qu'une fille du merite d'Hortence, & qu'on ſçavoit être un bon parti, ne fut pas longtems ſans adorateurs, malgré les precautions de ſon Tuteur, qui ne recevoit perſonne chez lui, & ne la laiſſoit ſortir que pour remplir les devoirs de la Religion, de très-grand matin, fort negligemment vêtûë, & toujours accompagnée d'un vieille & rigide Gouvernante,

 qui

qui ne permettoit pas qu'elle jettât les yeux ſur perſonne, ni que ceux des autres les tournaſſent ſur elle, elle eut nombre de pretendans.

Comme on ne pouvoit la voir qu'à l'Egliſe, ceux dont elle faiſoit les deſirs, s'y rendoient regulierement à l'heure où ſa Gouvernante l'y conduiſoit; & là, en depit de cet Argus, l'un lui preſentoit l'aſperſoir, l'autre une chaiſe, & quelques uns s'émancipoient même à leur parler. Mais la jeune Hortence dont le cœur ignoroit encore ce que c'eſt que ſenſibilité, recevoit leurs ſoins & leurs galanteries avec indifference, & ne leur repondoit jamais que par quelques ſignes de politeſſe. Pluſieurs années s'écoulerent de la ſorte; & cette belle fille étant parvenuë à ſa ſeizieme année, & commençant à ſe connoître, elle s'apperçût des intentions de ſon Tuteur, & reſſentit vivement la dureté de la vie qu'on lui faiſoit mener. Enſuite portant plus loin ſes reflexions, elle jugea que n'étant point faite pour être renfermée, & que le

Ciel

Ciel l'ayant formée pour faire la felicité d'un époux, elle devoit ſonger à s'en procurer un digne d'elle.

La nature eſt une grande maîtreſſe, ſes leçons portent directement au cœur ; & lorſqu'on cherche à la contraindre, c'eſt alors qu'elle inſtruit le mieux. Hortence éprouva cette verité, auſſitôt que les premieres lumieres de la raiſon vinrent l'éclairer. L'enfance diſparut, le deſir de plaire chaſſa la timidité ; & ce deſir fit naître celui de trouver un objet qui plût auſſi. A tout cela ſe joignit bientôt une forte haine pour la ſurveillante, & une vive reſolution de tromper ſa vigilence ; l'occaſion s'en offrit bientôt ; c'eſt une des plus fidelles compagnes de l'amour, & les charmes d'Hortence avoient mis dans ſes fers un Amant très-propre à l'occuper.

Hippolite, c'eſt le nom que je donnerai au Cavalier, étoit un jeune Gentilhomme d'un merite diſtingué. Maître de ſon bien & de

ſes actions, & conduiſant l'un & l'autre avec une prudence qui le rendoit auſſi eſtimable dans le monde, qu'il étoit digne d'en être aimé par les graces de ſa perſonne, à laquelle la nature n'avoit rien refuſé de ce qui peut rendre un homme parfait. Ses regards curieux s'étoient tant de fois arrêtez ſur Hortence, qu'il étoit preſque impoſſible que ſon cœur reſiſtât à tant d'attraits. En effet il l'aima, & ſa paſſion devint d'autant plus violente, qu'il ſe fit une ſevere loi de la cacher, afin que ſes Rivaux ne miſſent nul obſtacle à ſes deſſeins. Il connoiſſoit Geronte, il en étoit connu; & ſçachant avec quelle rigidité il élevoit ſa niece, il lui parut neceſſaire de ſe faire aimer de cette belle perſonne, de la mettre de ſon parti, & de la porter à l'accepter pour époux, avant que de s'adreſſer à ſon Oncle, bien perſuadé qu'ayant l'aveu d'Hortence, il ne manqueroit pas de moyens pour obliger Geronte à conſentir à cette alliance.

Quoi-

Quoiqu'Hippolite n'ignorât pas l'avarice de ce Tuteur, il ne s'imaginoit en aucune façon qu'il pensât à fruſtrer Hortence de ſon patrimoine, n'attribuant ſa ſeverité ſur ſa conduite, qu'aux ſoupçons ordinaires aux gens de ſon âge qui croyent qu'on ne peut rendre une fille vertueuſe, qu'en la privant des plus innocens plaiſirs, & la renfermant ſous pluſieurs clefs. Sur ce fondement, il jugea qu'en l'inſtruiſant le premier de ſon amour, il courroit riſque de n'en être pas plus avancé, au lieu que le declarant d'abord à celle qui l'avoit fait naître, il pourroit peut-être trouver avec elle des expedients qui faciliteroient leur union. Il ne fut donc plus queſtion que de ſe faire connoître à la belle Hortence, & de l'entretenir, mais c'étoit-là le plus embarraſſant ; toujours obſedée ou renfermée, comment lui écrire ou l'aborder ?

Cependant Hippolite vainquit ces difficultez. Un veritable amour guidé par des intentions pures & legitimes, ſçait franchir les

plus grands obſtacles. Cet Amant, attentif à toutes les demarches d'Hortence & de ſa Gouvernante, remarqua que cette Vieille étoit ſouvent accompagnée d'une femme à peu près de même âge, avec laquelle elle paroiſſoit très familiere, & que la jeune Niece de Geronte ſe mêloit quelquefois de leur converſation. Alors ayant examiné cette femme, & ſa phiſionomie lui paroiſſant moins rebarbative que celle de ſa Vieille amie, il reſolut de s'adreſſer à elle. Pour cet effet un jour qu'elle ſuivoit Hortence & ſa Gouvernante à la Meſſe, s'étant arrêtée aſſez loin de toutes deux pour parler à quelqu'un, Hippolite l'aborda, & la ſaluant d'un air qui lui gagnoit tous les cœurs : Indiquez-moi, Madame, lui dit-il, un lieu où je puiſſe vous entretenir en ſecret; j'ai des choſes très-importantes à vous communiquer.

Ce diſcours ſurprit la Vieille, elle ne connoiſſoit point Hippolite, & craignit d'abord quelque

mauvaiſe avanture, mais comme elle le regardoit attentivement, en rêvant à ce qu'elle lui repondroit; ſon air noble, la magnificence de ſon habit, & ſon maintien ſage & poſé l'ayant raſſurée, preſſée par un mouvement de curioſité de ſçavoir ce qu'il lui vouloit, Ma demeure n'eſt pas loin d'ici, lui repondit-elle; & ſi vous voulez m'y ſuivre, vous pourrez m'y parler en toute ſureté.

Hippolite y conſentit, & l'ayant priée de paſſer la premiere, il marcha de loin ſur ſes pas. La femme étant entrée dans une maiſon aſſez propre, s'arrêta ſur la porte pour voir s'il l'a ſuivoit, & l'ayant apperçû, elle lui fit ſigne, & montant l'eſcalier après elle, ils entrerent dans une chambre fort honêtement meublée, dont elle laiſſa la porte ouverte. Cette precaution ayant fait connoître au Cavalier ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, il ſourit, & s'étant approché d'elle: Voilà, lui dit-il, en lui mettant ſix Louïs dans la main, ce qui diſſipera vos craintes, & qui vous

prouvera que je n'ai point de mauvais deſſein. Une pareille liberalité deſilla les yeux de la Vieille. Elle ſe douta d'une partie de la verité, & qu'on avoit beſoin de ſon entremiſe pour quelque projet plus doux que ceux qui s'étoient offerts à ſon imagination; & ſe mocquant interieurement de ſa ſimplicité, elle fit une grande reverence à Hippolite, & ſe preparoit à lui faire de longs complimens, lorſque l'Amant d'Hortence l'interrompant: laiſſons les excuſes, lui dit-il, je ne blâme point votre frayeur, je ne cherche qu'à vous l'ôter. Enſuite l'inſtruiſant de ſon nom, de ſa famille, de ſa demeure, il continua en la priant de lui dire avec ſincerité ſur quel ton d'amitié elle étoit avec la Gouvernante de la Niece de Geronte, & ſi par ſon moyen il ne pourroit pas écrire ou parler à cette jeune perſonne: Les ſervices que vous me rendrez dans cette affaire, ajouta-il feront ſuivis d'une prompte recompenſe, & ce que je viens de vous donner n'eſt que la moindre partie de

de ce que vous avez à pretendre.

Vous ne pouviez, lui dit la Vieille les yeux brillans de joye, vous mieux dresser qu'à moi. Vous êtes amoureux je le vois, la belle Hortence vous a captivé, vous ne sçauriez faire un plus beau choix; je loüe Dieu qu'il vous l'ait inspirée, car c'est grand dommage qu'une fille comme elle soit tenuë si rigoureusement; je vous servirai n'en doutez point, l'entreprise est difficile, mais j'en viendrai bien à bout; commencez par écrire & me laissez faire le reste; ce n'est pas la premiere intrigue que j'ai conduite heureusement: Je le crois, lui repondit Hippolite, & pour vous temoigner ma confiance, je vais dès l'instant vous remettre une lettre, si vous avez ici ce qui m'est necessaire pour la faire: Grace au Ciel, lui repliqua-t-elle en lui donnant une écritoire bien garnie, je suis munie de toutes les utilitez de la vie, petitement à la verité; mais quoi, lorsqu'on n'a rien à se reprocher, & qu'on fait plaisir quand on le peut, n'est-on pas trop heureux?

Tandis qu'elle parloit ainſi, l'amoureux Hippolite fermoit l'oreille à ſes diſcours pour ne s'occuper que de ce qu'il avoit à écrire ; & malgré la longue énumeration qu'elle lui fit des mariages qu'elle avoit menagez, des intrigues qu'elle avoit menées & tenuës ſecretes, & qu'elle lui comptoit toutes entieres très diſcretement, il parvint enfin à cacheter ſa lettre, & la lui ayant donnée, la conjura de faire enſorte d'en avoir reponſe dès le ſoir même ; elle lui promit en l'aſſurant qu'elle ſeroit chez lui à l'heure de ſon ſouper. Hippolite demanda ſon nom, & la pria de l'inſtruire de quelle façon elle alloit s'y prendre, & ſi la Gouvernante ſeroit du ſecret. Dieu m'en garde, repliqua-t elle, je l'eſtime, je l'aime, il y a trente ans que nous ſommes amis ; je n'en dis point de mal ; mais genereux Hippolite, c'eſt bien la plus mechante femme que la terre puiſſe porter ; elle s'appelle Megerine, & moi je me nomme Aimée pour vous rendre ſervice, je ne la

la menage que par politique: furtout ne vous y fiez pas, & fans vous embarraffer de rien, laiffez-moi conduire la barque.

Quoiqu'Hippolite fût tout occupé de fon amour, il ne put s'empêcher de rire en entendant parler cette femme, reconnoiffant en elle le langage ordinaire de celles de fon metier; mais comme il en avoit befoin il ne chercha pas à la corriger, & la quitta très refolu de la bien recompenfer en cas qu'elle agit avec fidelité. Pour la Dame Aimée, charmée & toute glorieufe de fon avanture, elle fortit prefque auffi tôt qu'Hippolite; & s'étant renduë chez Geronte où elle entroit familierement, y étant connuë pour une ancienne amie de Megerine, elle lui fit dire qu'elle avoit à lui parler.

La Gouvernante vint d'abord, & la fine Aimée commençant fon rôle, lui fit excufe de ne l'avoir pas rejointe à l'Eglife; mais qu'un frere qu'elle avoit en Province venoit d'arriver qui devoit refter à Paris huit ou dix jours, & qu'étant

obligée de lui ceder ſa chambre, elle la prioit de lui donner place dans la ſienne juſqu'à ſon depart. Ces deux femmes avoient eu tant d'intrigues enſemble qu'elles n'oſoient ſe rien refuſer, ſur-tout la Gouvernante d'Hortence de qui les jours étoient comptez par autant de traits de mechanceté. Aimée ne les ignoroit pas, & la complaiſance de Megerine pour elle étoit bien plus en effet de ſa crainte que de ſon amitié, ainſi elle lui accorda ſa demande; enſuite la confidente d'Hippolite lui ayant dit qu'elle viendroit dîner avec elle, elles ſe ſeparerent.

Megerine fut retrouver Hortence à qui elle apprit qu'Aimée paſſeroit huit jours avec elle; la niece de Geronte qui s'ennuyoit de ne jamais voir que ſa Gouvernante, & qui s'amuſoit des comptes d'Aimée en marqua de la joie, & pria Megerine de l'amener à ſon appartement après le dîner pour la divertir. La Vieille y conſentit ſans peine, fort aiſe même en ſon ame de cette conjoncture, eſpe-

eſperant pouvoir aller de côté & d'autre, tandis qu'Aimée ſerviroit d'Argus à cette belle fille ; car ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que la Dame Aimée ne s'étant jamais employée que pour des avantures de cœur & qu'elle cachoit ſon manege ſous un exterieur devot, Megerine ne la craignoit que pour la croire trop bonne ; au lieu que cette femme ayant brouillé pluſieurs familles, fait nombre de fauſſetez & quantité de mauvaiſes manœuvres dont l'autre l'avoit toujours blamée, Aimée ne lui faiſoit amitié que dans la frayeur qu'elle ne lui joüât quelque tour de ſon metier.

Voilà donc la jeune Hortence entre les deux plus dangereux caractere du monde ; mais comme elle étoit deſtinée pour des choſes extraordinaires, le Ciel ne la vouloit pas conduire par des routes aiſées. Aimée & la Gouvernante dînerent enſemble, après le repas elles ſe rendirent auprès d'Hortence. Cette belle perſonne brodoit, c'étoit Aimée qui lui

avoit

avoit montré; ainſi en qualité de maîtreſſe elle la reprenoit & la louoit aſſez familierement. Megerine les voyant occupées à cet ouvrage, pria ſon amie de ne point ſortir, diſant qu'elle avoit un tour à faire & ne ſeroit qu'un inſtant. L'intriguante charmée que le hazard la ſervit ſi bien, la laiſſa partir avec joye ; & lorſqu'elle fut ſûre que perſonne ne l'écoutoit, s'approchant de la niece de Geronte ; Belle Hortence, lui dit-elle, je me ſuis chargée d'une commiſſion bien delicate. Un jeune Gentilhomme m'a remis une lettre pour vous, il dit que vous ſeule pouvez obtenir de Geronte la grace qu'il vous demande, & que cela veut un ſi grand ſecret qu'il faut que vous ſeule le ſçachiez.

Hortence rougit, une eſpece de crainte la ſaiſit, le miſtere lui étoit inconnu ; & ne comprenant pas qu'on prît de telles precautions pour une choſe qu'il falloit dire à ſon oncle: On s'adreſſe très-mal, lui repondit-elle, en me choiſiſſant pour parler à Geronte ; s'il ſça-

fçavoit que quelqu'un m'eût écrit, cela fuffiroit pour tout perdre, & comme je ne vois perfonne il trouveroit étrange que je lui parlaffe en faveur de quelqu'un : Lifez la Lettre, reprit Aimée, peut être vous inftruira-t-elle de ce qu'il faut faire. La voilà, continua-t-elle en la lui donnant d'un air ingenu; en verité le Cavalier merite qu'on s'intereffe pour lui, c'eft le plus aimable homme que je connoiffe.

La jeune Hortence animée par ce difcours, & curieufe fur le foible portrait qu'on lui faifoit du Cavalier, prit la lettre, l'ouvrit & y lût ces paroles:

LETTRE.

Pardonnez, belle Hortence, la voye dont je me fert pour vous declarer le plus parfait amour dont un cœur puiffe bruler, je fçait le refpect que je vous dois, mes fentimens y font conformes puifque tous mes vœux ne tendent qu'à m'unir à vous par

par un heureux hymen; mais la severité de Geronte, & la façon dont vous êtes observée me forcent à profiter de l'occasion qui se presente de vous en instruire, & de sçavoir si vous me permettez de vous rechercher ouvertement, puisque de cet aveu depend toute la felicité d'Hippolite.

La surprise d'Hortence fut extrême, & son embarras ne fut pas moins grand; elle ne sçavoit si elle devoit se mettre en colere contre l'Intriguante, ou badiner de sa ruse; d'un autre côté l'air de sincerité qui paroissoit dans cette lettre la prevenant en faveur de celui qui l'avoit écrite, lui faisoit desirer de le connoître, & cependant la pudeur l'instruisoit qu'il falloit cacher ce desir. Ces differentes pensées la tinrent quelques momens en suspens; mais enfin prenant son parti: Aimées, dit-elle à la Vieille, je trouve très-mauvais que Megerine & vous me preniez pour le but de vos plaisanteries, ou que vous cherchiez à m'éprouver par de semblables traits, vous seriez per-

perduës toutes deux ſi je m'en plaignois à Geronte.

La Confidente, frappée de ſes paroles comme d'un coup de foudre, craignant qu'elle ne decouvrît le myſtere à la Gouvernante, ſe jetta à ſes pieds en lui faiſant mille ſermens que ce n'étoit point une épreuve, qu'Hippolite l'aimoit, la vouloit épouſer, & que Megerine ne ſçavoit rien de cette avanture; & pour l'en aſſurer davantage, elle lui rendit mot à mot tout ce qui s'étoit paſſé entre Hippolite & elle. C'étoit ce que vouloit ſçavoir la ſpirituelle Hortence, qui feignant de s'adoucir fit relever Aimée, ſerra la lettre & feignit de lui pardonner à condition qu'elle ne prendroit plus de telles commiſſions. L'Intriguante ſçavoit trop bien ſon metier pour ne pas penetrer dans le cœur de cette aimable fille, en connut tout le ſecret; liſant dans ſes yeux plus de curioſité qu'elle n'en vouloit montrer elle ſe raſſura, & pour en mieux venir à ſes fins & menager ſa modeſtie, elle lui promit tout

tout ce qu'elle voulut, & parlant d'autres choſes elle la mit au point de la queſtionner elle même.

En effet Hortence inquiete, reveuſe, & peu accoûtumée à diſſimuler, ne pût s'empêcher de lui demander un portrait plus circonſtancié d'Hippolite; la Vieille le lui peignit au naturel, n'oubliant rien pour bien repreſenter les graces de ce Cavalier, & lui detaillant ſes richeſſes, ſa naiſſance & l'eſtime que l'on en faiſoit. Elle la contraignit de lui avouer qu'elle ſouhaitoit de le voir : mais lui ditelle, il faudroit que cela ſe fit ſans qu'il ſçût que je l'aye voulu, rapportez-lui la colere où ſa temerité m'a miſe; ſi ſes intentions ſont pures il doit s'adreſſer à Geronte & non à moi. Je ferai ce qui eſt neceſſaire, lui repondit Aimée. A l'égard de vous le faire voir, rien n'eſt plus facile, il va tous les jours à votre même Egliſe, & ſe place auprès du Benitier, pour avoir le plaiſir de vous mieux contempler; demain je vous le ferai remarquer.

El-

Elles en étoient à cet endroit de leur converſation, lorſque Megerine revint, & d'un commun accord, ſans pourtant ſe le dire, Hortence & la Confidente ne firent ſemblant de rien. Le reſte de la journée s'étant écoulé très-indifferemment, la Dame Aimée voyant approcher l'heure de ſon rendez-vous, feignit d'aller voir ſi ſon frere n'avoit point beſoin d'elle, & promit de revenir dans peu.

Cette habile femme ne fut pas plûtôt en liberté, qu'elle courut chez Hippolite qui l'attendoit avec toute l'impatience d'un homme qui flotte entre la crainte & l'eſperance. Elle lui rendit un compte exact de ce qu'elle avoit fait, & de la ſituation dans laquelle elle avoit mis l'eſprit d'Hortence : Ainſi, continua-t-elle, ne manquez pas de vous trouver demain où je l'ai aſſurée que vous ſeriez, j'amuſerai ſi bien Megerine, que ſi vous n'avez pas la facilité de vous expliquer de vive voix, vous aurez du moins celle de faire parler vos yeux.

Hip-

Hippolite au comble de la joye fit mille careſſes à l'Intriguante, & les accompagnant encore d'un preſent, la mit ſi fort dans ſes interêts qu'elle ſe feroit ſacrifiée pour lui. Ils furent long-tems enſemble: Hippolite s'informant avec ſoin des moindres mouvemens d'Hortence à la lecture de ſa lettre, & lui faiſant repeter cent fois la même choſe; heureuſement il avoit affaire à une femme à qui le ſilence étoit un peſant fardeau, & qui n'oſant divulguer le ſecret qu'on lui faiſoit, cherchoit à s'en recompenſer en le rappellant ſans ceſſe à ceux qui l'en faiſoient depoſitaire. Elle fit extrêmement valoir à l'amant d'Hortence l'idée qu'elle avoit euë de s'introduire pour quelques jours dans la maiſon de Geronte, afin de pouvoir parler à ſa niece à toutes les heures du jour ſans donner de ſoupçon à ſa Gouvernante; il l'en remercia, la pria de continuer ſes ſoins, de le voir tous les jours, & la congedia très-ſatisfait de ſa negociation. Aimée auſſi contente

que

que lui retourna chez Geronte après avoir ſoupé, & ſe trouva au couché d'Hortence avec Megerine. Comme elle lui aidoit à la deshabiller, cette belle fille prenant le tems que Megerine arangeoit ſur ſa toillette, demanda bas à Aimée ſi elle avoit vû Hippolite. Non vraiment, lui repondit-elle, je ne puis le revoir que dans trois jours. Elles n'eurent pas le tems d'en dire davantage. Hortence ſe coucha & paſſa la nuit dans une agitation d'eſprit qui ne lui permit pas de s'abondonner au ſommeil; Hippplite n'en eut pas une plus tranquille, & tous deux virent le jour paroître avec une égale joye. Megerine & la Dame Aimée s'étant renduës auprès d'Hortence, elle l'habillerent : Cette belle perſonne prit un ſoin de s'ajuſter qui fut de bonne augure à la Confidente, mais qui deplut à ſa Gouvernante, qui l'en reprit avec aigreur : A quoi ſert, lui dit-elle rudement, de vous mettre de la ſorte, vous ne devez être vûë ni voir perſonne? Helas laiſ-

laiſſez-la faire, lui dit doucement Aimée, elle n'a point d'autre amuſement, il eſt juſte de ne l'en pas priver. A tout cela Hortence ne repondoit rien, & continua de ſe mettre en état de ſortir; Megerine lui fit baiſſer ſa coëffe, moins par modeſtie que pour ſatisfaire ſon humeur contrariante; & cette charmante fille au milieu de ſes deux conductrices ſe rendit à l'Egliſe avec un battement de cœur qui lui fut impoſſible de calmer.

Elle ne fut pas plûtôt entrée, qu'Hippolite s'offrit à ſes regards; & quand ſon air noble, ſa taille aiſée & la magnificence dont il étoit mis ne l'auroient pas frappée, un petit coup que lui donna Aimée l'en eut ſuffiſamment inſtruite. Cette adroite femme paſſant alors auprès de Megerine, lui fit tourner la tête d'un autre côté ſous pretexte de lui demander l'explication d'un tableau qu'elle lui montra. L'amoureux Hippolite attentif à tout, ne negligea pas ce favorable inſtant; & s'avancent vers Hortence, lui preſenta de

l'Eau

l'Eau benite d'une main, & de l'autre lui donna une lettre.

Hortence craintive, hors d'elle-même, prit l'une & l'autre sans sçavoir ce qu'elle faisoit, & fut à sa place ordinaire dans un trouble difficile à decrire. Megerine ne s'apperçut de rien; & se mit près d'elle avec Aimée. Pour Hippolite affectant beaucoup d'indifference, il se plaça de sorte que la Gouvernante ne pût y croire du dessein, & qu'Hortence eut la liberté de l'examiner sans contrainte. Cette belle fille y mit toute son attention; & son cœur qui commençoit à lui demander de l'occupation, trouvant dans cet objet dequoi se satisfaire, ne fut pas longtems à se rendre Elle en rougit, cent fois elle detouma ses regards de dessus lui, & cent fois les y attacha.

Que leurs yeux se dirent de choses en un moment! ceux d'Hippolite confirmerent à la jeune Hortence ce qu'il lui avoit écrit, & les siens lui firent entendre que la pudeur & l'innocence l'empêchoiént seules d'en dire autant.

La Messe finie, Hippolite sortit le premier craignant de n'être pas le maître de sa passion, & la niece de Geronte revint chez elle bien plus agitée que lorsqu'elle en étoit sortie. Ce n'est pas qu'elle fut fâchée d'aimer & d'être aimée, Hippolite lui paroissoit trop digne de l'être, pour combattre les sentimens qu'il venoit de lui inspirer; mais l'amour ne s'étoit pas plûtôt fait sentir à son cœur, qu'elle en eut les craintes & les allarmes; l'avarice de Geronte & son humeur feroce la firent trembler pour la reussite des desseins de son Amant. Que deviendrois-je, disoit-elle interieurement, si mon oncle le refusoit pour mon époux? de quelles douleurs ne serois-je pas accablée de m'être engagée à l'aimer, & de ne pouvoir unir mon sort au sien.

C'est de cette sorte qu'elle raisonnoit en elle-même en rentrant dans son appartement; où saisissant un moment de solitude que sa Gouvernante lui laissa, elle ouvrit la lettre d'Hippolite & y lut ces paroles:

L E T-

LETTRE.

Determinez-vous, belle Hortence, decidez de mon ſort, je ne puis vivre dans l'incertitude où je ſuis, ſouffrez que je me declare ou que je meure.
HIPPOLITE.

Ce peu de mots acheva de vaincre Hortence. Et ſa vie triſte & languiſſante s'étant offerte à ſa penſée, la comparant à celle qu'elle pouvoit mener avec un époux tel qu'Hippolite, elle ſe reſolut de lui permettre de parler à Geronte, & même de l'y engager, en lui laiſſant entrevoir une partie de ſa ſenſibilité; & s'affermiſſant dans ce deſſein, en reflechiſſant qu'elle étoit riche & d'un âge à n'être plus traitée en enfant, elle ne balança plus à prendre ſon parti. Et dans la journée ayant trouvé l'occaſion de parler à Aimée en ſecret, elle lui ordonna de faire enſorte d'entrer la premiere dans ſa chambre dès le matin du lendemain. L'Intriguante n'avoit pas be-

ſoin d'une plus ample inſtruction, jugeant bien que ce rendez vous n'étoit que pour lui parler d'Hippolite. Elle fut d'abord l'en inſtruire ; ce tendre amant la conjura de ne pas manquer à ce qui lui étoit preſcrit, & croyant avancer ſon bonheur il la renvoya preſque ſur le champ. Hortence cependant ne fit toute la journée que rêver à ſon avanture & à la façon dont elle écriroit à ſon Amant ; mais les expreſſions ſe trouvent aiſement quand le cœur conduit la plume, c'eſt le maître de l'éloquence : & quoiqu'Hortence n'eût jamais écrit ni parlé de tendreſſe, un moment lui ſuffit pour y être ſçavante. La nuit fut le tems qu'elle choiſit pour s'y emplorer ; elle ne fut pas plûtôt delivrée de ſa ſurveillante, qu'elle écrivit en ces termes à celui de tous les hommes qui meritoit le mieux qu'elle fit ce pas en ſa faveur :

L E T T R E.

J'ignore comment il faut que je m'explique ; élevée ſans aucune marque de tendreſſe, je n'en connoît que le nom ; cependant mon cœur m'inſtruit qu'il en eſt qu'on peut reſſentir ſans crime. Si la vôtre eſt de ce caractere, vous n'avez pas beſoin d'employer le miſtere pour me la faire éprouver ; & ſi les qualitez de votre ame repondent à celles que votre perſonne preſente aux yeux, j'avoüe que je croirai mon ſort des plus heureux de le voir uni au vôtre pour jamais ; n'en exigez pas davantage de moi, & ſoyez bien perſuadé que ſans la contrainte perpetuelle où je vis, vous n'auriez jamais eu de l'écriture d'Hortence.

Cette charmante fille n'oſa relire ſa lettre dans la crainte de la trouver trop forte, & l'ayant cachetée elle la donna à Aimée qui ſe rendit exactement près d'elle dès le grand matin. Aimée, lui dit Hortence, aſſurez Hippolite

que je lui écris pour la premiere & derniere fois jusqu'à ce qu'il me soit permis de le voir & de lui parler. La Confidente vit bien qu'elle parloit serieusement, & qu'il ne falloit pas regarder cette intrigue comme la plûpart de celles dont elle s'étoit mêlée ; ainsi elle resolut de ne rien cacher de la verité à l'amoureux Hippolite. Pour cet effet elle ne tarda pas à l'aller trouver, & lui rendant la lettre d'Hortence : Je vous avertie, lui ditelle, que vous avez affaire à la personne du monde la plus sage, & que vous n'avancerez rien si vous ne cherchez qu'un amusemens Hippolite sourit à ce discours, & sans rien repondre lut la lettre avec attention, i en fut enchanté, & decouvrant à chaque mot mille marques d'esprit, de pudeur & de tendresse, il en temoigna sa joye par des transports qui firent assez connoître à la Confidente que son amour n'étoit pas de ceux qui peuvent s'éteindre. Après avoir plusieurs fois recommencé cette douce lecture : Ma chere Aimée, lui dis-

dit-il, retournez auprès d'Hortence, & dites-lui que dès aujourd'hui elle aura des preuves autentiques de la pureté de mes intentions.

La Vieille s'acquitta parfaitement de sa commiſſion, & la niece de Geronte attendit avec impatience les effets des promeſſes de ſon Amant. Pour lui, ne voulant pas que les choſes trainaſſent en longueur, & qu'il fût au pouvoir de Geronte de le refuſer, il fut trouver un de ſes amis particuliers, que la naiſſance, le rang & les emplois mettoient en droit de faire paſſer ſes prieres pour des ordres; & lui ayant decouvert le ſecret de ſon cœur en l'inſtruiſant du caractere avare de Geronte, il le pria de l'accompagner chez lui pour faire la demande d'Hortence, & de parler à ſon oncle de façon à lui faire connoître l'interêt qu'il prenoit à ce qui le regardoit. Ce Seigneur que je nommerai Fabrice, outre l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour Hippolite, y étoit encore attaché par le ſang,

ce jeune Gentilhomme étant ſon parent du côté des femmes. Comme il avoit fort connu le pere d'Hortence, & qu'il ſçavoit que ce devoit être un bon parti, il ne balança point à faire ce que ſon ami exigeoit de lui, ne doutant pas que Geronte ne ſe fit un honneur de cette alliance; ainſi dès qu'il eut dîné, montant dans ſon Caroſſe avec Hippolite, il ſe rendit au logis de l'Avare.

Le grand apparat avec lequel Fabrice marchoit, étant toujours accompagné de Pages & de Gens de livrée qui formoient un aſſez beau cortege, frappa l'oreille de la jeune Hortence, qui mettant la tête à la fenêtre, vit entrer dans la cour ce brillant équipage, d'où deſcendirent Hippolite & Fabrice. La vüe de ſon Amant, & l'air d'autorité dont elle entendit que ce Seigneur demandoit Geronte, ne lui laiſſa pas lieu de douter qu'elle ne fût le ſujet de cette viſite; ſa joye ne put ſe cacher; elle éclata dans ſes yeux; & les deux Vieilles qui étoïent avec elles l'ayant remar-

marqué, Megerine toujours prête à la chagriner, lui en temoigna son mecontentement avec sa rudesse ordinaire. Mais Aimée saisissant cette occasion d'instruire Hortence sans affectation: Quelle affaire, dit-elle, peut avoir le Seigneur Fabrice avec Geronte? Vous le connoissez donc, lui demanda Hortence: Si je le connois, reprit-elle, & qui peut ne pas connoître un homme de cette condition, & qui est si puissant à la Cour? Il faut qu'il y ait ici quelque chose d'extraordinaire, puisqu'il est accompagné d'Hippolite. Ce Gentilhomme est son parent, & c'est le plus aimable & le plus estimable Cavalier que le Ciel ait fait naître.

Tandis que l'Intriguante parloit de la sorte, malgré tous les signes que lui faisoit Megerine, pour l'obliger à se taire, Fabrice, & Hippolite étoient montez à l'appartement de Geronte, qui les reçut avec autant d'étonnement que d'inquiétude sur le sujet qui les amenoit. Cependant comme il sçavoit le respect que le rang de Fa-

brice exigeoit de lui il lui rendit tous les honneurs qui lui étoient dûs, & lorſque les premiers complimens furent ceſſez: Je crois, lui dit Fabrice, que le motif qui nous conduit ici vous fera plaiſir, puiſqu'il s'agit de vous debarraſſer de la garde de la belle Hortence. Le bruit de ſa vertu & les charmes de ſa perſonne ont frappé le cœur d'Hippolite; & comme je ſuis ſon parent & ſon ami, je viens vous la demander pour lui. Les gens de ſon âge ne laiſſent jamais rien échaper; il a vû pluſieurs fois Hortence à l'Egliſe, & malgré le ſoin qu'elle prend de ſe cacher, ſes attraits en ont fait la conquête. Il n'eſt point d'union qui puiſſe être mieux aſſortie; tous deux d'un ſang noble, tous deux aimables & favoriſez des dons de la fortune, on ne ſçauroit faire un hymen plus heureux.

Quand les biens de la charmante Hortence, dit alors Hippolite, ne repondroient pas à ceux que je poſſede, je ne la deſirerois pas avec moins d'ardeur; & quoique je ſois perſuadé de l'ordre qu'un

Tuteur, tel que Geronte, a mis dans ſes affaires, le compte qu'il en doit rendre ne ſe terminera qu'à ſa commodité, & quand il le voudra; je ne veux qu'Hortence, & n'enviſage en aucune façon ſa fortune.

Pendant tous ces diſcours Geronte changea mille fois de couleur; la crainte, l'avarice & la colere le ſuffoquoient. Il voyoit d'un côté la ruine de toutes ſes eſperences, s'il accordoit Hortence; & de l'autre ſa perte certaine, ſi par un refus ſans fondement, il venoit à choquer un homme qui pouvoit tout. Il étoit veuf; un fils qu'il avoit au College, & qui n'étoit élevé dignement que des revenus d'Hortence, en étoit l'unique heritier en cas qu'elle mourût ſans enfans, & c'étoit à quoi tendoient les vûës de Geronte. Outré de la demarche de Fabrice, qui le prenoit juſtement dans le moment qu'il avoit reſolu de mettre Hortence en Couvent, & de la contraindre de ſe faire Religieuſe, il fut long-tems ſans repondre,

touchant & crachant ſans ceſſe pour cacher ſon trouble; & ce ne fut qu'en begayant que prenant la parole :

L'honneur que vous faites à ma Niece, dit-il à Fabrice, eſt ſi grand, que je ne puis trop vous en marquer ma reconnoiſſance; & c'eſt avec chagrin que je ſuis forcé de le refuſer. Mais Hortence ne veut point entendre parler de mariage; & quoique je puiſſe faire & dire, elle n'aſpire qu'au Couvent. D'ailleurs ſon bien n'eſt pas ſi conſiderable qu'on le croit. Les affaires de ſon Pere étoient fort embrouillées; & c'eſt en perdant beaucoup que je ſuis parvenu à conſerver le peu qui lui reſte. L'amour eſt beau, Seigneur, adjouta-t-il en s'efforçant à ſourire; mais il faut qu'il y ait quelque choſe de plus dans le mariage. Fabrice qui comprit l'intention de l'avaricieux Vieillard, prenant un air grave & ſevere: Hippolite, lui repondit il, vous a deja dit que ſa fortune ſuffiſoit pour elle & pour lui. Cependant ſi la belle Hortence temoigne

gne une ſi forte repugnance pour l'hymen, il ne faut pas la contraindre; mais comme elle eſt encore trop jeune pour decider de ſon ſort, ſouffrez que je la voye, & que je juge moi-même de ſes ſentimens.

Nouvel embarras pour Geronte, qui s'attendoit ſi peu à cette ſeconde demande, qu'il en parut hors de lui. Elle n'eſt point en état de paroître, lui dit-il, j'aurai l'honnéur de vous la préſenter une autre fois. Je l'ai vûë ce matin, reprit promptement Hippolite, elle eſt charmante, & n'a beſoin d'aucun ornement pour ſe faire admirer.

Geronte, continua Fabrice, je vois que vous éludez; de grace ne me forcez point à me plaindre de vous car je vous avertis que je ne ſors point d'ici ſans lui avoir parlé. L'air dont ces mots furent prononcez, percerent Geronte de part en part; & ne pouvant plus s'en defendre, il fut obligé d'envoyer chercher Hortence, Fabrice n'ayant jamais voulu permettre qu'il y fut lui même. On ne peut s'i-

maginer combien Hippolite souffroit de n'oser montrer le mépris que lui inspiroient les ruses de cet homme; & l'on peut encore moins exprimer la surprise d'Hortence, lorsqu'on vint lui dire que son Oncle la demandoit. L'espoir, la crainte & la joye l'assaillirent à la fois; ces differens mouvemens ne servirent qu'à la rendre plus belle; elle parut donner un nouveau jour dans le cabinet de Geronte lorsqu'elle y entra; Fabrice en fut éblouï, & le tendre Hippolite en sentit croître son amour.

Fabrice se leva, fut au-devant d'elle, & la prenant par la main: Charmante Hortence, lui dit-il, j'étois le meilleur ami de votre Pere, & je veux vous en servir en memoire de notre amitié. Permettez donc qu'en cette qualité je vous demande un aveu sincere de vos sentimens: Seroit-il bien possible qu'étant doüée de tant d'attraits, vous songeassiez à la retraite!

Geronte voulant alors parler: Laissez-la s'expliquer, reprit Fabrice, c'est elle seule que je veux enten-

entendre. L'aimable Hortence se voyant contrainte d'obéir, & les yeux d'Hippolite la pressant de dire la verité: Seigneur, dit-elle à Fabrice avec un modeste souris, je suis depuis si long-tems dans la retraite, qu'il n'est pas surprenant qu'on s'imagine que je l'aime; mais puisque vous m'ordonnez d'être sincere, je vous avouerai qu'elle n'a nul appas pour moi.

Votre Gouvernante, reprit Geronte les yeux remplis de rage, m'avoit assuré du contraire. Megerine, reprit Hortence, ne s'occupe qu'à me faire de la peine, & la premiere grace que j'ose exiger de vous, c'est de l'ôter d'auprès de moi. Vous ne voulez donc point être Religieuse, continua Fabrice: Non, Seigneur, reprit-elle, & je ne crois pas que ce soit l'Intention de mon Oncle. Hé! mais, dit-il, je ne l'aurois voulu qu'autant qu'on me disoit que vous le souhaitiez. Ainsi, continua Fabrice qui commençoit à se divertir de cette scene, je puis vous presenter un époux sans crainte de

vous

vous allarmer. Geronte qui vous aime n'osoit y donner son consentement sans avoir le vôtre. Decidez donc, belle Hortence, du sort d'Hippolite, qui ne paroît à vos yeux que pour vous offrir & son cœur & sa foi. Oüi, charmante Hortence, ajouta cet Amant passionné, je vous adore, & ce n'est que de vous que j'attens mon bonheur. Puisque mon Oncle, repondit elle, veut bien s'en rapporter à moi, je crois ne pouvoir mieux reconnoître ses bontez qu'en approuvant son choix. Geronte, reprit Fabrice, vous l'entendez; il n'est plus question de balancer, puisque nous sommes tous d'accord; vous êtes Tuteur d'Hortence, & je serai son Pere; ainsi songez que l'entrée de votre maison soit libre à Hippolite, & que cette belle personne soit desormais maîtresse de mettre près d'elle les femmes qui lui sont necessaires.

Geronte voyant qu'il n'avoit aucun moyen de s'opposer à Fabrice, dissimulant son desespoir, changea

tout à coup de langage. Il remercia Fabrice de ſes ſoins pour ſa Niece, embraſſa tendrement Hippolite, lui demanda ſon amitié, & prenant ſa main & celle d'Hortence, les mit l'une dans l'autre en leur ſouhaitant mille bonheurs. La joye d'Hortence, les tranſports d'Hippolite & la ſatisfaction de Fabrice furent exceſſifs ; & le perfide Vieillard ſe maſqua ſi parfaitement, qu'il n'étoit pas poſſible de croire qu'il n'agît du fond du cœur. Enfin le genereux Fabrice voulant achever ſon ouvrage, envoya chercher ſon Notaire, fit dreſſer les articles du Contrat, & ne quitta point la maiſon de Geronte, qu'il ne fût ſigné des Parties intereſſées. Toutes ces ceremonies ne s'étant terminées que très tard, ce Seigneur emmena ſouper chez lui Geronte & les Amans, où il les regala magnifiquement. Hortence y brilla de cent façons differentes, par les agremens de ſon eſprit, les charmes de ſa perſonne & la beauté de ſa voix. Hippolite paroiſſoit n'avoir pas aſſez de yeux pour la voir, ni

ni d'oreilles pour l'entendre. Ceux que Fabrice avoit invitez en furent charmez, & Geronte fut de la meilleure humeur du monde. Hippolite les ramena chez eux où il fut encore quelques momens avec Hortence, & ne s'en separa sans douleur que par l'espoir de la revoir dès le lendemain.

Cette nuit fut la premiere qui offrit aux deux Amans des idées agreables. Hortence ne vit point Megerine à son coucher; la seule Aimée y parut, qui lui dit que la Gouvernante étoit en grande conference avec Geronte; mais comme elle se douta que c'étoit pour la congedier, elle ne s'en inquieta pas, & s'entretint long-tems avec Aimée de son prochain bonheur. Cette femme en ressentoit une joye sincere, & benit mille fois le Ciel de s'être mêlée de cette affaire. Elle n'eut pas sujet de s'en repentir. Hippolite la mit bien-tôt en état de n'avoir besoin d'aucun manege pour vivre avec aisance.

Dès le matin du lendemain Megerine vint prendre congé d'Hor-

tance, à qui elle apprit que Geronte la renvoyoit. Cette belle fille ne put s'en ſeparer ſans émotion & ſans lui donner des marques de ſa generoſité, en lui faiſant preſent d'un très beau diamant. La Gouvernant le reçut en pleurant, & ſe retira fort touchée en apparence, mais bien conſolée dans le fond de ſon ame par la vengeance qu'elle alloit ſe menager.

Pluſieurs jours ſe paſſerent dans les preparatifs des nôces, pendant leſquels Hortence & Hippolite furent inſéparables. Les amis & les amies des deux Familles furent invitez à la ceremonie du mariage, & au feſtin dont Fabrice voulut être chargé. Les habits ſuperbes, les diamans & les bijoux brilloient de toutes parts dans l'appartement & ſur la toilette d'Hortence, qui donnoit bien moins d'attention à ces objets frivoles, qu'aux tendres aſſurances de l'amour d'Hippolite, qu'elle aimoit autant qu'elle en étoit aimée. Enfin plus de quinze jours s'étant écoulez aux choſes qu'exige l'uſage & la loi, calui de l'hy-

l'hymen parut au grand contentement de nos Amans, qui suivis d'un magnifique cortege, furent à l'Eglise se lier à jamais l'un à l'autre.

Les personnes priées étoient en si grand nombre, qui l'on y comptoit jusqu'à quinze Carosses remplis. La ceremonie finie, chacun se depêchant de prendre sa place sans ordre & sans rang, on se rendit chez Fabrice, où l'on devoit tous se rassembler. Hippolite monta en carosse avec Geronte & plusieurs hommes de condition. Hortence entra dans un autre avec des Dames, & le reste se confondit selon qu'il y eut place sans choix & sans distinction. Les équipages même prirent des chemins differens pour ne pas faire un si grand embarras. Celui d'Hippolite étant arrivé, Geronte & lui demanderent si Hortence étoit venuë. On lui dit que non; mais croyant que le premier carosse l'ameneroit, ils ne s'inquieterent pas. Cependant tout le monde s'étant rassemblé, chacun se deman-
dant

dant où elle étoit, & ne la voyant point, Hippolite commença à s'impatienter de ce retardement. Mais comme il arrive ſouvent à ces ſortes de fêtes que pour eprouver l'amour du Marié, on ſe fait un divertiſſement de cacher quelque tems ſa femme, la Compagnie le calmoit, en lui diſant qu'il ne devoit pas ſe troubler; qu'elle alloit ſans doute paroître, & que c'étoit un tour de quelqu'un de ſa nôce. Mais tous ces diſcours ne le ſatisfaiſoient point, & ſon trouble fut au dernier degré, quand enfin chacun s'étant trouvé, on vit qu'il ne manquoit poſitivement qu'Hortence.

Alors la crainte & la douleur s'emparerent des eſprits. Geronte paroiſſoit outré; Hippolite étoit furieux, Fabrice au deſeſpoir, & generalement toute l'aſſemblée ne ſe connoiſſoit plus. Enfin l'heure avançant, on ne put plus retenir Hippolite, Geronte & Fabrice, qui chacun de leur côté, coururent par tout où ils croyoient aprendre des nouvelles d'Hortence.

Plu-

Plusieurs de la compagnie se detacherent aussi pour faire la même chose; mais le jour & la nuit furent employez à cette recherche sans rien dècouvrir; & la consternation ayant pris la place de la joye, on se separa dans une situation difficile à decrire. Hippolite auroit inspiré de la compassion au plus barbare, & Geronte ne paroissoit pas moins à plaindre, quoiqu'en effet il ne fût qu'un fourbe. Mais le malheur d'Hortence & d'Hippolite voulut que les soupçons ne tombassent jamais sur lui, & le perfide fascina si bien les yeux, qu on prenoit autant de soin à le consoler qu'Hippolite. Les recherches ne se bornerent pas dans les maisons particulieres; Fabrice obtint des ordres pour ouvrir toutes les Prisons, les Couvens, les Communautez & les Hôpitaux; rien ne fut épargné ni negligé, & tout fut inutile. On ècrivit dans les Provinces; on envoya son Portrait jusques dans les Pays étrangers; & les mouvemens qu'Hippolite se donna, & ceux que Geronte paroif-

roiffoit fe donner, durerent plus d'un an avec auffi peu de fruit que le premier jour.

Il n'eft pas difficile de concevoir dans quelle fituation étoit le malheureux Hippolite. Il aimoit avec ardeur, il étoit aimé de même, & les nœuds les plus facrez l'avoient lié pour jamais à cet objet charmant; & fur le point d'en être tranquille poffeffeur, il s'en voyoit feparé de la maniere du monde la plus cruelle & la moins attenduë.

Enfin après avoir employé amis, protecteurs, puiffance & argent, perdant tout efpoir fans perdre fon amour, il s'abandonna entierement à fa douleur; & les engagemens du monde n'ayant plus aucun charmes pour lui, il refolut d'embraffer l'état Ecclefiaftique, ce qui lui fut d'autant plus aifé, qu'il y avoit été deftiné dans fa jeuneffe, & qu'il n'avoit pris un autre parti que parce que la mort d'un aîné l'avoit rendu fils unique dès l'âge de quinze ans. Ce deffein ne fut pas plûtôt formé qu'il

fut

fut executé. Son ſçavoir & ſa ſageſſe lui abregerent même beaucoup de tems. Enfin il prit les Ordres, & comme ſon merite étoit également connu de tout le monde, & qu'il avoit des parens & des amis puiſſans, il fut pourvû d'un Prieuré Cure à quelques lieües de Paris, dans lequel il ſe retira avec la Dame Aimée qu'il prit pour ſa Gouvernante, & qui par ſes ſoins genereux avoit quitté toute idée d'intrigue pour mener une vie plus innocente.

Hippolite dans ce nouvel état ſe fit eſtimer & conſiderer autant qu'il l'avoit été dans l'autre ; charitable, bien-faiſant, ſerviable, compatiſſant & genereux, ne ſe reſervant abſolument que le neceſſaire, pour aſſiſter les malheureux & les aider de ſes revenus dans leurs beſoins. Comme il étoit riche, ſes bienfaits n'étoient pas mediocres. Mais tandis que ſes mœurs & ſa conduite le faiſoient également admirer, ſon cœur n'en étoit pas plus tranquille ; l'image d'Hortence le ſuivoit par tout, ſa

perte

perte ne ſortoit point de ſa memoire, & les ſaints devoirs où ſon état l'engageoit ne purent éteindre ſon amour. Envain, pendant le cours de plus de quatre années, il implora le ſecours du Ciel pour être delivré du feu qui le conſumoit, plus il combattoit ce funeſte amour, & plus il prenoit d'empire ſur ſon ame; il avoit defendu à Aimée de ne lui jamais prononcer le nom d'Hortence, ni de rappeller ſon avanture à ſon ſouvenir eſperant que cette precaution le forceroit à l'oublier. Cette femme lui obeïſſoit exactement, & prenoit un ſoin extrême de ne rien dire qui eût quelque rapport à la niece de Geronte.

Mais ce malheureux Amant s'ennuyoit bien-tôt de ce ſilence, & le rompant ſans ceſſe, ne trouvoit de conſolation qu'à s'entretenir des perfections de celles qu'il ne pouvoit s'empêcher de regretter. Il y avoit ſix ans qu'Horten-

ce étoit perduë, & près de cinq qu'Hippolite possedoit son Prieuré-Cure, en menant une vie aussi triste qu'exemplaire, lorsque Geronte mourut. Cette nouvelle ranima encore ses douleurs en lui rappellant tout ce qui s'étoit passé à son mariage; il fut même près de trois mois à ne parler d'autre chose avec sa Gouvernante, en deplorant la cruauté de sa destinée, qui en le separant d'Hortence, lui avoit laissé son image dans le cœur.

Un jour qu'il étoit dans un pareil entretien & qu'Aimée faisoit son possible pour lui representer qu'il devoit bannir cette idée, on frappa à sa porte assez rudement; la Gouvernante fut ouvrir; & voyant une femme mise comme une mandiante des plus accablées de misere qui demandoit M. le Prieur, elle lui dit qu'il n'y étoit pas, & referma la porte. On recommença à frapper, & le Prieur ayant demandé ce que c'étoit, & pourquoi on n'ouvroit pas: C'est une

une Prauvreffe, lui dit Aimée, qui veut vous parler, votre maifon eft toujours affiegée de ces gens-là; laiffez-la aller, elle vous trouvera bien à l'Eglife. Pendant ce difcours on frappoit toujours. Ouvrez, dit Hippolite, ce n'eft qu'en faifant du bien aux autres que je puis foulager mon mal. Elle obeït, & fit entrer cette femme dans la falle où il étoit. La pretenduë Mandiante voyant que la Gouvernante reftoit là pour les écouter, s'approcha d'Hippolite, & lui parlant très-bas: Ce que j'ai à vous dire, lui dit-elle, ne veut point de temoins, faites retirer cette femme. Hippolite fit figne à Aimée de fortir. Alors l'inconnuë élevant fa voix: Hippolite, lui dit-elle, je ne m'étonne point que vos yeux me meconnoiffent, mais helas! votre cœur doit-il m'avoir fi-tôt oubliée?

Le fon de cette voix s'étant fait entendre jufqu'au fond de fon ame, il leva les yeux, & les pro-

menant curieusement sur cet objet: Hortence, s'écria-t'il tout à coup, ma chere Hortence, est-ce vous que je vois? A ces mots la pressant dans ses bras, car c'étoit elle-même, leurs larmes, leurs sanglots & la joye de se revoir se confondant ensemble, les mirent hors d'état de pouvoir s'expliquer pendant un assez long espace de tems. Enfin après avoir repandu bien des pleurs, & dit beaucoup de choses sans suite & sans arrangement: Par quel malheur, reprit Hippolite, vous ai-je perduë, & par quel bonheur m'êtes vous renduë? Quels accidens vous ont reduit dans ce funeste état? De grace ne me laissez rien ignorer d'une avanture qui m'a causé trop de tourmens, pour me refuser les éclaircissemens, qui peuvent les adoucir.

Je ne viens ici, lui repondit Hortence, que dans cette intention, & c'est une grande consolation pour moi, mon cher Hippolite, de me trouver dans votre

cœur

cœur après avoir été si long-tems éloignée de vos yeux. Votre tendre reception ne me laisse pas lieu de douter que vous n'avez pas oublié le jour heureux & malheureux tout ensemble où nous sommes liez par des nœuds indissolubles. Ainsi je ne prendrai mon recit que du moment où Geronte & vous m'ayant mise dans un Carosse avec plusieurs Dames, je vous vis monter dans un autre, esperant vous suivre de près. Tant de differentes personnes étoient à cette ceremonie, & toutes m'étoient si fort inconnuës, qu'il n'étoit pas difficile de me tromper entre celles qui étoient priées, & celles qui ne l'étoient pas. Vous le fûtes vous-même, puisque guidé par mon Oncle, vous me mites dans un équipage que vous crûtes des nôtres, & que sans vous en appercevoir je fus livrée à vos yeux entre les mains de mes ravisseurs. Cependant l'idée remplie de mon bonheur, on se mit en marche sans que nul

ſoupçon troublât mon eſperance ; au contraire aidant moi-même à mon infortune je preſſois la compagnie de faire aller plus vîte afin de vous rejoindre promptement. Celles avec qui j'étois feignant d'entrer dans mon impatience, ordonnerent au Cocher de quitter la file des Caroſſes & d'avancer par des ruës qu'elles lui nommerent, en me diſant que c'étoit le chemin le plus court. L'ignorance où j'étois des tours & detours de la Ville, n'étant jamais ſortie de mon quartier, m'empêcha de m'oppoſer à rien. Le Caroſſe fit pluſieurs ruës, & le temps me paroiſſant trop long, je demandoit ſans ceſſe ſi nous arriverions bien-tôt. Mais quel fut ma ſurpriſe, lorſque je me vis en plaine campagne allant à toute bride ? Alors la frayeur s'emparant de mon ame, je criai qu'on arrêtât, que l'on ſe trompoit & que la maiſon de Fabrice n'étoit point hors de Paris.

On arrêta effectivement, mais

ce ne fut que pour laiſſer deſcendre celles qui étoient avec moi, qui rioient & chantoient toutes à la fois, pour empêcher qu'on entendît les cris que je fis en voyant monter à leur place une femme & quatre hommes, qui me ſaiſiſſant de tous côtés s'oppoſoient aux efforts que je faiſoient pour m'élancer du Caroſſe en bas, tandis que la malheureuſe me tenoit la tête & la bouche enveloppée pour étouffer ma voix. De vous dire, mon cher Hippolite, ce qui ſe paſſoit alors dans mon ame, c'eſt ce qui m'eſt impoſſible; jugez-en, puiſque l'idée la moins affreuſe qui s'offrit à ma penſée, fut d'être ſeparée de vous pour jamais. Mes raviſſeurs ne prononçoient pas une ſeule parole; mes plaintes & mes ſanglots retenus par les ſoins qu'on prenoit d'en empêcher l'effort, étoit le ſeul bruit que l'on entendoit. Enfin on arrêta long-tems après; mes cruels Conducteurs m'arracherent

du Caroffe, & me firent entrer dans une maifon où tout leur étoit foumis. Là, celle qui étoit avec eux me laiffant l'ufage des yeux & de la refpiration libre, je la reconnus pour Megerine. A cette vûë, me doutant d'une partie de la verité, je fis des cris qui auroient touché le cœur le plus barbare, efperant que ceux de cette maifon me donneroient quelques fecours; mais cette perfide en étoit la maîtreffe, & les hommes qu'elle avoit avec elle étoient de ces malheureux qui ne vivent que de brigandages. Elle ne repondit à mes plaintes, que par des railleries picquante fur la joye que j'avois euë de vous époufer.

Je tentai toutes fortes de voyes pour l'attendrir & la faire rentrer en elle-même; & ne pouvant y parvenir, je fus jufqu'au point de la prier de me donner la mort. Vous feriez trop heureufe, me repondit-elle, ne croyez pas être fi-tôt delivrée des peines que vous meri-

meritez; vous vivrez pour faire une rude penitence de votre peu de respect pour votre Oncle, & vous apprendrez dans un Cloître à devenir moins fiere & plus soumise. Je l'avoüerai, mon cher Hippolite, ce discours tout insolent qu'il étoit, calma une partie de mes inquietudes, jugeant que puisqu'on me menoit dans un Couvent on n'avoit pas dessein d'attaquer ma gloire. Mais lorsque cette idée me fut ôtée, ma tendresse pour vous, la douleur où je jugeois que vous seriez, & celle d'en être si cruellement separée, me jetterent dans un nouveau desespoir.

Cependant rien ne toucha la barbare Megerine, qui dans le plus fort de la nuit, m'ayant ôté mes habits, me força d'en prendre un d'homme; elle en fit autant. Et comme cet attentat s'étoit tramé de longue main, & qu'elle s'étoit pourvûë de tout ce qui étoit necessaire pour un voyage, elle avoit des chevaux prêts

dans cette maiſon ſur leſquels mes Raviſſeurs monterent ; l'un me prit devant lui, afin que je ne puſſe m'échapper, un autre prit Megerine en croupe, & les deux autres alloient à nos côtés. Leurs meſures étoient ſi bien priſes, que nous ne rencontrâmes ſur notre route hommes, enfans, ni femmes à qui je puſſe demander du ſecours. Que pouvois-je faire dans cette extrêmité: que de me livrer à mon malheur?

Je remis donc au Ciel ma deſtinée; & lui adreſſant tous mes vœux, je le conjurai d'avoir pitié de mon innocence, & de conſerver vos jours. Nous marchâmes toute la nuit par des chemins detournez, mes Conducteurs évétant avec ſoin les routes frequentées. Enfin ſans vous ennuyer par une plus longue narration, après des fatigues incroyables & plus de quinze jours de marche, je me trouvai dans un païs qui par le langage de ceux qui l'habitoient, me fit voir que j'étois

j'étois dans une Province bien éloignée du lieu de ma naiſſance. Ce fut là que Megerine n'ayant plus rien à craindre congedia ſon eſcorte, & qu'ayant pris une litiere dans laquelle elle ſe plaça avec moi, je fus menée à travers les rochers, les montagnes & les precipices dans un Couvent au fonds du Perigord. J'y fus reçûë avec autant de dureté, qu'on m'y avoit conduite. On m'y donna une eſpece de chambre qui ne recevoit de jour que par une ouverture grillée & hors de la portée du corps, n'ayant pour tout meuble qu'un mechant lit, une table & une chaiſe. Mais quelqu'affreuſe que me parut ma priſon, j'y entrai avec moins de peine que je n'y étois venuë, puiſqu'elle me delivroit de la cruelle Megerine, que je n'ai jamais revûë depuis ce jour. On m'enferma dans ma chambre, & la porte ne s'en ouvrit plus que pour m'apporter à manger, ſans qu'il me fût permis de voir ni de parler à

aucune des Religieuſes. Il vous eſt aiſé de vous imaginer quelle étoit mon occupation chaque jour, pleurer, gemir, prier & veiller, & vous aimer conſtament faiſoient mes ſeuls plaiſirs. Cependant une vie ſi differente de celle ou j'étois née, apporta bientôt du changement dans ma ſanté. Je tombai dangereuſement malade, & ce fut en cette occaſion que je reconnus qu'il y avoit quelqu'ombre de charité dans cette maiſon.

Celle qui m'apportoit à manger s'étant apperçuë de l'état funeſte où j'étois, en avertit la Superieure; & je fus très-ſurpriſe que deux Religieuſes me vinrent prendre, & ſans me dire un ſeul mot me conduiſirent à l'infirmerie où je fus traitée avec plus de douceur & beaucoup de ſoin. L'une de ces Dames étoit Infirmiere, & je remarquai qu'elle me regardoit de tems en tems avec étonnement; & quelques jours après j'entendis qu'elle diſoit bas à une

une autre: Il eſt ſurprenant que cette fille ſoit telle qu'on le dit, elle a un air de modeſtie qui enchante, & elle eſt ſi jeune, que je ne comprend pas que cela puiſſe être. Ce diſcours me fit juger qu'il falloit qu'on m'eût miſe en ce lieu ſur un ton bien offenſant; mais l'état où j'étois me fit regarder cet outrage avec indifference, ſongeant plûtôt à la mort qu'à me mettre en peine de ce que l'on penſoit de moi. Mais ma jeuneſſe, (& ſans doute le Ciel qui vouloit que je reviſſe mon cher Hippolite, me tirerent des portes du trepas après trois mois de maladie.

Ma patience, mon ſilence, & ſi je l'oſe dire, ma douceur, avoient prevenu l'Infermiere ſi fort en ma faveur, qu'elle fit croire que j'étois toujours mal le plus qu'il lui fut poſſible, pour avoir ſoin de moi. Enfin n'étant plus maîtreſſe de me retenir, on me remit dans ma priſon, ou j'ai vêqu près de ſix ans dans une continuelle ſolitude,

& dans les plus cruels tourmens qu'une ame puiſſe reſſentir exterieurement, lorſqu'elle eſt privée de toute conſolation & de ce qu'elle a de plus cher. Je m'attendois d'y mourir, lorſqu'il y a environ deux mois que l'infirmiere vint me trouver, & que ſe jettant à mon col avec tendreſſe: Enfin ma fille, me dit-elle, votre patience a touché le Seigneur, votre innocence eſt reconnuë de notre Superieure; ſi elle en avoit été inſtruite, vous n'auriez pas ſouffert ſi long-tems; venez, elle demande à vous parler.

Mes larmes furent ma ſeule reponſe; je me laiſſai conduire à l'appartement de cette Dame, qui me parut reſpectable par ſon âge & ſon grand air. Auſſi-tôt qu'elle me vit, elle ſe leva de ſon fauteüil, & me faiſant donner un ſiege: Celle qui vous à miſe ici, me dit-elle, vous à fait paſſer pour une fille qu'il falloit punir d'une conduite irreguliere, ſur laquelle elle étoit en droit d'avoir autorité:

rité : cette miſerable n'a point quitté le Perigord , & vient de mourir en avouant tous ſes crimes à ſon Directeur, en le chargeant de me declarer celui qu'elle a commis à votre égard , & qu'elle nous a fait commettre ſur ſa fauſſe accuſation, en nous avertiſſant que votre oncle eſt mort, & que votre penſion eſt éteinte avec lui. Ainſi, continua-t-elle, les portes de cette maiſon vous ſont ouvertes. Ce n'eſt pas que nous ne ſoyons prêtes à vous y garder juſqu'au tems que vous aurez donné avis à vos amis de ce qui vous eſt arrivé; cependant je crois que vous ferez mieux d'aller vous-même les en inſtruire: nous ſommes très-mortifiées d'avoir été trompées d'une ſemblable maniere , mais nos Maiſons ſont expoſées tous les jours à ces ſortes d'avantures. Cette Dame ceſſa de parler ; & voyant que malgré ſes excuſes & ſes offres elles auroit bien voulu ſe debarraſſer de moi , je profitai de ſon con-

conſeil, & ſans lui faire aucun reproche d'avoir ſi legerement donné dans l'impoſture, je la remerciai de ſes honnêtetez & la priai de me laiſſer ſortir.

Son intention n'étant pas de me retenir, elle me dit que j'étois libre, & m'offrit aſſez foiblement quelqu'argent pour mon voyage; mais un mouvement de fierté me portant à n'avoir point d'obligation à celle qui m'avoit traitée ſi durement, je la refuſai, en lui faiſant entendre que je ne manquerois de rien dès que je ſerois ſortie de ſa Maiſon. L'Infirmiere, picquée de la froideur de la Superieure, & qui m'avoit priſe en amitié, me le prouva d'une maniere bien différente; car auſſitôt que j'eus quitté cette Dame, me conduiſant dans ſa Celule: Ma fille, me dit-elle, vous ne ſçauriez croire combien votre malheur ma touché; ſi j'étois la maîtreſſe, vous ne ſortiriez pas d'ici de cette façon. Je vois bien que vous n'avez refuſé les offres de

notre

notre Superieure, que parce qu'elle vous les a faites de mauvaise grace. Tenez, ajouta-t elle en me donnant deux Louis, acceptez ce mediocre soulagement pour aider à votre voyage: si mon pouvoir étoit plus grand, vous auriez davantage, & quelque part où vous soyez, faites-moi sçavoir de vos nouvelles.

J'avoue que je ne fus pas insensible à la generosité de cette Dame. Je l'embrassai: & pour lui temoigner l'estime qu'elle m'inspiroit, je pris les deux Louis en lui rendant mille graces; ensuite jugeant de l'impatience où j'étois de partir, elle me confia à une Tourriere du dehors du Couvent pour m'indiquer de quelle sorte je pourrois faire mon voyage. Cette personne me mit entre les mains d'un Marchand & de sa femme qui partoient pour Paris, qui m'ont conduite tantôt à pied, tantôt à cheval, souvent sur des mulets, & toujours avec beaucoup de fatigue; mais le desir

ſir de vous revoir me donnant des forces, je les ai ſupportées avec un courage ſurnaturel. Mes deux Louis n'ont pas été loin; j'en vis bien-tôt la fin; & je ſuis arrivée il y a quatre jours ſans nulle reſſource que la charité de mes Conducteurs, qui m'ont nourrie & logée tout le tems que j'ai mis à vous chercher. Avec l'aide de ces bonnes gens je me fis inſtruire de l'Hôtel de Fabrice, où ſans vouloir me faire connoître, l'état où je ſuis me donnant de la honte) je ſçus de ſes Domeſtiques que vous aviez pris les ordres, & que vous reſi-diez à votre Prieuré.

Cette nouvelle me cauſa de la joye & de la douleur; la premiere, parce que je me flattai que ma perte & votre fidelité avoient cauſé votre retraite; & la ſeconde, par la crainte de vous perdre une ſeconde fois. Mais me repreſentant que rien ne pouvoit rompre les nœuds ſacrez qui vous lioient à moi, & que vous ne pou-

pouviez diſpoſer de vous ſans mon conſentement, je pris le parti de vous venir trouver; & vous me voyez, mon cher Hippolite, reſoluë à ne vous quitter de ma vie quoiqu'il en arrive. Vous êtes mon époux à la face du Ciel & de la Terre: vous n'avez point dû prendre de parti contraire au premier Sacrement qui m'engage votre foi, & je n'en veux point embraſſer d'autre, puiſqu'il eſt juſte qu'après tant de peines, de troubles & de tourmens, je jouïſſe du bonheur que le Ciel me renvoye.

Oüi, ma chere Hortence, reprit alors Hippolite, je ſuis à vous, & j'y ſerai juſqu'au tombeau; mais prenons de ſi juſtes meſures, que notre felicité ne puiſſe plus être troublée. Enſuite ayant concerté ce qu'ils devoient faire, Hippolite fit venir la Dame Aimée, qui commençoit à murmurer d'un ſi long entretien; & ſans lui rien decouvrir,

vrir,

vrir, il lui donna de l'argent, & lui commanda d'aller acheter un habit de femme & du linge chez une Marchande du lieu qui en avoit de toutes façons pour la commodité du Public, lui recommandant que le tout fut simple, mais honnête. Aimée accoutumée aux charitez de son Maître, obeït sans replique; & curieuse de voir l'inconnuë toute à son aise, elle s'acquitta promptement de sa commission, & revint chargée de ce qui paroissoit le plus necessaire à la pretenduë Mandiante.

Si-tôt qu'elle fut entrée: Aimée, lui dit Hippolite, deshabillez Madame. La Gouvernante se mit en devoir de le faire; mais voyant que le Prieur ne s'en alloit pas, & qu'il les regardoit même avec attention, elle lui fit plusieurs signes pour l'obliger à sortir. Hippolite sourioit & ne bougeoit de sa place. Aimée qui n'osoit le reprendre de sa curiosité devant cette Etrangere, forcée de con-

continuer son ouvrage, deshabilla la Dame. Mais à mesure qu'elle ôtoit les miserables vêtemens dont elle étoit envelopée, decouvrant des traits & des beautez qui lui parurent ne lui être pas inconnus, elle la regarda fixement; & malgré le changement que les chagrins & les souffrances avoient apporté sur son visage, se la rappellant à sa memoire, elle fit un grand cri, & se jettant à ses pieds en pleurant & en riant tout à la fois: Mon Dieu, dit-elle, que vois-je! Hortence, Madame. . . . . Elle n'en put dire davantage, tant elle fut saisie de joye & d'étonnement. Hortence qui l'avoit reconnuë en entrant chez le Prieur, la fit relever, embrassa; & par ses caresses & ses paroles lui ayant prouvé qu'elle ne rêvoit pas, elle fit éclater sa joye par mille acclamations. Hippolite qui s'étoit voulu donner ce divertissement pour se recompenser des tristes momens qu'il avoit passez, l'instruisit

ſit en peu de mots de la verité, & s'étant retiré dans ſon cabinet, laiſſa Hortence en liberté de s'habiller. Si ce nouvel ajuſtement ne lui rendit pas tous ſes charmes, il fit voir du moins que l'aiſance & le contentement ſuffiroient pour le retablir; & comme leur diminution ne venoit que de ce qu'elle avoit ſouffert, l'amour de ſon époux n'en eut que plus de vivacité. Ils dînerent enſemble avec une ſatisfaction inconcevable; & dès ce moment Hippolite ceſſant toutes les fonctions Eccleſiaſtiques, partit avec Hortence pour Paris, laiſſant à Aimée la garde de ſa maiſon. Ils deſcendirent d'abord chez Fabrice, qui les reçut avec autant de ſurpriſe que de joye, & qui voyant la conſéquence de cette affaire, s'empreſſa de les y ſervir. En effet Hippolite ayant muni ſa femme de ſon Contrat de mariage & de ſon Acte de celebration, l'a mit en état de reclamer contre l'Ordination abuſive de ſon mari,

&

& d'en porter ses plaintes à son Evêque.

Le fils de Geronte, informé du retour d'Hortence, ne negligea rien pour se tirer de cette affaire, en la traitant d'imposture & de fourberie. Mais la verité triompha de toutes ses ruses ; & la chose ayant été portée au Senat, il fut declaré par un Arrêt solemnel y avoir abus dans l'Ordination d'Hippolite, son mariage confirmé, Hortence remise dans la possession de tous ses biens, & le fils de Geronte condamné à lui en laisser la jouissance libre, à lui rendre compte des fruits & de la gestion de tous ses autres biens, & à tous depens, dommages & interêts.

Cet Arrêt autentique fut pleinement executé au contentement d'Hortence & d'Hippolite, & même du Public qui s'interessoit pour eux ; leurs malheurs & leur mérite les rendant chers à tout le monde. Ces tendres époux arrivez enfin au Port après tant de tourmens,

mens, ne ſongerent plus qu'à jouir de leur felicité. La joye & la tranquillité du cœur & de l'eſprit ramenerent tous les charmes d'Hortence; ſes attraits reprirent leur premier éclat; & par ſa beauté, ſon eſprit, & ſa ſageſſe, elle fit le bonheur de ſon époux; & s'acquit une eſtime generale. Aimée ne fut pas oubliée dans cet heureux évenement; ſes ſoins & ſa fidelité furent recompenſez du Ciel par une longue ſuite d'années, & d'Hortence & d'Hippolite par leur generoſité.

Fin du Tome III.



LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

NOUVELLE EDITION.

TOME QUATRIEME.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. LXII.

TABLE
DES
NOUVELLES

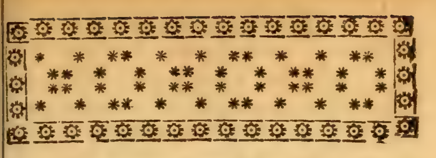
contenuës dans ce Volume.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre : LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce dix-huit Octobre* 1732.

JOLLY.



L'AMANT GARDE-MALADE.

XIX. NOUVELLE.

UN jeune Gentilhomme nommé Alcipe, riche, aimable, & plein d'esprit, profitant des agrémens du printems de son âge, & du titre de fils unique, se livroit à tous les plaisirs qu'un honnête homme peut gouter, en attendant qu'un établissement solide l'obligeât à plus de reserve. Le Bal, les Concerts, les Spectacles, & les parties de Campagne lui faisoient passer la

vie dans de continuels divertiſſemens ; mais tous ces amuſemens n'occupoient que ſon tems & ſon eſprit, ſans que ſon cœur y fût interreſſé. Et quoiqu'il fût galand, genereux & complaiſant avec le beau ſexe, il n'avoit point encore ſenti le premier de ſes charmes, lorſqu'ayant été prié d'une aſſemblée, ou le bal ſe donnoit à pluſieurs jeunes perſonnes de condition, il y trouva le terme de ſa liberté.

Entre celles pour qui la Fête ſe faiſoit, la charmante Caliſte l'emportoit de telle ſorte, qu'il lui fut impoſſible de reſiſter aux traits dont elle le frappa ; une taille fine & legere, un air de Nimphe, une blancheur éclatante, de grands yeux noirs, vifs & tendres, un nez bien tiré, une petite bouche vermeille, autour de laquelle les Amours & les Graces ſembloient badiner, furent les armes qui vainquirent l'indifferent Alcipe.

Cet admirable objet l'attacha ſi fortement, que la belle Caliſte ne put s'empêcher de remarquer l'attention

tention qu'il donnoit à toutes ses actions; & l'examinant à son tour, elle le trouva si digne de la sienne, qu'elle eût bientôt la même application pour tout ce qu'il faisoit. Cette reciproque curiosité les aïant approché l'un de l'autre, ils se parlerent, & leur esprit achevant ce que leurs yeux avoient commencé, ils se separerent enchantez l'un de l'autre, sans pourtant se l'être dit que par des regards dont ils ne furent pas les maîtres: Alcipe se retira si préoccupé de ce qu'il avoit vû, qu'il y rêva toute la nuit, & se trouva le lendemain matin le plus amoureux de tous les hommes.

Comme il ne s'étoit occupé la veille que des charmes de Caliste, & que le plaisir de la voir, de l'entretenir & de danser avec elle, l'avoit emporté sur toute chose, Il avoit oublié de s'informer de son nom & de sa qualité : son amour naissant l'en fit souvenir; & reflechissant que la Dame chez qui la Fête s'étoit donnée étoit sa parente, il se resolut de sçavoir d'elle à

qui ſon cœur s'étoit livré; & pour en être promptement inſtruit, il ſe rendit chez elle lorſqu'elle ne faiſoit que ſortir du lit.

Mais la proxemité du ſang & la difference de l'âge baniſſant tout ſcrupule entr'eux, elle le fit entrer en lui demandant ce qui l'amenoit de ſi bonne heure. Alcipe avec tout ſon eſprit fut un peu embarraſſé pour n'en pas decouvrir d'abord le veritable motif, & cherchant des detours, il ſuppoſa pluſieurs pretextes, & vint enfin à ce qui l'interreſſoit le plus, en la priant de lui dire ſi elle connoiſſoit particulierement la belle perſonne qui avoit fait la veille l'ornement de ſon Bal. La Dame qui avoit l'eſprit vif, penetrant & delicat, s'apperçevant du trouble d'Alcipe par le peu d'arrangement qu'il avoit mis dans ſes deſſeins, en connut la cauſe au même inſtant; & le regardant en ſouriant: Mon Neveu, lui dit-elle, avoüez-moi que c'eſt là l'unique ſujet de votre viſite, & je vous ſatisferai.

Je ne puis le deguiſer davantage,

ge, lui repondit il d'un air ſerieux, c'eſt ce qui me conduit ici : cette incomparable perſonne m'a tellement charmé, qu'il m'eſt impoſſible de vivre ſans la voir. Votre franchiſe merite d'être récompenſée, lui dit cette Dame qui étoit ſa Tante à la mode de Bretagne, & votre cœur s'eſt ſi bien placé, que tous les ſervices que je pourrai vous rendre dans cette recherche ne vous ſeront point épargnez. Alors lui ayant nommé la famille Caliſte, dont la naiſſance & le bien repondoient à ſa beauté, elle le mit au comble de la joye. Et comme il la faiſoit éclater avec tranſport, Doriſe, (c'eſt le nom de cette Dame) reprenant la parole : Il n'eſt pas encore tems, lui dit-elle, de vous rejoüir ; ceci ne ſera pas ſans difficulté. Caliſte depend d'une Mere extrêmement rigide & d'une humeur ſi rancuniere, qu'elle n'a jamais pû oublier un differend qu'elle a eu avec la vôtre, étant filles l'une & l'autre, ce qui les a ſi fort éloignées l'une de l'autre, qu'elles ne ſe ſont ja-

jamais regardées depuis, & qu'à peine se saluent-elles lorsque le hazard les fait rencontrer. J'ignore les sentimens que peut avoir Madame votre mere, l'occasion ne s'étant pas presentée de nous en parler, mais pour ceux de Melitte, mere de Caliste, je les sçai à n'en pouvoir douter; elle haït jusqu'à votre nom, & n'a jamais voulu ni vous voir, ni nous connoître; & si elle sçavoit que sa Fille pût vous trouver chez moi, elle lui deffendroit d'y venir; mais je lui cache avec soin que ma maison vous est ouverte, afin de ne pas priver Caliste des divertissemens que j'y donne, lui faisant croire que je vais souvent chez vous, mais que vous ne venez jamais chez moi.

Voila, continua-t-elle, mon cher Alcipe, l'esprit que vous avez à menager, en cas que votre famille veüille consentir à cette alliance, qui d'ailleurs est convenable en tout. J'avoue, reprit Alcipe tristement, que vous m'opposez des difficultez qui me chagrinent, mais

elles

elles ne me rebutent point. Et puiſque Caliſte eſt digne de mon attachement, ma Mere eſt trop raiſonnable pour qu'une querelle de femme, & qui n'eſt fondée ſur rien d'eſſentiel, la rende contraire à mes deſirs: ſi j'ai ſon agrement, je ſuis aſſuré de celui de mon Pere par le pouvoir qu'elle à ſur lui. Ainſi Madame, ce qui m'embarraſſe plus que tout le reſte, eſt de me faire aimer de la belle Caliſte, de lui voir approuver ma paſſion, & de trouver les moyens de la lui declarer en parvenant à ce bonheur. L'amour m'éclairerá ſuffiſamment ſur les expedients dont je dois me ſervir pour gagner l'eſprit de la rigoureuſe Melitte.

Je vous ai deja dit, lui repartit Doriſe, que vous pouvez compter ſur moi. Caliſte me vient voir ſouvent, & je ne paſſe preſque point de jours ſans aller chez elle. Je puis lui parler pour vous, & vous faciliter les occaſions de l'entretenir, à condition que votre famille approuvera votre flamme & mes ſoins; ſans cela, mon cher Neveu,

n'attendez pas que je prête les mains à rien qui puiſſe bleſſer la vertu de Caliſte.

Il s'en fallut peu qu'Alcipe ne ſe jettât à ſes pieds pour la remercier, en l'aſſurant qu'il n'exigeroit rien de ſa complaiſance, que ſon Pere & ſa Mere ne lui demandaſſent eux-mêmes. Sur cette promeſſe elle lui dit que ſon ſort ne dependoit donc que de lui, & qu'il verroit Caliſte dès cette même après dînée, ſi ceux dont il tenoit le jour conſentoient à ſes deſſeins. L'amoureux Alcipe lui rendit encore mille graces, & la quitta pour aller travailler à la ſatisfaire. Ce jeune Cavalier étoit aimée de ſa famille comme un fils unique, c'eſt-à-dire éperduëment ; & comme toutes ſes inclinations étoient ſages, & qu'il uſoit avec prudence de la liberté qu'on lui laiſſoit, ſon Pere & ſa Mere ne s'occupoient qu'à lui donner chaque jour des marques de leur tendreſſe, ce qui avoit mis pour eux dans le cœur d'Alcipe une confiance que les enfans prennent rarement en ceux qu'ils

qu'ils n'approchent qu'avec respect. Ainsi ce Cavalier n'hesita pas à leur découvrir ce qui se passoit dans son ame, mais il le fit d'une maniere noble & si soumise, qu'ils ne purent s'empêcher de l'admirer ; & charmez qu'il eut prit un attachement qui en le rendant heureux, l'établiroit honorablement, ils approuverent son amour & se resoluoient deja à rendre visite à Melite, pour lui demander Caliste, lorsqu'Alcipe les supplia de ne pas aller si vîte, en leur rapportant mot à mot ce que Dorise lui avoit dit.

Je ne croyois pas, lui dit alors sa Mere, que la froideur de cette Dame vint d'une cause si legere, je ne l'attribuois qu'à l'éloignement de nos quartiers depuis que nous nous sommes mariées, & au peu d'habitude & de connoissance que nos époux ont eu ensemble ; pour moi c'est de cette façon que j'ai pensé, n'ayant gardé nulle ressentiment d'une querelle de filles, qui ne vint que sur la preference que me donna une Dame des amies de ma Mere

en me nommant Reine d'un Bal dont Melitte esperoit l'être. Il est vrai que je me souviens qu'elle me parla d'un air assez haut à ce sujet, en m'accusant d'avoir brigué ce foible honneur à son prejudice, & que je repondis vivement à son injuste reproche, mais cela ne fut pas plus loin : nous nous mariâmes quelque tems après ; & cessant de nous voir, je perdis entierement le souvenir de cette avanture. Cependant Alcipe, continua-t-elle, si c'est là le sujet de vos craintes, comme sa Fille est un parti qui vous convient, je ferai là-dessus toutes les avances que votre Pere jugera à propos.

Le Pere d'Alcipe qui étoit present à cet entretien, dit qu'il étoit d'avis de faire agir Dorise avant que de marquer aucun empressement pour cette alliance ; qu'il falloit la prier de sonder là-dessus les sentimens de Melitte ; & qu'en attendant, Alcipe pourroit profiter de son entremise pour voir Caliste & connoître si sa recherche lui seroit agreable. Comme c'étoit tout

ce

ce que ce jeune Cavalier souhaitoit, il ne lui fut pas difficile de se soumettre aux volontez de son Pere ; ainsi Dorise étant venuë diner avec Arsinde mere d'Alcipe, elle la conjura de s'employer serieusement à fait reussir ce mariage. Dorise munie de ce consentement, se chargea de tout avec joïe ; & sachant que Caliste devoit venir chez elle sur le soir, elle y retourna avec Alcipe afin de lui procurer le plaisir de la voir ; en effet cette personne y arriva peu de momens après. Elle ne put voir Alcipe sans rougir ; elle en avoit trop bien conservé l'idée, pour ne le pas reconnoître d'abord pour celui qu'elle avoit distingué de tous les autres dans le Bal. Le Cavalier se troubla aussi ; il n'avoit jamais eu d'amour ; c'étoit la premiere fois qu'il en sentoit le pouvoir, & sa jeunesse y joignoit un air de timidité difficile à surmonter ; l'âge & la pudeur de Caliste n'étant pas propres à lui donner plus de hardiesse, il parurent également embarrassez en se saluant.

Dorise fut quelque tems à jouir de leur inquietude, mais voulans la faire cesser: Finissez, leur dit-elle en riant, vos airs de ceremonies, les connoissances du Bal sont souvent les plus solides; il faut commencer par quelque chose pour sçavoir ce que l'on vaut; vous vous parlâtes hier assez long tems pour en être instruits, ainsi je vous conseille de ne vous plus regarder comme étranger l'un à l'autre. Ce discours ayant remis Alcipe & Caliste, ils raillerent agreablement eux-mêmes de la façon dont ils s'étoient abordez, & la conversation s'étant éguayée, ils y firent paroître tant d'esprit qu'ils convinrent chacun en secret que rien n'étoit plus aimable qu'eux. Alcipe quoique plus passionné que jamais, n'osa cependant rien dire encore qui eût rapport à son amour; mais ses yeux, interprêtes ordinaires des Amans respectueux & timides, en firent assez entendre pour que Caliste ne put ignorer ce que son cœur ressentoit. Ce Cavalier ne pouvant s'offrir pour la reconduire chez

chez elle, fut obligé de ſortir le premier, ce qu'il fit en demandant à cette belle Fille la permiſſion de ſe trouver chez Doriſe toutes les fois qu'elle y ſeroit; Caliſte qui crut que la politeſſe exigeoit d'elle de ne pas refuſer une ſi petite grace, lui repondit agréablement, qu'elle ſouhaitoit que le hazard les y fit ſouvent rencontrer enſemble, & ils ſe ſeparerent auſſi charmez de cette ſeconde entrevuë qu'ils l'avoient été la veille.

Caliſte reſta ſeule avec Doriſe, & lorſqu'elle put lui parler ſans temoins, elle la preſſa de lui dire le nom de cet aimable Cavalier. C'eſt un de mes parens, lui repondit elle, froidement, fils unique, & heritier d'un bien conſiderable, & qui joint à la nobleſſe de ſon ſang toutes les qualitez qu'on peut deſirer dans un honnêt homme. Son pere le voudroit bien marier; mais comme il eſt perſuadé de la ſageſſe de ſon fils, il ne veut point l'engager ſans que ſon cœur ſoit d'accord avec ſes volontez. Il ſe nomme Alcipe, & je crois que la

famille ne vous eſt pas tout à fait inconnuë. Quoi ! reprit Caliſte, un peu troublée, c'eſt Alcipe fils d'Arſinde, dont ma mere ne peut pas même ſouffrir qu'on prononce le nom ? C'eſt lui même, repartit Doriſe ; & ſans cette oppoſition, je vous avouë que je n'aurois penſé qu'à vous, pour lui donner une épouſe digne de lui. Je vous ſuis obligée, dit alors Caliſte, avec un ſoupir qu'elle ne put retenir, mais il ne faut pas y ſonger. Melitte eſt d'une humeur qui me prepareroit trop de chagrins dans cette recherche, pour que je puiſſe même flater de la voir reuſſir.

Charmante Caliſte, interrompit Doriſe d'un air myſterieux, nous ſommes ſeules, nous n'aurons pas toujours le tems de nous entretenir ſi librement ; parlons ſans feinte : Alcipe pourroit-il eſperer de vous plaire, & ſeriez-vous contraire aux ſoins que je me donnerois pour en faire votre époux ? Expliquez-vous ſans nulle contrainte ; je ſuis votre amie, vous ne courez aucun riſque de m'ou-

m'ouvrir votre cœur ; & quoiqu'Alcipe ſoit mon Neveu, je vous regarde comme ma fille, & n'entreprendrai jamais rien contre vos inclinations ni votre devoir.

Je ne m'attendois pas, lui repondit Caliſte en rougiſſant, que ma curioſité nous conduiroit à un entretien ſi ſerieux ; mais pour vous prouver que je compte ſur les ſentimens que vous me temoignez, je ne vous cacherai point qu'Alcipe eſt fait de ſorte à me donner lieu de croire que je ſerois heureuſe avec lui, & qu'il pourroit me devenir extremement cher, ſi les qualitez de ſon cœur repondent aux agremens de ſa perſonne. Je n'en veux pas ſçavoir d'avantage, repondit Doriſe avec vivacité, je vous faciliterai les moyens de le connoître ſi parfaitement, que vous ne douterez plus de ſon merite.

Ce jeune Cavalier vous adore, continua-t-elle ; c'eſt de ſon aveu, & de celui de ſon pere & de ſa mere que je vous déclare ſes ſentimens ; mais ce n'eſt que du vôtre

que

que je veux agir auprès de Melitte : Ainsi, ma chere Caliste, ne cherchez point de detours pour me repondre, & soyez aussi sincere que je la suis.

La belle Caliste extrêmement surprise de se voir pressée de la sorte, fut quelques momens à se defendre sur la soumission qu'elle devoit à sa mere ; mais Dorise sçut si bien menager son esprit & s'insinuer dans sa confiance, qu'elle parvint à lui faire avoüer que les demarches qu'elle feroit auprès de Melitte pour cette alliance, lui seroient agreables, en la priant cependant de n'en point parler, qu'elle ne connût un peu mieux Alcipe. Cette demande étoit trop juste pour s'y opposer : Dorise approuva la prudence qu'elle renfermoit, puisqu'elle ne faisoit cette priere que pour ne pas se livrer à son penchant, sans être assurée que ce Cavalier en étoit digne, ensuite dequoi elles se separerent avec promesse de ne se rien deguiser sur une affaire de cette importance. La belle Caliste ne fut pas plutôt de

de retour chez elle, qu'elle repaſſa dans ſon eſprit tout ce qu'on venoit de lui dire, & ſon cœur qu'elle n'avoit crû prevenu en faveur d'Alcipe que par les mouvemens de l'eſtime qu'on prend quelquefois pour ceux même qu'on ne doit jamais revoir, lui fit connoître en ce moment qu'un interêt plus vif s'en étoit emparé.

En effet ce que Doriſe lui venoit d'apprendre de ſon amour & des intentions de ſa famille, debroüillant la confuſion des penſées dont elle avoit été agitée depuis le jour du Bal, elle ſentit que les feux qu'elle avoit allumez dans l'ame d'Alcipe, avoient en même tems fait naître dans la ſienne une tendreſſe qui lui ſeroit difficile à vaincre; & craignant que ſa mere n'y fût contraire, elle mit en uſage toutes les raiſons de ſageſſe & de vertu qui pouvoient en triompher dès ſa naiſſance, ou du moins la reſtraindre dans les bornes d'une entiere ſoumiſſion aux ordres de Melitte. Mais il n'étoit plus tems; & trouvant ſon cœur prêt à ſe revolter

volter contre les loix d'un devoir trop fevere, elle ne tira point d'autre fruit de fes reflexions, que le plaifir d'aimer & d'être aimée du plus aimable des hommes.

Pour Alcipe, comme rien ne rendoit fon amour condamnable, il s'y livra tout entier; & l'un & l'autre pafferent la nuit à ne s'occuper que de l'efpoir de fe revoir dès le lendemain. Ce jeune Cavalier impatient de voir arriver cet heureux moment, fe rendit chez Dorife après le dîné; elle le reçut à fon ordinaire, & lui redit une partie de fa converfation avec Califte, lui cachant feulement ce qu'elle avoit remarqué de trop obligeant pour lui dans les difcours de cette belle perfonne, afin de menager fa pudeur, & la laiffer maitreffe abfoluë de ne decouvrir de fes fentimens, que ce qu'elle voudroit.

La charmante fille de Militte arriva peu de tems après; & ces deux Amans, plus hardis & moins gênez que la veille par la connoiffance de leur mutuelle eftime, fe falue-

ſaluerent & ſe parlerent avec une aiſance qui les mit bientôt en ſituation de s'expliquer plus clairement. Alcipe encouragé par les regards de Doriſe, & plus encore par ceux de Caliſte, lui declara ſon amour avec toutes les marques du reſpect dont il étoit accompagné, en l'aſſurant qu'il n'auroit jamais eu cette temerité, ſi Doriſe n'étoit pas garante de la pureté de ſes intentions. La jeune Caliſte lui repondit avec autant de ſageſſe que d'eſprit, que ſes ſentimens lui faiſoient honneur, & qu'elle ne pouvoit lui mieux temoigner le cas qu'elle en faiſoit; qu'en ſouhaitant avec ardeur que Melitte lui rendit la juſtice qu'il meritoit.

Un ſemblable aveu de la bouche de cette belle fille ayant autant de force que les paroles les plus tendres de la part d'un autre, mirent l'amoureux Alcipe au comble de la joye ; & ſortant alors de cette timidité ſcrupuleuſe qui l'avoit retenu juſqu'à ce jour, il ſe jetta à ſes pieds, & lui exprima ſon ardeur en preſence de Doriſe avec tant d'élo-

d'éloquence & de feu, qu'elle n'en put douter; & depuis ce moment il ne se passa plus de jours que ces deux Amans ne se donnassent de tendres assurances d'une ardeur éternelle.

Lorsque Dorise fut persuadée que Caliste auroit autant de joye de cette union que l'amoureux Alcipe, elle ne tarda pas à parler à Melitte; elle en fit naître l'occasion un jour qu'elle se trouva seule avec elle. Cette Dame lui ayant demandé conseil sur une étoffe dont elle vouloit faire present à sa fille, Dorise lui repondit en riant, qu'elle n'étoit pas assez belle pour un habit de nôce. Melitte lui repliqua sur le même ton, qu'il ne falloit pas encore songer à cela; deplus, ajouta-t elle, comme Caliste sera très-riche, je ne veux la donner qu'à quelqu'un dont le bien sera aussi considerable que le sien, & je n'en vois pas dans ceux qui par leur âge & leur naissance pourroient lui convenir.

Je connois un Cavalier, lui dit alors Dorise plus serieusement, qui posse-

poſſede tout ce que vous deſirez dans un Gendre, & je ne crois pas que Caliſte puiſſe jamais rien trouver de plus convenable ; mais je crains qu'en vous le nommant, une injuſte prevention ne vous porte à le refuſer. Melitte, de qui l'eſprit étoit fort éloigné de ce que Doriſe vouloit lui dire, s'offençant de ſon diſcours : Je ne ſçai, lui repondit elle, ce qui peut vous donner ſi mauvaiſe opinion de mon caractere ; mais je puis vous certifier que j'aime aſſez ma fille, pour ſacrifier à ſon bonheur juſqu'à ma volonté

Doriſe charmée de la trouver ſi raiſonnable, s'imaginant qu'elle avoit entierement changé d'humeur, & qu'elle alloit faire la felicité de Caliſte, lui demanda pardon ſi elle avoit douté un moment de pouvoir obtenir ſon conſentement ſur celui qu'elle avoit à lui propoſer. Je vous proteſte, continua-t-elle, que c'eſt le plus grand plaiſir que je puiſſe recevoir, que de vos allier à cette famille qui vous eſtime & qui vous honore com-

comme vous le meritez ; en un mot, c'eſt Alcipe, fils unique de Merindor & d'Arſinde. A peine eut-elle prononcé ces noms, que cette femme ſi douce, ſi raiſonnable, & qui vouloit tout ſacrifier au bonheur de ſa fille, devint comme une furieuſe ; & prenant la parole avec un ton à faire trembler:

Quoi, lui dit-elle, vous me propoſez pour Gendre le fils d'une femme que je ne puis ſouffrir, & qui dans ſon cœur me haït mortellement. Je vois ce que c'eſt, vous ne ſongez qu'à vos interêts ; mes biens vous font envie, & l'on ne ſouhaite ce mariage que pour ſe les approprier, & me regarder après comme une inconnuë. Allez, Doriſe, vous faites là une manœuvre dont je ne vous aurois jamais crû capable, & qui n'eſt gueres d'une femme de condition, ſi vous n'avez que de ſemblables partis pour Caliſte, vous me ferez plaiſir de les garder pour d'autres. Je n'en veux jamais entendre parler, & pour n'y pas expoſer ma fille, je vais lui defendre d'aller chez vous

vous de ſa vie. En achevant ces paroles, elle la quitta bruſquement pour s'enfermer dans ſon cabinet.

On ne peut exprimer l'étonnement de Doriſe ; il fut ſi grand qu'elle ne put proferer un ſeul mot ; mais vivement piquée de l'extravagance de Melitte, elle ſortit de ſa maiſon, reſoluë de n'y jamais revenir ; & quoiqu'elle ſentit bien la douleur que cette avanture alloit cauſer à ces deux Amans, elle prit là deſſus ſon parti, ne lui convenant pas d'être le but des invectives de cette Dame. Lorſqu'elle fut de retour chez elle, Melitte voulant penetrer ſi Doriſe avoit parlé d'Alcipe à Caliſte, la fit appeller ; & cachant ſa colere le mieux qui lui fut poſſible : Ma fille, lui dit elle, Doriſe vient de me propoſer un époux pour vous, cette alliance me paroît très avantageuſe ; car outre le bien & la naiſſance, elle me reconcilieroit encore avec Arſinde, puiſque c'eſt ſon fils qu'on me propoſe. Mais avant que de me determiner, je veux

veux ſçavoir ſi vous n'auriez point de repugnance pour ce mariage. L'aimable Caliſte, trompée par la feinte douceur de ſa Mere, lui repondit modeſtement, qu'elle étoit maîtreſſe de ſon ſort, & qu'elle en pouvoit diſpoſer à ſon gré.

Non, lui répondit Melitte, je vous aime, & je veux que votre cœur ſeul decide, parlez. Sçavez-vous qui eſt Alcipe ? Doriſe ne vous a-t-elle pas inſtruite de ſon caractere & de ce qu'il peut avoir d'aimable dans ſa perſonne ? je ne le connois point, je ne l'ai jamais vû ; & je crois qu'il ſeroit à propos de le voir & de le connoître avant que de rien conclure. S'il ne s'agit que de vous ſatisfaire ſur cet article, Madame, lui repondit Caliſte, pour avoir votre approbation, je vous avouërai que j'ai vû pluſieurs fois Alcipe chez Doriſe ; & que mon inclination & mon devoir ſeront d'accord, ſi vous le choiſiſſez pour être mon époux.

C'eſt ce que je voulois ſçavoir, reprit Melitte d'un air ſevere : Hé bien !

bien ! baniſſez cette inclination, rentrez dans votre devoir & ne revoyez jamais Doriſe ni Alcipe. Ces cruelles paroles ayant fait connoître à la triſte Caliſte qu'on avoit employé la ruſe pour decouvrir le ſecret de ſon cœur ; elle en fut ſaiſie d'une telle douleur, qu'elle tomba évanoüie aux pieds de Melitte ſans pouvoir lui repliquer. Cette Dame qui l'aimoit veritablement, & qui, le ridicule à part, auroit voulu la rendre heureuſe, fut un peu émuë à ce ſpectacle ; elle appella promptement du ſecours, & n'oublia rien pour la faire revenir, mais ce ne fut qu'après bien des peines & des tourmens qu'elle reprit ſes ſens. Melitte l'avoit fait porter dans ſon appartement & mettre au lit : un mal ſi ſubit, mit toute la maiſon en allarmes, elle étoit adorée de ſon domeſtique, il n'y en avoit pas un qui n'eût ſacrifié ſa vie pour elle, & ce fut à qui s'empreſſeroit le plus à lui procurer du ſoulagement.

Elle revint enfin, mais avec une fievre ſi violente que le retour de

ſes eſprits ne donna qu'une joie imparfaite ; Melitte au deſeſpoir de l'effet qu'avoit produit ſa ruſe, étoit au chevet de ſon lit, les yeux baignez de pleur, qui cherchoit à reparer le mal qu'elle avoit fait en aſſurant cette belle Malade qu'elle n'avoit nulle colere contre elle, qu'elle lui pardonnoit le penchant qu'elle avoit eu pour Alcipe, qu'elle la conjuroit de ſe tranquiliſer, & qu'elles parleroient plus poſement enſemble ſur cet article ſitôt qu'elle ſeroit en état d'écouter ſes raiſons. Caliſte à qui ſon évanoüiſſement n'avoit pas fait perdre la memoire de la trahiſon de ſa Mere, voyant qu'elle en avoit trop dit pour chercher à diſſimuler : Il n'eſt plus tems, Madame, lui dit-elle d'une voix foible & languiſante, de vouloir me menager ; vous m'avez arraché mon ſecret d'une maniere ſi cruelle, que je ne puis preſentement me conſoler de l'avoir decouvert qu'en vous en declarant le reſte. Apprenez donc, Madame, continua-t-elle, que non ſeulement je connois Alcipe, mais

que

que j'en ſuis aimée, que je l'aime, & que je n'aurai jamais d'autre époux que lui; je ne vous parle ſi hardiment, que parce que je ſens que vous n'aurez pas long-tems à me le reprocher. Si vous aviez agi en mere tendre & compatiſſante, j'aurois fait mes efforts pour vaincre mon inclination, je l'aurois cachée du moins, & par mon attachement à vous plaire & mes complaiſances j'aurois fait enſorte de vous faire prendre des ſentimens plus doux; mais vous m'avez accablée tout d'un coup, & la mort que j'attend fait à preſent tout mon eſpoir.

La fermeté de cette belle perſonne, & la nouvelle d'une paſſion formée entre Alcipe & elle, donnerent à Melitte un chagrin ſenſible; cependant ne voulant pas le temoigner à ſa Fille dans l'état où elle étoit, elle ſe contenta de lui répondre qu'elle feroit ſes attentions ſur ce qu'elle venoit de lui dire, & qu'elle ſongea ſeulement à ſe bien porter; & pour que ſa preſence n'irrita pas ſon mal,

elle ſe retira & la laiſſa en liberté de ſe livrer à ſa douleur. En effet elle ne fut pas plûtôt ſortie de ſon appartement, que Caliſte qui n'avoit rien de caché pour une de ſes femmes nommée Lucide, la voïant ſeule auprès d'elle, épancha dans ſon ſein les ennuis qui la devoroient. Cette Fille vivement touchée de ſa ſituation la conſola de ſon mieux ; & perſuadée que le plus ſure remede pour elle étoit de lui rendre des ſervices eſſentiels en cette occaſion, elle s'y offrit avec une ardeur qui prouvoit la ſincerité de ſon zèle.

La belle Caliſte, devenuë moins timide par l'aveu qu'elle avoit fait à ſa Mere, profitant de la bonne volonté de ſa Confidente, la chargea d'aller ſecretement chez Doriſe, & de l'inſtruire de tout ce qui venoit de ſe paſſer, & la priant de ne la pas abandonner, & de lui faire ſçavoir des nouvelles d'Alcipe. Lucide s'acquita fidelement de ſa commiſſion, & feignant d'avoir affaire laiſſa près de Caliſte une de ſes Compagnes, & courut

chez

chez Dorise, qu'elle trouva occupée à consoler Alcipe à qui elle venoit d'apprendre son entretien avec Melitte. Il s'en fallut peu que ce tendre Amant ne devint dans le même état de Caliste à ce triste recit. Mais son desespoir fut extrême à celui de Lucide ; la rigueur de la Mere ne lui parut rien en comparaison du mal de la Fille. Sa crainte & sa douleur lui firent dire des choses si touchantes qu'elles tirerent des larmes à Dorise & Lucide. Enfin après avoir longtems revé à ce qu'il devoit faire, il conjura sa Parente d'être plus sensible à sa peine qu'à l'emportement de Melitte, & de permettre que Lucide vint chez elle tous les jours prendre de ses lettres pour Caliste, & lui apporter ses reponses jusqu'à ce que l'amour lui eût inspiré les moyens de flechir sa Mere, en la priant de ne rien dire de ce qui s'étoit passé à la sienne pour ne pas aigrir les esprits.

Dorise le lui promit; & comme elle étoit prête à tout faire pour Caliste & pour lui, excepté de re-

tourner chez Melitte, elle consentit sans peine au commerce de lettres qu'il lui proposoit. Alcipe usa de la permission au même instant, & chargea Lucide d'une lettre où son amour & sa douleur étoient également bien exprimez. L'adroite Confidente, retourna d'abord auprès de sa jeune Maîtresse; mais elle la trouva si mal, qu'elle ne put lui donner la lettre de la journée : on la venoit de seigner, & la fievre étoit si considerablement augmenté, que les Medecins n'en auguroient rien de bon. On la veilla toute la nuit, qu'elle passa dans un espece de transport; sur le matin l'agitation ayant un peu cessé, elle s'endormit; à son reveil Lucide la voyant mieux, lui remit le depôt qu'on lui avoit confié.

Cette lecture acheva de la calmer; cependant n'étant pas en état d'écrire, elle dit à sa Confidente tout ce qu'elle vouloit repondre à l'amoureux Alcipe. Six ou sept jours se passerent de la sorte en allée & venuë chez Dorise, sans que le mal de Caliste fit voir aucune diminu-

tion,

tion, elle étoit mieux le jour; mais ſitôt que la nuit approchoit, elle tomboit dans des convulſions qui faiſoient apprehender à tous momens pour ſa vie. Melitte inconſolable voulut eſſayer encore de ſes ruſes ordinaires, pour voir ſi elles ne contribueroient pas à ſa gueriſon; pour cet effet elle lui dit qu'ayant reflechi ſur tout ce qu'elle lui avoit dit, ſon mal l'ayant déterminée, qu'elle lui promettoit qu'elle ne ſeroit pas plûtôt relevée de maladie, qu'elle ſe racommoderoit avec Arſinde & donneroit ſon conſentement à ſon mariage avec Alcipe. Cette belle fille qui comprit ſon intention, ne ſe laiſſant pas abuſer une ſeconde fois, n'en eût pas plus de ſoulagement; & ſa Mere imaginant toutes ſortes de voyes pour reüſſir, ayant mis de ſon ſecret une Dame de ſes amies, la pria de viſiter Caliſte, & de lui dire adroitement & ſans affectation tant de mal d'Alcipe, qu'elle parvint à l'en degoûter.

Elle fut ponctuellement ſervie, cette Dame rendit des ſoins à Ca-

liſte; & lorſqu'elle l'eût accoûtumée aux nouvelles qu'elle lui debitoit ſous pretexte de la divertir, elle lui dit un jour entre autre, qu'il étoit bien malheureux qu'elle fût toûjours retenuë au lit, qu'il y avoit Bal chez une Dame de ſa connoiſſance dont le jeune Alcipe & ſa maîtreſſe devoient faire l'ornement, & qu'elle auroit ſans doute effacé cette beauté ſi elle avoit pû y paroître. Ce diſcours ſurprit Caliſte, mais l'opinion qu'elle avoit de ſon Amant la raſſurant, elle dit à cette Dame, qu'Alcipe ne lui étoit pas connu, qu'elle ſe trompoit, & qu'elle étoit très-aſſurée qu'il n'étoit ni d'humeur d'avoir une maîtreſſe ni d'aller au Bal. L'aimée de Melitte lui repliqua froidement qu'on pouvoit s'être mepris, & ne lui dit plus rien ſur ce ſujet. Le lendemain elle reprit la même converſation, & l'aſſura poſitivement qu'Alcipe avoit paſſé toute la nuit au Bal, & que c'étoit de lui-même dont on avoit parlé. Cette conduite qui ne s'accordoit point avec le deſeſpoir qui paroiſſoit

dans

dans les lettres qu'elle en reçevoit tous les jours, lui persuada qu'on avoit quelque dessein ; dans cette pensée elle rebura encore la Dame qui se tut comme la veille, bien resoluë de revenir à la charge, sçachant que la colore & la jalousie detruisent souvent les plus fortes passions. Lucide qui étoit presente à tous ces entretiens, assuroit sans cesse sa Maîtresse de la fidelité d'Alcipe, & ne manquoit pas de rapporter à cet Amant le soin que l'on prenoit pour le bannir de son cœur. Cet acharnement le piqua ; & craignant qu'à la fin Caliste ne devint plus credule, il voulut la convaincre lui-même de la fausseté des accusations qu'on formoit contre lui.

Pour y parvenir il conjura Lucide de faire enforte qu'il pût entrer par quelque stratagême dans la maison de Melitte, & s'insinuer jusqu'à l'appartement de Caliste. La chose parut d'abord d'une difficulté a n'oser l'entreprendre ; mais cette fille pressée, par ses tou-

chantes ſollicitations, après avoir bien revé, ne trouva point d'autre moyen que de le deguiſer en fille, & de le propoſer à Melitte comme une de ſes amies pour garder Caliſte dans la journée, & donner aux autres Domeſtiques le tems de ſe repoſer, & d'être plus en état de la veiller la nuit. L'amoureux Alcipe charmé de l'expedient, ne donna point de repos à Lucide qu'elle ne l'eût mis en execution. Il n'y avoit rien à craindre pour lui dans ce deguiſement; ſa jeuneſſe & la beauté de ſes traits y étoient favorables; & Melitte ne l'ayant jamais vû, ne pouvoit penetrer la verité. Lucide convint donc avec lui de menager cette affaire, à condition qu'il diroit qu'il ne pouvoit veiller, qu'il ſe retireroit avec le jour, & qu'elle n'en diroit rien à Caliſte, qui bien ſurement n'y conſentiroit pas. Alcipe accorda tout, & promit d'être prêt dès le lendemain matin à joüer ſon perſonnage.

Lucide s'acquitta du ſien dans

la perfection; & le foir Melitte étant venuë à fon ordinaire vifiter fa fille, elle lui dit que tout fon monde étoit fur les dents de ne repofer ni jour ni nuit, & qu'immancablement ils tomberoient malades s'ils n'avoient pas au moins la journée pour fe repofer. Caliste entra dans fes raifons, & lui répondit qu'il falloit prendre une Garde; alors Lucide l'affura qu'elle en avoit une excellente, dont elle lui repondit comme d'elle-même, qu'elle foigneroit Califte tout le jour, que la nuit elle s'en retourneroit, & que les autres Domeftiques & elle veilleroient. Melitte qui connoiffoit l'affection de Lucide & qui avoit beaucoup de confiance en elle, étant dans fa maifon depuis plufieurs années, lui dit qu'elle n'avoit qu'à faire comme elle l'entendroit, & qu'elle s'en repofoit fur elle.

Le malade avoit tant d'indifference pour toutes chofes, qu'elle ne prit aucun interêt à tout cela; &

comme effectivement, il n'y avoit personne chez Melitte qui ne fut fatigué du tourment que Caliste donnoit la nuit; chacun applaudit à la proposition. Ainsi dès le matin Lucide ayant été chercher Alcipe chez Dorise, qui l'avoit ajusté de maniere qu'il étoit impossible de le reconnoître pour ce qu'il étoit, elle le conduisit chez Melitte, & le lui presenta sous le nom de Julie. Sa physionomie fine & spirituelle la prevint d'abord en sa faveur; & donnant ordre à Lucide de le mener auprès de sa fille, & de l'instruire de ce qu'il falloit faire, elle les congedia.

Caliste étoit éveillée. Lucide s'approcha de son lit: Voilà, lui dit-elle, une de mes meilleures amies qui aura grand soin de vous, Madame, ayez confiance en elle; puis se baissant à son oreille: Ce que j'en fais, ajoura-t elle, n'est que pour vous mieux servir, puisque j'aurai plus de tems pour voir Alcipe. A ces mots rejoignant la fauf-

fauſſe Garde : Julie, lui dit-elle, ne quittez point Madame, & faites exactement tout ce que je vous ai dit ; & les ayant quittez, elle les laiſſa ſeuls. Alcipe qui vouloit inſtruire Caliſte par gradation de ſon artifice, ne ſe preſſa point de parler, & commença ſeulement à ne rien obmettre de ce qui pouvoit prouver ſon zele & ſon attention. La chambre étoit ſi ſombre, tous les rideaux étant tirez pour ne point incommoder la malade, qu'elle ne pouvoit rien connoître d'extraordinaire dans ſa Garde ; tout ce qu'elle put remarquer c'eſt qu'elle s'acquittoit avec une adreſſe infinie de ce qu'il falloit lui faire, & qu'elle s'y portoit d'un courage qui lui gagna le cœur. Elle étoit prête à l'en remercier, lorſque l'amie de Melitte entra dans ſa chambre, & l'abordant ſans prendre garde à la feinte Julie : Hé bien, lui dit elle ; me ſoutiendrez vous encore qu'Alcipe eſt hors d'état ne ſe divertir, & pourrez-vous dementir mes

yeux qui viennent de le voir dans une ſuperbe Caleche avec la jeune beauté dont il eſt enchanté, pour ſe rendre à une Maiſon de plaiſance où Merindor & Arſinde regallent toute la famille ? Caliſte impatiente de ce que cette femme ne lui diſoit que des choſes deſagreables, & plus picquée encore de l'impreſſion qu'elles faiſoient ſur elle, prenant la parole avec fierté: J'ai beſoin de repos, Madame, lui dit-elle, votre preſence & vos diſcours le troublent, non que j'y ajoute nulle foi : & pour vous le prouver, apprenez que je connois Alcipe; que je n'ignore aucune de ſes actions; que toutes celles que vous lui imputez ſont de votre invention ; & que ceux qui vous font agir doivent chercher des artifices moins groſſiers pour me ſurprendre.

La Dame étonnée de l'entendre parler de la ſorte, dit qu'elle étoit mortifiée que ſes diſcours l'euſſent choquée, qu'elle ne lui apprenoit rien que de vrai, mais

qu'el-

qu'elle ne lui en parleroit plus, & ſortit enſuite de ſon appartement pour rendre compte à Melitte de la prevention de ſa Fille pour Alcipe. Ce tendre Amant ne la vit pas plûtôt éloignée, qu'il prit une plume & de l'encre, & traça promptement ſur le papier quelques lignes ; enſuite ayant ouvert & refermé la porte, comme ſi quelqu'un eût frappé, il fut au lit de Caliſte, & lui preſenta le Billet qu'il venoit d'écrire ſans être cacheté n'en ayant pas eu le tems. La belle malade lui fit ouvrir ſes rideaux, & reconnoiſſant le caractere d'Alcipe, elle lut avec precipitation ces paroles :

LETTRE.

Que je vous ſuis obligée, charmante Caliſte, de la juſtice que vous rendez à ma fidelité ; mon amour en prend de nouvelles forces. Bien loin d'être dans une ſuperbe Caleche avec

avec celle dont je ſuis enchanté, je ne ſuis occupé que de votre mal & de la douleur qu'il me cauſe ; il n'eſt point de jeune Beauté que la vôtre, capable de remplir mon cœur ; Arſinde & Merindor en ſont ſi perſuadez, qu'ils ne penſent qu'à vous pour me rendre heureux. Continuez donc, adorable Caliſte, d'être perſuadée de l'ardent amour & de la conſtance de votre fidele ALCIPE.

La ſurpriſe de Caliſte à cette lecture ne peut s'exprimer. Elle ne concevoit pas comment Alcipe pouvoit avoir été ſitôt inſtruit d'une converſation qui ne venoit que de ſe paſſer. La choſe lui paroiſſoit tenir de l'enchantement, & remarquant que le Billet étoit ſans deſſus & ſans cachet, elle leva les yeux ſur la feinte Julie, & la regardant attentivement : Qui vous a donné cette Lettre, dit-elle ? Alors la fauſſe Garde ſe mettant à genoux : C'eſt Alcipe, Madame, dit-

dit-il, ſans déguiſer ſa voix, c'eſt l'amoureux Alcipe, qui pour vous prouver l'excès de ſon amour, & l'indignité du procedé de ceux qui oſent l'accuſer, s'eſt ſervi de cet innocent ſtratagême. Caliſte avoit été ſi fort étonnée de voir & de reconnoître Alcipe ſous ce deguiſement, qu'elle n'avoit pas eu la force de parler. Mais enfin, une ſi chere vuë ayant remis le calme dans ſon ame : Ah ! cher Alcipe lui dit-elle, à quoi vous hazardez-vous ! A quoi m'expoſez-vous vous-même ! Songez-vous que ma gloire eſt interreſſée dans cette avanture, & que malgré toute ma tendreſſe je ne puis vous voir ſi près de moi & ſous cet équipage, ſans rougir de honte & trembler de frayeur.

Non, adorable Caliſte, lui repondit-il, vous n'avez rien à craindre ni pour votre gloire ni pour moi. Je ne viens point dans l'intention d'abuſer de vos bontez ; mon reſpect l'emportera toûjours ſur la violence de mon

amour.

amour : Melitte ne peut s'appercevoir de mon artifice, puisqu'elle ne m'a jamais vû, & c'est le moins que je pouvois faire pour detruire celui dont elle se sert, afin de vous forcer à me haïr. L'amour & la fidelité d'Alcipe étoient effectivement si bien prouvées par cette action, que Caliste en fut touchée ; & sa propre sagesse l'assurant de celle de son Amant, elle bannit toutes ses apprehensions pour se livrer au plaisir de le voir & de l'entretenir. Ce fut alors que se racontant leurs douleurs, leurs peines & leurs inquietudes, ils ne purent douter de leur ardeur mutuelle, & qu'ils s'en donnerent mille innocens temoignages en se jurant un amour éternel. La presence d'Alcipe fut un si puissant remede aux maux de la belle Caliste, qu'ils diminuerent dès la nuit de ce même jour. La journée du lendemain ne fut pas moins heureuse, & dans l'espace d'une semaine les soins & les attentions de la fausse Garde, eurent tant de pou-

pouvoir, qu'ils mirent Califte en état de quitter le lit; mais comme la fin de fa maladie devoit être celle de leur felicité, elle fit durer fa convalefcence autant qu'il lui fut poffible.

Cependant Melitte avoit pris une fi forte inclination pour la feinte Julie, par l'adreffe dont elle l'avoit vû agir auprès de fa fille, qu'elle lui en marquoit chaque jour fa fatisfaction de la maniere du monde la plus tendre; perfuadée qu'elle avoit bien plus contribué au retour de la fanté de Califte, que tous les Medecins enfemble, elle repetoit à chaque inftant, qu'elle lui devoit des jours fi chers, & qu'elle donneroit une partie de fon bien pour s'attacher à une fille fi fecourable. Alcipe répondit avec toute la modeftie qu'exigeoit le vêtement qu'il avoit pris; mais il l'accompagnoit d'une certaine ardeur qui faifoit aifement connoître à Melitte qu'il ne defiroit rien plus fortement, que de ne jamais quitter Califte.

Tandis que ce parfait Amant gagnoit insensiblement le cœur de Melitte, cette Dame que le mal de sa fille avoit extrêmement troublée & dont l'esprit étoit sans cesse agité de ce qu'elle devoit faire au sujet d'Alcipe, tomba malade elle-même d'une fievre maligne, qui fit bien-tôt craindre pour sa vie. Alcipe ne balança point en ce moment à donner à Caliste la plus éclatante preuve d'amour dont un Amant puisse être capable; il courut chez lui, & pretextant une partie de Campagne avec plusieurs de ses amis, il pria son pere & sa mere de n'être point en peine de lui, en les avertissant qu'il ne feroit de retour que dans quinze jours. Arsinde & Merindor qui n'avoient rien sçû de son deguisement, & qui n'étoient point instruits de la maladie de Melitte, croyant que celle de Caliste continuoit toûjours, charmez qu'il fût se dissiper, le laisserent en liberté d'aller où il voudroit. Alors retournant chez Dorise & reprenant

nant l'habillement & le nom de Julie, il revint chez Melitte au moment que cette Dame la demandoit avec inſtance. La feinte Julie s'approchant de ſon lit, lui dit qu'elle venoit de donner des ordres chez elle, pour que rien ne l'empêchât de la ſoigner; mais qu'elle la prioit qu'elle fut ſeule à la garder & le jour & la nuit, ſans que perſonne ſe mêlat de lui faire la moindre choſe. Melitte qui ne demandoit pas mieux, l'aſſura qu'elle ſeroit entierement la maîtreſſe. Voila donc l'amoureux Alcipe inſtalé Garde de la mere de Caliſte, à laquelle il deffendit par tout le pouvoir que l'amour lui donnoit ſur elle, d'entrer dans l'appartement de Melitte, ne voulant expoſer que lui au peril de cette maladie contagieuſe. Cette belle fille eut une peine extrême à ſe ſoumettre à cette loi; la nature qui lui parloit en faveur de ſa mere, lui preſcrivoit de ne la point quitter, & l'amour la preſſoit de

par-

partager le danger avec ſon Amant.

Mais Alcipe dont les vûës s'étendoient plus long que la maladie de Melitte, s'y prit de façon à ne lui pas donner de replique: Ma chere Caliſte, lui dit-il, il n'eſt point ici queſtion de ſuivre un aveugle devoir, il s'agit de rendre cette avanture favorable à notre bonheur, en forçant Melitte à faire par réconnoiſſance ce qu'elle ne veut faire par raiſon ; & pour qu'elle n'ait rien à vous reprocher ſur mon deguiſement, il eſt neceſſaire de lui prouver que vous y avez été trompée, puiſqu'elle l'eſt elle-même avec d'autant plus de force que je n'ai jamais reſté près de vous la nuit, & que je les paſſerai près d'elle. Votre gloire & mon amour m'inſpirent, ma chere Caliſte, & je vous conjure de vous laiſſer conduire par deux Guides qui ne peuvent nous égarer.

Ce raiſonnement étoit trop ſenſé pour n'être pas approuvé, la belle

belle & tendre Caliste s'y rendit, & ne s'inquieta plus que de donner ses soins, pour que rien ne manquât à sa Mere & à sa Garde: Jamais malade ne fut traitée avec tant de zele & d'attention, que le fut Melitte par Alcipe; il sembloit qu'il avoit à sauver dans cette Dame ses biens, son honneur, & sa reputation; il fut douze jours & autant de nuits sans prendre un seul instant de repos, ne s'en rapportant qu'à lui de tout ce qu'il falloit lui faire ou lui donner. La malade, quoique dans un état funeste, ne laissa pas que de s'en appercevoir, & lui en marquoit sa reconnoissance par tous les temoignages d'amitié qui étoient alors en son pouvoir. Alcipe qui ne vouloit rien negliger des choses qui étoient capables d'arracher du cœur de Melitte la haine ridicule qu'elle avoit pour Arsinde, lui fit entendre adroitement le danger de sa maladie, & que pour faire operer les remedes necessaires au corps, il falloit avoir re-

cours

cours à ceux de l'ame; comptant bien qu'après une telle action elle ne conserveroit pas une rancune aussi injuste que mal fondée. Melitte qui étoit vertueuse lui sçut bon gré d'un avis si sage, & le mit en pratique dès le lendemain: La feinte Julie eut soin de faire avertir Caliste par la fidele Lucide, de ne se pas alarmer de cette ceremonie qui partoit bien moins du peril de sa mere, que de son imagination pour la reussite de ses desseins.

Tout se fit avec decense de part & d'autre, & Melitte même se trouva si soulagée, auprès cet acte de Religion, qu'elle en remercia la Garde, à laquelle elle s'informa alors de l'état de la santé de sa Fille, & ce qu'elle avoit fait pendant la rigueur des premiers jours de sa maladie. La belle Caliste, lui repondit Alcipe, n'a point vû sans une extrême douleur qu'on lui defendit l'entrée de votre appartement; son amour pour vous lui faisoit croire qu'elle ne devoit se repo-

repoſer que ſur ſes ſoins du ſalut de vos jours ; elle ma fait dire pluſieurs fois de me retirer, & de la laiſſer près de vous ; mais , Madame , j'ai crû qu'il étoit de mon devoir de m'oppoſer à l'excès de ſa tendreſſe, ſur-tout au ſortir d'une maladie qui la rend encore plus ſucceptible qu'une autre de prendre la vôtre : je me ſuis tenuë ferme dans la reſolution que j'avois priſe d'être ſeule expoſé à ce danger, afin de vous conſerver toutes deux ; cette admirable perſonne vient à toutes heures à la porte de votre appartement s'informer de votre ſituation ; je la fais inſtruire par Lucide qui ſe tient jour & nuit dans votre derniere Antichambre, pour executer les ordres que je lui donne par la bouche de ceux qui ſont dans la premiere, & perſonne que moi ne reſte ici, ni n'a droit d'y entrer que les Medecins. Ainſi, reprit Melitte, ce n'eſt qu'à vous, ma chere Julie, que je dois la vie de ma fille & la mienne, & c'eſt au peril de la vô-

tre que vous avez conservé la mere de Caliste. De quelle recompense, continua-t-elle, puis je payer de si grandes obligations ? Vous m'étiez infiniment chere avant que je tombasse malade, par les soins que vous vous étiez donnez auprès de ma fille ; mais je vous avoüe que ceux que vous prenez de moi, ont beaucoup augmenté ma confiance & ma tendresse, & je vous proteste que je me croirois la plus heureuse femme du monde si vous vouliez vous attacher pour toûjours auprès de Caliste. Je fais toute ma felicité de cet attachement, reprit la feinte Julie ; & si je m'en croyois digne, je ne balançerois pas, Madame, à saisir l'occasion que vous me donnez de faire la seule chose où j'aspire ; mais c'est une recompense trop haute pour des services aussi mediocres, & qui d'ailleurs sont suffisamment payez par le plaisir que je trouve à vous les rendre : Non, non, interrompit Melitte, je ne borne pas là ma reconnoissance ; non

non feulement je fouhaitte que vous ne nous quittiez jamais, mais je veux encore que vous me demandiez ce que vous croyez capable d'être mis en comparaifon avec les obligations que je vous ai : Lorfque vous ferez retablie, Madame, dit alors Alcipe, & que mon ouvrage fera parfait, nous parlerons à loifir de prix & de recompenfe : mais fouffrez que jufqu'à ce moment je ne m'occupe que de votre fanté. Melitte auffi charmé du defintereffement de fa Garde que de fon efprit & de fa fageffe, redoubla fes careffes; en fe propofant en elle-même de ne s'en jamais feparer.

Enfin fon mal diminuant à vûë d'œil; & la fievre ayant entierement ceffé, Alcipe jugea qu'il étoit à propos de laiffer voir Melitte à fa fille, l'une & l'autre le demandant avec un égale empreffement. Cette entrevuë fut tendre & touchante; & lorfque Melitte & elle eurent donné à la nature ce qu'elle exigeoit de leurs cœurs:

Ma fille, lui dit Melitte en lui montrant Alcipe, voilà celle à qui vous devez votre mere, & ce n'eſt qu'en l'eſtimant au-deſſus de toutes choſes que vous pouvez me temoigner la joie que vous reſſentez de mon retour à la vie. La charmante Caliſte ne put s'empêcher de rougir, en avoüant qu'elle devoit ſon bonheur au zele de l'officieuſe Julie. Alors Melitte qui vouloit à quelque prix que ce fût donner des preuves de ſa reconnoiſſance à cette fille pretenduë, la conjura ſi fortement de lui demander ce qu'elle deſiroit pour recompenſe, qu'Alcipe ſe reſolvant de profiter des mouvemens de tendreſſe que lui donnoient ſes ſoins, & la préſence de Caliſte, ſe jetta tout d'un coup à ſes pieds, & les embraſſant avec ardeur : Hé bien, Madame, lui dit-il, puiſque vous voulez que que je mette moi même un prix au zele que je vous ai temoigné rendez la charmante Caliſte heureuſe en lui accordant Alcipe pour époux, par là vous recompen-

penserez dignement mes services & m'attacherez éternellement à vous ?

Quoi ! repondit Melitte extrêmement étonnée de cette demande, Julie est aussi du partie d'Alcipe, & ne trouve de recompense que dans le bonheur d'une autre. Non Madame, reprit promptement la feinte Julie, je n'en puis goûter aucun tant qu'Alcipe & Caliste ne seront pas unis ; car enfin Madame, c'est à ce fidele Amant que je dois l'avantage de vous avoir été utile, sans lui, sans son amour, je ne serois peut-être jamais entrée dans votre maison : ce n'est qu'à lui, à son zele, à son attachement pour vous, que vous devez la vie ; c'est lui & non pas moi qui vous a soignée avec tant d'attention qu'il s'est renfermé avec vous jour & nuit, au risque de prendre votre mal, afin de conserver à Caliste une mere qu'elle cherit plus qu'elle même : Enfin, continua-t il en lui prenant les mains, & les baisant avec passion, c'est

l'amoureux Alcipe lui même que vous voyez ſous un nom & des vêtemens ſuppoſez.

Melitte écouta tout ce diſcours dans une ſituation d'eſprit difficile à decrire. Sa ſurpriſe la rendit immobile; ſes regards qui ſe promenoient tantôt ſur Caliſte qui fondoit en larmes, & tantôt ſur Alcipe qui lui tenoit les genoux embraſſez, temoignerent quelques momens ſon irreſolution. Enfin reprenant la parole : O ciel ! dit-elle, Alcipe dans ma maiſon deguiſé en femme, paſſant les jours & les nuits avec ma fille & moi ? Oui, Madame, avec vous, reprit Alcipe avec vivacité; mais pour avec la charmante Caliſte, tous vos gens ſont temoins que la nuit ne m'a jamais ſurpris près d'elle. Mais enfin, repondit Melitte, vous m'avez trompé ; je ne vous ai ſouffert ſi familierement avec moi, que dans la creance que vous étiez telle que vous paroiſſiez ; vous avez abuſé de ma confiance, & c'eſt un crime que je dois punir.

Arra-

Arrachez moi la vie, lui dit Alcipe, je vous l'ai ſacrifiée en l'expoſant pour conſerver la vôtre? mais, Madame, je jure que je ne ſort point de vos pieds, que vous n'ayez accordé à Julie le prix qu'elle exige des ſervices qu'elle vous a rendus.

Les larmes de Caliſte, la conſtance de ſon Amant, l'amitié qu'elle avoit pris pour lui ſous le nom de Julie, le ſouvenir de ſes ſoins & de tout ce qu'il avoit fait pendant le cours d'une maladie ſi dangereuſe, toucherent Melitte de telle ſorte que ne pouvant plus ſe contraindre, elle lui jetta les bras au col, & le preſſant étroitement: Oui, c'en eſt fait imprudente Julie, lui dit elle, j'accorde Caliſte au temeraire Alcipe pour prix de tes ſervices, c'eſt le ſeul moyen que je puiſſe trouver de m'empêcher de rougir de t'avoir ſouffert ſi près de moi; & du moins ſi cette avanture éclate, on ſçaura que ce n'eſt qu'à mon Gendre que j'ai permis de tels privautez. Qui pourroit

exprimer la joie des deux Amans, à ces favorables paroles. Califte fe mit dans la même pofture qu'Alcipe, & l'un & l'autre ne purent manifefter leurs fentimens, que par les baifers qu'ils donnoient tour à tour aux mains de Melitte. Cette Dame connoiffant l'excès de leur amour, par leurs tranfports, les fit relever, & les embraffant l'un & l'autre : mes enfans, leur dit-elle, votre artifice a mieux reuffi que les miens ; parce que l'innocence en a fait le principe, & que je n'avois pour but que de fatisfaire une haine mal fondée. Alcipe, continua-t-elle, annoncez à la fage Arfinde votre mere, le retour de ma raifon, ainfi que celui de ma fanté ; dites-lui que je vous dois l'un & l'autre, que je laiffe à Califte le foin de m'en acquiter. L'amoureux Alcipe ne fe le fit pas repeter, & lorfqu'il eût encore rendu mille graces à Melitte, il vola chez Dorife qui ne laiffoit pas que d'être fort en peine de lui.

Il

Il lui compta tout ce qui s'étoit paſſé, & l'ayant priée de venir avec lui chez ſon pere, ils s'y rendirent enſemble. Arſinde & Merindor furent très-étonnez du recit qu'Alcipe leur fit de ſon avanture ; ils en rirent beaucoup ; mais ne voulant pas la laiſſer imparfaite, ils monterent à l'inſtant tous quatre en Carroſſe & furent chez Melitte, qui les reçût en femme d'eſprit, en ſe condamnant la premiere ſur ſon égarement ; & qui ſans vouloir entrer dans d'inutiles explications, faiſoit ſon unique objet du bonheur d'Alcipe & de ſa fille. Arſinde & Merindor en agirent de même, & Melitte preſſée de leur prouver ſa ſincerité, les pria en ſouriant de permettre qu'Alcipe devint ſon fils, & qu'elle leur donnât Caliſte à ſa place. Arſinde embraſſa tendrement cette belle perſonne, en donnant mille loüanges au choix d'Alcipe ; la ſituation préſente des eſprits, mit bien-tôt les choſes en état d'aſſurer la felicité des deux Amans. Les articles du Contrat fu-

rent dreſſez le même jour, & peu de tems après ils furent unis pour jamais par les nœuds de l'Hymenée; & l'amoureux Alcipe enchanté de ſon bonheur, benit cent & cent fois le jour où ſa paſſion lui avoit inſpiré de ſe faire Garde-Malade.



L' E N-



L'ENFANT TROUVÉ.

XX. NOUVELLE.



Quoique la prudence & la sagesse ayent été les motifs de la construction de ces maisons qui servent de retraites & d'aziles aux innocentes creatures, que la crainte ou le dereglement font exposer par celles qui les mettent au jour, elle ne laissent pas que de donner occasion à des ruses aussi condamnables que criminelles ; & souvent celles qui croient avoir mis un enfant en

des mains fûres & fideles pour cacher fa naiffance & leurs hontes, fe trouvent trompez par les femmes qu'elles employent à cet ufage, qui profitant du myftere, abufent de la facilité qu'elles ont a s'en defaire. Heureufes fi toutes les victimes d'une conduite irreguliere, pouvoient être auffi fortunées que celle dont je vais raconter l'hiftoire.

Deux Cavaliers que je nommerai Erafte & Clitandre, tous deux d'une naiffance illuftre & d'un merite diftingué, s'étoient liez de la plus tendre amitié dès leurs enfance; mais les emplois & les occupations differentes les ayant feparez, ils furent quelques années fans fe voir avec affiduité. Dans cet iutervalle étant refté l'un & l'autres maîtres de leurs biens & de leurs perfonnes par la mort de leurs peres; ils fe chercherent & fe reünirent pour ne fe plus quitter; ils étoient tous les jours enfemble & ne faifoient point de partie l'un fans l'autre. Erafte étoit d'une humeur

meur douce & infinuant, il avoit le cœur tendre & n'auroit pas été faché de s'engager dans les nœuds de l'Hymené s'il eut pû trouver une femme telle qu'il la defiroit; mais il étoit fi difficile fur cette article que rien ne le fatisfaifoit. Clitandre n'avoit pas moins d'agremens dant l'efprit & l'humeur que fon ami ; mais il paroiffoit avoir une fi grande averfion pour le mariage, qu'ils avoient fouvent des difputes affez vives à ce fujet.

Cependant lorfque plufieurs années d'une étroite liaifon eurent ranimé entr'eux la confiance de leur premiere jeuneffe , un jour Erafte remarquant fur le vifage de Clitandre , une trifteffe qui ne lui étoit pas ordinaire , lui en demanda la caufe avec empreffement ; & cherchant à la diffiper , quelqu'un , lui dit-il en riant, vous auroit-il propofé de vous marier ; car, mon cher Clitandre, je ne fcai que cela qui puiffe vous mettre dans l'état où je vous vois. Clitandre au lieu de répondre

leva les yeux au Ciel, & soupira d'une façon si douloureuse, que son ami, persuadé que la force de sa melancolie venoit d'une cause plus serieuse, cessa de badiner, & le pria avec tant d'instance d'en confier le sujet à sa discretion, que pressé par son amitié & par le desir de se soulager, il prit la parole, & regardant Eraste avec des yeux où la douleur étoit peinte: Vous serez sans doute surpris, Eraste, lui dit-il, d'apprendre que l'éloignement que j'ai toujours montré pour l'hymenée, ne partoit que de l'exacte fidelité que je conservois, & que je garde encore pour une personne qui meritoit tout mon attachement. La même année, continua-t-il, que nos differens exercices nous separerent, je devins éperduëment amoureux d'une jeune personne, dont l'extrême beauté étoit la plus foible de toute ses rares qualitez. Souffrez, cher Ami, lui dit-il, que je vous caché le nom de sa famille, & qu'elle ne porte dans mon discours que celui d'Angeli-

gelique. Je dois cette reſerve à ſa reputation ainſi qu'à mon amour. La charmante Angelique ne m'eut pas plûtôt enchaîné, que je reſolus de ne rien épargner pour m'en faire aimer Je n'avois que dix-ſept ans. J'étois vif, entreprenant & fortement amoureux. Il n'en faut pas ordinairement davantage pour reuſſir. Je ne vous ennuyerai point du detail de nos amours; il ſuffit de vous dire que je parvins à me faire écouter, que bientôt après je fus aimé autant que j'aimois.

Vous avez le cœur trop tendre pour ne pas concevoir quels plaiſirs goûtoient deux jeunes Amans enchantez l'un de l'autre, & dont l'amour étoit aſſaiſonné de tous les agremens du myſtere, ſon pere & le mien nous étant trop connus, pour en eſperer l'approbation. Angelique a de la naiſſance, mais ſon bien eſt très-mediocre, & ſon pere étoit fort avare. Le mien comme vous ſçavez, d'une grande richeſſe & d'une ambition à ne rien trouver qui fût capable de la ſatisfai-

faire. Une telle oppofition à notre parfait bonheur, troubloit quelquefois nos plus doux momens. Cependant l'amour qui fuit les reflexions qui lui font contraires, ne terminoit jamais les nôtres que par milles proteftations de nous aimer jufqu'à la mort.

Enfin affurez de notre fidelité par nos fermens, nous oubliâmes toute la nature; nous nous oubliâmes nous-mêmes: Que vous dirai-je de plus, cher Erafte; je fus heureux, ma flâme en redoubla; & quoique ma felicité coûtât des larmes à la tendre Angelique, je fçu la raffurer de façon qu'elle s'apperçut quelque tems après avec moins de frayeur, qu'elle portoit des marques de mon triomphe! Que la jeuneffe eft imprudente! Charmé de me voir pere, j'eu autant de joye à cette nouvelle, qu'un autre en ma place en auroit eu d'inquietude. Le terme s'avança; Angelique feignit d'être malade, & fe mit au lit. Comme fon avare de pere n'avoit qu'une Gouvernante pour tout domeftique,

que, je mis une Sage-Femme de mon ſecret, & par mes generoſitez, je l'engageai à s'inſinuer dans la maiſon du Pere d'Angelique, & à ſe preſenter pour la ſervir dans ſa maladie. Il n'heſita point à l'accepter par le peu qu'elle lui demanda, ne la connoiſſant point pour ce qu'elle étoit. Angelique inſtruite par une de mes Lettres que lui rendit la Sage-Femme, de la confiance qu'elle pouvoit prendre en elle, ſe livra à ſes ſoins; & comme je n'oſois plus aller dans ſa maiſon, Angelique n'étant plus viſible, cette femme nous donnoit chaque jour des nouvelles l'un de l'autre. Fort peu de tems après, elle mit au monde le fruit de notre tendre intelligence, ſans que qui que ce ſoit dans la maiſon en eût connoiſſance, par l'adreſſe & l'attention de cette femme.

Cette ſcene arriva la nuit, & tandis qu'elle ſe paſſoit, je me promenois dans la ruë pour attendre l'enfant, que je devois porter au logis de la Sage-Femme. Tout cela fut executé ſans accident, & je me

vis à dix-ſept ans pere d'une petite fille, que je trouvai plus belle que l'Amour qui l'avoit fait naître. Je la baiſai mille fois dans le chemin & chez la Sage-Femme, où je la laiſſai entre les mains d'une Nourrice qu'elle y avoit fait venir à ce deſſein. Le lendemain, lorſqu'elle eut mis Angelique en état de n'avoir beſoin de rien de quelques heures, elle fut à ſa maiſon, & prit le ſoin du Batême; & de tout ce qui étoit neceſſaire à l'enfant, lui ayant donné une ſomme d'argent ſuffiſante pour que ma fille ne manquât de rien. Toutes choſe étant dans les regles, elle me dit qu'elle alloit envoyer cet enfant aſſez loin de Paris à une Nourrice qu'elle connoiſſoit, celle à qui je l'avois remiſe étant retenuë ailleurs, & que pour qu'on me la montrât quand je voudrois la voir, il falloit que je fiſſe un écrit par lequel je devois marquer l'heure & le jour de ſa naiſſance & de ſon Batême avec ſon nom, & ne garder un double par devers moi, afin

afin de le montrer à la Nourriſſe, pour l'aſſurer que j'avois droit de retirer cet enfant, lorſque je le jugerois à propos. Je fis tout ce qu'elle voulut, & ne m'embarraſſai de rien, que de la ſanté de la mere, qui ſe retabliſſant de jour en jour, reparut à mes yeux auſſi charmante que jamais. Je continuai de la voir & de l'adorer, comme à l'ordinaire. Je ne ſçai par quel malheur mon pere s'apperçut de cette intrigue; & la trouvant trop vive, craignant que le pere d'Angelique ne m'attirât chez lui pour me la faire épouſer, il reſolut d'y mettre ordre en m'obligeant à partir ſans delai pour mon Regiment; il ne me donna pas ſeulement le tems de me reconnoître, & je me vis forcé de quiter Paris ſans voir ni dire adieu à ma chere Angelique.

Jugez de ma douleur, mon cher Eraſte. La ſeule conſolation qui me reſta, fut d'écrire à la Sage-Femme, & de la charger d'une Lettre pour cette aimable fille, lui

lui indiquant les endroits où ses reponses me devoient être adressées. Cependant je n'en reçus aucune, quoique j'écrivisse regulierement tous les ordinaires. Fort peu de tems après mon Regiment passa en Italie ; la guerre ayant toujours continué, mon devoir, l'ambition, la gloire & l'absence, me firent presque oublier mon avanture, & si je m'en souvins, ce ne fut que pour la regarder comme une intrigue de jeune homme. Cependant ma fille revenoit souvent à ma memoire, & son image m'étoit beaucoup plus presente que celle de sa mere. Son sort m'inquietoit, & je fis une ferme resolution de la chercher à mon retour, & d'en avoir un soin particulier.

Mais ce retour ne fut pas si prompt que je l'esperois. Douze ans s'écoulerent sans qu'il me fût possible de revoir Paris. Enfin la paix m'en ayant donné la liberté, je pris la poste pour m'y rendre : En arrivant je trouvai mon pere au

au lit de la mort. Les embarras des affaires de famille, & les soins qu'exigeoient de moi une grosse succession, me detournerent encore de m'informer d'Angelique & de ma fille. A peine fut-je en possession de mon bien, que mes parens me presserent de me marier, & me proposerent plusieurs partis considerables. Leur frequentes sollicitations reveilla tout l'amour que j'avois eu pour Angelique, & me firent connoitre que mon cœur s'étoit trop bien engagé de ce côté, pour gouter aucune satisfaction avec un autre. Je refusai hautement tous les partis qui me furent offerts, en feignant une repugnance invincible pour le mariage, & me mis serieusement en mouvement pour trouver celle avec laquelle j'avois resolu de m'unir.

J'ai passé près de quatre ans dans cette recherche, sans pouvoir decouvrir autre chose que la mort de son pere, & qu'on ignoroit ce qu'elle étoit devenuë. Je m'in-

m'informai de la Sage-Femme ; on m'apprit qu'elle s'étoit retirée à la campagne. Quoique si mal instruit, je partis pour le lieu où l'on avoit nourri ma fille, comptant y apprendre quelque chose de plus positif ; mais ma peine fut encore inutile, puisque malgré toutes les enseignes que je donnai, & le nom de la Nourisse que j'avois en écrit, on m'assura qu'on ne la connoissoit point ; qu'il y avoit bien eu une femme de ce nom dans ce Village, mais qu'elle étoit morte depuis plus de douze ans. Je revins à Paris dans un chagrin que je ne puis vous exprimer, resolu de ne jamais entendre parler de femme ni de mariage.

Quelques jours après je vous retrouvai, mon cher Eraste ; le plaisir de renoüer avec vous notre premiere amitié, dissipa ma melancolie, & notre union me parut si douce, qu'elle bannit de mon esprit tous les objets qui pouvoient les troubler. Il y a deux ans que je suis dans cette heureuse situa-

tuation, & je me flattois d'en joüir toujours, lorſque hier en vous quittant, je rencontrai la Sage Femme d'Angelique. Je courai à elle, & m'en étant fait reconnoître, je lui fis mille reproches du peu d'attention qu'elle avoit eu à m'en donner des nouvelles, en me faiſant reponſe. Elle me parut un peu ſurpriſe de me voir; mais s'étant remiſe aſſez promptement, elle me jura qu'elle n'avoit reçu aucune Lettre de moi; qu'à l'égard de ma fille, elle étoit morte il y avoit deux ans, & que ſa Nourriſſe l'avoit ſuivie de près; qu'elle avoit entierement perdu Angelique de vûë, & qu'elle ne ſçavoit rien de ce qui pouvoit lui être arrivé.

Je vous avouë ma foibleſſe, mon cher Eraſte; je me trouvai en ce moment auſſi tendre pour l'une & pour l'autre, que je l'avois été les premieres années de nos amours. Je pleurai ma fille, je regretai la mere, & leurs idées ne m'a point quitté de toute la nuit; je voudrois retrouver Angelique, rendre la

vie

vie à sa fille, enfin je suis dans u
état qui me fait rougir moi-mêm
de honte & de confusion. Cli
tandre cessa de parler, & son am
qui ne voyoit rien d'assez consi
derable dans cette avanture pou
le troubler de la sorte, le consol
par toutes les raisons, qui pou
voient en être capables, d'ailleur
lui dit-il, vous n'étes pas sans es
perance du côté d'Angelique, ell
n'est point morte puisqu'on ne l
dit pas, & la chose du monde l
moins difficile, est de trouver un
personne vivante à Paris ou dan
les Provinces : il faut s'en infor-
mer dans les Couvens, ou dan
les Communautez ; peut-être a-
t-elle pris ce parti n'entendant
point parler de vous.

Clitandre remercia Erafte de
l'avis qu'il lui donnoit, avoüant
qu'il n'avoit point pensé à ces re-
traites ; & qu'il y feroit attention.
Erafte pour le dissiper entierement,
lui proposa de monter en Carrosse,
& de s'aller promener en visitant
plusieurs maisons autour de Paris,
il

il y conſentit ; ils partirent, & le chemin qu'ils firent prendre les ayant conduits aſſez près de l'Hôpital General, Eraſte demanda à ſon Ami s'il vouloit y entrer, que cela les divertiroit autant qu'autre choſe, ajoutant qu'il étoit curieux de voir ce qui s'y paſſoit, & comment on s'y gouvernoit, l'occaſion ne s'étant jamais trouvée d'avoir ce divertiſſement. Clitandre étoit ſi fort enſeveli dans ſes penſées, & d'une ſi parfaite indifference ſur tout, qu'il lui repondit qu'il feroit ce qu'il voudroit. Eraſte qui cherchoit à s'amuſer, ordonna ſur le champ qu'on tournât de ce côté.

Comme ils étoient tous deux d'un air à ſe faire conſiderer, & que l'on eſpera d'abord que leurs generoſitez repondroit à leur bonnes mines, on leur fit voir toute la Maiſon avec beaucoup de ſoin, & les differentes occupations que l'on donnoit à celles que le malheur de leur naiſſance avoient rendus Orphelines du vivant mê-

me de ceux de qui elles tenoient la vie. Clitandre fuivoit Erafte partout fans faire attention à rien; & quoiqu'il donnât des marques de fa liberalité, il s'en acquitoit avec une nonchalance qui temoignoit le peu de plaifir qu'il prenoit en ce lieu. Il n'en étoit pas de même d'Erafte, il vifitoit cette Maifon avec une curiofité fans pareille, repandant l'argent de côté & d'autre comme s'il fût venu dans ce feul deffein. Enfin étant parvenu dans l'endroit où l'on fait travailler les jeunes Orphelines, il en vit une dont l'ouvrage lui parut fi beau qu'il s'en approcha pour le mieux examiner. C'étoit une dentelle d'un deffein fuperbe & d'une extrême fineffe, que cette jeune fille travailloit au fufeau, avec une adreffe furprenante. Erafte regarda longtems l'ouvrage, enfuite voulant loüer l'Ouvriere, il leva les yeux fur elle; mais fi fon travail l'avoit charmé, il le fut encore davantage de la prodigieufe beauté de celle qui s'y occupoit; fon cœur en

en fut frappé, ſon ame ſaiſie, & l'amour dans ce moment lui lançant un de ces traits invincibles, que toute la prudence humaine ne peut parer, il n'eut plus de penſée ni de yeux que pour cette Orpheline: il lui fit pluſieurs queſtions ſur la Maiſon, ſur les agremens qu'elle pouvoit y avoir, & ſur la façon dont elle y étoit traitée; à quoi elle repondit avec tant d'eſprit & de modeſtie qu'elle acheva de l'enflammer. Pour faire durer le plaiſir qu'il trouvoit dans cet entretien, & ſe procurer l'occaſion de revenir en ce lieu, il lui dit que ſon ouvrage lui plaiſoit, & qu'il vouloit l'acheter. La belle Orpheline lui repartit qu'elle n'étoit pas maîtreſſe de vendre la dentelle, & qu'il falloit qu'il s'adreſſât à la Sœur qui les gouvernoit.

Eraſte étoit devenu trop amoureux pour rien negliger. Il fit appeller cette Dame, à laquelle il demanda la dentelle. La Sœur lui repondit qu'elle étoit de com-

mande, qu'elle ne pouvoit la livrer qu'à ceux qui l'avoient ordonnée ; mais qu'elle en avoit d'autres de toutes faites qu'elle lui vendroit. Ce n'étoit pas ce que pretendoit Erafte ; celle de l'Orpheline n'étoit qu'à moitié, il en regardoit la continuité comme un pretexte plaufible pour voir fouvent la belle Ouvriere. Ainfi refufant l'offre de la Sœur, il fe tint ferme à vouloir celle qui fe travailloit. La Dame qui crut s'en defaire en lui difant le prix, l'affura qu'elle en avoit reçû cent écus. Hé bien! Madame, lui repliqua-t-il à l'inftant, je vous en donne deux cens ; que cette belle perfonne l'acheve pour moi, vous en ferez faire un autre à ceux qui vous l'ont commandée.

Un guain fi confiderable fit ouvrir les yeux de la Dame ; elle accepta le marché : & l'amoureux Erafte lui ayant dit fon nom & fa qualité, elle lui rendit mille graces d'une liberalité qu'elle attribuoit toute entiere à fa charité.

Pen-

Pendant tout cet entretien Clitandre portoit ses pas dans la Maison sans choix, sans distinction, & même sans attention, n'ayant seulement pas daigné jetter les yeux sur celles qui avoient si fort occupé Eraste; & lorsque ce dernier le vint rejoindre, il étoit aussi peu instruit de ce qui se pratiquoit en ce lieu, qu'au moment qu'il y étoit entré. Pour Eraste, très satisfait du marché qu'il venoit de faire, il remonta en carosse, fort resolu de revenir voir dès le lendemain la charmante Orpheline. Cependant l'amour dont il étoit embrasé ne lui permettant pas de le renfermer en lui-même, il le decouvrit à son Ami, en lui ventant les graces & les charmes de celle qui l'avoit fait naître. Cette nouveauté tirant Clitandre de sa profonde reverie: Quoi! lui dit il, avec des regards étonnez, vous êtes amoureux d'une fille inconnuë, sans aveu, sans parens, & dont l'Hôpital General est l'unique azile? En verité, mon cher Eraste,

il faudroit que vous euſſiés perdu la raiſon, pour vous livrer à une ſemblable paſſion.

Je m'attendois à ce diſcours, lui repondit froidement Eraſte, ainſi je n'en ſuis pas ſurpris. Mais Clitandre, ſans vouloir ici donner dans le roman, en vous repreſentant que je n'ai été le maître de mon cœur à cet objet, qu'il m'a bleſſé d'un trait que je n'ai pû parer, il me ſuffit de vous dire que chacun a ſa façon de penſer ; vous ſçavez la mienne ſur le mariage, & que je veux tant de perfections dans une femme, qu'il eſt preſqu'impoſſible que je la trouve dans le grand monde. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait de telles que je la voudrois, mais je ne les connois point, & ne puis me donner la peine de les chercher ; le hazard m'en offre une comme il me la faut. Ignorée des hommes, modeſtie, laborieuſe, élevée dans la ſageſſe & la ſimplicité, & par deſſus cela belle comme un Ange ; Clitandre, continua t-il, ce ſont là des raiſons plus

plus fortes, que celle que vous voulez que je conserve ; & je croirois être fou, si je ne suivois pas un penchant qui peut faire tout le bonheur de ma vie.

O Ciel ! s'écria Clitandre encore plus surpris, vous ne vous contentez pas d'avoir pris un amour si ridicule, vous voulez y joindre l'hymen ; vous n'y pensez pas, Eraste, ou bien vous badinez. Car enfin que dira-t'on de voir un homme de votre condition prendre une femme à l'Hôpital General ? Quelle honte, qu'elle confusion vous preparez-vous ? Non, cette idée me fait fremir, & j'avoué que rien n'égale la douleur que me cause une pareille imagination ; cependant j'espere qu'un peu de reflexions vous en fera changer, & que la nuit vous donnant conseil, je vous trouverai demain plus raisonnable.

J'en doute, reprit Eraste, & je sens si fort augmenter mon amour à mesure que vous cherchez à m'en guerir, que je prevois

ne vous rendre pas plus content demain qu'aujourd'hui. Ce fut de cette ſorte qu'ils s'entretinrent juſques chez eux & qu'ils ſe ſeparerent ; Clitandre en blâmant Eraſte, & ſon ami reſolu de paſſer par-deſſus toutes choſes pour ſe ſatisfaire. En effet il n'eut que l'Orpheline dans l'eſprit pendant la nuit ; & trouvant un plaiſir ſingulier à ſe donner une compagne qui ne devroit qu'à lui ſeul ſon bonheur & ſa fortune, & qui par la feroit obligée de joindre la reconnoiſſance à l'amour, il ſe forma le plan de la plus douce union qui fut jamais. Clitandre qui vouloit abſolument le detourner de cet attachement, le vint voir dès le matin ; & le trouvant dans les mêmes ſentimens, il employa toute ſon éloquence pour le mettre à la raiſon. Mais ſes efforts furent inutiles ; & pour reponſe, Eraſte ordonna qu'on mit les chevaux au Carroſſe pour aller à l'Hôpital General, en lui demandant s'il vouloit l'accompagner.

Le

Le Ciel m'en preſerve, lui repliqua-t-il preſque en colere, il ne ſera pas dit que j'ai trempé en rien dans une telle manie; & puiſque vous étes ſi fort ennemi de votre gloire & de votre reputation, je ne vous en parlerai de ma vie. A ces mots voyant Eraſte prêt à monter en Caroſſe, il entra dans le ſien, & ſe quitterent l'un & l'autre aſſez froidement. L'Amant de l'Orpheline n'étant pas en état d'écouter les remontrances, ne fut pas faché de ne le point avoir pour temoin de ſes demarches, & ſe rendit à l'Hôpital avec toute l'impatience que peut inſpirer la plus vive ardeur. La Sœur Gouvernante des jeunes Orphelines, ne ſçut pas plûtôt ſon arrivée, qu'elle vint au-devant de lui, & le conduiſit auprès de ſa belle Ouvriere pour lui faire admirer ſon travail. Cette jeune perſonne qui n'avoit pas perdu le ſouvenir de la veille, rougit en le voyant, & ce nouvel incarnat la rendit ſi brillante qu'Eraſte en fut ébloüi.

Il ſe remit le mieux qu'il lui fut poſſible; & s'adreſſant à la Sœur ſans ceſſer de regarder l'Orpheline : Quelle eſt belle, lui dit-il, que ſa modeſtie eſt touchante, & que ceux qui lui ont donné le jour ſont malheureux de ne la pas connoître! Il eſt vrai, lui repondit la Dame, que Marie Anne meriteroit un autre ſort. Il n'eſt quelquefois pas à propos de loüer les jeunes perſonnes en leur preſence; mais elle eſt ſi fort au-deſſus des autres par ſes ſentimens, que je ne coure aucun riſque de vous dire que ſa beauté n'eſt pas ce qu'elle poſſede de plus admirable : elle a l'ame encore plus parfaite, nous ne lui connoiſſons point de defaut. Elle eſt ici depuis le moment preſque qu'elle eſt née, je l'ai élevée, & j'ai pour elle la tendreſſe d'une mere. Non ſeulement elle eſt la meilleure & la plus adroite travailleuſe que nous ayons, mais elles s'eſt encore ornée l'eſprit elle-même de mille belles connoiſſances par une grande lecture, ſans que

que cela l'ait jamais détournée d'aucun de ses devoirs.

Je ne lui ai jamais rien refusé sur cet article, voyant qu'elle en faisoit un si bon usage; & comme elle a des sentimens & une certaine élevation de cœur, quoique sans orgueüil, qui nous la font croire de naissance, nous souhaiterions fort qu'elle eût un sort tel qu'elle le merite; mais les établissemens de celles qui sortent de nos maisons, sont si fort au dessous de ce qu'elle pense, que je lui conseille d'y rester & de profiter de l'amitié de notre Superieure, plutôt que de prendre un parti si peu digne des qualitez qu'elle a reçues de la nature. Ce n'est point par les mouvemens d'une semblable vanité, repond alors modestement Marie-Anne, que je suis resoluë à ne vous point quitter; la vive reconnoissance que j'ai de toutes vos bontez, m'engage seule à n'y jamais penser. Eraste étoit comme en extase en les écoutant l'une & l'autre; & lorsqu'elles eurent

ceſſé de parler, tranſporté par l'excès de ſon amour, il prit la Sœur en particulier, & lui ſerrant la main avec ardeur : Madame, lui dit-il, puiſque vous aimez Marie-Anne & que vous ſouhaité qu'elle ſoit heureuſe, donnez-là moi, je vous proteſte qu'il ne manquera rien à ſa felicité.

Cette Dame ſurpriſe de ce diſcours, & lui donnant un ſens très-different du veritable, s'en offença, & regardant Eraſte d'un air dedaigneux ; notre Maiſon, lui repondit-elle, eſt inſtituée pour punir le deſordre, & non pour le permettre ; nous corrigons les mœurs, nous ſoutenons l'innocence, & nous ne ſçavons ce que c'eſt que de prêter les mains au vice. Elle parloit avec tant de feu, qu'Eraſte ne pût jamais l'interrompre. Enfin ſaiſiſſant le moment qu'elle lui laiſſa, vous ne m'entendez pas, Madame, lui dit il. Bien loin d'avoir des penſées ſi criminelles, je ne ſonge à rendre Marie-Anne heureuſe qu'en l'épouſant.

Oüi,

Oüi, Madame, continua-t-il, voyant qu'elle ſe reculoit d'étonnement, j'en veux faire ma femme, & c'eſt dans ce deſſein que je vous la demande.

Le ton ſerieux & poſitif d'Eraſte ne permettant pas à la Dame de douter de la verité de ſes paroles: Excuſez, lui dit-elle, ma vivacité; il ne m'eſt point venu dans la penſée qu'un homme tel que vous, voulût épouſer une inconnuë, mais Marie-Anne nous eſt trop chere pour nous oppoſer à l'honneur que vous lui faites; cependant ce n'eſt pas de moi que depend ſon ſort, il faut que vous ayez la bonté de vous déclarer à notre Superieure, & je ſuis perſuadée qu'elle acceptera votre propoſition avec joye. Eraſte qui ne vouloit pas retarder ſon bonheur, la pria de le conduire à ſon appartement, & de lui annoncer ſa viſite; elle y conſentit; & l'ayant laiſſé quelque tems ſeul dans une antichambre, elle fut inſtruire la Superieure de cette ſurprenante a-

vanture. Cette Dame le fit entrer auſſi-tôt, & le conjura avec beaucoup d'eſprit & de politeſſe de lui parler ſincerement. Eraſte ne balança point à la ſatisfaire ; l'ayant informée de ſa vie, de ſes mœurs & de ſa façon de penſer ſur le mariage, il continua en l'aſſurant que Marie-Anne ſeule pouvoit faire ſa felicité. Alors la Superieure prit avec lui les arrangemens neceſſaires pour cette grande affaire, pour laquelle il falloit le conſentement des Directeurs ; elle ſe chargea de l'obtenir, & lui donna rendez-vous le ſurlendemain pour terminer les choſes ſelon ſes deſirs.

Eraſte au comble de la joie, ne fut pas plutôt de retour chez lui, qu'il ordonna des habits magnifiques pour Marie Anne, & toute la journée du lendemain fut employée en achats de perles, de diamans, toiles, dentelles, bijoux, & generalement à ce qui peut convenir à une femme de condition. Enfin le ſurlendemain s'étant rendu

du

dû à l'azile de Marie Anne, la Superieure la lui accorda suivant les regles de la Maison, qui étoient de payer la somme ordinaire lorsqu'on veut retirer des enfans exposez, & de l'épouser avant qu'on la lui remît entre les mains. Eraste étoit trop amoureux pour s'opposer à rien, il donna & fit tout ce qu'on exigea de lui. La Superieure ayant eu les dispenses qui étoient necessaires pour que le mariage se fit dans l'Eglise de cette Maison, il s'y celebra sans ceremonie, sans bruit, & sous les seuls regards des temoins dont on ne pouvoit se passer. La belle Orpheline, plus sensible à l'honneur que lui faisoit Eraste qu'étonnée du changement de son état, lui en marqua sa reconnoissance d'une maniere si charmante & si noble, qu'il prit pour elle autant d'estime qu'il avoit d'amour. Cet époux enchanté de sa chere Marie-Anne, lui fit prendre congé de sa Maison, après l'avoir presqu'accablée de ses liberalitez, & la conduisit chez lui pour

y

y être maîtreſſe abſoluë de ſon cœur & de ſes biens.

Il s'étoit paſſé pres de quinze jours pour terminer cette affaire; & pendant ce temps Clitandre veritablament piqué de l'amour d'Eraſte, n'avoit pas voulu ſe preſenter chez lui, & s'étoit entierement occupé à chercher ſon Angelique. Eraſte de ſon côté qui avoit trouvé ſa morale trop ſevere, n'étant pas fâché de lui laiſſer ignorer les demarches qu'il avoit faites, ne ſe preſſa point de l'avertir de ſon mariage; ainſi tandis qu'il ſe livroit à toute ſon ardeur, & qu'il decouvroit à chaque inſtant de nouvelles beautez à ſon épouſe, Clitandre ne penſoit qu'à celle dont il vouloit faire la ſienne; mais comme il n'eſt pas permis de penetrer dans l'interieur des Couvens ſans ordre, & qu'il n'en étoit pas muni, il demanda inutilement Angelique dans ceux qu'il crut qu'elle pouvoit avoir choiſi; & il commençoit à deſeſperer de ſa recherche, lorſqu'il fut invité à la Priſe d'habit

bit d'une de ses parentes. Il avoit eu jusqu'alors si peu de curiosité sur les choses qui regardoient sa famille, qu'il ne sçavoit pas que cette Demoiselle fut en Couvent, & se flattant qu'il pourroit peut-être decouvrir Angelique par le moyen de quelque Religieuse amie de sa Parente, il s'y rendit très exactement ; & demandant celles qui devoit prendre le voile, en se faisant connoître, on le conduisit aussi-tôt au parloir.

Elle étoit occupée en ce moment à se faire habiller pour la ceremonie dont elle faisoit l'objet principal ; & comme son ajustement n'étoit pas encore parfait, Clitandre l'a pria de l'achever en sa presence, afin qu'il eût plus de temps à l'entretenir. Elle y consentit d'autant plus volontiers, qu'il ne s'agissoit plus que de placer des diamans dans ses cheveux & sur sa robe. Ainsi ayant fait prier celle des Pensionnaires qui prenoit ce soin de venir au parloir, elle y entra ayant à la main un cof-

coffret rempli de pierreries. La nouvelle Novice la voyant approcher: Ma chere Angelique, lui dit-elle, pardonnez la peine que je vous donne; n'en accusez que Clitandre qui me force à cette impoliteſſe. Les noms de Clitandre & d'Angelique furent à peine prononcez, qu'ils firent un grand cri l'un & l'autre; & s'avançant avec vivacité vers la grille pour ſe mieux voir: que vois-je, dirent-ils à la fois, c'eſt Clitandre! c'eſt ma chere Angelique! Ils furent long-tems ſans pouvoir s'expliquer que par des exclamations; & la jeune Novice un peu troublée de cette ſcene, leur demandoit en vain ce qui leur cauſoit tant d'agitation, ils n'avoient pas la force de lui repondre. Enfin Angelique, car c'étoit elle-même, prit la parole pour dire à ſon Amie qu'elle choiſiroit ſon temps pour l'inſtruire de ce miſtere; mais qu'ayant mille choſes à dire à Clitandre; elle la prioit de permettre qu'ils paſſaſſent dans un autre par-

parloir, & qu'elle ne tarderoit pas à la venir rejoindre dans ſa chambre.

La jeune Recluſe y conſentit; & comme l'endroit où ils étoient n'étoit pas propre à cet entretien, ils en prirent un plus commode, & dans lequel perſonne ne pouvoit les troubler. Le commencement de leur converſation ſe paſſa d'abord en reproches mutuels, l'un d'avoir écrit cent & cent fois ſans qu'on lui eût fait reponſe; l'autre d'avoir été ſi cruellement abandonnée, & de n'avoir reçu nulle de ſes nouvelles. Enſuite venant aux explications, ils ſe rendirent un compte ſi exact de leurs actions & de leurs ſentimens, qu'ils ſe trouverent également innocens d'oubli & d'infidelité; & Clitandre ayant compris par tous les diſcours d'Angelique, qu'il falloit que ſon pere eût fait intercepter les Lettres qu'il écrivoit à la Sage-Femme, il ne blâma plus la penſée qu'elle avoit euë de ſon inconſtance. Angelique lui apprit qu'elle avoit

avoit paſſé les deux premiers année de ſon abſence dans les larmes & dans la triſteſſe ; que la Sage Femme l'avoit vûë aſſez regulierement pendant ce tems ; mais qu'après lui avoir apporté la nouvelle de la mort de ſa fille, elle n'en avoit eu nulle marque de ſouvenir, & que ſon pere étant mort dans la même année, elle avoit reſolu de ſe mettre en Couvent, ſon bien n'étant pas aſſez conſiderable pour ſoutenir le poids d'un menage ; qu'elle étoit entrée où elle étoit, dans le deſſein d'y vivre & d'y mourir Penſionnaire, n'ayant pas aſſez de vocation pour prendre le voile ; mais que degoutée du monde, par l'idée qu'elle avoit de ſon changement, & la perte de ſa fille, qui faiſoit le ſeul eſpoir qui lui reſtoit pour rappeller à elle, elle avoit changé ſon nom de Famille dans cette maiſon, afin d'y reſter ignorée de tous ceux qui pouvoient demander à la voir.

Et voilà, mon chere Clitandre, con-

continua-t-elle, ce qui vous a donné tant de peine a me trouver, le peu de commerce que j'ai avec les jeunes perſonnes qui ſont ici, eſt cauſe que je n'ai jamais entendu parler de vous à votre parente, & quoique je l'aime beaucoup, je ne me ſuis point aſſez liée de confiance avec elle pour lui conter mes diſgraces; & ſans l'avanture d'aujourd'hui, elles feroient encore enſevelies dans un profond ſilence. Cependant, malgré la fidelité que je vous ai conſervée, mon peu de fortune, & le changement que ſeize années de plus ont apporté aux foibles attraits qui vous avoient charmé, ne me laiſſent aucun eſpoir d'une plus heureuſe deſtinée. Je ne veux même vous rien repreſenter de ce qui pourroit vous obliger à penſer comme autrefois, & n'oſant plus vous demander que de l'eſtime, je vous prouverai par une éternelle retraite que j'en ſuis digne, & que ſi votre merite, l'amour & la jeuneſſe m'ont fais commettre une faute,

faute, elle ſera la premiere & la derniere de ma vie.

Non, non, trop genereuſe Angelique, lui repondit alors Clitandre, il ne ſera pas dit que je recompenſe d'une lache ingratitude tant de ſageſſe & de conſtance. Vous êtes auſſi belle à mes yeux aujourd'hui, que vous l'étiez autrefois; & je prétends qu'un heureux hymen nous réuniſſe pour jamais, & vous faſſe partager ma fortune & mon ſort. Angelique penetrée de reconnoiſſance, la lui temoigna d'une maniere ſi tendre & ſi touchante, que ſon amour en prit de nouvelles forces. Alors ces deux Amans recommençant à s'examiner avec curioſité, trouverent que le tems qui les avoit ſeparez ne leur avoit rien ôté de leur agrémens. En effet, Angelique, quoique ſortie de la brillante jeuneſſe, n'en avoit pas moins de charmes & de beauté; & ſi à ſeize ou dix-ſepr ans, elle avoit été la plus charmante fille de ſon âge, elle pouvoit paſſer alors

alors pour une des belles femmes de ſon tems.

Enfin après s'être donné mille marque d'eſtime & de tendreſſe, il fut conclu qu'Angelique ſortiroit du Couvent, dès que Clitandre auroit fait tout ce qui étoit neceſſaire pour la concluſion de leur bonheur, & que dans cette intervalle ils ſe verroient tous les jours; enſuite de quoi ils ſe ſéparerent, elle pour achever d'orner la jeune Novice, & lui pour être témoin de la ceremonie: Comme elle fut longue & que ce Cavalier fut du répas qui la termina, il ne pût rentrer chez lui que très-tard; lorſqu'il fut feûl ſe livrant à ſa joie, il benit mille fois le moment où il avoit été invité à la priſe d'habit de ſa Parente; cependant ne pouvant renfermer dans ſon cœur l'éxcès de ſa ſatisfaction, il ne voulut pas la laiſſer ignorer à ſon Ami: & trouvant même ce pretexte favorable pour lui faire connoître que ſon oppoſition à ſes ſentimens, n'étoit parti que

d'un

d'un fond de zele & d'amitié, il se resolut d'aller le voir le lendemain matin, pour lui reprocher son indifference, & lui conter son avanture.

La nuit ne mit aucun changement à cette resolution, & dès qu'il crut qu'on pouvoit voir Eraste, il monta en Carrosse & se rendit chez lui ; en y arrivant, l'augmentation des domestiques, des équipages, & la vûë de plusieurs femmes qui paroissent être fort occupées, lui faisant juger qu'Eraste avoit changé d'état, il forma le dessein de ne lui rien dire sur cet article qui pût le chagriner, puisque sans doute la chose étoit faite ; c'étoit justement le quatriéme jour de son mariage, & lorsqu'on lui annonça Clitandre, charmé qu'il revint à lui le premier, & de pouvoir l'entretenir de sa felicité, il le fut recevoir avec empressement. Ils s'embrasserent, & Clitandre prenant la parole : Je viens de sçavoir, lui-dit-il, la cause de votre refroidissement

pour

pour moi ; ſi ma trop grande ſincerité vous a choqué, pardonnez-là, mon cher Eraſte, à ma parfaite amitié ; & ſoyez aſſuré que ſi vous avez ſuivi votre penchant, vous n'entendrez de ma part que des felicitations.

Eraſte touché de ce diſcours, lui fit excuſe à ſon tour du miſtere qu'il lui avoit fait de ſon mariage. Mais, continua-t-il, oublions nos égaremens pour jamais ; & mettez le comble à ma joye, en prenant pour mon épouſe toute l'eſtime qu'elle mérite. Je vous jure, Clitandre, ajouta-t-il, que mon bonheur ſeroit parfait ; ſi je vous ſçavois auſſi content que moi : Il n'y manque donc rien, lui répliqua Clitandre, car j'ai retrouvé ma chere Angelique, & j'ai lieu d'être auſſi ſatisfait que vous. Alors lui contant ce qui lui étoit arrivé, il eut le plaiſir de l'y trouver auſſi ſenſible que lui-même. Achevons donc, lui dit Eraſte, de nous réunir ; que nos épouſes ſervent de nouveaux nœuds à notre amitié, & ve-

nez juger par vos yeux des beautez qui m'ont prêté des armes contre la folidité de vos raifons. Et le prenant enfuite par la main, il le conduifit à l'appartement de fa femme.

Elle étoit à fa toilette dans un deshabillé fuperbe. Elle fe leva fitôt qu'Erafte lui eut prefenté Clitandre ; mais ce dernier fut tellement furpris à l'afpect de tant de charmes, qu'il en refta comme immobile. De fecrets mouvemens dont il ignoroit la fource, la lui firent regarder avec une attention qui penfa deconcerter cette jeune Dame, & qui fit rire Erafte. Cependant Clitandre à force de regarder & d'examiner tous les traits de cette belle femme, y trouva une fi prodigieufe reffemblance avec Angelique, qu'il ne put s'empêcher de le dire à fon Ami ; en demandant pardon à fon Epoufe du trouble qui l'avoit faifi.

Il m'eft fi glorieux, lui répondit-elle avec une grace charmante, d'a-

d'avoir quelque conformité avec une perſonne qui vous eſt chere, que je tire plus d'avantage de votre ſilence que de tout ce que la galanterie vous auroit fait dire. Le ſon de cette voix augmentant encore le trouble de Clitandre, il lui fut impoſſible de donner des bornes à ſa curioſité. Ce que je vois, dit-il, & ce que j'entens n'eſt pas concevable : jamais le Ciel n'a formé deux perſonnes ſi ſemblables en tout. Angelique n'a pas ceſſé de m'être préſente pendant près de ſeize ans d'abſence ; je paſſai hier la journée avec elle, & je crois la voir encore. Mon cher Eraſte, continua-t-il, au nom de cette adorable moitié de vous-même, permettez des queſtions qui pourront vous faire de la peine, mais qui ſont abſolument neceſſaires pour votre repos & le mien. Dites-moi, ajouta t-il, l'âge de Madame, & ſi on ne lui a rien remis dans la Maiſon dont elle ſort, qui puiſſe éclaircir le miſtere de ſa naiſſance ?

La charmante épouse d'Erafte ne lui donnant pas le tems de répondre : Comme je ne fuis point coupable, lui dit-elle, des fautes de ceux qui m'ont donné la vie, & que mon malheur m'a procuré une felicité que je n'aurois peut-être pas trouvée dans un autre état, je ne rougis pas d'en parler ; & c'eft fans nulle honte que je vous dirai ingénuement que j'ai une efpece de certificat fans fignature, qui marque cependant l'heure & le jour de ma naiffance, & celui de ma préfentation fur les Fonts de Baptême, dans lequel il paroit que je me nomme Marie-Anne, & que felon la datte & l'année je fuis fur ma feiziéme.

Ah Madame! s'écria Clitandre, par grace faites moi voir cet écrit. Ce Cavalier paroiffoit fi fort hors de lui-même, que la belle Marie-Anne fe troubla à fon tour, quelques larmes coulerent de fes yeux, & fon agitation la faifant chercher avec trop de précipitation, elle fut un peu de tems fans le trouver ;

ver ; enfin l'ayant tiré d'entre plusieurs papiers, elle le donna à Clitandre, qui n'eût pas plûtôt jetté les yeux deſſus. C'eſt mon écriture, s'écria-t-il, Marie-Anne ma fille. Il n'en put dire davantage ; la joïe, la douleur, & les mouvemens de la nature, le ſaiſirent d'une telle ſorte, qu'il reſta preſque ſans ſentimens entre les bras d'Eraſte. Ce tendre époux n'étoit pas dans une ſituation moins touchante : la crainte, & l'eſperance s'emparerent à la fois de ſon cœur ; tremblant pour ſon Ami dans une conjonction ſi délicate, il mettoit tous ſes ſoins à le rappeller à lui-même, tandis que la charmante Marie-Anne, éclairée par la force du ſang, en voyant Clitandre dans cet état, ne doutant point du motif de l'interêt que ſon cœur y prit au même inſtant ; ô Ciel ! s'écria-t-elle toute en pleurs, m'auriez vous donné un pere pour me l'enlever ſi promptement.

Non ma fille, non Eraſte, dit

enfin Clitandre en reprenant l'usage de ses sens, un jour si fortuné ne sera troublé d'aucun accident tragique, je n'ai pû résister aux premiers mouvemens de ma surprise & de ma joie. Ma chere Marie-Anne, ajouta-t-il en l'embrassant, n'en doutez point, je suis votre pere ; & si votre cœur vous parle comme le mien, vous ne devez pas resister à des caresses si légitimes. Ah! bien loin de m'y refuser, lui répondit-elle, en se jettant à ses pieds & lui baisant les mains, je sens que je ne puis plus m'en passer sans mourir. Clitandre la releva; & se jettant au col d'Eraste: Cher Ami, lui dit-il, que je suis heureux que vous n'ayez pas suivi mes conseils! Enfin, mon cher Eraste, voilà l'écrit que la Sage-Femme exigea de moi, lorsqu'elle m'assura qu'elle alloit mettre ma fille en nourrice ; je ne vois que trop que la perfide, au lieu de tenir sa promesse, a voulu profiter de l'argent dont je l'avois munie en exposant cette innocente. E-

raſte tranſporté de cette avanture, ne ſçavoit ni ce qu'il entendoit, ni ce qu'il voyoit ; tantôt il embraſſoit Clitandre, & tantôt ſa femme, ſans pouvoir prononcer un mot. Ce premier trouble étant un peu paſſé, Clitandre ne voulut point retarder d'aller chercher Angelique, dont il decouvrit à Eraſte le nom & la naiſſance, qui par ſa nobleſſe mit encore une augmentation à ſa joie ; & jugeant tous deux, qu'elle ne pouvoit être mieux qu'avec ſa fille, en attendant ſon mariage, il fut reſolu que Clitandre l'iroit retirer à l'inſtant du Couvent, & comme il ſouhaitoit la ſurprendre, il força Eraſte de le laiſſer aller ſeul ; il s'y rendit, & dit à ſa chere Angelique que ſa preſence étant neceſſaire aux choſes qu'il avoit affaire, il la prioit de vouloir ſe laiſſer conduire chez une jeune & belle Dame qui avoit épouſé un de ſes amis intimes, qu'elle y feroit en toute liberté, & dans l'aiſance qu'elle pouvoit deſirer.

Cette aimable perſonne lui aïant repondu, qu'elle n'avoit plus d'autre volonté que la ſienne, il la fit ſortir & remontant en Caroſſe avec elle, il la mena chez Eraſte qui l'attendoit ainſi que ſon épouſe avec impatience. L'entrevuë de la mere & de la fille fut ſinguliere. Clitandre en entrant dans l'appartement de ſon Ami, donnoit la main à Angelique ; Eraſte tenoit celle de ſon épouſe en s'avançant au-devant deux ; mais la jeune Marie-Anne, n'étant pas maitreſſe de ſes tranſports à cette chere vûë quitte ſon époux, courut à ſa mere, & ſe jetta dans ſes bras au moment qu'Angelique, ſans ſçavoir pourquoi, en faiſoit autant de ſon côté & la reçût avec des excès de tendreſſe qu'elle ne put retenir. Ce ſpectacle tira des larmes aux deux Amis, & comme ils ne les cacherent point, Angelique émuë & les yeux baignez de pleurs ſe tournant vers Clitandre : Quel eſt cet enchantement, lui dit-elle ; d'où vient mon ſaiſiſſement ? D'où

D'où partent ces mouvemens dont je ſuis agitée à la vuë de cette belle perſonne ? Quel ſujet nous fait à tous repandre des larmes ?

L'amour & la nature, lui dit alors l'épouſe d'Eraſte, en recommençant ſes careſſes ; oüi, Madame, ce ſont eux qui vous rendent un époux, qui m'ont fait reconnoître un pere, & qui vous annoncent que j'ai le bonheur de vous devoir le jour. Vous, ma fille ! s'écria pour lors Angelique, Ha ! Clitandre, parlez, & ne me laiſſez pas davantage dans le trouble où je ſuis. Ce Cavalier ne s'en fit pas preſſer ; & l'ayant inſtruite de cet étrange évenement, il fit cent fois fremir cette tendre mere du ſort où l'on avoit livré ſa fille, par un interêt auſſi lâche que ſordide. Cette heureuſe journée ſe termina par ces temoignages reciproques de joie, de reconnoiſſance & de tendreſſe. Cependant dès le lendemain Clitandre travailla à ſe munir des diſpenſes neceſſaires, pour abreger les ceremonies de ſon mariage, & reſo-

resolut de faire punir l'indigne trahison de la Sage-Femme. Eraste & lui, firent des perquisitions si exactes, qu'ils decouvrirent la maison de campagne dans laquelle elle s'étoit retirée. Ils y furent ensemble dans le dessein de la faire conduire en prison, mais ils la trouverent prête à rendre les derniers soupirs.

Cet objet calma leur colere, & pour profiter du moins d'un instant si pretieux, Clitandre s'approcha de son lit, lui dit son nom, & lui reprocha avec le plus de moderation qu'il pût sa noire trahison, en lui demandant qu'elle lui avoüât son crime, & lui apprit comment il pourroit reconnoître sa fille. Cette femme d'une voix mourante, lui repondit, qu'il sçauroit tout de son Confesseur, qu'elle l'avoit chargé de lui decouvrir ce funeste secret; & lui ayant demandé pardon, cessa de parler & de vivre. Le Directeur qui étoit present, declara à Clitandre que cette femme s'étoit accusée d'avoir

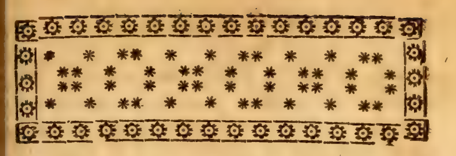
expo-

exposé sa fille, excitée à cette action par l'appas de la femme qu'il lui avoit donnée pour en avoir soin; que cependant elle n'avoit pas eu encore ce dessein quand elle lui avoit fait faire l'écrit; mais qu'étant de retour chez elle, la vuë de l'argent l'avoit tenté; que pour amoindrir en quelque sorte sa faute, elle avoit exposé l'enfant avec son papier attaché à son lange; qu'il n'avoit qu'à aller à l'Hôpital General avec le pareil écrit, & qu'indubitablement il retrouveroit sa fille en cas quelle ne fût point morte, & que pour lui restituer le vol qu'elle lui avoit fait, elle lui donnoit par son testament sa Maison de Campagne.

Eraste & Clitandre contens de cette declaration, qui confirmoit la naissance de cette belle personne, ne voulurent point profiter du legs de la morte, laissant à ses legitimes heritiers cette marque de leur bonté, & revinrent à Paris plus satisfaits de leur voyage que

s'ils avoient tiré vengeance du crime de cette femme, qui sans sa mort n'eut pas manqué de servir d'exemple à celles qui comme elle abusent de la confiance publique. Peu de jours après Clitandre épousa solemnellement sa chere Angelique, reconnut dans les formes l'épouse d'Eraste pour sa fille & son heritiere, & jamais on ne vit d'époux plus unis à leurs femmes, ni d'épouses plus sages, plus fideles & plus heureuses en même tems.





LES AMANS CLOITREZ.

XIX. NOUVELLE.

SI l'Amour eſt ſouvent la ſource des malheurs des hommes, il eſt quelquefois, auſſi celle de leur felicité, celui qui gouverne tout, ſe ſervant de pluſieurs moyens pour leur faire voir l'inſtabilité des choſes d'ici-bas, & leur prouver que ce n'eſt qu'en lui ſeul qu'ils peuvent trouver un repos ſolide & durable.

Deux Gentilshommes, amis depuis longues années, & liez d'une étroite ſocieté par la proximité de

leurs Terres dans lesquelles ils passoient toute l'année avoient chacun pour fruit de leurs mariages, un fils & une fille. L'égalité des biens & de la naissance faisant croire à leurs peres qu'ils ne pouvoient mieux trouver que dans leurs Familles une alliance honorable, ils les éleverent ensemble & se promirent de les unir si leurs cœurs repondoient à leurs intentions. Le pere de la fille se nommoit Eralde, & celui du Cavalier, Artamont. Aronce son fils n'avoit que sept ans, & Victoire fille d'Eralde que cinq, lorsqu'ils formerent ce projet. Ces deux Enfans donnoient l'espoir de tant de belles qualitez, que leurs peres ne voulurent rien negliger pour leur éducation; mais afin qu'ils pussent prendre l'un pour l'autre le sentimens qu'ils desiroient pour se tenir parole, ils leur donnerent les mêmes Maîtres, mêmes études & mêmes occupations, ordonnant aux Precepteurs & aux Gouvernantes de faire naître & de cimen-

ter dans leurs ames cette douce intelligence ſi neceſſaire pour rendre un hymen heureux.

Il ne fut pas beſoin d'employer les leçons & les remontrances pour les engager à cette tendreſſe reciproque ; leurs cœurs s'y portant d'eux-mêmes, une amitié fraternelle en fut le commencement, & comme l'innocence de leur âge ne leur faiſoit pas connoître de plus doux nom que celui de frere & de ſœur, il ſe les donnerent d'un commun accord, pour ſe temoigner ce qu'ils ſentoient l'un pour l'autre, s'imaginant qu'on ne pouvoit s'aimer comme ils faiſoient, ſans cette proximité du ſang. Ils reſterent dans cette erreur juſqu'à leur treiziéme & quinziéme année. Mais alors les lumieres de la raiſon s'étant entierement debrouillées, & leur éducation leur ayant donné des connoiſſances plus parfaites, jointes à la néceſſité de ſe plaire, & de s'aimer éternellement, ils jugerent que les noms de frere & de

ſœur

fœur ne fuffifoient pas pour fe bien exprimer ; & cette reflexion en ayant amené d'autres, ils reconnurent enfin que l'amour étoit le principe de toutes leurs actions & de tous leurs mouvemens. La jeune & belle Victoire à qui l'on n'avoit point encore appris à quel deffein on l'élevoit dans une fi grande union avec Aronce, ne fut pas plûtôt inftruite par fes reflexions, qu'elle n'avoit que trop bien fuivi les ordres qu'on lui avoit données, qu'elle en rougit, & craignant que fon cœur n'eût été plus loin qu'on ne le vouloit, elle en fut troublée, fa pudeur s'en allarma ; & fe flattant q'elle rentreroit dans les bornes de la fimple amitié, en changeant de conduite avec Aronce, elle prit un air moins attrayant quand elle lui parloit, & fe contraignit jufqu'au point de cacher fa joye quand elle le voyoit, & fon chagrin quand il fallut s'en feparer. Cette conduite fut la premiere inftruction que reçut Aronce fur le genre de tendreffe qu'il fentoit

toit pour Victoire. L'extrême douleur qu'il eut de la trouver si froide avec lui contre son ordinaire, l'éclaira mieux que n'eussent pû faire les paroles les plus intelligibles.

Et se demandant compte à lui-même du trouble que ce changement apportoit dans son cœur, & du sujet qui le produisoit, il vit que l'amour seul en étoit la cause, & que l'ardeur dont il brûloit, le rendant attentif à toutes les démarches de la charmante fille d'Eralde, il étoit impossible qu'il ne fût pas vivement touché de celle qui paroissoient lui montrer de l'éloignement, il crut alors que n'ayant pas connu la source des soin, des empressemens & de la tendresse qu'il lui avoit toujours temoignée, il lui étoit peut-être échapé, sans le vouloir, quelques marques de sa passion, & que s'en étant apperçuë la premiere, & la desaprouvant, elle vouloit l'en punir par ce procedé rigoureux. Cette pensée le fit tomber dans une melancolie

colie qui fut bientôt visible à son pere ; & comme Eralde & lui avoient reconnu avec joye que leur enfans repondoient à leurs desirs, & qu'ils n'avoient pris aucunes precautions contraires à leur premier dessein, ne sçachant d'où pouvoit partir la tristesse d'Aronce d'un côté, & la reserve de Victoire de l'autre, chacun d'eux en demanda la cause à ceux qui les approchant de plus près, pouvoient avoir part dans leur confidence.

Mais les Maîtres, les Precepteurs & les Gouvernantes ayant repondu qu'il n'en sçavoient rien, Eralde & Artamont se resolurent de s'en éclaircir avec leurs enfans, en leur apprenant qu'ils étoient destinez l'un pour l'autre. Ils choisirent le même jour pour cette declaration, & tandis qu'Eralde entretenoit sa fille, Artamont prenant son fils dans son Cabinet : Aronce, lui dit-il, quoique vous n'ayez encore que quinze ans, votre raison est si fort avancée, que je ne veux plus

plus vous traiter en enfant, & je ſuis trop content des progrès que vous faites dans les ſciences & dans les exercices convenables à votre naiſſance, pour ne vous le pas temoigner. J'accuſe même mon ſilence ſur ce ſujet, d'être la cauſe de la profonde triſteſſe où je vous vois plongé depuis quelque tems.

Peut-être auſſi que votre trop d'application en eſt le principe. J'approuve fort une ſi noble ardeur; mais il faut à preſent y mettre des bornes. Je ne pretends pas faire de vous un Sçavant en forme, ni un Maître dans les arts que je vous fait apprendre. Je ne veux que vous rendre un Cavalier parfait, afin que vous ſoyez en état de remplir avec honneur celui que vous voudrez embraſſer. La robe demande du ſçavoir, de la ſageſſe & de l'integrité. Les armes exigent de l'adreſſe, de la valeur & l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc que pour vous inſpirer ces differens ſentimens qui je prens tant de

de ſoin de votre éducation. Ainſi, mon fils, commencez à vous donner quelque relâche : Divertiſſez-vous à mettre en vûë les talens qui vous ont ſervi de recréation dans le cours de vos occupations ſérieuſes. Vous ſçavez la Muſique ; vous jouez des Inſtrumens ; la danſe vous plaît ; formez-vous-en un doux amuſement, en raſſemblant toute la jeune Nobleſſe du Païs, tantôt dans mon Château, & tantôt dans celui d'Eralde.

L'aimable Victoire ſa fille, compagne de tous vos exercices, vous ſecondera dans ce deſſein, & nous ſerons charmez ſon pere & moi, que toûjours unis, vous donniez des Bals, & faſſiez des Concerts, où vous puiſſiez briller l'un & l'autre avec un égal avantage. Je rends graces à vos bontez, Monſieur, lui répondit Aronce, & aux tendres ſoins qu'elles vous font prendre pour moi. Rien au monde ne feroit plus capable de diſſiper la melancolie dont je ſuis atteint, que l'honneur que vous

vous me faites, en me marquant que vous êtes content de moi; comme je n'y puis mieux répondre qu'en vous ouvrant mon cœur, permettez que je vous avouë que ma triſteſſe ne vient d'aucun des motifs que vous lui imputez. Ma ſœur en eſt la ſeule cauſe; je ne ſçai laquelle de mes actions peut lui avoir déplû; mais elle me traitte depuis quelques jours avec une indifference qui me deſespere, & la douleur que j'en reſſens me met dans l'état où vous me voyez.

Vous aimez donc bien Victoire, lui répondit Eralde en ſouriant, puiſque vous êtes ſi ſenſible à ce qui la regarde. On m'a ſi bien élevé, lui répliqua-t-il, dans cette inclination, que croyant qu'elle ne pouvoit être trop forte, je ne me ſuis appliqué qu'à l'augmenter. Artamont charmé de la ſincerité de ſon fils, l'embraſſa; & le regardant plus ſerieuſement: Aronte, lui dit-il, vous n'avez que ſuivi mes volontez en aimant Victoire, ceſſez de vous inquiéter de ſon indifferen-

ference ; elle finira ſans doute aujourd'hui, puiſqu'Eralde ſon pere doit l'inſtruire que nous vous avons deſtinez l'un pour l'autre dès l'inſtant de votre naiſſance. Ainſi mon fils donnez un libre cours à votre amour, puiſque vous ſerez l'époux de la belle Victoire auſſitôt que votre âge nous permettra de vous faire prendre ce titre avec decence.

La joie & la ſurpriſe d'Aronce furent extrêmes à cette nouvelle, & ne cachant ni l'une ni l'autre à ſon pere, il lui prouva que les années ne ſont pas ſouvent neceſſaires pour exprimer & reſſentir les paſſions. Dans le moment qu'Artemont joüiſſoit du plaiſir que lui donnoit les tranſports de ce jeune Amant, Eralde n'en goutoit pas moins avec ſon aimable fille, qu'il avoit conduite comme en badinant dans les allées d'un fort beau bois qui terminoit ſon parc. Et là s'étant aſſis près d'elle : Victoire, lui dit-il, avoüez-moi ſincerement quel ſujet vous

vous avez de vous plaindre d'Alonce ; on m'averti que vous n'agiffiez plus avec lui comme vous faifiez autrefois, que vous évitez de lui parler, que vous prenez vos leçons en particulier, & qu'enfin vous n'avez plus pour lui la même amitié. Je ne fçai, lui repondit-elle un peu troublée, qui vous a fait un tel rapport ; mais je ne me fuis point appérçuë que j'agiffois avec mon frere d'une maniere differente de celle que j'avois, il n'a rien fait qui puiffe m'empêcher d'être la même. Il eft vrai, continua t-elle, en rougiffant que dans mon enfance, le croyant veritablement mon frere, j'avois plus de familiarité, mais depuis que j'ai fçu qu'il n'étoit que le fils de votre amie : & que la raifon m'a inftruite de ce qu'une fille bien née devoit faire, j'ai marqué plus de retenuë dans mes actions, m'imaginant que ce feroit vous plaire. Cette fageffe me fait plaifir, lui repondit Eralde, mais cette même raifon qui vous a fi bien inftruite des regles

gles de la pudeur, ne vous a-t-elle rien appris de plus au ſujet d'Aronce? ne vous a-t-elle point ouvert les yeux ſur ſon merite, ſes belles qualitez, ni ſur ſes ſoins & ſa complaiſance pour vous, & même ſur la triſteſſe où il eſt depuis quelques jours? Car enfin, ma fille, la vertu n'empêche pas qu'on faſſe des remarques; & il n'eſt pas toujours neceſſaire d'être frere & ſœur, pour prendre part les uns aux autres.

J'ai tant d'attention à faire ſur moi même, lui repliqua-t-elle plus embarraſſée que jamais, que je n'en ai point eu, ou très peu à toutes ces choſes. Mais, reprit Eralde d'un ton grave, ſi vous en aviez eu à mes volontez, vous n'auriez pas changé de conduite avec Aronce, puiſque ſi vous m'aviez deplû en la continuant je vous l'aurois dit; & c'eſt ce changement qui venant de vous même, me fait de la peine, parce qu'il ſuppoſe qu'en devenant raiſonnable vous avez ceſſé de l'aimer, & que par

par conſequent vous vous oppoſerez au deſſein que j'avois d'en faire votre époux.

Quoi, Monſieur, reprit la jeune Victoire, vous vouliez que j'aimaſſe Aronce plus qu'on ne doit aimer un frere? Oüi ſans doute, interrompit Eralde, puiſque ce n'eſt que par mon ordre qu'on vous a élevée avec lui: que nous nous ſommes donné parole, Artamont & moi, de vous unir à jamais, ſi vous n'aviez point d'averſion l'un pour l'autre.

Hélas, dit alors cette charmante fille, que vous m'auriez épargné d'inquiétudes en m'apprenant vos volontez; puiſque la ſeule crainte de trop aimer Aronce, & de manquer à mon devoir envers vous en ſuivant mon penchant pour lui, m'a contrainte au changement que vous paroiſſez deſapprouver. Cet innocent aveu, fait d'un air enfantain, modeſte & ſpirituel tout enſemble, fit un plaiſir ſenſible à Eralde. Il faiſoit ſi bien voir le fond de ſageſſe de la jeune

Victoire, & les combats qu'elle avoit rendus contre elle même pour triompher d'un mouvemens qu'elle croyoit contraire à son devoir, qu'il en fut saisi de joye. Ma chere Victoire, lui dit-il en la pressant dans ses bras, cherissez toujours la vertu plus que toutes choses au monde; mais aimez Aronce plus que vous même, je vous l'ordonne; rendez-lui sa tranquilité en reprenant vos premieres manieres. Il sera votre époux; & si je venois à mourir avant le temps où nous avons résolu son pere & moi de vous unir, souvenez-vous que je vous commande d'accomplir ma parole.

La jeune Victoire ne put retenir ses larmes à ce discours; & comme il offroit à son imagination un spectacle qui balançoit celui de son bonheur, la joye de l'un fut un peu diminuée par la tristesse de l'autre; cependant elle promit à son pere une entiere soumission à ses volontez, en priant le Ciel qu'elles fussent exécutée de

son

ſon vivant. A peine finiſſoient-ils cet entretien, qu'ils apperçurent Artamont & Aronce qui venoient à eux. Eralde ſe leva, & fut à leur rencontre avec ſa fille. Le viſage riant des deux peres leur faiſant connoître qu'ils étoient également ſatisfaits de leurs enfans, ils s'aborderent avec empreſſement. Eralde fut au jeune Aronce les bras ouverts, en le nommant ſon fils, tandis qu'Artamont s'avançoit vers la belle Victoire pour lui faire les mêmes careſſes. Enſuite ayant pris les mains de ces jeunes Amans, ils leur commanderent de ſe donner la foi, & de ſe la conſerver inviolable, qu'elque choſe qui pût arriver.

L'amour fit voir en ce moment qu'il n'a beſoin ni du tems ni de ſon expérience pour s'expliquer. Aronce & Victoire qui n'avoient jamais parlé ſon langage & qui ne s'étoient exprimez que ſous le nom de frere & de ſœur, ne furent cependant point embareſſez de la douce néceſſité de ſe ſervir de ter-

mes plus forts, pour ſe jurer une ardeur éternelle ; & quoique le reſpect & la pudeur fuſſent répandus dans leurs diſcours, ils étoient accompagnez d'un certain feu qui faiſoit aiſément connoître que l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre leur étoit auſſi naturelle, que les charmes qui l'avoient fait naître.

Depuis ce jour Aronce & Victoire n'eurent plus qu'une même volonté ; & d'un commun accord dédaignant les amuſemens ordinaires des perſonnes de leur âge, ils s'adonnerent entierement à l'étude de toutes les ſciences qui peuvent procurer à l'ame la plus haute ſageſſe. Leur paſſion étoit ardente & ſolide ; mais denué de tous ces mouvemens impetueux qu'enfantent les deſirs dereglez, & le deſordre de la raiſon. Nez pour s'aimer, l'habitude qu'ils s'en firent, leur ôtant tout ſujet d'en douter, la crainte ni la jalouſie ne troubloient aucun des momens de leur vie. Le chagrin qu'ils avoient de ſe quit-

quitter, ne partoit jamais que du plaisir qu'ils avoient goûtez en se voyant ; & la joye de se revoir ne venoit que de la douleur qu'ils avoient sentie en se séparant, sans que leurs cœurs ou leurs esprits fussent frappez de quelqu'autre idée. Cette concorde fit pendant plus de quatre ans les delices d'Eralde & d'Artamont. Victoire accomplissoit sa dix-huitieme année, & Aronce sa vingtieme. Et déja leurs peres songeoient très-serieusement à les lier pour jamais, lorsqu'Eralde se croyant tout permis sur les Terres d'Artamont, ayant un jour dans son Château une bonne partie de la Noblesse du païs, proposa pour l'amuser le divertissement de la chasse, il fut accepté. Artamont n'étoit pas chez lui ; un de ses amis assez loin de sa Terre l'avoit prier de se rendre à la sienne pour une affaire de consequence ; il y étoit allé, laissant Aronce pour ne le pas separer de sa chere Victoire. Cependant le plaisir de la chasse fut telle-

ment gouté de la Compagnie d'Eralde, qu'il fut résolu de ne faire autre chose pendant trois jours. Tant de Tireurs écarterent bientôt le gibier des Terres du pere de Victoire, qui pour ne rien laisser à désirer à ses amis, les conduisit sur celles d'Artamont, où sans nul ménagement on fit un dégat très considerable. Les Gardes en avertirent Aronce, mais comme il étoit Amant & Philosophe, il ne fit nulle attention à leurs plaintes, persuadé que puisque ces Terres devoient être bientôt le partage de la belle Victoire, son pere pouvoit bien en user librement. Cependant Artamont étant revenu, les Gardes qui craignoient d'être accusez de negligence ou d'infidelité, ne manquerent pas de l'instruire de ce qui s'étoit passé. Le Gentilhomme qui comme beaucoup d'autres, étoit extremement jaloux de ses droits, se sentit piqué au vif du procedé d'Eralde, & s'en plaignit à lui avec assez de hauteur, en lui deman-

dant

dant s'il avoit oublié les bornes qui les ſeparoient.

Eralde, qui ne croyoit pas qu'il dût lui parler ſur ce ton dans les termes où ils en étoient, lui repondit encore plus haut ; & de paroles en paroles ils s'aigrirent de telle ſorte l'un contre l'autre, qu'ils mirent l'épée à la main, & n'auroient pas tardé à decider leur querelle d'une maniere funeſte, ſans l'empêchement qu'y mirent pluſieurs amis communs qui ſe trouverent preſens à ce differend. Les uns ſe jetterent ſur Eralde, les autres ſur Artamont, & tous enſemble les obligerent à ſe ſeparer ſans s'être approchez. Quelle nouvelle pour les deux Amans ! La charmante Victoire ſe rendit à l'inſtant auprès d'Eralde ſon pere, & l'amoureux Aronce courut au ſien dans l'eſpoir de les obliger à s'embraſſer ; mais la preſence de leurs enfans ne fit que les irriter davantage, en les faiſant ſouvenir que ces gages reciproques de leur ancienne amitié auroient dû les maintenir dans

une perpetuelle union : Artamont se figurant qu'ayant choisi Victoire pour sa Bru, Eralde devoit à cette consideration menager son bien & son amitié : & Eralde se persuadant qu'ayant accordé sa fille à Aronce, Artemont ne pouvoit sans injustice se formaliser qu'ils eût regardé ses Terres comme les siennes ; chacun deux s'accusant de violence, d'emportement, & de vouloir chercher des pretextes pour retirer leur parole. Avec de pareils sentimens, il est aisé de juger que les Amans en devinrent bientôt les victimes. En vain la tendre Victoire & l'inconsolable Aronce étoient aux pieds de ces nouveaux ennemis, pour les porter par leurs larmes & la solidité de leurs raisons à se reconcilier, ils n'y voulurent jamais entendre. Tous leurs Amis s'y employerent avec ardeur, à la priere de leurs enfans dont on prevoyoit le malheur ; mais au lieu de les appaiser, les discours des uns & des autres ne firent que les animer. Et le feu de

de la haine ayant entierement banni l'amitié de leurs cœurs, ils defendirent aux Amans de se voir jamais : Eralde & Artamont leur prononcerent cet arrêt avec une rigueur extrême.

La charmante Victoire, qui n'étoit jamais sortie des bornes du respect & de la soumission qu'elle devoit à son pere, ne put garder cette moderation à ce cruel commandement. Hé quoi ! lui dit elle en embrassant ses genoux, ne vous souvenez-vous plus que vous m'avez fait jurer que quand même votre mort pourroit mettre un obstacle à notre felicité, que j'accomplirois votre promesse ? N'avez-vous pas vous-même engagé ma foi au fils d'Artamont ? Ne m'avez vous pas fait succer avec le lait la tendresse que j'ai pour lui ? Est-il donc si faciles d'aimer & de haïr ? Ne nous a-t-on élevez & nourris dans la douce habitude de nous aimer, & de nous le dire à toute heure, & dans l'espoir de voir l'hymen couronner de si beaux feux,

feux, que pour rendre nos cœurs le joüet d'un injuste caprice ? De quoi servent les sermens, s'il est permis de les violer sans crime & sans honte ? Non, non n'attendez pas que je puisse rompre des nœuds formez dès mon enfance, resserrez par mon obéïssance, & dont l'honneur & le devoir sont devenus les soutiens & les defenseurs.

Ces paroles prononcées avec l'ardeur qu'inspire le desespoir & la douleur, mirent Eralde dans une si grande fureur, qu'il s'en fallut peu qu'il ne se portât aux dernieres extremitez contre l'innocente Victoire, qui sans s'étonner de son courroux, le conjuroit de rentrer en lui-même, l'assurant qu'il étoit plus facile de lui arracher le cœur, que de lui faire trahir sa tendresse & ses sermens. Tant de fermeté l'irritant au lieu de le toucher, il la chassa de sa présence, & la fit renfermer dans son appartement avec ses femmes, leur defendant sous des peines

ri-

rigoureuſes de l'en laiſſer ſortir ni entrer perſonne.

Tandis que cette touchante ſcene ſe paſſoit au Château d'Eralde, Artamont en donnoit une dans le ſien au malheureux Aronce, qui n'étoit pas moins interreſſante. Ce tendre & fidele Amant croyant que la douceur feroit plus d'effet que les remontrances, s'étand rendu près de lui, ſe jetta à ſes pieds, en lui demandant de lui donner la vie une ſeconde fois, en le reüniſſant à ſa chere Victoire. Votre colere eſt juſte, lui dit-il, Eralde devoit mieux menager un Ami tel que vous; mais puiſqu'il s'eſt oublié juſqu'au point de vous outrager, quelle plus grande vengeance en pouvez-vous tirer que celle de le forcer à vous tenir ſa parole en me donnant ſa fille? Sommes-nous coupables l'un & l'autre du motif qui vous deſunit? N'avons nous pas ſuivis vos ordres en nous aimant; nous ſommes nous revoltez contre vos volontez. Helas! nos cœurs d'accord d'avec vos loix,

n'ont point mis de bornes â leur obeïſſance, voyant que vous n'en mettiez point à vos commandemens. Mon pere, continua t-il avec tendreſſe, ne m'avez vous donné le jour que pour me le ravir ſi cruellement ? Car enfin n'en doutez point ce fils pour qui vous avez pris tant de ſoin, ce fils que vous regardez comme l'unique ſoutien de votre nom, ce fils ſi cher enfin, va mourir à vos yeux d'amour & de deſeſpoir.

Tout autre qu'Artamont n'eût pû tenir contre l'état où parut alors l'aimable Aronce ; mais ce pere inſenſible à ce touchant ſpectacle, & le perſuadant qu'il ne lui étoit pas moins aiſé de lui obeïr en cette occaſion, que lorſqu'il avoit approuvé ſon amour, lui defendit avec dureté de voir la fille d'Eralde, & de lui en parler jamais. Je vous aime, lui dit-il, ne me contraignez pas à vous haïr comme mon ennemi; puiſque vous n'avez aimé Victoire que par mon ordre vous devez ceſſer d'y penſer quand je

je vous le commande ; vous n'êtes pas le premier dont l'hymen s'eſt rompu pour des cauſes plus legeres : les enfans ne doivent s'engager qu'autant que les peres les approuvent ou les condamnent. Eralde a ſans doute exigé la même obeïſſance de ſa fille , & j'aurois très-mauvaiſe opinion d'elle , ſi elle étoit capable d'y manquer. Ainſi faites voir à ſon pere qu'il n'eſt pas plus le maître dans ſa famille que je le ſuis dans la mienne, & que vous avez l'ame trop haute & trop belle pour vouloir vous allier avec l'ennemi de votre pere. A ces mots l'ayant quitté ſans vouloir écouter ſa reponſe, il le laiſſa penetré du plus funeſte deſeſpoir. Cet Amant infortuné ſe retira dans ſon appartement , où repaſſant dans ſon eſprit les jours heureux qui s'étoient écoulez depuis ſon enfance & celle de Victoire , en les comparant à ceux qu'on vouloit qu'il paſſât ſans elle , il en reſſentit un redoublement de douleur ſi terrible , qu'il en penſa expirer ſur le champ. Aronce avoit

près de lui un Valet de Chambre qui lui étoit extremement attaché, homme fait, sage & sensé; le procedé d'Artemont lui paroissoit d'autant plus injuste qu'il avoit été le premier, à qui il avoit ordonné d'inspirer à son fils de l'amour pour la belle Victoire, ce qui l'avoit mis très-avant dans la confidence de son jeune Maître. Ce fidelle domestique nommé Silvain, touché de sa situation & craignant quelque funeste évenement, entreprit d'apporter du soulagement à son mal; & comme il le connoissoit fort au-dessus de ceux de son âge par l'esprit & les sentimens, il se flâta d'y reüssir. Pour cet effet, lorsqu'il vit que l'acablement & la douleur avoient succedé aux transports violens du desespoir, & qu'après s'être bien tourmenté, il étoit tombé dans une profonde reverie, il s'en approcha & se tenant debout devant lui:

Qu'est devenu, lui dit il, la Philosophie dont je vous ai toujours vû si charmé; de quoi vous ont servi les leçons de sagesse & de fermeté

dans

dans les adverſités, & le plaiſir que vous paroiſſiez y prendre, ſi vous ne les mettez pas en pratique dans l'occaſion? Eſt-il donc d'un homme de courage, de s'abandonner aux larmes, aux ſanglots comme les femmes? N'avez-vous pas en vous-même la ſource de toutes les conſolations, je veux dire, la ſcience & la vertu? Je ne condamne point votre douleur, mais j'en blâme les effets: daignez vous reconnoître; ſongez ce que vous êtes, ſongez à ce que vous vous devez à vous-même; rappellez cette raiſon qui formée avant l'âge, nous a donné ſi ſouvent tant de ſujets d'admiration; enfin ſongez à ce que vous devez à la fille d'Eralde, ne vous vengez pas ſur vous-même de la faute des autres: vous aimez, on vous aime; gardé inviolablement la foy que vous avez reçuë & donné; que votre conſtance & votre fidelité reciproque vous conſole; & laiſſez au tems la conduite du reſte, on vous defend de voir Victoire, & vous deſeſperez comme ſi vous

étiez resolu d'obeïr, ou qv'il n'y eût point de secours pour vous, contre un commandement si dûr. Nous sommes tous ici dans les sentimens de tout hazarder pour votre satisfaction, vous verrez la charmante Victoire malgré la defense de son pere & du vôtre, n'y eût-il que moi seul dans vos interêts, je vous donnerai cette satisfaction; mais à condition que vous calmerez ce trouble, ces agitations, & cette vive douleur, dont la vehemence est plus capable de vous nuire, que de vous servir dans une conjoncture si delicate.

Ces paroles ayant tiré Aronce de sa rêverie: oüi, mon cher Silvain, lui dit-il en poussant un profond soupir: je veux revoir ma chere Victoire; mais c'est pour lui dire un éternel adieu; ne crois pas que ma douleur soit si mal fondée; je connois Eralde & Artamont tous deux irritez, tous deux entiers dans leurs resolutions, nous n'avons rien à pouvoir esperer de leur cœur, ni du tems, Cependant pardonne des mouve-

mens dont je n'ai pas été le maître, donne moi les moyens d'entretenir Victoire ; & tu connoîtras dans peu si j'ai profité des leçons de sagesse & de fermeté, dont tu me reproches de ne point faire usage.

Silvain qui croyoit que ces mots n'avoient point d'autre sens que celui qu'il leur donnoit, l'assura qu'il alloit travailler à le satisfaire, & voyant que cette esperance le tranquilisoit, il le quitta pour ne pas retarder à s'acquiter de sa promesse. En effet cet homme avoit lié une étroite amitié avec l'époux de celle qui avoit été Gouvernante de Victoire & qui étoit toûjours près d'elle, quoiqu'elle n'eût plus ce titre ; mais la belle Victoire qui l'aimoit tendrement n'avoit pas voulu s'en separer, & c'étoit dans son sein qu'elle épanchoit en cet instant les cruels ennuis dont son ame étoit devorée : Il ne fut donc pas difficile à Silvain de faire sçavoir à cette Dame le desespoir & la demande d'Aronce. Elle étoit trop irritée de la rupture de leurs pe-

peres & de la confusion que cela mettoit dans les amours de son éleve, pour ne pas donner les mains à ce qui pouvoit diminuer leur douleur ; ainsi elle fit dire à Silvain qu'Aronce n'avoit qu'à se rendre un peu avant la nuit à la porte de derriere du Parc d'Eralde, qui rendoit dans le bois qui le terminoit, & qu'elle auroit soin d'y conduire Victoire, ce qui fut exactement executé.

Lorsque le repos & le silence commencerent à regner dans les deux Châteaux, Aronce accompagné de Silvain, se rendit à la porte du Parc d'Eralde, tandis que la Gouvernante qui couchoit dans l'appartement de Victoire, & qui l'avoit amusée en lui parlant d'Aronce, lui proposa de descendre dans le Parc, la nuit étant des plus belle ; en lui disant qu'un peu de promenade lui procureroit le sommeil. La triste Victoire y consentit dans l'intention de s'abandonner à ses reflexions avec plus de liberté. Elle se laissa donc conduire & ne fut pas plûtôt arrivée dans le bois,

bois, que la Gouvernante ſans lui rien dire courut à la porte du Parc, & l'ouvrit à l'inſtant même qu'Aronce & Silvain y portoient leurs pas.

Victoire ſurpriſe de l'action de ſa Confidente, regardoit avec attention à quoi cela devoit ſe terminer, lorſqu'elle la vit revenir à elle, tenant un homme par la main. Son cœur plûtôt que ſes yeux le reconnut bien-tôt pour ſon cher Aronce, charmée de le voir, mais tremblante pour la premiere fois de ſa vie d'être ſeule avec lui dans un lieu ſi ſolitaire : Que faites-vous Aronce, lui dit elle ? en le voyant à ſes pieds ; à quel peril vous expoſez-vous, & que deviendrois je ſi mon pere ou le vôtre venoit à nous ſurprendre.

Les momens étoient trop precieux à l'amoureux Aronce pour les paſſer en diſcours ſuperflus ; il raſſura ſon Amante appuyée du ſecours de la Gouvernante, qui ſe mit à faire ſentinelle d'un côté, tandis que Silvain la faiſoit de l'autre ; & les deux Amans oubliant pour

pour un moment leur cruelle ſituation, commencerent leur entretien par de nouveaux ſermens de s'aimer éternellement. Enſuite Aronce qui s'étoit tracé le plan de deux deſſeins bien differents l'un de l'autre, voulant jetter les premiers fondemens de celui qui pour lors lui paroiſſoit le plus ſatisfaiſant, inſtruiſit Victoire de la dureté de ſon pere, & lui peignit avec les plus vives couleurs l'excès de ſon deſeſpoir.

L'aimable Victoire y répondit en lui laiſſant voir tout le ſien au ſujet de la converſation qu'elle avoit euë avec Eralde; & lorſqu'elle eut ceſſé de parler, Aronce lui preſſant les mains entre les ſiennes: Ma chere Victoire, lui dit-il, ſi vous m'aimiez autant que je vous aime, il vous ſeroit facile de lever l'obſtacle qu'on vient de nous oppoſer. Nos mutuels ſermens nous lient à jamais l'un à l'autre; vous m'avez donné votre foy, vous avez reçû la mienne; enfin je ſuis votre époux: qui peut donc nous défendre de nous livrer à de ſi légiti-

gitimimes nœuds : Fuyons, ma chere Victoire, fuyons ceux qui cherchent à les rompre ; allons en d'autres lieux joindre l'himen à notre amour ; le Ciel m'est témoin que je ne vous proposerois point une pareille demarche, si notre flamme n'avoit pas eu l'aveu de nos peres ; mais faut-il que nous soyons les victimes de leurs caprices. Ah ! puisqu'ils ont perdu la mémoire des nœuds qu'ils ont eux-mêmes formez, nous pouvons bien oublier qu'ils les ont rompus ; leur exemple ne doit pas nous assujetir. Qu'il nous suffise qu'ils nous ont unis, sans nous embarrasser de leur changement. Exécutons leurs premieres volontez ; ils nous en avoient fait une loi, faisons en notre guide, & rendez Aronce, du plus malheureux des Amans, le plus fortuné des époux.

Je pardonne, lui répondit Victoire avec douceur, à votre amour ainsi qu'à votre douleur une proposition qui nous outrage également. Je n'ignore point la force des sermens qui nous lient ; & je les

les tiens ſi ſaints & ſi ſacrez que je ne ſerai jamais qu'à vous quoiqu'il puiſſe arriver ; mais mon cher Aronce, j'y veux être comme autrefois du conſentement de mon pere & du vôtre, & ne rien faire qui puiſſe les contraindre à rougir, l'un de m'avoir donné le jour, & l'autre de m'avoir trouvé digne d'entrer dans ſa famille. Un enlevement ſur quelque fondement legitime qu'il ſoit entrepris, porte toujours en lui l'image du crime & du déreglement ; les remords le ſuivent de près, & jamais un hymen formé ſous ſes auſpices ne peut être heureux : la vertu n'a point abandonné notre amour, quelle ſoit auſſi la comgagne de notre douleur ; faiſons tout ce qui peut nous être permis pour devenir heureux, mais ne faiſons rien de ce qui peut nous couvrir de honte. Juſqu'à préſent, mon cher Aronce, nous n'avons rien enviſagé au-de-là du plaiſir de nous aimer, & de nous le dire ; pourquoi n'en pas faire encore notre felicité ? L'idée d'une cérémonie qui dé-

pend

pend de la volonté des autres, doit elle nous ôter une innocence qui ne depend que de nous. Songions-nous dans notre enfance qu'il y eût des nœuds plus forts que ceux qui nous enchaînoient l'un à l'autre ; nous nous aimions cependant aussi fortement qu'aujourd'hui, & peut être davantage, puisque notre tendresse n'avoit besoin que d'un regard pour se nourrir & se satisfaire. Ah ! mon cher Aronce, rentrons pour quelque tems dans cet âge innocent, reglons nos desirs & nos vœux selon les occasions, & souffrez que je ne rougisse jamais de l'amour que je vous conserverai jusqu'au tombeau.

Ce discours qui faisoit également connoître l'esprit & la sagesse de Victoire ; donna à son Amant autant d'admiration que de chagrin ; mais comme son respect égaloit son amour, il n'osa lui rien opposer ; & se contentant de lui temoigner le trouble de son ame : Que ferons-nous donc, s'écria-t-il, & quelle est votre resolution ?

De vous aimer, lui repondit elle, de

de vous garder ma foy, de tout employer pour flechir mon pere, & de quitter pour jamais le monde si je ne puis y parvenir. Non, non, interrompit Aronce en soupirant Eralde ne se laissera point toucher, il vous contraindra à m'oublier entre les bras d'un autre, & je serai le seul fidele & malheureux. Aronce, interrompit Victoire, je vous ai prouvé ma moderation à l'enlevement que vous m'avez proposé, ne me force pas d'en sortir en me temoignant que vous jugez si mal de moi; je ne veux rien faire contre ce que je dois à ma gloire; mais soyez certain que je ne ferai rien aussi contre ce que je vous ai promis, & que je mourrai plûtôt que de rendre aucun homme maître de mon cœur, & de la foy que je vous ai donnée.

Ce nouveau serment parut rassurer Aronce, il l'en remercia avec transport, & lui en fit un solemnel de la même fidelité; ensuite ils se promirent de se voir toutes les nuits, par l'entremise de leurs Confidents, & de passer les jours à tout em-

employer pour le racommodement de leurs peres & se separerent plus tendres, plus tristes, & plus amoureux que jamais. Cependant malgré tous les ressorts qu'ils firent joüer pour reconcilier Eralde & Artamont, ils ne purent y reüssir; & ces malheureux Amans passerent une année entiere dans de continuelles douleurs & dans d'égales persecutions de la part de leurs peres, pour porter ailleurs la foy qu'ils s'étoient donnée. Aronce & Victoire soutinrent les assauts avec un fermeté inebranlable, ils se voyoient regulierement comme ils l'avoient arrêté; mais ces entrevuës accompagnées d'une crainte à laquelle ils n'étoient pas accoutumez, leur en ôtoit toute la douceur, & jamais ils ne se quittoient sans être accablez de douleur. Aronte tenta plusieurs fois de vaincre son Amante pour se laisser enlever; mais ne pouvant l'y resoudre, & ne voyant aucune apparence d'arriver au bonheur dont il s'étoit flaté, il prit enfin la resolution d'executer son se-

ſecond deſſein, puiſqu'il ne dependoit que de lui ſeul. La nuit de la veille qu'il avoit choiſi pour ſon projet, il ſe rendit comme à l'ordinaire dans le parc d'Eralde.

La belle Victoire, agitée d'un ſecret preſſentiment, y étoit déja qui l'attendoit. Jamais elle n'avoit été ſi tendre, & ſon Amant ſi triſte. Ils s'en apperçurent l'un & l'autre, Aronce en fut troublé, Victoire en parut allarmée. Mon cher Aronce, lui dit-elle, quel nouveau malheur vous accable? pourquoi me le cachez-vous? Je vous entens étouffer vos ſoupirs, vos diſcours ſont entrecoupez de ſanglots; ne m'aimeriez-vous plus? helas! je n'aime que vous, c'eſt mon unique conſolation. Cette tendreſſe fait toute la mienne; lui repondit-il, mais il eſt de cruels momens pour un homme qui perd tout eſpoir. Je me trouve aujourd'hui plus malheureux que jamais. Je vous aime, ma chere Victoire, & mon infortune ne vient que de l'excès de mon amour; mais je prevois

vois qu'il faudra bientôt ceſſer de vous le dire. Je vous entraîne dans mon malheur en nourriſſant votre flamme ; & je crois qu'en vous parlant moins ſouvent de la mienne, vous en ſeriez plus heureuſe ou plus tranquille. Un langage ſi different de celui qu'Aronce tenoit tous les jours, fit trembler la charmante Victoire ; elle voyoit à travers la froideur de ces paroles, un fond d'amour qui la raſſuroit ſur l'infidelité ; mais qui lui marquoit en même tems qu'el- que choſe d'extraordinaire. Pour en penetrer la cauſe elle n'épargna ni tendreſſe ni prieres ; & quoique tant d'attraits livraſſent de rudes combats à la reſolution d'Aronce, il ne lui échapa rien qui pût la faire connoître ; mais ſa contrainte jettoit dans ſes diſcours & dans ſes actions un embarras ſi viſible, qu'il ne trouva point d'autre moyen de s'en tirer, que de ſe ſeparer de celle qui les faiſoit naître. Ce fut dans cet inſtant qu'il ſentit qu'il avoit beſoin de toute ſa philoſophie ; les larmes

coulerent de ſes yeux, les ſoupirs ſe firent entendre, & cent fois il prit le chemin de la porte du parc, & revint autant de fois ſur ſes pas.

La charmante Victoire, qui ſans en ſçavoir la raiſon étoit dans le même état, le ſuivoit comme ſi elle eût voulu ſortir avec lui, tantôt en lui diſant adieu, & tantôt en le retenant. Aronce enfin preſſé d'un mouvement dont il ne fut pas le maître, s'approcha d'elle, l'embraſſa, & ſortit ſi promptement qu'à peine eut elle le tems de voir ſon action. Cette liberté qu'il ne s'étoit jamais permiſe, & ce depart precipité, la mirent dans une ſituation terrible; elle fut même ſur le point de faire courir après lui pour l'obliger à lui en donner l'explication: mais reflechiſſant ſur le danger où elle l'exposeroit, elle reſiſta à cette penſée, & ſe retira dans une agitation d'eſprit qui ne lui permit pas de prendre aucun repos. Le lendemain elle attendit la nuit avec ſa derniere impatience; & s'étant renduë dans le parc comme à l'ordinai-

dinaire, elle y entendit ſonner l'heure du rendez-vous, & la vit paſſer avec pluſieurs, ſans qu'Aronce parût. Ce retardement la troubla; mais elle ne fut plus maîtreſſe de ſa douleur, lorſque le jour la ſurprit dans le bois ſans qu'il y eût apparence d'y voir arriver ſon Amant. Alors ſe rappellant ce qu'il avoit fait la veille, elle en tira un funeſte préſage; & ſe perſuadant qu'il ne s'étoit émancipé de la ſorte que parce qu'il ſçavoit qu'il ne la reverroit jamais, elle tomba évanoüie, & ce fut avec toutes les peines du monde, que ſa Confidente la remit en état de gagner ſon appartement. Là les cris, les pleurs & tout ce que le deſeſpoir a de plus terrible furent la triſte reſſource de cette Amante deſolée.

Auſſi-tot qu'elle crut qu'on pourroit voir qu'elqu'un du Château d'Artamont elle pria ſa Gouvernante d'envoyer ſon mari à Silvain, & de s'informer de ce que faiſoit Aronce, il ne fût pas malaiſé à cette homme de l'apprendre par la confuſion où l'on y étoit,

tout le monde y pleuroit & chacun s'y desesperoit pour la perte d'Aronce qui avoit disparu dès la nuit du jour precedent, Silvain étoit inconsolable, & dit à son Ami d'apprendre à Victoire qu'Aronce, au sortir d'avec elle, étoit monté à cheval sous pretexte de dissiper ses chagrins en changeant de lieu, l'assurant qu'il seroit de retour au Château avant la fin du jour qui commençoient; mais que la nuit étant arrivée qu'on le vît paroître, Artamont s'étoit inquieté, & qu'étant entré dans le cabinet de son fils en rêvant, il avoit apperçu une lettre ouverte sur sa table, dans laquelle il avoit lû ces paroles :

A MON PERE.

MONSIEUR,

Il est inutile de vous fatiguer davantage de ma presence ; elle ne vous doit pas être plus agreable que mon repos, & puisque vous n'avez eu nul égard à ce qui pouvoit me le pro-

procurer, il m'eſt permis de croire que ma perſonue vous eſt indifferente. Ainſi je parts pour vous delivrer des reprocbes que ma douleur & ma melancolie vous font chaque jour, & vais paſſer le reſte des miens à prier le Ciel qu'il arracbe de votre cœur l'injuſte baine qui vous a ſeparé du meilleur de vos amis : beureux ſi mon abſence peut ſervir à nous reunir. Souffrez, Monſieur, qu'en vous diſant un éternel adieu, je vous aſſure pour la derniere fois du profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie, votre, &c.

ARONCE.

Le triſte Silvain continua d'inſtruire ſon Ami du deſeſpoir où cette lettre avoit mis Artamont, qu'il avoit dans l'inſtant fait partir tout ſon monde par des chemins differens pour courir après Aronce, mais que chacun étoit revenu ſans en avoir appris aucune nouvelle, ce qui étoit cauſe de l'état où il le voyoit tous. L'ami de Silvain ne s'amuſa point à le conſoler, il ne ſongea qu'aux moyens d'apprendre cet évene-

ment avec precautions à sa jeune Maîtresse, il chargea sa femme de ce soin, qui fut presque aussi touchée de la fuite d'Aronce que s'il eût été son fils ; cependant ne jugeant pas qu'il fallut la cacher à Victoire, craignant qu'elle ne l'apprit de son pere d'une façon trop rude, elle se resolut de la lui dire avec le plus de menagement qu'elle pourroit.

Mais cette charmante fille, ne lui donna pas le tems d'executer son dessein. Impatience de sçavoir des nouvelles d'Aronce, elle ne la vit pas plûtot entrer dans son appartement, que jugeant à sa tristesse qu'elle n'avoit rien que de fâcheux à lui annoncer, elle se jetta dans ses bras ; & baignant son visage de ses larmes, ma mere, lui dit elle, Aronce seroit il infidele ? m'auroit-il abandonnée ? enfin ne le verrai je plus ? La Gouvernante, penetrée de ses caresses & de sa douleur, ne se souvint plus de ce qu'elle s'étoit proposé ; & l'embrassant avec tendresse, ma chere Victoire, lui dit-elle, Aron-

Aronce n'eſt point infidele ; mais ſon amour vous le fait perdre pour jamais. Il eſt parti ſans qu'on ſache en quels lieux il porte ſes pas & ſon deſeſpoir. Quel coup de foudre pour la tendre Victoire ! Elle en fut tellement accablée, qu'elle ne put prononcer un ſeul mot ; ſes yeux ſe fixerent ſur ſa Confidente ſans aucun mouvement, il ſembloit qu'elle cherchoit dans les ſiens ſi ſa bouche étoit veritable. Elle reſta longtems dans ce morne ſilence ; enſuite detournant ſes regards & les attachant ſur la terre, elle fut près d'une heure comme une perſonne qui commence à faire de grandes reflexions ; enfin prenant la parole, elle pria cette femme avec un ſens froid qui l'étonna, de lui conter tout ce qu'elle ſçavoit de cette avanture.

La Gouvernante obeït & lui rapporta mot à mot ce que Silvain avoit dit à ſon mari. Victoire écouta ce recit avec une attention prodigieuſe, & ſans repandre une larme ; & lorſqu'il fut fini le-

vant les yeux au Ciel : Pardonne cher Aronce, dit-elle, si j'ai pû soupçonner ta foy ; je devois mieux interpreter tes actions. Mais helas ! devois-tu prendre une si terrible resolution sans me consulter? Pourquoi m'abandonner à ma douleur & n'y pas donner du moins la consolation de m'instruire de tes desseins? Melinte, continua-t-elle en parlant à sa Gouvernante, il n'en faut point douter, Aronce est allé finir ses jours dans quelque retraite obscure ; il n'a formé le projet de quitter Victoire que pour quitter entierement le reste du monde ; j'en suis sure, je connois ses sentimens & sa sagesse, sa conduite est une leçon pour moi. Je ne dois plus me flater de le voir mon époux ; mais je veux sçavoir quels lieux il a choisi pour y terminer sa vie, & ne pas finir la mienne sans lui dire encore une fois que je l'aimerai jusqu'au tombeau.

Cette idée parut apporter quelque calme dans son cœur, & son esprit occupé des plus sérieuses pensées, ne fit plus voir qu'une fer-

fermeté d'autant plus ſurprenant, qu'elle ſuccedoit à toutes les foibleſſes de l'amour. Elle étoit dans cette ſituation, lorſqu'Eralde entra dans ſa chambre. C'étoit la premiere fois qu'il la voyoit depuis leur converſation. Il avoit appris la fuite d'Aronce, il en étoit touché, & pour ne pas aigrir davantage la douleur de ſa fille, il venoit dans le deſſein de lui rendre la liberté, n'ayant plus à craindre qu'elle vît le fils d'Artamont. Sa preſence rapellant à Victoire la ſource de ſon infortune, elle ne put s'empêcher de ſoupirer. Eralde l'entendit; & la regardant avec douceur: Ma fille, lui dit-il, la revolte de votre cœur contre mes volontez ma deplû; mais la fuite d'Aronce mettant un obſtacle invincible à votre deſobeiſſance, je veux bien vous la pardonner, & vous remettre dans l'état où vous etiez autrefois près de moi.

Oubliez à jamais un ingrat. Vous voyez combien vous devez peu fonder ſur ſa conſtance puiſqu'il a pû ſi facilement abandonner ſes

esperances ; car ne croyez pas que je donne dans les bruits que fait courir son pere. Aronce n'est parti que de son consentement, & tous deux ont concerté d'achever notre rupture par cette éloignement ; iminez-les, rompez à votre tour des nœuds que je desaprouve, & montrez-vous digne du retour de ma tendresse. Oüi, Monsieur, lui repondit la triste Victoire ; je ferai mes efforts pour imiter Aronce, & j'espere que le tems & vos bontez m'y feront parvenir. Eralde croyant que ce discours s'acordoit avec ses sentimens en fut charmé, & declare à sa fille qu'elle étoit libre, & qu'elle ne pouvoit lui faire de plus grand plaisir que d'en chercher dans les differens amusemens qui convenoient à son âge. Elle le remercia assez froidement, bien resoluë de n'en prendre point d'autres que celui de penser éternellement à son cher Aronce, & de n'employer la liberté qu'on lui rendoit, qu'à découvrir sa retraite. Mais comme elle craignoit qu'on

ne

ne penetrât sa pensée, elle se contraignit de façon qu'Eralde y fut trompé. Aussitôt que la belle Victoire se vit en pouvoir d'agir, elle mit en Campagne tous ceux qu'elle sçavoit être dans ses interêts pour chercher Aronce; elle obligea même Silvain de quitter Artamont, sous pretexte de retourner dans le fond de la Beauce son Pays natal, mais en effet pour sçavoir des nouvelles de son Amant. Silvain qui par son attachement pour Aronce, se sentoit porté d'inclination pour la fille d'Eralde, s'acquitta fidellement de sa commission, & dans l'espace d'un an il n'y eut Villes, Villages, Provinces, Couvens & Hermitages qu'il ne visitât avec soin pour trouver son jeune Maître, persuadé qu'il n'avoit point quitté la France, lui ayant souvent entendu dire que si par quelque malheur imprevû, il venoit à perdre Victoire, on ne le reverroit jamais, quoiqu'il ne sortit point de sa Patrie. Ce fidele Serviteur écrivit regulierement à Melinte de tous les en-

droits où il paſſoit, en déplorant le peu de ſuccès de ſes demarches.

Enfin l'année s'étoit écoulée, & il y avoit près de trois mois que la Gouvernante n'avoit eu de ſes lettres, & que Victoire étoit dans un redoublement d'affliction que rien ne pouvoit diſſiper, lorſque Melinte reçut un paquet de Silvain, datté d'une Ville de la Beauce; & comme elle les ouvroit tous en preſence de ſa Maîtreſſe, elle lui porta d'abord celui là, afin de la tranquiliſer. Elle l'ouvrit avec precipitation, croyant n'y voir que de l'écriture de Silvain. Mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa joie de reconnoître le caractere de ſon cher Aronce dans une lettre que renfermoit celle de ſon Valet de chambre! Elle la baiſa mille fois avant que d'en rompre le cachet; & comme Silvain n'avoit écrit que quelques lignes elle commença par celle de ſon Amant pour ſatisfaire ſon impatience. Mais hélas! que les paroles qu'elle y lut lui coûterent de larmes & de regret. Elle étoit en ces termes:

ARON-

ARONCE, consacré à Dieu pour le reste de sa vie, à sa chere sœur.

Cessez, ma chere Victoire, de consumer vos jours dans une attente inutile ; ne versez plus de pleurs, & n'aimez plus Aronce que comme votre frere. Le Ciel m'a fait la grace de suivre vos conseils, je suis rentré dans l'innocence de notre premier âge, mon cœur n'a plus de desirs que pour les choses celestes ; & si j'en forme encore en vous rapellant à ma memoire, ce n'est que pour votre salut. Ne me regretez donc point, & benissez la divine Sagesse qui m'a conduit ici par des voyes qui sembloient y être toutes contraires ; remerciez la providence, de vous avoir rendu l'instrument du repos de mon ame : la vôtre est si pure que l'Etre supreme vous avoit destinée pour guider la mienne ; cependant n'esperez pas avoir d'autres preuves de mon souvenir, je vous

vous écris pour la derniere fois, mon Superieur l'ayant voulu pour que cette complaisance vous detournât du desespoir, Rentrez donc en vous même, ma chere Sœur, offrez à Dieu comme moi tout ce que nous avons souffert, sacrifions lui d'un commun accord toutes nos pretentions, c'est un Epoux qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de vous ôter, & c'est le seul que vous devez chercher & suivre. Adieu pour la derniere fois. ARONCE.

Ce papier, dans les mains de la desolée Victoire, sembloit être agité d'une violente tempête par le tremblement universel dont elle fut atteinte à cette lecture: à peine pouvoit-elle en lire un mot de suite, tant ses yeux étoient offusqués de l'abondance de ses larmes, & sa voix entrecoupée de sanglots. Elle la recommença plusieurs fois de la même maniere; & Melinte qui la secondoit dans ce triste exercice, ne pouvant la consoler, s'efforçoit

çoit du moins de l'imiter. Enfin après s'être long-tems livrée à cette occupation, Victoire ordonna à sa Confidente de lire la lettre de Silvain dans laquelle elle trouva ces paroles:

LETTRE.

Je cherchois bien loin un Tresor que j'avois presque dans mon propre pays; si j'eusse commencé parlà je me serois épargné mille cuisans déplaisirs. Enfin je l'ai trouvé, ce precieux Tresor; mais les hommes n'y peuvent plus rien pretendre, Dieu se l'est approprié, & comme il l'a formé, il a voulu le reprendre. Il est dans cette fameuse & sainte retraite du Perche, où par l'amour divin & les austeritez de son Ordre il efface à jamais de son cœur le feu dont il étoit consumé. Pour moi, retiré dans mon patrimoine, je ne veux plus entendre parler d'Eralde & d'Artamont, & vais m'efforcer d'imiter le détachement de mon cher Maître. SILVAIN.

C'est

C'eſt aſſez, dit alors Victoire, Silvain ne ſera pas le ſeul à profiter de l'exemple d'Aronce. Ces mots firent fremir la Gouvernante, qui par les plus puiſſantes raiſons voulut la detourner d'une telle penſée. Et cette belle fille qui venoit de prendre ſon parti, voyant que Melinte feroit capable de lui nuire dans ſon deſſein, ſe réſolut de le lui cacher afin de pourvoir l'executer ſans riſque. Pour cet effet elle feignit d'être plus tranquille, & de ſe rendre à ce qu'elle lui remontroit. Mais elle ne fut pas plûtôt ſeule, que paſſant dans ſon Oratoire elle s'y proſterna ; & demandant à Dieu la même vocation qu'Aronce, elle fit vœu d'embraſſer la vie religieuſe, & de choiſir une Regle auſſi ſevere que celle de ſon Amant, ſi elle pouvoit ne pas mourir ſans le voir encore une fois. Enſuite ayant paſſé quelques jours à raſſembler ſes pierreries & l'argent qu'elle pouvoit avoir à ſa diſpoſition, elle gagna à force de preſents une ſœur d'un des fermiers d'Eralde, qui s'étant

tant munie par ſon ordre de deux habits d'hommes, lui facilita le moyen de ſortir une nuit du Château, & qui l'accompagna dans ſon voyage. Elles prirent des chevaux au ſortir de leurs Terres; & comme la crainte d'être pourſuivies & le deſir d'arriver animoient également Victoire, elle fut bientôt hors d'état d'être reconnuës ni trouvées. La conſternation fut extrême dans le Château d'Eralde, lorſque le jour eut annoncé cette fuite, & ſon cœur ſentit à ſon tour les tourmens dont celui d'Artamont étoit ſans ceſſe dechiré; mais tandis qu'il ſe deſeſperoit & faiſoit courir de tous côtez, la diligente Victoire arriva chez Silvain qui penſa mourir de l'excès de ſa ſupriſe à cette vûë. La fille d'Eralde ne lui laiſſa pas le tems de la lui temoigner par beaucoup de paroles, preſſée par quelque choſe de plus fort qu'elle, elle le conjura avec tant d'inſtance de la conduire à la Trape qu'il n'oſa la refuſer; s'imaginant

nant que voulant avoir la consolation d'examiner les dehors de la maison qui renfermoit Aronce, elle se contenteroit de cette vûë.

Comme beaucoup d'Etrangers abordent dans ce lieu par une sainte curiosité, il y a des endroits commodes pour eux, Silvain y conduisit notre sainte Pelerine, qui se voyant en sureté, le congedia ainsi que sa Compagne; en leur disant qu'elle vouloit rester en ce lieu une quinzaine de jours, & leur marqua celui auquel ils devoient la venir reprendre. Silvain la pria vainement de garder au moins la sœur du Fermier; mais elle s'y opposa de telle sorte, qu'il fallut obeïr. Et lorsqu'elle fut debarrassée de ses temoins, s'étant instruite de ce qu'il falloit faire, elle se rendit au Couvent, demanda l'Abbé, & se presenta à lui pour entrer au Noviciat. Comme la longue habitude de ces saints Religieux à se detacher des choses terrestres, pour ne voir & ne contempler que le

le Createue , leur ôte toute curiofité, l'Abbé ne jetta que legerement les yeux fur Victoire ; & ne remarquant que fa grande jeuneffe, il lui repondit qu'il falloit une forte vocation pour être des leurs, que les épreuves étoient extrêmement rudes, qu'il le croyoit trop delicat pour y refifter, & qu'il le prioit de fe bien examiner avant que de faire une telle demarche, & le quitta fans l'avoir accepté ni refufé. Mais l'ardente Victoire ne fe rebuta point ; & recommençant le lendemain fes follicitations, lui fit paroître tant de ferveur, qu'il crut ne devoir pas s'oppofer à fon zele ; ainfi il la fit entrer, la reçut au nombre des Novices, & la mit aux épreuves accoutumées. Chacun dans cette Maifon ayant font travail marqué fans choix & fans diftinction, le fien fut de bêcher la terre, & de la tranfporter à dos dans une hotte d'un endroit à l'autre. On fçait que ces Religieux font enfemble fans fe voir ni fe parler, & qu'un perpetuel

tuel ſilence les accompagne dans toutes leurs actions.

La jeune Victoire en étoit inſtruite ; & comme ſon deſſein n'étoit pas de detourner Aronce de ſa Regle, mais de prendre des forces ſur ſon exemple, elle ne chercha à le reconnoitre que pour que ſa vûë la ſoutint dans le deſſein de ſe conſacrer à Dieu ; & ce ne fut ſans doute que pour l'y maintenir, qu'il permit qu'elle reuſſit dans ce qu'elle deſiroit avec tant d'ardeur. En effet comme ſon occupation lui donnoit les moyens de tourner ſes regards ſur ceux qui travailloient à côté d'elle ſans qu'ils puiſſent s'en appercevoir, puiſque les leur ne ſe portoient jamais que ſur eux-mêmes ; elle ne fut pas long-tems ſans voir celui qu'elle cherchoit, qui veritablement touché de la grace, & tout rempli de l'amour de Dieu, l'édifia de telle ſorte par ſa pieté, qu'elle n'eut plus d'autres penſées que de finir ſes jours de la même maniere. Mais croyant qu'elle ne pouvoit trouver

ver un lieu plus propre à ce deſſein que celui dans lequel elle étoit deja, & que le Regle empêcheroit qu'elle fût jamais reconnuë ; elle ſe reſolut d'y reſter, & d'achever ſa carriere avec celui qu'elle avoit retrouvé après tant de peines & de tourmens.

Mais ſi Dieu l'avoit favoriſée par la pureté de ſes intentions, il ne voulut pas que l'innocence en fût ternie par les accidens qui pouvoient ſuivre une telle reſolution. Il n'y avoit pas encore quinze jours qu'elle étoit entrée au Noviciat, & que ſon zele & ſa ferveur lui faiſoient oublier la foibleſſe de ſon ſexe dans les travaux qui lui ſervoient d'épreuves, lorſqu'un matin travaillant auprès d'Aronce ; il lui échapa de ſoupirer ſi haut qu'il l'entendit ; & le ſon qui ſortit du ſoupir ayant frapé ſon oreille, pouſſé par un mouvement extraordinaire, il ſe ſentit comme forcé de regarder celui qui venoit de ſe plaindre ſi douloureuſement.

On peut aiſément s'imaginer l'excès de ſon étonnement, en recon-

connoiſſent Victoire ſous ſon même habit, la bêche à la main & la hotte ſur le dos. Ses forces penſerent l'abandonner à ce touchant objet, & jamais ſituation ne fut plus embarraſſante que la ſienne. La pitié d'un côté, l'admiration de l'autre, & par deſſus cela une ſincere devotion qui le portoit à ne rien faire contre l'état qu'il avoit embraſſé, lui donnerent quelques moment une agitation d'eſprit & de cœur difficile à ſurmonter. Il la vainquit cependant ; & comme Victoire avoit rencontré ſes yeux, & qu'elle jugea de ſon trouble par le ſien, elle les baiſſa ſi vîte en rougiſſans, qu'elle lui donna le tems de ſe remettre. Auſſitôt Aronce ſans rompre le ſilence, quitta le travail, & fut ſe jetter aux pieds de l'Abbé, auquel il n'avoit rien deguiſé de ſon avanture en entrant à la Trape. Le ſaint homme, qui joignoit une extrême charité à mille autre vertus, ſurpris de l'action d'Aronce, lui demanda avec douceur quelle en étoit la cauſe.

Le

Le jeune Religieux, qui vouloit faire ſortir Victoire & lui du peril qu'ils couroient l'un & l'autre, & cependant menager ſa gloire : Mon Pere, lui dit-il, j'ai plus beſoin que jamais de votre ſecours. Vous avez un Novice que je n'ai pû m'empêcher de reconnoître, il n'eſt point ce que vous croyez, il a trompé votre charité ; mais comme je l'ai trop long tems pratiqué pour mal juger de ſes intentions, je n'accuſe que ſon imprudence de ce qu'il a fait. En un mot, mon Pere, Victoire fille d'Eraſte eſt ici deguiſée ſous nos vêtemens, il faut que quelque ſujet bien important l'ait portée à cette action ; & c'eſt pour vous conjurer de la ſçavoir & de ne l'en pas punir, que j'embraſſe vos genoux. Nous n'avons ni l'un ni l'autre enfraint la Regle, notre ſilence a triomphé de notre trouble ; & ce n'eſt point dans la crainte de ſuccomber que j'implore voire aſſiſtance, mais ſeulement pour ne la pas refuſer à cette brebis égarée ;

que je ne vois plus qu'avec des yeux de pere, mais dont l'ame m'est toujours chere.

L'Abbé qui avoit été du monde & qui en connoissoit les foiblesses, édifié de la sincerité d'Aronce, le consola, l'encouragea à persister dans ses sentiment; & l'assurant qu'il n'avoit rien à craindre pour Victoire, & qu'elle ne coucheroit pas cette même nuit dans la maison, en lui promettant d'en avoir soin, il le renvoya à son travail. Et dans l'instant il fit appeller le jeune Novice, qui n'étoit pas sans inquietude d'avoir vû Aronte s'en aller si promptement. Lorsqu'elle fut dans la celule de l'Abbé, cet homme prenant un air severe: A quel dessein, lui dit-il, êtes-vous venuë en ce lieu pour m'en imposer sous une feinte vocation, & prendre un habit qui ne convient ni à votre sexe, ni à la sagesse d'une fille raisonnable?

A peine Victoire eut-elle entendu ces paroles, que se mettant à genoux: Ne me condamnez pas sans

ſans m'entendre, mon Pere, lui dit-elle d'un air humble & modeſte. Aronce, je le vois, vous a dit qui je ſuis; & je ne pretend point me juſtifier, mais vous prier d'avoir compaſſion d'une fille malheureuſe, qui cherche ſa conſolation aux pieds du Seigneur, & qui brule de s'y conſacrer.

Alors lui faiſant un fidele recit de ſes avantures, ſans lui rien deguiſer de ſes craintes, de ſes douleurs & de toutes ſes plus ſecretes penſées dans le cours de ſes amours avec Aronce, & de la rupture de leurs peres: elle le toucha de telle ſorte, qu'elle tira des larmes de ſes yeux. Enſuite admirant par quelle route la Providence avoit amené ces deux Amans dans le centre de la ſuprême felicité, il lui en rendit graces? & faiſant relever Victoire: Ma fille, lui dit-il, ſi je n'enviſageois pas votre temerité comme un de cret du Ciel pour vour conduire plus ſurement à lui, je vous en reprimenderois avec juſtice; mais ne pouvant meconnoî-

noître à ſes effets la main dont elle part, je me contenterai de vous dire que quelque ſoit votre vertu, elle ne doit pas s'aſſurer ſi fort ſur elle-même, que vous puiſſiez avec decence être trouvée & reconnuë en ce lieu ; choiſiſſez celui que vous croirez être le plus convenable à votre vocation, je vous y ferai conduire. En attendant, continua-t-il en ſortant avec elle de ſa celule, habitez les dehors de cette maiſon, & ne tentez point de revoir Aronce, ni de lui parler.

La belle Victoire ſe rejetta à ſes pieds pour lui demander pardon, & le prier de ne pas tarder à la faire partir pour être du nombre de ces ſaintes Filles, qui par les mortifications & les auſteritez de leurs Regles, paſſent leurs vies à ſe faire une habitude de leur mort, & qui ne cedent en rien à la rigueur de l'Ordre de la Trape. L'Abbé, charmé de ſa piété, y conſentit ; & l'aiant fait ſortir ſous pretexte que ſa delicateſſe ne lui permet-

mettoit pas d'être des leurs, il la remit en des mains ſages & fideles, qui la guiderent dans toutes ſes demarches. Elle fit avertir Silvain de ſon depart pour Paris; afin qu'il lui envoyât la femme qui l'avoit accompagnée dans ſon voyage, ne voulant pas qu'elle retournât auprès d'Eralde, qu'elle n'eût pris l'habit de Religieuſe, ce qu'elle fit dans le Couvent qu'elle avoit nommé, avec un detachement ſi parfait de toutes choſes, que la vie a plus donné d'admiration que ſa beauté n'avoit inſpiré d'amour au vertueux Aronce, qui ſçachant le parti qu'elle avoit pris, en eut une joie qui ne ſervit pas peu à l'augmentation de ſon ardente vocation. Lorſque Victoire ſe fut conſacrée à Dieu, elle renvoya à la Terre de ſon pere la ſœur de ſon Fermier, avec ordre d'inſtruire Artamont & lui de ſon ſort & de celui d'Aronce. Cette touchante conformité rompit la dureté de leurs cœurs: ils ſe repentirent, mais trop tard, d'avoir déſuni ce

qu'ils avoient pris tant de ſoin de lier ; ils ſe reconcilierent, & mirent tout en uſage pour ravoir leurs enfans. Mais ils étoient trop bien appellez, rien ne put ébranler leurs ames ; & ces peres malheureux eurent tout le tems de pleurer enſemble, d'avoir ſacrifié à leurs paſſions ceux qui leur donnoient un ſi bel exemple de les reprimer.





TAMAYO.

XXII. NOUVELLE.

APrès la conquête du Royaume de Grenade par les Rois Ferdinand & Isabelle dont ils chasserent à jamais les infideles pour le repeupler d'Espagnols, la Reine qui ne negligeoit rien de ce qui pouvoit marquer à ses sujets sa genereuse reconnoissance lorsqu'elle étoit informée de leur merite, ayant été instruite que deux Chevaliers Castillans s'étoient distinguez entre tous les autres au siege de la Ville de Grenade ; & qu'ils avoient fait voir

en plusieurs autres occasions, la valeur & la prudence des plus fameux Guerriers, ne voulut pas laisser sans recompense les services important dans lesquels ils s'étoient signalez. Pour cet effet, sachant qu'ils étoieot liez l'un & l'autre d'une étroite amitié, elle leur fit épouser deux belles Grenadines, filles de condition, qui avoient abjuré leur Religion pour embrasser la veritable, & joignit aux differens presens qu'elle leur fit la donation d'un magnifique Palais, qui avoit appartenu à un Prince du sang & de la faction des Abencerrages, situé dans la place de l'Alembre vis à-vis celui qui porte le nom de cette place, que les Rois de Grenade avoient toujours habité, qui subsiste encore aujourd'hui, & qui fait l'admiration de tous les voyageurs. Dom Bertrand de Saveda, & Dom Martin de Tamayo sont les noms des deux Chevaliers qui furent les objets des bienfaits d'Isabelle. Cette grande Reine leur donna encore

core tous les domaines appartenans à cette maison, & leur en fit expedier les Patentes.

Ces deux illustres amis n'en furent pas plûtôt en possession qu'ils en firent un partage égal, pour en joüir paisiblement ensemble: leurs épouses resserrerent encore les liens qui les unissoient, par la tendresse qu'elles avoient l'une pour l'autre; & jamais societé ne fut plus douce & plus constante. Ces deux Dames eurent presque en même tems les fruits de leur mariage; elles eurent chacune un fils, qui furent élevez dans la même union que leurs peres, & mariez comme eux en même tems. Les Auteurs de leur naissance étant morts, ils vecurent dans une intelligence parfaite, & pour perpetuer à jamais l'amitié de leurs familles ils resolurent de ne point chercher d'autre alliance que la leur en mariant leurs enfans. Saveda avoit eu une fille nommée Yolande, & Tamayo un fils qui porta le nom de son pere & de son Ayeul. Dès qu'il virent le jour, ils fu-

furent deſtinez l'un pour l'autre, quoique Yolande fût un parti plus conſiderable que Tamayo par les ſucceſſions qui étoient tombées à Saveda. Il ne ſe laiſſa point éblouir de ſa fortune, & n'écoutant que ſon amitié pour Tamayo, qui étoit reſté dans une honnête mediocrité, il ſe fit un plaiſir de l'en tirer par ce moyen, & ne negligea rien pour que ſa fille prit les mêmes ſentimens.

Ainſi, malgré les ſeveres coutumes d'Eſpagne, Yolande & le jeune Tamayo élevez & nourris dans le Palais que leurs Peres habitoient enſemble, furent inſeparables dès l'âge le plus tendre, & ſecondant leurs intentions, ils prirent l'un pour l'autre le plus ardent amour. Saveda & ſon ami virent croître cette paſſion avec un plaiſir extrême, & mirent toute leur application à l'augmenter; enſorte que les deux Amans n'eurent pas plûtôt atteint l'age de raiſon, qu'ils furent inſtruits que l'hymen de-

devoit les unir un jour. Cette connoissance leur ayant épargné les contraintes que font naître le respect & la timidité, quand deux cœurs apprehendent l'autorité paternelle, ils se découvrirent leur innocente flâme presque au sortir de l'enfance; leur esprit & leurs lumieres ayant devancé leurs années d'une maniere surprenante, cette douce intelligence se repandant sur toutes leurs actions, ils se firent une loi d'apprendre les mêmes sciences, & de faire les mêmes exercices. Tamayo devint bientôt un des plus aimable Cavaliers des Espagnes, & Yolande une des plus belles filles de son tems, & tous deux joignant une éducation digne de leur naissance aux plus precieux dons de la nature, ils faisoient l'admiration & l'unique esperance de leurs familles. Charles Quint regnoit alors, & Saveda se proposoit d'aller lui presenter sa fille & le jeune Tamayo, afin qu'il continuât aux fils les bienfaits que son pe-

pere & ſon ayeul tenoient des Rois Ferdinand & Iſabelle, lorſque la mort vint arrêter ſes projets Ce parfait Ami ne ſe vit pas plûtôt prêt à quitter la vie, qu'il fit aſſembler près de ſon lit ſon épouſe, ſa fille & les deux Tamayo pere & fils, auxqnels il declara qu'ils ne pouvoit mieux lui temoigner l'amitié qu'ils avoient eüe pour lui qu'en ſuivant ſes intentions, qui étoient d'unir à jamais Yolande & le jeune Martin Tamayo, les conjurant de lui faire ſerment qu'aucune conſideration ne ſeroit capable de les obliger à rompre cette alliance.

Independemment de l'avantage que le vieux Dom Martin y trouvoit pour ſon fils, il aimoit trop fortement Dom Bertrand pour marquer à ce qu'il exigeoit de lui, & lui jura que cet hymen ſeroit ſa ſeule conſolation dans la douleur qu'il avoit de le perdre. Dona Leonore, mere de Yolande, lui fit les mêmes proteſtations en verſant un torrent de larmes. Le mourant

rant Saveda, ſatisfait de ce côté, faiſant approcher ſa fille & le jeune Tamayo ; & vous, mes enfans, leur dit-il en joignant les mains de l'un & de l'autre, promettez moi que vous accomplirez ma volonté, quand même Leonore & Dom Martin feroient aſſez injuſtes pour changer de ſentiment. La charmante Yolande, à qui les larmes coupoient la voix, le ſupplia en rougiſſant d'être perſuadé que ſes ordres lui feroient auſſi ſacrez après ſa mort qu'ils le lui avoient été pendans ſa vie : & moi, s'écria ſon Amant, je proteſte de perdre plûtôt le jour que de rompre les nœuds qui m'attachent à ma chere Yolande. A ces mots, Saveda les prit tous deux dans ſes bras, & les embraſſant avec tendreſſe : vivez heureux, mes enfans, leur dit-il, aimez-vous conſtamment, & que l'hymen couronne promptement votre amour, c'eſt le plus beau Mauſolée que vous puiſſiez élever à ma cendre. Les deux Amans fondoient en larmes pen-

dant ce discours, qui fut comme le dernier effort de Saveda, étant mort dès la nuit suivante. On s'imagine aisement les regrets des deux familles : ils furent violens & sinceres ; la belle Yolande sur tout ne pouvoit se consoler de cette perte : il sembloit que son cœur pressentoit les malheurs qu'elle devoit lui causer. Le jeune Tamayo employa tout le pouvoir que son amour lui donnoit sur elle pour arrêter le cours de ses pleurs ; & n'y parvint qu'avec peine.

Cependant la Veuve de Saveda ne lui eut pas plûtôt rendu les derniers devoirs qu'oubliant les promesses qu'elle lui avoit faites sur l'union de sa fille & de Tamayo, elle ne songea qu'aux moyens de retirer sa parole. Les grands biens dont elle se vit en possession, animerent son ambition, & ne doutant point qu'étant joints à la surprenante beauté de Yolande, elle ne trouvât un parti beaucoup plus puissant, elle se resolut de rompre en-

entierement avec Tamayo ; mais pour y parvenir avec quelque menagement ; elle commença à faire connoître au pere & au fils que Dom Martin n'ayant plus de femme, il n'étoit pas de la bienſeance dans ſon veuvage qu'il y eût entre leurs maiſons la même communication que ſon époux avoit autoriſée, & qu'il étoit de ſa prudence de ſuivre en cette occaſion l'uſage d'Eſpagne. Sur ce principe elle fit ſeparer ſa portion des cours, des jardins & du Palais de celle de Tamayo par une haute muraille qui les renfermoit chacun chez ſoi. Cette nouveauté ſurprit & toucha ſenſiblement les deux Amans, à qui Leonore n'oſoit pas encore defendre de ſe voir, mais cette ſeparation, que leurs peres n'avoient jamais voulu faire, les obligeoit à une contrainte qui leur étoit d'autant plus rude qu'ils n'y étoient pas accoutumez. Le vieux Tamayo s'en allarma pour eux ; & pour que cette muraille ceſſât de les inquieter, il pria Leonore d'exé-

d'executer les dernieres volontez de Saveda ; mais cette Dame ambitieuſe & fiere ſe voyant preſſée, lui repondit froidement que leurs familles pouvoient bien reſter unies par les nœuds de l'eſtime & de l'amitié ſans s'allier enſemble; que la mort de ſon époux lui avoit laiſſé des embarras dont elle vouloit ſortir avant que d'engager Yolande, & que lorſqu'ils ſeroient terminez, elle verroit ce qu'elle auroit à faire : qu'en attendant elle le conjuroit de mettre fin aux viſites de ſon fils, ne voulant pas abſolument que ſa fille vecût dorenavant autrement que toutes celles de ſa Nation. Tamayo reconnoiſſant à ce diſcours que malgré ſes efforts pour en cacher le motif, elle avoit changé de ſentiment, & ne cherchoit qu'à ſe defaire de ſon fils, lui repartit avec vivacité; la converſation s'échauffa, & Leonore emportée par le faux éclat de ſes projets, ne balançant plus à ſe declarer, lui dit ouvertement que ſon fils ne ſeroit jamais

mais l'époux de ſa fille, & qu'elle lui defendoit de la voir & d'y penſer.

Dom Martin outragé par cette rupture, la fut annoncer à ſon fils en homme qui reſſentoit plus vivement ſon injure que le malheur de ces deux Amans; mais le jeune Tamayo penetré du plus cruel deſeſpoir, ſongea bien moins à l'offenſe que lui faiſoit le procedé de Leonore qu'à la cruelle neceſſité de perdre Yolande, & la violence de ſon amour le fit parler avec tant de force à Dom Martin, que ce tendre pere faiſant ceder ſa fierté au repos d'un fils ſi cher, employa toutes ſortes de voyes pour obliger Leonore à tenir ſa parole; mais les plaintes, les reproches & la douceur furent inutiles: Cette Dame avoit pris ſon parti; & pour mettre le comble à l'infortune de Yolande, elle lui apprit ſes reſolutions en la menaçant de toute ſon indignation ſi elle oſoit y contredire. La charmante Saveda, quoique frapée de cette nouvelle comme d'un

d'un coup de foudre, ne s'en laissa pourtant point accabler ; & malgré la defense de sa mere, elle lui representa vivement le tort qu'elle se faisoit par cette rupture, par laquelle elle vouloit à la fois les loix de l'honneur, de la probité, & ce qu'elle devoit à la memoire de son époux.

Mais la belle Yolande ne retira de cette conversation qu'un ordre absolu de ne jamais parler de Tamayo. Bien loin qu'une pareille dureté diminuât l'ardeur des deux Amans, elle n'en devint que plus ardente. Yolande resoluë de suivre les volontez de son pere, forma le dessein de s'opposer jusqu'au dernier moment de sa vie à l'injustice de Leonore, & de garder inviolablement sa foi au jeune Tamayo, qui de son côté protestoit à son pere que la mort seule pouvoit rompre les nœuds dont il étoit uni à cette belle fille ; mais toutes ces protestations ne suffisoient pas à deux cœurs accoutumez à s'exprimer de vive voix, il falloit encore

core y joindre la consolation de se voir & de franchir les obstacles qui les separoient, & l'amour leur en fit bientôt trouver les moyens. La jeune Saveda avoit une femme près d'elle qui lui étoit extrêmement chere, lui ayant été donnée dès son enfance par son pere : elle étoit Grenadine, de parens nobles, mais qui ayant été entraînez dans les malheurs de leur Patrie, l'avoient laissée très-pauvre. Saveda, dont la plus grande satisfaction étoit de soulager les infortunez, l'avoit retirée chez lui, elle étoit veuve, & l'ayant reconnuë sage & prudente, il lui avoit confié l'éducation de Yolande. Cette Gouvernante se nommoit Dona Catharina; & comme elle avoit sçû les intentions de son maître à l'égard de Tamayo, elle entra avec feu dans les sentimens de sa jeune maîtresse, & pour l'y maintenir, lui facilita plusieurs entrevûës avec son Amant.

Yolande & Tamayo les employerent toutes à se jurer une éternelle fide-

fidelité ; les aſſurances reciproques adouciſſoient un peu leurs douleurs lorſque le vieux Martin Tamayo mourut. Son fils ſentit cette perte comme il le devoit ; ſa jeuneſſe ne le mettant pas en ſituation de la faire ſi tôt ; il n'avoit que dix-ſept ans, ainſi que Yolande qui n'avoit que trois mois moins que lui : & comme ils ſe flatoient tous deux que Dom Martin parviendroit à faire rentrer Leonore en elle-même, ils furent également ſenſibles à ſa mort. La veuve de Saveda jugeant que le jeune Tamayo, devenu ſon maître, tenteroit peut-être quelqu'entrepriſe contraire à ſes projets, prit la reſolution de lui ôter toutes les occaſions que le hazard ou les ruſes de l'amour pourroient lui donner de voir Yolande, en quittant Grenade pour ſe retirer à Madrid, où ſon deſſein étoit de s'établir & d'y marier ſa fille dont les biens & la beauté ne lui faiſoient pas douter de trouver un parti des plus conſidérables. Pout cet effet, pretextant une affaire importante

à

à la Cour, elle ordonna tout ce qui étoit néceſſaire pour ce voyage. Dona Catharina, qui pour mieux ſervir nos Amans, feignoit d'approuver la conduite de Leonore, qui lui confioit ſes plus ſecrettes penſées, ne fut pas plûtôt inſtruite de ce nouveau projet, qu'elle en informa Tamayo & la belle Yolande. Ce dernier trait de cruauté les mit au deſeſpoir. La Duegne leur ayant procuré un rendez-vous ſecret dans les jardins du Palais la nuit de la ſurveille du départ de Leonore, ils s'y rendirent penetrez de la plus vive douleur. Enfin belle Yolande, lui dit l'amoureux Tamayo, ç'en eſt donc fait, Leonore veut ma mort, elle vous enleve à ma flamme: & ſans reſpect pour la memoire d'un époux, ſans égard à ſes ferments, elle vous arrache de votre maiſon paternelle pour me priver à jamais de toutes ſortes d'eſperance. Cher Tamayo, lui repondit Yolande, je reſſens auſſi vivement que vous le rigoureux procedé de ma mere; j'en

j'en ai le cœur percé de mille darts, vous n'en devez point douter, puisque ma tendresse pour vous égale votre amour; mais Leonore a sur moi des droits que son injustice ne peut m'empêcher de respecter: je ne puis me dispenser de la suivre & de lui rendre l'obéïssance que le titre de fille exige de moi; mais ce qui vous doit consoler, c'est la promesse que je vous fais de ne jamais porter cette obéïssance jusqu'au point de vous manquer de foi, & que nul autre que Tamayo ne sera l'époux de Yolande. Cette assurance, lui repondit-il, empêche ma mort; mais elle ne peut adoucir l'affreuse idée que je me fais de ne vous plus voir. Je vous suivrai par tout, belle Yolande, continua-t-il, & ma perseverance fatiguera de telle sorte la cruelle Leonore, qu'elle sera forcée à lui donner la recompense qu'elle merite.

La jeune Saveda effrayée de la resolution de son Amant, fit tous ses efforts pour l'en detourner. La crainte

crainte que ſa mere ne prit des precautions plus terribles encore pour ſe delivrer de Tamayo, la contraignit à s'oppoſer avec force à ſon deſſein ; mais cet amant deſeſperé ne ſe rendit point à ſes raiſons, & la ſecourable Dona Catharina s'étant rangée de ſon parti, & les ayant aſſurez l'un & l'autre qu'elle leur procureroit dans le voyage de nouvelles occaſions de ſe voir ; le reſultat de cet entretien fut qu'il ſuivroit de loin les litieres, & qu'il feroit en ſorte d'arriver aux couchées le premier ou le dernier, afin que Leonore ne s'apperçût point qu'il les eût ſuivies.

Toutes leurs meſures étant priſes, ils ſe dirent adieu dans l'eſpoir de ſe rejoindre ſur la route.

En effet, Leonore partit le ſurlendemain dès le grand matin, elle étoit dans une litiere avec Yolande, quatre de ſes femmes, deſquelles étoit Dona Catharina en occupoient deux autres, & deux hommes à cheval formoient tout ſon

ſon équipage, n'ayant pas voulu ſe charger d'une plus grande ſuite pour avoir moins d'embarras. Dans le même moment l'amoureux Tamayo monta à cheval, & marchant ſur les traces des literes, il ne s'en écarta que de façon à ne les jamais perdre de vûë ſans donner aucun ſoupçon, & ſon amour le conduiſit ſi bien, qu'il ne devançoit Leonore que d'un inſtant dans tous les lieux deſtinez à prendre quelque rafraichiſſement, où tandis qu'elle repoſoit, il entretenoit la jeune Saveda, l'adroite Gouvernante ne manquant pas d'expediens pour leur donner cette ſatisfaction. Ces douces entrevûës ne ſe terminoient que par de nouveaux ſermens de s'aimer juſqu'à la mort, & de tout tenter pour obliger Leonore à tenir ſa parole.

Une partie du voyage ſe fit de la ſorte ſans aucun accident, lorſqu'à trente lieuës de Madrid, les literes furent attaquées par quatre voleurs qui n'ayant pas deſſein de laiſſer échaper cette proye, commence-

rent

rent par s'aſſurer des deux Cavaliers qui les eſcortoient; deux de ces brigands les eurent bientôt ſaiſis, n'étant pas hommes de combat, & les ayant forcez de mettre pied à terre, ils les lierent à des arbres, tandis que les deux autres, étant deſcendus de cheval, furent à la litiere de Leonore, l'en arracherent avec ſa fille, & s'emparoient déja d'une caſſete qu'elle y avoit remplie d'argent & de bijoux precieux; quand Tamayo, frapé des cris dont ces femmes éplorées faiſoient retentir les airs, & voyant de loin les litieres arrêtées, courut à toute bride à leur ſecours le piſtolet à la main. Son abord couta la vie au premier des voleurs qui ſe mit en état de s'oppoſer à ſon paſſage, auquel il caſſa la tête. Son ſecond coup caſſa les reins de celui qui deſcendoit de la litiere avec la caſſette, & tournant ſur le troiſieme, qui couroit après ſon cheval dans le deſſein de fuir, il lui paſſa ſon épée au travers du corps, & ſe ſaiſiſſant du quatriéme, il le

fit lier par les Muletiers des mêmes cordes dont ces miserables avoient attaché aux arbres les domestiques de Leonore, qui rassurez par l'étonnante valeur de l'Amant de Yolande, ne furent pas plûtôt en liberté qu'ils se jetterent à genoux devant lui pour le remercier, en repetant son nom avec transport.

Le brave Tamayo, charmé d'avoir sauvé la vie & l'honneur à ce qu'il avoit de plus cher au monde, ne se fut pas plûtôt assuré du quatriéme voleur, qu'il mit pied à terre, & s'étant approché de Leonore & de sa charmante fille vous n'avez plus rien à craindre, Madame, dit-il à la Veuve de Saveda, vous pouvez sans risque continuer votre voyage, & puisque mon bonheur m'a conduit si fort à propos près de vous, je ne vous quitterai plus que vous ne soyez en lieu de sûreté. L'orgueilleuse Leonore, moins sensible au service qu'il venoit de lui rendre, que troublée & surprise de trouver dans son Liberateur

rateur ce Tamayo qu'elle ne cherchoit qu'à fuïr, lui repondit froidement qu'elle étoit ſa vie redevable, qu'elle feroit enſorte de lui marquer ſa reconnoiſſance; mais qu'elle le prioit de ne ſe point fatiguer à les accompagner, d'autant plus qu'elle prendroit une eſcorte chez un de ſes parens, chez lequel elle comptoit ſe rendre dans la journée du lendemain.

Tamayo eut beſoin de toute ſon courage pour ne pas mourir de douleur à cette cruelle reception, il en fut ſi fort penetré qu'il en demeura preſqu'immobile en regardant Leonore d'une maniere ſi touchante, que toute autre qu'elle, en eût été attendrie. La belle Yolande au deſeſpoir de voir l'ingratitude de ſa mere dans une occaſion ſemblable levant les yeux ſur ſon amant, Seigneur, lui dit-elle, ce que vous venez de faire eſt ſi merveilleux, qu'il n'eſt pas ſurprenant que l'on ne trouve point de termes pour vous en rendre graces; c'eſt à vous

d'y fuppléer, & de lire dans nos cœurs tout ce qui s'y paffe.

Tamayo par un regard éloquent, remercia la charmante Saveda du fens caché de fon difcours ; & s'appercevant que Leonore commençoit à s'impatienter de cet entretien, il lui donna la main & la remit en foupirant dans fa litiere avec Yolande, qui ne s'en fepara point fans lui donner encore quelques marques fecretes de fa tendreffe, & de fa reconnoiffance. Les litieres ayant commencé de marcher, le malheureux Tamayo remonta à cheval ; & faifant conduire & garder le voleur lié & garotté par les gens de cette Dame, l'accompagna jufqu'à la couchée, où ce miferable fut mis entre les mains de la Juftice. Cependant Leonore, outrée de voir que malgré toutes fes precautions, Tamayo & fa fille fe rejoignoient toujours, partit dès le point du jour, efperant par-là le dérouter & lui ôter tout efpoir ; mais la tendre Yolande lui ayant fait rendre une lettre par

la ſecourable Dona Catharina, dans laquelle elle l'inſtruiſoit à quel endroit il pourroit rejoindre les litieres, il ne balança point à ſuivre leur route. Léonore ne coucha qu'une nuit dans la maiſon de ſon parent, qui lui donna véritablement pluſieurs Cavaliers pour l'eſcorter juſqu'à Madrid; Tamayo ſe mêlant parmi eux, les accompagna juſques dans cette Ville, où Leonore deſcendit chez une Dame de condition ſon amie & ſa parente.

Pour l'Amant de Yolande, il fit enſorte de ſe loger aſſez près d'elle, pour profiter des occaſions qui pourroient ſe preſenter de la voir & de lui parler. Dona Catharina ne put cependant leur en procurer comme autrefois; & ces deux Amans n'ayant que la voie des lettres pour s'entretenir, ils s'écrivoient regulierement tous les jours. Leonore qui gardoit ſa fille à vûë, s'apperçut bien-tôt de ce commerce; & voulant en arrêter le cours à quelque prix que ce

fut, elle ſe reſolut de mettre Yolande en Couvent, & de l'y laiſſer juſqu'à ce qu'elle fut delivrée de la preſence de Tamayo; mais pour ne trouver aucun obſtacle à ſon deſſein, elle le cacha à Dona Catharina qu'elle commençoit à ſoupçonner d'intelligence avec ſa fille. Pour cet effet, quinze jour après ſon arrivée à Madrid, un matin s'étant fait accompagner de ſa fille & de ſa gouvernante, ſous pretexte d'une viſite qui lui étoit de conſequence, elle les conduiſit dans une Maiſon religieuſe dont la Superieure étoit parente de la Dame chez laquelle elle demeuroit, & qui étant prevenuë, ne ſçut pas plûtôt leur arrivée qu'elle fit ouvrir ſes portes à Leonore, qui lui preſentant Yolande, la lui remit entre les mains avec Dona Catharina, en la ſuppliant de ne les laiſſer parler à perſonne, & de ne pas permettre qu'elles donnaſſent de leurs nouvelles à qui que ce pût être.

La ſurpriſe de la jeune Saveda

& de la Gouvernante fut extrême à cette nouvelle perſecution ; mais l'Amante de Tamayo loin d'en être ébranlée dans la fidelité qu'elle lui avoit jurée, ſe tournant vers Leonore & lui baiſant la main avec tendreſſe : Je vous rends mille graces, Madame, lui dit-elle, de la bonté que vous avez de me mettre en lieu où je pourrai ſans trouble & ſans diſtraction conſerver mon cœur & ma foi à l'époux que mon pere m'avoit choiſi, & que ſes dernieres paroles m'ont ordonné d'aimer juſqu'au trepas, vous proteſtant que je n'en ſortirai jamais que pour degager en ſa faveur vos ſermens & les miens. Leonore picquée de la conſtance de ſa fille, ne repondit à ce diſcours qu'avec aigreur, & lui dit adieu d'un air à lui prouver qu'elle avoit bien moins de triſteſſe à s'en ſeparer, que de joye de l'arracher à ſon cher Tamayo. Cependant cet Amant paſſionné ayant paſſé deux jours ſans avoir des nouvelles de Yolande, en chercha la cauſe avec tant de ſoin,

qu'il apprit enfin le fort de cette belle perfonne. Il y avoit deja fi long-tems qu'il étoit comme familiarifé avec la douleur, que cette derniere ne fe manifefta ni par les regrets, ni par des tranfports violens; mais refolu de mourir s'il ne pouvoit triompher de fa malheureufe deftinée, il ne s'occupa plus qu'à reuffir dans l'un ou dans l'autre de ces deffeins. Il commença par faire d'exactes perquifitions pour decouvrir la retraite de Yolande; mais tous fes foins ayant été inutiles, il gagna un Negre de la fuite de Leonore, qui l'introduifit dans fon appartement un jour qu'elle y étoit feule, & le conduifit près d'elle fans l'annoncer.

Elle ne vit pas plûtôt ce jeune Cavalier, que fe levant de deffus une pile de carreaux où elle étoit affife, & s'avançant à lui avec fierté, lui demanda ce qui l'obligeoit à venir chez elle après la defenfe qu'elle lui en avoit faite. J'y puis entrer fans vous caufer de crainte, Madame, lui

lui dit-il en se jettant à ses pieds, vous en avez banni l'adorable Yolande, vous m'avez interdit sa vûë, mais vous ne m'avez pas defendu de mourir à la vôtre, c'est dans ce seul dessein que j'ose m'y presenter. Cependant que vous ai-je fait, Madame, pour vouloir ma mort avec tant de cruauté? Elevé sous vos yeux, & bien plus par les tendres soins du genereux Saveda que par ceux de mon pere, je vous ai respectée comme celle qui m'a donné le jour; ce n'est que dans votre sein que j'ai puisé l'amour dont vous me faites un crime aujourd'hui; mon pere & Dom Bertrand l'ont fait naître, & vous l'avez nourri; vous m'avez vous-même donné Yolande pour épouse, c'est par vos mains que j'ai reçu sa foi: Quel changement, ô Ciel! votre époux meurt; vous cessez d'être mere; vous m'accablez de rigeurs; vous violez des sermens sacrez: vous enfermez votre fille & vous me chassez de sa presence & de la vôtre. Ah! Madame, au nom

de Saveda qui vous fut ſi cher, rappellez vos premieres bontez, ſouvenez-vous de vos promeſſes à ſa mort; rendez-moi mon Yolande, rendez-moi la vie, ou preparez-vous à me la voir perdre à vos yeux. A ces mots le deſeſperé Tamayo portant la main ſur ſon poignard en attendant la reponſe de Leonore, lui donna tant d'effroi, que craignant qu'il ne s'en perçât en ſa preſence, & ſe ſentant émuë de ſes reproches, laiſſa couler quelques larmes, mais qui partoient bien plus de ſon orgueil que de ſa pitié. Cependant feignant de s'adoucir: Tamayo, lui dit-elle en lui tendant la main pour l'obliger à quitter ſon poignard, je n'ai jamais ceſſé de vous eſtimer & de vous aimer, je vous regarde comme mon fils; & ce que vous nommez rigueurs & cruautez, ne ſont que les effets de la tendreſſe d'une mere, qui me porte à vous ôter une foible ſatisfaction pour vous en procurer d'eſſentielles. Car enfin, Tamayo, pourquoi me forcez-

vous

vous à vous metre devant les yeux des choſes que vous devriez vous dire vous-même ? Eſt ce à votre âge qu'il faut ſonger à l'hymenée? Quels perils avez-vous courus? quelles fatigues avez-vous eſſuyées, pour qu'il vous ſois permis de vous livrer aux douceurs du repos? Quelle gloire avez-vous acquiſe, pour que la fille de Saveda ſoit la recompenſe de vos ſervices? Votre pere & votre ayeul étoient guerriers, le pere & l'ayeul de Yolande ſe ſont illuſtrés en repandant leur ſang pour l'Etat ; ces quatre Heros ne s'étoient liez d'amitié que parce que la gloire les avoit unis ; compagnons d'armes & de fortune, ils eſperoient que leurs enfans feroient revivre leur memoire, & c'eſt à ce deſſein qu'ils vous avoient deſtinez l'un à l'autre. Saveda n'ayant qu'une fille, avoit mis toute ſon eſperance en vous, ſe flattant que le ſang qui couloit dans vos veines vous rendroit digne de ſon choix ; cependant oubliant la gloire de vos ancêtres & la vôtre,

vous languiſſez dans un honteux repos; content de votre ſort, vous vous abandonnez à l'amour avec la même tranquillité que vos peres après vingt ans de peines & de travaux. Tamayo, ajouta-t-elle, je ne vous refuſe point ma fille, je n'oublie point mes promeſſes ; mais ſi vous voulez en voir l'effet & poſſeder Yolande, rendez-vous digne du ſang de Saveda.

Ce diſcours outrageant indigna ſi fort Tamayo, que tout le feu dont il étoit animé en entrant chez Leonore ſe changea en glace. Je pardonnerois ce reproche à Yolande, Madame, lui repondit-il froidement, parce qu'elle ſeule raſſemble en ſa perſonne l'autorité que ſon pere & le mien avoient ſur moi. Si j'avois preferé le repos à la gloire, ſi j'avois dementi le ſang qui coule dans mes veines, enfin ſi j'avois refuſé de ſoutenir mon nom, je me reconnoitrois indigne de l'alliance de Saveda ; mais je n'ai pas dix-neuf ans, & vous voulez que mes ſervices ayent precedé

dé un amour qu'on à fait naître avec moi ; Saveda ſe connoiſſoit mieux que vous, Madame, à ce qu'on doit attendre du fils & du petit fils de Tamayo, puiſque ſûr de la gloire que je puis acquerir, il vouloit que l'himen de ſa fille la devançât, il meurt, vous rompez avec mon pere : Tamayo ſuit de près votre époux au tombeau : à peine ſuis-je encore mon maître, ſans appui, ſans connoiſſance à la Cour, accablé de l'injuſtice de votre procedé, & comme abîmé dans le deſeſpoir, vous pretextez votre changement ſur ce que mon ſang n'a pas encore coulé pour l'Etat. Je vous ai fait voir que je ne craignois pas de le repandre ; & j'oſe vous aſſurer que je me montrerai peut-être un jour plus digne de Saveda, que vous ne montrez de reſpect pour ſa memoire, & de reconnoiſſance pour le nom qu'il vous a donné.

Après ces mots ſortant de ſon appartement ſans attendre ſa reponſe il la laiſſa outrée de rage

& de confuſion de s'être attirée de telles paroles d'un jeune homme, que ſa fierté lui faiſoit regarder comme ſon inferieur. Pour Tamayo, n'écoutant plus que ſon deſeſpoir, & trouvant une eſpece de honte à donner à Leonore le plaiſir de le voir mourir, il s'affermit dans le deſſein d'aller chercher la fin de ſes malheurs dans le ſein de la gloire qu'on lui reprochoit avec tant d'injuſtice de n'avoir pas encore ſuivi. Mais n'ayant aucuune connoiſſance à la Cour, quoiqu'il n'en eût pas manqué en nommant, & voulant veritablement eſſuyer les perils de la guerre ſans en avoir les agremens, il s'engagea ſimple volontaire dans les Troupes qu'on levoit à Madrid, pour recruter le Terce deſtiné à ſervir dans l'armée que Charles Quint aſſembloit contre les Princes Proteſtans d'Allemagne, qui ſous pretexte de Religion avoient fait une Ligne contre leur legitime Souverain. Cette recruë partit de Madrid pour Barcelone où elle s'embarqua, ſe rendit à Ge-

Genes, & de-là marcha en Allemagne : Tamayo ayant joint le Terce, ne fut pas long-tems à se faire destinguer de ses camarades.

Peu d'Espagnols étoient aussi bien faits que lui ; la noblesse de son air, la beauté de sa taille, la juste proportion de ses traits, sa phisionomie mâle, guerriere, douce & majestueuse le rendoient l'homme du monde le plus aimable ; tout marquoit en lui le sang dont il sortoit, & ses moindres actions denotoient l'homme de condition. Il se fit également aimer & respecter, chacun s'empressoit à lui temoigner de la consideration, & le nom de S. Martin qu'il avoit pris étoit dans toutes les bouches. Le Duc de Medina Sidonia, jeune Seigneur, plein d'esprit & de merite, qui commandoit le Terce, l'ayant plusieurs fois remarqué, & le trouvant digne de sa curiosité, demanda à l'Officier qui l'avoit engagé à Madrid qui il étoit ; mais n'en sçachant pas davantage que ce

que

que Tamayo avoit voulu lui dire, il ne lui apprit rien ſinon qu'il étoit de Grenade, & qu'il ſe faiſoit appeller S. Martin. Mais, Seigneur, ajouta l'Officier, je ſuis très-trompé s'il n'eſt pas fort au-deſſus de ce qu'il veut paroître, & ſi quelque grand chagrin n'a pas contribué à ſon engagement; ſon eſprit marque une noble éducation, & la triſteſſe dans laquelle je l'ai vû plongé pendant le cours du voyage, temoigne un violent ſujet de douleur.

Ce diſcours excita le Duc de Medina Sidonia à le connoître plus particulierement; l'occaſion s'en preſenta peu de jours après. Tamayo pour charmer ſa melancolie, leva le plan de la Ville de Treves dans laquelle il étoit en garniſon, & fut le preſenter au Duc qui l'admira, auſſi-bien que les principaux Ingenieurs de l'Empereur qui avoüerent qu'ils n'auroient pas mieux fait. Alors le Duc l'yant fait approcher de lui, lui demanda avec bonté s'il étoit Gentilhomme, ainſi que

que toutes ſes actions donnoient lieu de le croire, & quelles étoient les raiſons qu'il avoit de ne ſe pas faire connoître. Tamayo qui rapportoit tout à ſon amour, ſe flatant que la protection du Duc de Medina Sidonia pourroit lui ſervir contre Leonore, ne balança point à lui découvrir la verité ; & lui contant toute ſon hiſtoire, il toucha tellement ce jeune Seigneur, qu'il le conſola, lui promit de le proteger en toutes choſes, & de le faire Officier à la fin de la Campagne.

Tandis que Tamayo captivoit de la ſorte la bienveillance des grands & des petits, la veuve de Saveda ne voyant plus paroître ce redoutable Amant de ſa fille, & s'étant aſſurée par pluſieurs eſpions qu'elle mit en mouvement qu'il n'étoit plus à Madrid, fit revenir Yolande auprès d'elle; & changeant de conduite avec cette belle perſonne, lui temoigna autant de tendreſſe qu'elle lui avoit marqué de dureté, & pour l'amener inſenſiblement à

son but, lui procura tons les amusemens qui pouvoient lui faire oublier Tamayo. Elle passa même un peu sur les coutumes du Pays, afin que sa beauté lui fit des adorateurs; & voyant tout ce qu'il y avoit de considerable à Madrid, elle l'exposoit adroitement aux yeux de ceux qu'elle desiroit le plus pour gendres; mais sa douceur, ses ruses & ses divertissemens ne produisirent pas plus d'effet sur le cœur de cette fidele Amante, que ses rigueurs & ses injustices. Plusieurs partis se presenterent & lui furent proposez par Leonore, qui lui avoüa que son intention étoit de la marier & de l'établir à Madrid où étoit toute sa famille, lui laissant la liberté de choisir pour époux celui qui lui plaisoit le plus des Seigneurs qui la recherchoient; mais elle fut extrêmement surprise de voir que la constance de Yolande s'étoit affermie plûtôt qu'ébranlée par ses persecutions. Madame, lui répondit cette belle personne, je me suis soumise à toutes vos volontez sans nulle

nulle refiſtance dans ce qui n'a point en de rapport à celles de mon pere ; vous m'avez enlevée du lieu de ma naiſſance & de la maiſon paternelle pour venir ici, je vous y ai ſuivie ſans murmurer; vous m'avez renfermée dans un Couvent, & j'y ſuis entrée avec joye; vous m'en avez retirée, & je ſuis revenuë près de vous avec la même obeïſſance. Ainſi, Madame, après vous avoir rendu ce que je vous dois, ſouffrez que je rende aux ordres de mon pere ce qu'ils attendent de moi; il a donné ma foi à Tamayo, il m'a commandé de n'avoir jamais d'autre époux, quand même vous pourriez vous y opoſer, & je lui obeïrai même aux depens de ma vie.

Ces paroles mirent Leonore dans une telle fureur, qu'elle fut prête à ſe porter aux dernieres extremitez contre Yolande, qui ne s'écartant point du reſpect qu'elle lui devoit, lui repondit toujours avec douceur, mais accompagnée d'une fermeté qui lui prouva qu'elle ne parviendroit

droit jamais à la faire changer. Tandis qu'elle ne s'occupoit que des moyens d'y reuſſir, la fidele & tendre Yolande employoit tous ceux que lui donnoit Dona Catharina pour decouvrir ce que Tamayo étoit devenu; & ce ne fut qu'après bien des peines & quantité de demarches inutiles qu'elles apprirent qu'il s'étoit engagé dans le Terce du Duc de Medina Sidonia qui ſervoit en Allemagne, & qu'il y étoit arrivé. Cette belle perſonne ſe preparoit à lui écrire, lorſque Leonore perſecutée par ſon ambition & ne pouvant ſurmonter la reſolution de ſa fille, tomba malade à l'extremité, & mourut en cinq jours de tems malgré tous les ſoins que prit Yolande pour la ſauver.

La veuve de Saveda fut touché; & dans ces derniers moment ſe repentant des violences qu'elle avoit exercées ſur ces deux fideles Amans, en fit paroître un regret ſincere à ſa fille, lui ordonna de reparer ſa faute s'il en étoit enco-

core tems, en rendant Tamayo poſſeſſeur de ſa perſonne & de ſes biens. Ces ſentimens dans lesquels elle rendit l'eſprit, rappellerent toute la tendreſſe de Yolande, & lui firent repandre bien des larmes à ſa mort. Mais Dona Catharina lui faiſant entendre qu'elle devoit ſe conſerver pour executer les volontez de ſon pere, & rendre la vie à ſon Amant, qui ne pouvoit la mener que triſte & languiſſante, elle ſecha ſes pleurs & ne ſongea plus qu'à s'unir à lui pour jamais.

Mais craignant que ſon cœur ne fût pas auſſi fidele que le ſien, que le tems, l'abſence & les obſtacles ne l'euſſent fait changer, elle ſe reſolut de s'en inſtruire par elle-même, & à lui apprendre de vive voix la revolution arrivée à leur ſort. Ainſi après avoir rempli tous les dévoirs de la nature dans les ſuperbes Obſeques qu'elle fit à Leonore, elle forma le deſſein de ſe rendre en Allemagne d'une maniere auſſi ſinguliere que ſecre-

crete ; pour cet effet elle sollicita au nom d'un de ses parens une Lieutenance de Cavalerie dans le Regiment d'Estramadoure qui servoit aussi en Allemagne. Comme ceux qui cherchoient à lui plaire étoient puissans, & que chacun d'eux s'empressoit à lui prouver son amour, par la force de ses recommanditions, elle obtint très-promptement ce qu'elle demandoit ; & lorsqu'elle fut munie du Brevet de la Cour, elle s'habilla en homme, en fit faire autant à Dona Catharina, prit le nom de Dom Pedre de Saveda, & partit, n'ayant pour toute suite qu'un frere de sa Gouvernante qui étoit du secret.

Tandis que Yolande, guidée par l'amour, la crainte & l'esperance, surmonte la delicatesse de son sexe en s'exposant à toutes les fatigues d'un voyage penible pour revoir Tamayo, ce parfait Amant se rendoit chaque jour plus digne de l'amitié des Generaux & de l'estime de ses Camarades. Son nom & sa naif-

naiſſance qui n'étoient plus ignorez par la declaration qu'en avoit faite le Duc de Medina pour mieux autoriſer la diſtinction qu'il lui temoignoit, ayant intereſſé tout le monde en ſa faveur, il n'y eut perſonne dans l'Armée qui ne ſe fit un plaiſir de le diſtraire de ſa melancolie, & qui ne lui parlât ſans ceſſe de Yolande, ſçachant que c'étoit l'unique moyen de le conſoler. Il ſembloit que chaque Eſpagnol fût ſon confident, & qu'il y alloit de leur honnneur à le diſſiper. Tamayo avoit le cœur trop noble pour être inſenſible à ces glorieux temoignages d'eſtime, & il y repondoit d'une façon qui redoubloit l'attention qu'on avoit pour lui.

Cependant les Troupes de l'Empereur, qui avoient ordre de ſe rendre au Camp que ce Monarque avoit fait marquer près d'Ingolſtat au commencement du printems de l'année 1546, n'ayant pû ſe joindre que fort tard malgré toute leur diligence, le Landgrave de

de Heſſe, General de l'Armée Proteſtante ſe voyant ſuperieur à Charles-Quint vint, ſe camper en preſence de l'Armée Imperiale, dans le deſſein de l'affamer, ou de l'obliger à combattre avec deſavantage. Mais le Duc d'Albe, General de l'Empereur, étant trop habile pour ne pas decouvrir ſon intention, s'attacha à la rendre vaine, en ſe fortifiant avec ſoin en attendant les ſecours qui étoient en marche. Tandis qu'il y travailloit avec une application digne de ſa prudence, pluſieurs Guerriers de l'Armée Proteſtante venoient chaque jour inſulter les Imperiaux, qui s'en vengeoient ſouvent au deſavantage des Rebelles. Tamayo qui bruloit de ſe ſignaler, ne fut pas des derniers à montrer ſa valeur dans ces occaſions.

Les deux Camps retentiſſoient deja du bruit de ſes actions, lorſque l'Empereur craignant que ſi quelqu'un des ſiens avoit du deſſous dans les combats particuliers, les

les Troupes en general en tiraſſent un mauvais preſage, defendit ſous peine de la vie à toutes perſonnes de quelque condition qu'elles fuſſent, d'accepter les defis que venoient faire les Rebelles. Chacun ſe ſoumit à cette loi, Tamayo fut obligé malgré lui d'arrêter l'ardeur de ſon conrage. Mais un des Rebelles d'une taille énorme & gigantesſque, qui par ſa force prodigieuſe, ſe croyoit le heros de ſon ſiecle, vint ſi ſouvent les inſulter, que ne pouvant plus ſupporter ſon arrogance il ſe reſolut de l'en punir à quelque prix que ce put être; enſorte qu'un jour cette eſpece de Géant s'étant avancé entre les deux Camps, armé d'une halebarde d'une grandeur ſurprenante, defiant au combat ſingulier les plus braves des Imperiaux. Et s'étant approché du quartier des Eſpagnols, leur donnant les noms les plus injurieux pour les provoquer au combat, Tamayo étant ſur le revers de la tranchée, indigné de ſon auda-

dace, prit une halebarde; & se laissant couler le long des retranchemens, fut attaquer ce nouveau Goliad.

Sa jeunesse lui faisant croire cet adversaire beaucoup au dessous de lui: Temeraire, lui dit-il en s'avançant, est-ce à toi d'oser se mesurer avec un homme tel que moi; & faisant suivre ces paroles des effets, il lui porta plusieurs coups que le jeune Guerrier sçut éviter ou parer avec adresse. Et prenant son tems avec une presence d'esprit admirable, il lui porta un coup de sa halebarde dans la gorge avec tant de justesse & de fermeté, qu'il la lui coupa jusqu'à l'os. Le Géant tomba mort aux pieds de son vainqueur, qui tirant le sabre de ce redoutable ennemi, lui coupa la tête, la mit au bout de la halebarde du Rebelle, & rentra dans le Camp avec ces glorieuses marques de sa victoire, aux acclamations de toute l'Armée qui avoit été témoin de cette belle action.

Le jeune Heros ſans s'arrêter aux loüanges qu'on lui donnoit de tous côtez, ſe rendit en cet état à la tente de l'Empereur, mit à ſes pieds la tête & les armes du Rebelle, & ſe jettant à ſes genoux, lui demanda pardon d'avoir enfraint ſes ordres ſacrez, mais que n'ayant pû ſouffrir l'inſolence du Geant, il eſperoit que Sa Majeſté lui feroit grace en faveur de ſa victoire. Charles Quint le regarda avec gravité quoiqu'avec ſurpriſe; mais jaloux de ſon autorité, moins ſenſible à ce qu'il venoit de faire qu'à ſa deſobeïſſance, il le condamna à la mort.

Tamayo reçut cet Arrêt ſans changer de viſage, & reprennant ſes glorieux trophées, il ſortit de la tente Imperiale; mais en ſortant il fut arrêté, & conduit à ſon Terce pour y avoir la tête tranchée. Le Cardinal Farneſe, le Legat du Pape, le Prince de Hongrie, le Prince de Piemont, le Duc de Parme, le Duc de Medina, & generalement tous ceux à

qui la naiſſance, le credit & les emplois donnoient la liberté de parler à l'Empereur, demanderent la grace du brave Tamayo, dont on relevoit encore la valeur en racontant hautement ſa victoire ſur les quatre Voleurs des litieres, mais l'Empereur fut inexorable, & voulut abſolument que ſon Arrêt fût executé pour ſervir d'exemple aux autres. Toute l'Armée étoit dans une conſternation inexprimable. Le ſeul Tamayo priſonnier paroiſſoit tranquille, & regardoit la mort d'un œil indifferent, conſolant les uns & les autres en leur repreſentant que la cauſe de ſon trepas devoit leur donner plus d'admiration que de douleur.

Cependant la charmante Yolande, qui étoit arrivée au Camp depuis deux jours ſous le nom de Dom Pedre de Saveda, fut reçû Lieutenant dans le Regiment d'Aſtramadoure dans la Compagnie de Dom Loüis de Rias, ou elle apprit l'action & le peril de ſon

ſon Amant. Cette genereuſe fille ſans perdre de tems en plaintes inutilles courut toute l'Armée, excitant les Officiers & les Soldats à ne pas ſouffrir que l'Empereur commit une telle injuſtice, leur diſant qu'elle lui ſeroit éternellement reprochée, puiſque s'il puniſſoit de la ſorte la valeur de ſes Guerriers, ils ne pouvoient eſperer d'être recompenſez des ſervices qu'ils lui rendroient.

Ces diſcours qui étoient accompagnez d'une éloquence perſuaſive, animerent ſi fort les Eſpagnols, qui d'ailleurs étoient au deſeſpoir du ſort de Tamayo, qu'ils s'aſſemblerent au nombre de plus de dix mille, en criant hautement qu'ils ne permettroient jamais que leur Empereur fit un crime en croyant faire un acte de Juſtice, & qu'ils periroient tous avant qu'on fit mourir Tamayo. Le feint Dom Pedre & ces deux Confidens voyant un ſi beau commencement, ne ceſſerent point pendant

toute la nuit de la veille de l'execution de courir de côté & d'autre pour ne pas laiſſer ralentir l'heureuſe diſpoſition des Troupes; & leurs ſoins reuſſirent ſi parfaitement, qu'au point du jour la revolte ſut generale, avec des menaces ſeditieuſes qui commencerent donner de l'étonnement à Charles Quint..

Alors le Duc de Medina Sidonia ſuivi de tous les Princes & Seigneurs de l'Armée, firent une ſeconde tentative auprès de ce Monarque; & lui remontrant de quelle conſequence il étoit d'agir avec precaution dans une ſemblable conjoncture, ils l'adoucirent & le porterent à remettre l'affaire à la deciſion du Duc d'Albe. Ce General aſſembla ſur le champ les Princes & les Generaux de l'Armée. Pendant ce Conſeil, où la choſe fut diſcutée & les conſequences peſées, les troupes Eſpagnoles prêtes comme pour combattre, crioient avec emportement qu'on leur rendit Tamayo;

&

& le tumulte augmenta de façon que la ſeverité du Duc d'Albe fut forcée de ceder à la neceſſité. La grace de Tamayo fut accordée & prononcée au grand contentement de toute l'Armée, qui par ſes cris de joye lui fit un eſpece de triomphe en le voyant remis en liberté. Pour lui, il reçût cette nouvelle avec le même ſang-froid qu'il avoit marqué à l'Arrêt de ſa mort; mais ne voulant pas être ingrat envers ſes liberateurs, il les remercia tous avec des graces qui acheverent de lui gagner les cœurs. Les Eſpagnols charmez d'avoir contribué au ſalut d'un ſi brave homme, lui avoüerent qu'il en avoit l'obligation à un Officier nouvellement arrivé qui ſe nommoit Saveda.

Un nom ſi cher frapa le cœur de Tamayo, & voulant connoître celui qui le portoit, & ſçavoir à quel degré de parenté il pouvoit être à la belle Yolande, il courut le chercher. Mais quelle fut ſa douleur lorſqu'il ap-

prit qu'il venoit d'être arrêté par ordre de l'Empereur ! En effet, ce Monarque vivement irrité de la sedition de ses Troupes, jugeant bien que quelqu'un l'avoit excité, prit tant de soin pour en decouvrir l'Auteur, qu'en ayant été instruit il l'avoit fait arrêter & conduire devant lui au moment que Tamayo avoit été mis en liberté. Le jeune Guerrier rempli de reconnoissance & pressé d'un mouvement secret en faveur de son bienfaicteur, vola au quartier Imperial, & trouva Charles-Quint occupé à sçavoir de Saveda quelles étoient les raisons qui l'avoient porté à faire soulever l'Armée.

Alors cette genereuse fille prenant la parole d'un air noble & modeste : Sire, lui dit elle, le profond respect que je dois à Votre sacrée Majesté ne me permet pas de lui deguiser la verité ; je ne suis point ce que je parois, mais Yolande de Saveda. fille & petite fille

fille de deux Guerriers vieillis aux ſervices de vos Ancêtres. L'amour m'a ſeule conduite dans votre Armée : unie à Tamayo par la volonté de ſon pere & du mien, & ſeparez enſuite l'un de l'autre par les perſecutions de Leonore de Saveda ma mere, je venois le chercher, ſçavoir ſi ſa conſtance avoit égalé la mienne, & l'inſtruire qu'il n'étoit plus d'obſtacles à notre bonheur. Lorſque en arrivant le bruit de ſa mort & de ſa fidelité ont également frappé mon cœur & mon oreille, je l'avoüe, Sire, ce que je dois à mon Empereur a cedé à ce que j'ai crû devoir à celui que je regarde comme mon époux, tout m'a paru permis pour garentir une tête ſi chere, & j'euſſe plûtôt peri moi-même que de n'y pas reuſſir.

Tamayo eut à peine reconnu Yolande, qu'il ſe jetta aux pieds de l'Empereur, la belle Saveda s'y proſterna auſſi en finiſſant ſon diſcours, & tous deux ſans parler faiſoient voir dans leurs regards ſi peu de crainte

pour eux-mêmes & tant d'effroi l'un pour l'autre, que Charles-Quint touché de leur courage & de leur amour, n'eût pas besoin d'être sollicité en leur faveur. Il fit grace à la genereuse Yolande, loua sa fidelité, & fit l'éloge de la valeur de son Amant, en leur promettant de leur servir de pere. Le Duc de Medina Sidonia qui vouloit servir Tamayo, apprit alors à l'Empereur toutes ses avantures, & le sçût si bien interresser dans leur sort, qu'il le fit consentir à les marier dans le Camp, afin de rendre sa clemence & leur action plus éclatante. Cette resolution ayant été approuvée de toute la Cour, Charles Quint leur donna des dispenses d'àge à cause de leurs Tuteurs, le Legat du Pape celles des formalités de l'Eglise, & le lendemain le Cardinal Farnese fit la ceremonie du mariage, dont l'Empereur fit tous les frais avec une magnificence Royale. Les nouveaux époux furent comblez de pre-

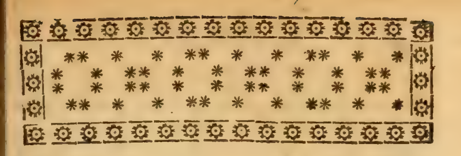
prefents & d'honneurs par les Princes & Seigneurs de cette illuftre Cour. La beauté de Yolande y fut auffi generalement admirée que la victoire de Tamayo auquel l'Empereur donna la Lieutenance dont Yolande avoit été pourvûë fous le nom d'un parent fuppofé. Ces deux Amans, après tant de peines & d'inquietudes, fe livrerent à la joye de fe voir unis d'une façon fi glorieufe. La belle Saveda ne voulant point retourner en Efpagne fans fon époux, attendit dans la Ville de Treves la fin de la Campagne, dans le cours de laquelle Tamayo donna plufieurs fois des preuves que Charles-Quint ne pouvoit avoir accordé la vie à un homme plus digne de fon eftime.

La campagne ne fut pas plûtôt finie que ce jeune Guerrier & fon époufe fe rendirent à Madrid, & de-la à Grenade, pour prendre poffeffion de leurs biens, dont ils joüirent dans une tendre intelli-

gence jusqu'à la fin de leurs jours. Le brave Tamayo ayant encore acquis moins de gloire par sa victoire sur le Geant & le danger qu'il avoit couru, que par l'honneur d'avoir fait trembler l'Empereur lui-même au milieu d'une nombreuse Armée; ce trait singulier ayant consacré pour jamais dans l'histoire sa memoire & son nom.



LE



LE GENIE.

XXIII. NOUVELLE.

UNe jeune perſonne Biſcayenne de naiſſance, iſſuë d'une famille noble qui s'étoit établie à Bayonne, étant demeurée orpheline dès l'âge de quatre ans, fut élevée par une vieille Tante, dont l'humeur ſevere & retirée ne lui laiſſant prendre aucun divertiſſement, lui fit noître l'envie de chermer la ſolitude dans laquelle elle vivoit, en s'ornant l'eſprit de toutes les ſciences qui pouvoient l'amuſer & l'inſtruire. Ce deſir n'ayant rien que de loüable, la

vieille Aramainte, c'eſt le nom de la tante, n'y mit aucun obſtacle, & la belle Leontine eut ſur cet article une entiere liberté: l'Hiſtoire & la Fable furent d'abord ſa premiere occupation; la Geographie étant la bouſſole de l'Hiſtoire, ne fut pas oubliée; enſuite differentes langues lui paroiſſant neceſſaires pour connoître parfaitement les Auteurs; elle apprit le Latin dans toutes les formes, y joignit le Grec; & pouſſant le deſir d'apprendre auſſi loin qu'il peut aller dans une femme, elle voulut ſçavoir l'Hébreu: comme Aramainte lui donnoit tous les Maîtres qu'elle vouloit, il ne lui fut pas difficile d'avoir encore celui-là.

Un fameux Rabin très connu à Bayonne, non ſeulement par le trafic conſiderable qu'il y faiſoit des choſes les plus rares en Pierreries, Etoffes & Bijoux, mais encore par ſon profond ſçavoir, fut celui que la jeune Leontine choiſit pour lui apprendre cette langue. Cet homme trouva de ſi belles diſpoſi-

poſitions dans ſon écoliere, qu'il ſe fit un plaiſir de lui montrer une bonne partie de ce qu'il ſçavoit; & quoique les Juifs ne donnent pas volontiers connoiſſance aux Chretiens des ſecrets de leurs Cabale, à laquelle la ſuperſtition leur fait avoir une creance ridicule, il ne put reſiſter à l'envie d'en donner quelque teinture à la belle Leontine. Il eſt quelquefois dangereux d'avoir trop d'eſprit, & de chercher à ſe procurer des lumieres ſur certaines choſes, ſur tout dans celles qui ne ſont fondées que ſur l'imagination des hommes, qui pour ſe rendre recommandables inventent & forment des miſteres qui n'ont de réel que le trouble & l'obſcurité qu'ils jettent dans les ames aſſez credules pour y ajouter foy. Le trop de curioſité conduit preſque toujours à l'erreur, & l'erreur à la ſuperſtition; le beau ſexe y tombe aiſement par l'ambition, qui eſt comme née avec lui. Lorſque cette paſſion ne ſe tourne pas du côté des richeſſes & des grandeurs,

deurs, elle ne manque jamais à se jetter de celui de lesprit, & de lui inspirer la gloire de penetrer au-delà même des bornes prescrites aux plus habiles.

C'est ce qui arriva à l'aimable Biscayenne ; à force de vouloir connoître, approfondir & sçavoir, elle s'égara & couvrit de tenebres ses lumieres naturelles & celles qu'elle avoit aquises ; la Cabale des Juifs l'éblouït, le commerce des Intelligences celestes, dont elle flâte ses sectateurs, la seduisit ; & cessant toutes autre étude pour ne s'attacher qu'à cette idée imaginaire, elle en vint au point de mepriser les plus utiles occupations ; & le desir ardent de s'approprier une de ces Intelligences, la faisoit trouver à toute heure chiffrant, calculant & rassemblant les nombres soit disant misterieux avec autant d'application que le plus credule Cabaliste. Cependant elle parvint jusques à sa vingtieme année sans avoir pû trouver le secret de faire venir le Genie qu'elle

qu'elle ſouhaitoit avec tant de paſſion. Aramainte mourut à peu près dans ce tems-là ; & la laiſſant maîtreſſe d'elle même, elle ne ſongea à profiter de cette liberté que pour continuer ſes ſuperſtitieux miſteres; les cercles, les paroles extraordinaires, & les parfums, étoient chaque jour employez avec autant de ſoin que d'inutilité. Elle avoit ſouvent prié le Juif de lui aider à conjurer ſon Genie ; mais ſoit qu'il reconnut lui même la fauſſeté de ſa Cabale, ou qu'il crût veritablement ce qu'il lui diſoit, il l'aſſuroit toûjours qu'il n'y avoit qu'elle ſeule qui pût le forcer à paroître, qu'elle en ſçavoit aſſez pour y reüſſir; mais que ces eſprits tous purs étoient ſi delicats, que la moindre choſe étoit capable de les choquer. Leontine vivoit d'une maniere ſi ſage, & ſon cœur étoit ſi fort éloigné de toute intrigue mondaine, qu'elle n'avoit rien à ſe reprocher ; mais comme la mort de ſa Tante lui avoit laiſſé quelques embarras de famille à terminer, & qu'elle étoit obli-

obligée de voir beaucoup de monde, sa grande beauté, & les charmes de son esprit, dont le foible ne se decouvroit à personne, lui attirerent tant d'adorateurs, qu'elle crû que cette foule importune étoit peut-être ce qui detournoit le Genie de se rendre à ses sollicitations. Dans cette pensée elle se resolu de quitter Bayonne, & de se retirer à la campagne aussitôt que ses affaires le lui permettroient.

Leontine n'étoit pas riche, plusieurs Procès embrouilloient son patrimoine, & ce qu'elle avoit de plus liquide étoit la succession d'Aramainte qui consistoit en argent comptant; & l'on ne pouvoit s'empêcher de s'étonner que cette belle fille ne se choisit pas un époux entre tant de pretendans, qui fût capable de débarrasser son bien, & de lui faire une fortune digne d'elle. Mais son esprit tourné du côté des Intelligences celestes, lui faisoit regarder les hommes avec tant de dédain, qu'il étoit impossible qu'au-

qu'aucun s'en fit aimer. Cependant comme on ignoroit la veritable cause de son indifference, chacun s'empressoit à l'en tirer. Elle avoit une Amie intime à laquelle elle ne cachoit rien de ses plus secretes pensées. C'étoit une veuve encore jeune & belle, mais d'une vertu si parfaite, qu'elle n'avoit jamais voulu se remarier, pour donner tous ses soins à une fille unique qui lui étoit restée de son mariage,

Cette Dame se nommoit Zerbine, sa fille n'avoit encore que six ans, & par consequent ne la vieillissoit pas assez pour empêcher les partis de se presenter. Cependant elle avoit si bien fait connoîtr qu'elle ne formeroit point de second engagement, que l'on commençoioit à la laisser en repos. Elle connoissoit Aramainte particulierement, & les devoirs de son veuvage la mettant à peu près dans la même retraite où l'on faisoit vivre Leontine, elle venoit très-souvent la voir, & comme elle avoit de

de l'eſprit & que celui de Leontine lui plaiſoit, elles lierent enſemble une douce ſocieté. Il lui étoit ſouvent arrivé de trouver cette belle fille entourée de livres pleins de caracteres extraordinaires; mais la ſçachant ſçavante, elle n'avoit montré aucune curioſité pour les connoître, les croyant au deſſus de ſa portée. Et l'aimable Leontine qui craignoit d'être raillée, contrariée ou blâmée, s'étoit impoſé là deſſus un profond ſilence, &c'étoit la ſeule choſe qu'elle eut de caché pour la ſage Zerbine. Cette vertueuſe femme fut la premiere après la mort d'Aramainte à preſſer Leontine de prendre un époux; mais elle lui marqua tant de repugnance pour le mariage, & une averſion ſi particuliere pour les hommes en general, qu'elle ne put croire qu'elle n'eut une cauſe ſecrete. Dans cette penſée elle l'examina avec toute l'attention dont ſon amitié la rendoit capable, afin de decouvrir ſi quelque inclination mal placée ou quel-

quelque mecontentement mal fondé n'en étoient pas le motif, dans le desſein de s'employer à detruire le premier, ou à la ſervir dans le ſecond de tout ſon pouvoir.

Mais ne lui voyant de paſſion que pour l'étude & la retraite, elle commençoit à croire que ſon éloignement pour l'hymen étoit né avec elle; lorſqu'un jour voulant entrer comme à l'ordinaire dans ſon cabinet, l'entendant parler aſſez haut, elle s'arrêta à la porte pour écouter avec qui elle s'entretenoit. Leontine en avoit ôté la clef, & croyoit l'avoir fermée, cependant elle n'étoit que pouſſée. Zerbine s'en apperçut, & pour joindre la vuë à l'ouye, elle l'entr'ouvrit très doucement, croyant qu'elle alloit voir celui ou celle à qui ſon Amie parloit. Mais quel objet s'offrit à ſes regards! une eſpece de petit Autel portatif au milieu du cabinet, un Vaſe de porcelaine du Japon d'un côté, un rechaut d'argent de l'autre,

tre, dans lequel la belle Leontine, nuë tête & les cheveux épars, bruloit d'une main des parfums qu'elle tiroit du Vase, & tenoit de l'autre un livre dans lequel elle lisoit à voix haute des paroles où Zerbine ne comprenoit rien. Son étonnement ne lui permettant pas d'être circonspecte, elle entra tout à-fait & se montra à Leontine: Quelle enchantement faite vous donc là, ma chere Leontine, lui dit-elle en riant? & depuis quand êtes-vous devenuë Magicienne?

Si Zerbine avoit été surprise, Leontine ne le fut pas moins de se voir un temoin qu'elle n'attendoit pas; elle rougit, elle pâlit, & son trouble fut si grand qu'elle en laissa tomber le livre qu'elle avoit à la main. Sa crainte & son embarras mirent presque son Amie dans la même situation; & c'étoit quelque chose de très-plaisant de voir ces deux charmantes personnes, toutes deux debout vis-à-vis l'une de l'autre, se regardant fixe-

ſixement ſans ſe dire un ſeul mot. Enfin Zerbine voulant être au fait, prit la parole la premiere: ſi j'avois crû, dit-elle à ſon Amie, vous cauſer tant de trouble, je vous proteſte que je ne ſerois point entrée; mais je me flattois que vous n'aviez rien de caché pour moi, & qu'il m'étoit permis de vous voir en toute ſorte de tems. Vous ne vous êtes point trompée, ma chere Zerbine, lui repondit Leontine qui commençoit à ſe remettre, & la confuſion où vous me voyez, vient bien moins de ce que vous me ſurprenez en cet état, que de vous avoir fait un miſtere de ce qui m'oblige à m'y mettre. Cependant, continua-t elle, ſi une confiance entiere peut reparer ma faute, & vous porter à ne jamais parler à perſonne de ce que vous venez de voir, & de ce que j'ai à vous dire, je ſuis prête à ſatisfaire votre curioſité.

Zerbine qui brûloit d'apprendre cet important ſecret, lui promit

mit toute ce qu'elle voulut. Leontiné lui dit encore qu'elle exigeoit d'elle de ne la point railler ni blâmer ſur ce qu'elle alloit lui decouvrir, parce que l'un & l'autre ne ſerviroient qu'à la chagriner ſans la faire changer de ſentiment; la belle veuve l'aſſura qu'elle ne pretendoit point entrer dans ſa confidence pour s'ériger en pedagogue, & que la connoiſſant toute pleine d'eſprit & de raiſon, elle étoit perſuadée qu'elle ne pourroit trouver aucune matiere de blâme ni de raillerie dans ce qu'elle faiſoit. Peut-être changerez vous d'opinion, lui repondit-elle, lorſque vous ſçaurez de quoi il s'agit; mais enfin n'importe, tout ce que je vous demande c'eſt le ſecret & la complaiſance; alors ôtant tout ſon appareil miſterieux, & fermant la porte de ſon cabinet avec plus de ſoin qu'elle n'avoit fait, elle ſe plaça auprès de ſon Amie; & commençant ſon diſcours:

Ma

Ma chere Zerbine, lui dit-elle, la nature humaine eſt ſujette à tant d'inperfections, qu'on ne ſçauroit avoir trop de ſoin pour les corriger; le commerce que les hommes ont les uns avec les autres, bien loin de les détruire, ne fait que les augmenter, la corruption eſt generale, le bon eſt trop mêlé avec le mauvais, pour que la pureté puiſſe l'emporter. Ce n'eſt donc qu'en s'élevant au-deſſus de ſoi-même, qu'on peut parvenir au veritable degré de perfection qui nous doit rendre digne de notre être; mais comment pouvoir faire cette élevation ſi nous ne converſons, & ſi nous ne commerçons, qu'avec des creatures terreſtes, variables, legeres inconſtantes, & dont l'eſprit même n'eſt ſenſible qu'à la matiere, tel qu'eſt tout le genre humain? Ce n'eſt donc qu'en cherchant à ſe lier avec des êtres abſolument ſpirituels, & veritablement celeſtes que l'on peut le devenir ſoi-même; & ce n'eſt que

dans le commerce de ces esprits purs & bien-faisans qu'on peut parvenir à la haute sagesse, à la pratique de toutes les vertus, à la connoissance des choses divines, & enfin à cet excès de pureté, pour laquelle notre ame semble avoir été formée. Or ma chere Zerbine, il faut que vous sçachiez qu'il est des Intelligences celestes de differens sexes comme nous; susceptibles d'attachement & de tendresse, qui jadis aimoient à se communiquer aux hommes parce qu'ils étoient dans l'innocence, & qui se plaisoient à les instruire, à les guider, & à les rendre heureux dans toutes leurs entreprises.

Mais la corruption des mœurs, & le trouble que les passions mirent dant le cœur de l'homme, banirent bien-tôt ces bienheureux esprits de leur societé, & les abandonnant à eux-mêmes, ils jurerent de ne plus lier aucun commerce avec eux, ou que s'il faisoient tant que de s'attacher à quel-

quelque mortel, ce ne feroit qu'après l'avoir éprouvé de toutes façons qu'ils en prendroient foin. Lorfqu'ils étoient avec les hommes ils les avoient inftruits de la maniere qu'ils pouvoient les appeller à leurs fecours lorfqu'ils en avoient affaire. Ces hommes pervers ne manquerent pas de la mettre en ufage pour les rappeller; mais les Intelligences celeftes connnoiffant le fond de leurs ames, & qu'ils n'en corrigeroient jamais les vices, ne repondirent plus rien à leurs évocations, & les mortels n'étant plus guidez que par leurs fens, entafferent fautes fur fautes, imprefection fur inperfection, & bien-tôt malheurs fur malheurs. Cependant dans la fuite des tems quelqus-uns de leurs defcendans étant nez avec des inclinations differentes, & dont l'ame étoit naturellement portée au bien, les Genies s'adoucirent en leur faveur, & s'y attacherent; mais avec cette difference, que cela n'étoit plus commun, qu'un fe-

cret inviolable en cachoit le commerce, & que l'on n'en avoit aucun avec les hommes ſous quelque pretexte que ce fut. Ainſi lorſqu'un Genie feminin prend de l'inclination pour un homme, il faut qu'il renonce pour jamais aux femmes; & de même quand un de ces Eſprits celeſtes maſculin prend ſoin d'une femme, elle doit ceſſer toutes liaiſons avec les hommes; il eſt même neceſſaire de commencer par là pour s'attirer la communication de ces Intelligences, qui ont chacune des legions de Genies ſoumis à leur obeïſſance, & qui parcourent tout l'univers pour le ſervice de celui ou de celle que leur prince ou leur princeſſe a pris ſous ſa protection.

Quelques uns de ces derniers on tranſmué à leurs neveux la façon de les évoquer, les Hebreux l'ont conſervée avec ſoin : & la connoiſſance que j'ai de cette langue m'ayant initiée dans ce miſtere, je n'ai plus eu d'autre de-

deſirs que celui de m'acquerir un de ces Genies favorables, pour n'être uniquement attachée qu'à lui, afin de m'épurer parfaitement des mauvais principes de ma naiſſance, de rendre mes paſſions eſclaves de mes ſens, & de m'élever enfin juſqu'à la perfection de l'Intelligence celeſte à laquelle je veux me ſoumettre; de là vient ma chere Zerbine ma haine pour les hommes, mon averſion pour le mariage, & la miſterieuſe ceremonie dans laquelle vous m'avez ſurpriſe. Il ne ſe paſſe point de jours que je n'évoque mon Genie, mais ſans effet, n'étant pas encore aſſez pure pour l'attirer à moi; mes affaires me cauſent des diſtractions & me donnent des occupations, qui ne s'accommodent pas avec le detachement que demandent les celeſtes Intelligences, ce qui ma fait prendre en ſecret la reſolution de tout quitter, de me contenter du peu que j'ai, & de me retirer à la campagne; où ſeule & ſans autre ſuite que

les femmes qui me ſont abſolument neceſſaires, je pourai me livrer à mon heureux panchant.

On ne peut exprimer l'étonnement prodigieux de Zerbine, en entendant parler avec tant d'eſprit & d'apparence de bons ſens de la plus haute de toutes les folies; elle en fut ſi fort ſaiſi qu'elle pouvoit à peine reſpirer. Plus elle examinoit Leontine, & moins elle s'imaginoit qu'elle eut perdu la raiſon; ſes regards étoient reglez, ſon maintient ſage & modeſte, les termes dont elle ſe ſervoit étoient élegans, enfin elle n'y trouvoit rien qui pût marquer du derangement; & cependant ce qu'elle venoit de lui dire en étoit un ſi poſitif, qu'elle n'en pouvoit preſque douter. Son ſilence faiſant connoître à Leontine une partie de ce qu'elle penſoit, avoüez le, ma chere Zerbine, lui dit-elle, vous me croyez folle, & ne pouvant vous porter à ce que je viens de vous declarer, vous vous perſua-

dez

dez qu'on ne ſcauroit y ajouter foy ſans avoir perdu l'eſprit. Cela ne me ſurprend point, toutes vertueuſe que vous êtes, vous n'êtes pas encore aſſez pure pour comprendre un pareil miſtere, votre vertu n'eſt que mondaine; & ne tirant ſon origine que des prejugez de l'éducation, & des principes de la vanité humaine, qui ne nous portant à la ſageſſe que pour être admirée des autres, pour nous en diſtinguer & ſatisfaire notre amour propre, vous ne voyez que tenebre où l'ame detachée d'elle-même ne trouva que lumieres. Pour entendre ou du moins être en état de concevoir ce que je vous ait dit; il faut être ſage pour ſoi-même; ſans melange d'aucunes conſiderations, n'aimer la vertu que parce que'lle eſt veritablement aimable, ſans ſe ſoucier qu'elle ſerve d'exemple à perſonne, & ſans que l'exemple des autres nous en ayent fait une loy. La gloire, la vanité; l'amour propre enfin en doivent être en-

tierement ſeparez. La belle veuve malgré ſa ſurpriſe, prenoit un ſi grand plaiſir à l'entendre, que ſi elle e'eut pas été perſuadée que toute cette belle morale partoit d'une opinion ridicule, elle ne l'eût jamais interrompuë. Cependant forcée de lui repondre, & jugeant qu'il faloit plus d'un Jour pour la tirer d'une ſemblable erreur, elle prit le parti de compatir à ſa foibleſſe ſans pourtant l'y maintenir; & forma le deſſein de s'emparer de ſon eſprit, de telle ſorte qu'elle pût écouter & recevoir ſes avis ſans peine, & cacher cette manie aux yeux de tout le monde:

Ma chere Leontine, lui repliqua t-elle, vous dites de trop belles choſes, pour que je puiſſe mal juger de vous. Je ne vois dans tous vos diſcours que ſageſſe & ſolidité; mais j'avoüe que j'avois toujours crû qu'on pouvoit penſer de même ſans qu'il fut queſtion d'Intelligence celeſtes, & que je crois fermement qu'il n'en eſt pas d'autre

d'autre que celle de l'Etre suprême, pour qui seul nous devons entreprendre tout ce que vous pretendez faire pour vos Genies qui ne sont que pures fixions, & que les effets des reveries de quelques esprits fantastiques que la superstition a maintenu parmi les restes malheureux de la Nation Juive. Cependant comme je vous ai promis le secret & la complaisance, je remplirai l'un & l'autre dans toute leur étenduë, & pour vous le prouver, & vous montrer que quoïque très incredule sur les Intelligences celestes, je n'en aime pas moins votre morale, qui separée de cette erreur, est toute des plus belles, je veux vous suivre dans votre retraite, afin que ma fille puise dans votre haute vertu celle qui lui est necessaire dans le cours de sa vie; Et pour vous faciliter les moyens de vous retirer sans depense & sans affectation, je vous offre un Château que j'ai a quelque lieuës d'ici sur le bord de la mer: c'est un sejour

delicieux. Vous y aurez un corps de logis ſeparé du mien, où vous ſerez libre abſolument, & même ignorée de ceux qui voudront me venir voir. Car, ma chere Leontine, ajouta-t-elle en ſouriant, comme ma vertu n'eſt point encore detachée des ſens, je ne me renfermerai point avec vous pour me cacher au genre humain ; mais vous n'en ſerez point importunée, & perſonne ne pourra troubler votre ſolitude.

Leontine trouva la propoſition trop avantageuſe pour la refuſer ; & ſe flattant que dans cette retraite elle pourroit attirer à ſon opinion & la fille & la mere pour leur procurer le bonheur qu'elle s'imaginoit que les Genies repandoient ſur ceux qui en ſont dignes, elle ne s'amuſa point à la contredire ; mais acceptant ſes offres, elle la conjura de les effectuer le plûtôt qu'il lui feroit poſſible. Zerbine qui n'avoit pas moins d'envie de l'emmener, dans

dans la crainte que sa foiblesse ne fut reconnuë de quelqu'un, & ne la rendit la risée publique, lui repondit qu'elle n'avoit rien qui la retint, & qu'elles partiroient quand elle voudroit; mais qu'il ne falloit pas abandonner entierement ses affaires, qu'elle pouvoit les confier à quelqu'un d'habile pour en prendre soin, & qui lui en rendroit un compte fidele. Cette belle Imaginaire la pria de lui trouver une personne sur laquelle elle pût se reposer de toutes choses, ne voulant en nulle façon s'embarrasser de rien.

Zerbine se souvenant alors qu'elle avoit un ami de feu son époux, qui s'étoit mêlé des siennes avec une extrême attention, & dont l'integrité lui étoit connuë, elle le donna à son Amie; qui l'ayant instruit du fond de ses procés, & remis toutes les pieces necessaires, le conjura d'agir comme pour lui-même; en l'assurant qu'elle approuveroit tout ce qu'il

feroit ſans qu'il fût beſoin de la conſulter. Lorſque toutes choſes furent reglées, les deux belles Amies partirent de Bayonne, & ſe rendirent au Château de Zerbine. Leontine en fut enchantée; les bois, les canaux, les jardins &tout ce qui peut former un lieu charmant s'y trouvoit en mille façons differentes: le Château, quoique bâti à l'antique, n'en étoit pas moins beau, il étoit partagé de deux aîles qui compoſoient deux grands pavillons, ayant chacun leur court & leur entrée ſeparées, ayant tous deux doubles appartemens donnant ſur les jardins. Ces deux pavillons flanquez de quatre tourelles aux quatre angles, ſe joignoient par une longue gallerie de decouverte à baluſtresde marbres, de laquelle on pouvoit paſſer de l'un à l'autre ſans deſcendre dans les courts.

Zerbine laiſſa Leontine la maîtreſſe de ſe choiſir un appartement dans l'un de ces pavillons: elle prit le plus petit & le plus ſoli-

ſolitaire; il rendoit dans un bois de charmes, coupé de pluſieurs allées à perte de vûë; ſa chambre & ſon cabinet étoient boiſez entierement, ſans qu'il y eut apparence de murailles: ſon lit & tout l'ameublement étoit de damas bleu, garni de halons & de crepines d'argent; le bois du lit qui étoit à l'Ange, & celui des fauteüils, étoit argenté, ce qui faiſoit un coup d'œil charmant au milieu de la couleur ſombre de la boiſure. Leontine le prefera aux autres à cauſe du bleu qui, à ce qu'elle croyoit, avoit plus rapport aux choſes celeſtes dont elle étoit frapée. A ſa chambre à coucher s'en joignoient deux autres, pour ſa toilette & a coucher deux femmes qu'elle avoit avec elle. Zerbine & elle convinrent qu'elles mangeroient enſemble quand cette belle Veuve n'auroit point de compagnie, & que lorſqu'elle en recevroit on ſerviroit Leontine dans ſon appartement.

Zerbine étoit extrêmement riche, rien n'étoit épargné chez elle, & une longue ſuite de domeſtique rempliſſoit ſon Château avec toute la nobleſſe poſſible. Ce beau lieu ne lui appartenoit pas en propre, il devoit être un jour partagé entre ſa fille & un frere de ſon époux qui étoit aux Indes depuis près de quinze ans, & qui n'en avoit que treize ou quatorze lorqu'il partit avec un oncle qui s'y étoit établi ; mais Zerbine avoit la joüiſſance de ce Château ſa vie durante, & ſa fille & ſon beaufrere ne pouvoient en diſpoſer que de ſon conſentement. Ces particularitez n'étant pas neceſſaires à Leontine, elle ne lui en avoit rien dit. Cependant cette belle perſonne charmée de ſa retraite, y recommença plus fortement que jamais ſes évocations ſuperſtitieuſes, & toujours ſans aucun fruit. Zerbine à laquelle elle ne cachoit plus rien, prit de là occaſion de lui remontrer avec douceur qu'elle s'occupoit d'une chimere

mere

mere d'autant plus dangereuſe qu'elle la detournoit à la fois des loix fondamentales de ſa Religion & de ſes affaires domeſtiques : mais toutes ſes bonnes raiſons étoient à l'inſtant abbatuës par celles de Leontine, qui n'accuſoit toujours que ſon peu de merite de l'obſtination du Genie. Il y avoit près d'un mois qu'elles étoient dans ce Château & qu'elles avoient chaque jour de nouveaux entretiens à ce ſujet, dans leſquels la diſpute commençoit à s'échauffer, Zerbine ne negligeant rien pour la tirer de ſon erreur.

Mais plus elle la combattoit, & moins elle emportoit la victoire; & cette vertueuſe femme étoit dans un chagrin mortel de voir une fille auſſi parfaite que Leontine tenir tant de rares qualitez par une telle folie. Elle étoit dans cette ſituation lorſqu'elle reçût une lettre de Silamont ſon beau frere, qui de retour des Indes aprés quinze ans d'abſence, étoit arrivé à Bayon-

Bayonne avec des richesses immenses. Il avoit été dans les Indes Orientales & Occidentales ; & commerçant d'une Inde à l'autre, il étoit parvenu au plus haut degré de fortune dont un particulier puisse se flatter ; il le mandoit à Zerbine en l'assurant de l'impatience qu'il avoit de la voir, & qu'il se rendroit le lendemain près d'elle. Cette nouvelle adoucit en quelque sorte ce que lui faisoit souffrir l'égarement de Leontine ; & se faisant un plaisir extrême d'embrasser un frere qu'elle sçavoit que son époux avoit tendrement aimé, & pour lequel elle avoit elle-même une tendre amitié ayant été élevez ensemble, elle ne s'occupa que de le bien recevoir. Cependant comme Leontine vivoit dans son Chateau en veritable recluse, & qu'il ne falloit seulement pas lui parler des plus indifferentes nouveautez, elle ne lui dit rien de Silamont dont les voyages & le nom lui étoient absolument inconnus. Ce Cavalier

lier arriva ainſi qu'il l'avoit écrit, & remplit de joie & d'admiration toute la maiſon de Zerbine par les charmes de ſa perſonne & ſes manieres genereuſes. Silamont n'avoit pas encore trente ans, & malgré les differens climats qu'il avoit parcourus, il n'en paroiſſoit pas plus de vingt-deux ou vingt quatre. Il étoit fait à peindre, & d'une beauté qui eut paru trop reguliere pour un homme, ſi la nature n'y eut joint un air male, libre & galant qui le rendoit des plus aimables ſans fadeur & ſans affectation; & quoiq'il fût curieux de ſe bien mettre, & d'une propreté extrême, il ne paroiſſoit en nulle façon qu'il connut lui-même ce qu'il valoit. Le commerce ne l'avoit pas empêché de s'orner l'eſprit de milles belles connoiſſances, & de ſe donner des talens auſſi gracieux qu'amuſans. Il avoit la voix admirable & chantoit en perfection; à la Muſique vocale il joignoit l'inſtrumentale, la Viole, la Flute & le Claveſſin lui étoient

étoient familiers, il en joüoit également bien, & l'on peut dire que peu de perſonnes raſſembloient comme lui tant de perfections. Zerbine fut charmée de le voir; elle avoit paſſé ſon enfance avec les deux freres. Deſtinée à l'aîné, elle l'avoit épouſé la même année que leur oncle s'empara du cadet pour le ſuivre aux Indes; ils étoient à peu prés du même âge, & s'etoient toujours aimé d'une tendreſſe fraternelle; & quoique leur premier abord fut entremêlé de larmes & de regrets pour la perte d'un frere & d'un époux cheri, ils firent bien-tôt place à des idées moins funeſtes. Silamont inſtruiſit Zerbine que ſon oncle, à qui il avoit obligation de ſa fortune, étant mort depuis quatre ans, il n'avoit plus ſongé qu'à revoir ſa patrie, & qu'ayant raſſemblé toutes ſes richeſſes il venoit enfin en joüir dans le ſein de ſa famille.

Enſuite il lui demanda pourquoi elle avoit quitté Bayonne pour ſe con-

confiner dans ce Château, où le bruit couroit qu'elle vouloit rester toute sa vie. Zerbine sourit à ce discours; & comme elle ne pouvoit plus renfermer dans son cœur l'égarement de son Amie, elle en fit le recit à Silamont d'une façon qui lui donna autant de curiosité que de surprise. Le confus melange de beauté, d'esprit, de science, de sagesse & de folie qui se trouvoit dans Leontine lui parut si fort extraordinaire, qu'il n'y auroit jamais ajoûté foy, si tout autre que Zerbine ne l'en eût assuré; & cette belle femme lui ayant fait connoître que la seule intention de la cacher aux yeux des autres, & de la guerrir de cette maladie d'esprit, l'avoit portée à venir dans cette solitude, pour être plus en liberté de lui dire son sentiment, il la pria avec instance de lui donner les moyens de la voir. La chose n'étoit pas facile: Leontine ne vouloit être vuë d'aucun homme, & ne se communiquoit qu'à Zerbine & aux femmes em-

employées dans la maiſon. Cependant à force de rêver & de chercher, il fut conclu que Silamont ſe deguiſeroit en femme, qu'il prendroit les habits d'une des Jardinieres du Château, & que ſous cette figure il s'introduiroit dans le jardin qui joignoit ſon appartement, dans lequel elle ſe promenoit très-ſouvent. Silamont ne voulut point mettre d'intervale entre le projet & l'execution, & Zerbine pour le ſatisfaire fut obligée de le traveſtir à l'heure même.

On prit l'habit de celle dont la taille approchoit le plus de la ſienne, & lorſqu'il fut vêtu il ſe rendit dans le jardin de Leontine au moment que Zerbine fut à ſon appartement. Après quelques diſcours indifferens, elle lui propoſa un tour d'allée, la matinée étant des plus belles; comme Leontine en uſoit tous les jours de la ſorte, elle y conſentit. Elle étoit ſi fort accoûtumée d'y voir des Païſannes, qui dès l'aurore y venoient faire

faire les chofes neceffaires, qu'elle ne fit nulle attention à celle qui n'en avoit que pour elle. Zerbine la fit paffer fi près de Silamont, en marchant lentement, qu'il eut tout le tems de la confiderer; il en fut faifi d'admiration. La negligence de fon ajuftement laiffant voir une partie de fes beautez dans leur naturel, elle lui parut la plus parfaite perfonne qu'il y eût fous le Ciel. En effet il fembloit que la nature s'étoit divertie elle-même en la formant, fes attraits perdroient de leur éclat en voulant les décrire : l'imagination feule peut fe les bien reprefenter puifque c'étoit un de ces chef-d'œuvres qui ne fe voyent prefque de fiecle en fiecle. Le cœur de Silamont en fut frappé ; & fentant croître l'amour à mefure qu'il examinoit ce charmant objet, il lui fut impoffible de s'en éloigner. Zerbine favorifa fon intention en conduifant infenfiblement Leontine dans un cabinet de jafmins entouré d'une épaiffe paliffade de char-

charmille, qui deroboit aux yeux de ceux de dedans ce que l'on faisoit en dehors. Elles s'y assirent sur un siege de gazon, & la feinte Païsanne passant derriere la palissade, se plaça de façon qu'elle pouvoit entendre distinctement ce qu'elles disoient. La conversation ne fut pas long tems sur des matieres ordinaires. Zerbine qui vouloit deployer à son beau-frere tous les charmes de Leontine, pour lui mieux faire concevoir la verité de ce qu'elle lui avoit appris de son égarement, la fit tomber sur les sciences! & questionnant son Amie comme pour s'instruire sur les choses les plus relevées, il l'entendit parler avec une sagesse, une éloquence & une connoissance si parfaites, qu'il eut toutes les peines du monde à ne se pas recrier d'étonnement & d'admiration.

Il se contraignit cependant; & commençant à croire que Zerbine avoit voulu l'embarasser, en prêtant à son A mie une folie qu'elle

le n'avoit pas, il redoubla ſon attention. La belle Veuve qui l'avoit vû paſſer derriere le cabinet, & qui ſe doutoit de ce qu'il y faiſoit, mit enſuite Leontine ſur l'article des Intelligences celeſtes, en la conjurant de revenir de ſon erreur, & de ne pas mêler aux dons merveilleux qu'elle avoit reçu du Ciel une opinion qui l'outrageoit, & qui terniſſoit l'éclat de ſes belles qualitez. Car enfin, ma chere Leontine, continua-t-elle, rien n'eſt plus admirable que vous; en tout votre eſprit & votre ſageſſe égalent votre beauté; vous ajoutez à cela une douceur charmante, une pureté d'ame qui vous rendroit l'exemple de votre ſexe, ſi vous vouliez être plus ſociable & ſortir du triſte aveuglement où trop de ſcience vous a plongée; ſi vous vous diſſipiez par les compagnies & les amuſemens qui conviennent à votre âge, je ſuis perſuadée que votre imagination ne feroit plus frapée des objets que la retraite & l'étude y ont fait naî-

naître ; choisissez un époux, ma chere Leontine, son amour & sa complaisance vous feront sans doute preferer cette espece d'intelligence, à celles qui n'existent que dans l'idée que vous vous en êtes faite.

Toutes vos louanges, ma chere Zerbine, lui repondit froidement Leontine, ne me font point excuser votre incredulité ; je sçai bien que mes raisonnemens ne la peuvent detruire, & qu'il faudroit pour y parvenir vous faire entendre, & voir, mais pour mon malheur ; je ne le puis encore, & le desir de vous convaincre augmente celui que je sens de forcer mon Genie à paroître ; je ne pense pas offenser en cela la Puissance suprême, puisque ce n'est que pour me rendre plus digne de sa bonté, que je souhaite commencer avec les Intelligences celestes qui lui sont soumises, & qui n'agissent que par ses ordres. Comme nous ne pouvons tirer de nous-mêmes l'éminente vertu qui nous est neces-

cessai-

ceſſaire pour nous approcher de cet Etre éternel, il faut que nous ayons recours à ces Eſprits parfaitemens purs pour nous la donner ; ainſi rien ne peut me diſſuader, non ſeulement qu'il y en a, mais encore de tout tenter pour m'en attacher un. Mais lui repondit Zerbine, ſuppoſé que cela ſoit vrai, comment accordez-vous cette grande pureté que vous leur attribuez avec les paſſions, dont vous dites qu'ils ſont ſucceptibles: ils aiment comme les mortels, ſont jaloux comme eux ; & ſe vengent encore plus cruellement lorſqu'ils ſont offenſez, tout cela ma chere Leontine, ne convient guerre à des Eſprits puremens celeſtes. Que vous êtes étrange, Zerbine, lui repondit Leontine d'un air charmant, ne vous ai-je pas dit cent fois que ces mouvemens de l'ame ne ſont paſſions que parmi les hommes, par leurs dereglemens, leur depravation & leur injuſtice ; mais qu'entre les Intelligences celeſtes, elles ne ſont que raiſone,

que ſageſſe & que pureté ; leur amour detaché des ſens, eſt tendre, fidele & ſolide ; leur jalouſie n'eſt fondée que ſur la gloire de leur être, qui les porte à ne pouvoir ſouffrir qu'on partage les cœur qu'ils ſe ſont choiſis avec des créatures humaines ; & ne tient rien du caprice des hommes, & leur vengeance n'éclate jamais qu'avec juſtice, & lorſque l'on abuſe de leurs bienfaits. Ha ! ma chere Zerbine, ſi vous pouviez concevoir la douceur extrême d'être aimée pour ſoi-même, & ſans craindre que celui qui nous aime y ſoit forcé par ſes deſirs, & d'être perſuadée qu'il ne penſe & n'agit que pour nous ſans en eſperer d'autre recompenſe que celle d'un pareil attachement, vous ne me blâmeriez pas de chercher avec tant de ſoin une de ces Amans celeſtes.

La converſation de ces belles perſonnes en reſta là par l'interruption qu'y mit une des femmes de Zerbine, qui vint lui donner un paquet

paquet de lettres auxquelles il falloit qu'elle repondit ſur le champ; ce qui les obligea de rentrer chacune dans leur appartement. Pour Silamont, il étoit demeuré comme un therme derriere la paliſſade du cabinet; tout ce qu'il venoit d'entendre confondoit ſes ſens & ſa raiſon; mais l'amour extreme qu'il avoit pris pour Leontine ne pouvant lui ſouffrir une telle extravagance, lui fit naître l'envie de l'en guerir pour jamais; & jugeant que la ſource de ſon opinion étoit dans le fonds de ſon cœur, qui panchant vers la tendreſſe ſans qu'elle s'en apperçût, s'en étoit formée une telle que la demandoit la delicateſſe de ſes ſentimens, dont une veritable ſageſſe avoit reprimé la violence; il crut qu'en lui offrant un objet capable de la ſervir à ſa guiſe, on pourroit la ramener inſenſiblement à la raiſon, & que ſon cœur étant une fois pris, il ſeroit facile de mettre ſon eſprit d'accord avec lui. Dans cette penſée, il ſe reſolut d'ê-

tre le Genie bienfaisant que cherchoit Leontine, & de s'en faire aimer de sorte qu'elle ne pût même s'en detacher lorsqu'il se feroit connoitre pour tout autre chose qu'une Intelligence celeste.

L'affaire étoit delicate ; mais de quoi ne viennent pas à bout l'amour, l'estime & la pitié jointes ensemble ? Leontine avoit inspiré tous ces mouvemens à Silamont ; ainsi il imagina, conclut & mit ne execution avec une adresse & une promptitude merveilleuse ; & rempli de son dessein, il fut rejoindre Zerbine à laqu'elle il le decouvrit entierement. La joye de Zerbine fut inconcevable en apprenant la passion de son beau-frere & sa resolution ; elle la lui temoigna avec transport. Mais ce qui l'embarassoit étoit la façon dont il s'y pourroit prendre : elle lui fit voir son inquiétude, & l'amoureux Silamont l'en tira en l'instruisant qu'il se souvenoit que derriere la boisure de la chambre & du cabinet de Leontine

tine il n'y avoit point de murailles; que la ſeule boiſure formoit la cloiſon qui les ſeparoit de l'appartement mitoyen, & que les panneaux & le lambris de cette cloiſon étoient faits en couliſſes qui s'ouvroient & ſe fermoient ſelon qu'on vouloit communiquer ou ſeparer les deux appartemens ſans paſſer par les portes ordinaires, & que c'étoit dans celui qui ſe trouvoit juſtement derriere la chambre de Leontine qu'il pretendoit faire le Genie: que de là en tirant la premiere couliſſe, il entendroit tout ce qu'elle diroit, & ſe feroit entendre à celle, & que lorſqu'il voudroit entrer dans ſa chambre, les deux couliſſes ouvertes lui en faciliteroient le moyen.

Enfin, ma ſœur, continua-t-il, tout ce que je vous demande, c'eſt de me rapporter exactement juſqu'au moindre diſcours de cette belle fille; d'être perſuadée que je ne dementirai en rien par ma conduite avec elle la pureté qu'elle

donne aux Genies, & de me laiſſer agir ſans aucune inquiétude pour mettre à la place d'une idée imaginaire une paſſion réelle & de même nature que la mienne, afin de lui faire connoître la fauſſeté de la Cabale & de ces Intelligences celeſtes. Zerbine lui repondit qu'elle le croyoit trop honnête homme pour abuſer de la foibleſſe d'une perſonne auſſi reſpectable par ſon merite que l'étoit Leontine, & que dans cette penſée elle feroit de ſon côté tout ce qu'elle pourroit pour la réuſſite de ſon entrepriſe. Silamont y travailla dès le même jour en faiſant tranſporter dans l'appartement des couliſſes un clavecin qui étoit dans celui de Zerbine, & tous les autres inſtrumens qui le ſuivoient par tout. Quand cela fut placé, averti du moment où Leontine étoit à la promenade, il ſe rendit dans cette chambre pour s'en rappeller entierement les êtres, & faiſant jouer les couliſſes, il les mit en état d'aller & de venir ſans aucun bruit ;

il

il paſſa par leurs ouvertures dans la chambre & le cabinet de cette belle fille, viſita tout, & ſe mit ſi bien au fait qu'il n'y eut aucun endroit dans lequel il ne pût aller de nuit comme de jour. Lorſqu'il eut mit les choſes dans la ſituation qu'il le ſouhaitoit, il ſe retira, & fut attendre près de Zerbine le moment de commencer ſon ſtratagême amoureux. L'aimable Veuve l'entretint pendant ce tems-là des affaires de ſon Amie, de la negligence qu'elle y apportoit & des ſoins que s'y donnoit celui qu'elle en avoit fait charger. Silamont qui avoit des parens puiſſant dans les Parlemens de Pau & de Bordeaux où pendoient les procès de Leontine, ſe propoſa de les y recommander de ſorte qu'on lui rendît juſtice, & d'aller ſolliciter lui-même auſſitôt qu'il auroit mis l'avanture du Genie à ſa perfection. Zerbine, à ſa priere, ne ceſſa point de manger avec Leontine, pour qu'elle ne s'apperçût point qu'elle eût compagnie. Ainſi ces deux bel-

les Amies ſouperent enſemble, & ne ſe ſeparerent que pour ſe coucher.

Zerbine ayant rejoint Silamont, elle l'avertit que ſon Amie étoit prête à ſe mettre au lit: lors s'étant rendu dans l'appartement des couliſſes, il en ouvrit une très-doucement, & poſant l'oreille contre l'autre, il entendit coucher Leontine, ſortir ſes femmes & fermer la porte. Quelques momens après jugeant qu'elle pouvoit être endormie, il ouvrit la ſeconde couliſſe, & voyant qu'on n'avoit point laiſſé de lumiere dans ſa chambre, il cacha la ſienne, dans la crainte qu'en s'éveillant elle ne vît l'ouverture du panneau qui donnoit juſtement à la ruelle de ſon lit; & prenant la flute Traverſiere, il joüa les airs les plus tendres & les plus paſſionnez. Ces ſons melodieux interrompirent effectivement le ſommeil de la belle Leontine, qui croyant rêver, écouta d'abord avec attention. Le mouvement qu'elle fit ayant inſtruit Silamont

lamont de ſon reveil, il quitta la flute pour toucher le clavecin. Ce charmant concert qui paroiſſoit remplir toute la chambre de cette aimable fille, l'étonna, & quoique ſon cœur y prît un ſenſible plaiſir, un peu crainte ne laiſſa pas que de s'en emparer: elle ſe leva, & appella ſes femmes.

Silamont referma la premiere couliſſe, & ceſſa ſa muſique. Le monde de Leontine s'étant rendu près d'elle, elle ſe fit donner de la lumiere, & le renvoya. Silamont l'entendit ſe promener longtems, & ſoupirer de moment en moment; alors il recommença à toucher le clavecin. La belle Leontine raſſurée par la clarté de pluſieurs bougies, s'approcha de l'endroit d'où il lui ſembloit que partoit cette harmonie; mais comme les plafonds étoient cintrez, les ſons s'étendoient s'également par tout, & lui faiſoient croire que ſa chambre étoit pleine d'inſtrumens. Cependant, malgré ſa prevention

ſur les Intelligence celeſtes & l'attente perpetuelle de ſon Genie, elle voulut être certaine de ne ſe point tromper, avant que de ſe livrer au doux eſpoir qui commençoit à la flater. Pour cet effet, prenant un flambeau, elle chercha dans ſon cabinet, parcourut tous les endroits de ſa chambre, & regarda curieuſement au chevet de ſon lit où l'harmonie paroiſſoit être plus éclatante, mais les panneaux de la cloiſon ſe rejoignoient ſi parfaitement, que les croyant appliquez ſur un gros mur & d'une épaiſſeur pareille à tous ceux de ce Château, elle fut convaincuë qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans cette avanture: elle finit ſes recherches, remit le flambeau à ſa place, & s'étant aſſiſe ſur ſon lit du côté de la ruelle:

Serois je aſſez fortunée, dit elle à demi haut, pour que mes vœux fuſſent exaucez. Seroit ce vous, ô celeſte Genie, qui m'annonceriez votre preſence, & puis-je me fla-

ter

ter d'un bonheur ſi longtems deſiré ? Silamont, qui ne perdoit pas un mot de ſes paroles, quitta le clavecin, & mettant ſa bouche ſur la cloiſon pour rendre ſa voix moins humaine: Oui, belle Leontine, lui repondit-il, je ſuis ce Genie que vous avez tant deſiré; votre perſeverance m'a touché: ce n'eſt que de moi que vous tenez l'envie de m'avoir près de vous, & c'eſt par mon inſpiration que le Rabbin vous a decouvert les ſecrets de la miſterieuſe Cabale. Je vous ai toujours aimé, charmante Leontine, & j'avoit autant d'impatience de me communiquer à vous que vous en aviez de m'attirer, mais j'ai voulu vous éprouver, & connoître votre conſtance avant que de vous ſatisfaire, pour mieux aſſurer votre felicité & la mienne. Enfin ſoyez contente, ma chere Leontine, je vous donne un pouvoir abſolu ſur moi, vous n'aurez qu'à ſouhaiter, & vos ſouhaits ſeront remplis; mais il faut m'aimer comme je vous aime,

& me garder une inviolable fidelité.

Leontine avoit été un peu émuë au commencement de ce difcours ; mais fon imagination frappée l'emportant fur la timidité ordinaire à fon fexe, elle fe remit de fon trouble ; & quelque chofe de fi preffant lui parloit en faveur du Genie, qu'elle n'eut aucune peine à lier converfation avec lui. Helas! lui dit-elle, vous devez fçavoir tout ce qui fe paffe dans mon cœur, & vous n'ignoré pas que je me fuis faite une douce loi de n'aimer que vous. Oui, lui repondit le Genie, je le fçai ; mais pourquoi, puifque vous me fouhaitiez & que vous m'attendiez, vous êtes-vous laiffée aller à la crainte, & que vous avez fait venir vos femmes? penfez-vous que leur prefence m'eût empêché de faire ce que j'aurois voulu ? Il n'a tenu qu'à moi de les chaffer & d'éteindre toutes ces lumieres ; mais je ne l'ai point fait pour ne pas augmenter votre frayeur. Il eft vrai,

re-

reprit Leontine, plus perſuadée encore que c'étoit un Genie, puiſqu'il ſçavoit ſi bien ce qu'elle avoit fait, que la foibleſſe humaine m'a guidée en cette occaſion, & que j'ai douté de mon bonheur; ce n'eſt pas manque de foi ſur ce qui vous regarde; mais par l'apprehenſion de ne le pas meriter.

Ceſſez de cnondre; ma chere Leontine, reprit Silamont: je ſuis à vous pour jamais; vous recevrez chaque jour des preuves ſenſibles de mon amour: cependant ſongez bien que quoique vous ne me voyez pas, je ſerai toujours avec vous; que vous ne ferez ni ne penſerez rien qui ne me ſoit connu: je vous entretiendrai toutes les nuits à la même heure; mon arrivée vous ſera annoncée par de doux concerts de muſique, & lorſque je ſerai certain que votre amour égalera le mien, je vous donnerai la ſatisfaction de me voir. Cependanr, apprenez que quelque choſe que vous voyez fai-

re dans votre chambre, il ne vous eſt par permis de parler la premiere, & que vous devez attendre que je vous adreſſe la parole pour me repondre. La belle Leontine lui promit de lui obeïr exactement, enſuite elle lui demanda ſi elle pourroit l'appeller lorſqu'elle auroit beſoin de lui, & ſi elle feroit mal de communiquer ſa joye à Zerbine, aynt une envie extrême de la convaincre de la verité de l'exiſtence des Intelligences celeſtes.

Silamont lui repondit qu'elle pouvoit faire venir toutes les fois qu'elle le voudroit en ſe mettant à celle des fenêtres de ſon appartement qui regardoit l'Orient, & qu'auſſitôt il ſeroit près d'elle; qu'à l'égard de ſon Amie, il lui rendroit reponſe le lendemain; & finiſſant ces choſes generales, il l'entretien longtems de ſon amour, du plaiſir qu'il avoit à la regarder ſans qu'elle le vît, & de contempler toutes ſes beautez ſans que rien s'y oppoſât. Tous ces diſcours étoient accom-

compagnez d'nn ton ſi paſſionné qu'ils penetroient juſqu'an cœur de Leontitne, qui vertiablement formé pour la tendreſſe, & ſe croyant en ſureté contre les foibleſſes des paſſions ordinaires, ſe livra tout entiere aux charmes ſeduiſans d'un amour ſi parfait, & repondant à ſon Amant inviſible ſelon la delicateſſe de ſes ſentimens, elle lui fit connoitre, quoiqu'avec une grande modeſtie, qu'elle avoit une violent penchant à l'aimer autant qu'elle en étoit aimée.

Cependant Silamont, qui ne vouloit pas troubler ſon repos, lui dit adieu, lui commandant d'éteindre ſes flambaux, & de ſe coucher: la converſation commençoit à lui plaire; elle ſoupira de ce qu'elle finiſſoit ſi tôt: mais elle obeït, & dès que le feint Genie l'eut entendu coucher, il retoucha le clavecin avec une vivacité qui preſentoit parfaitement le départ precipité d'un eſprit aërien. La belle Leontine

ne paſſa une bonne partie de la nuit dans des tranſports de joie inconcevables. Et l'opinion dans laquelle elle étoit ſur les Intelligences celeſtes introduiſant inſenſiblement l'amour dans ſon ame, elle prit une paſſion pour ſon invinſible d'autant plus ardente, qu'elle y croyoit moins de peril. Le jour la ſurprit dans ces tendres reflexiones; & l'agitation de ſon eſprit l'ayant fatiguée comme ſi elle eût fait un long voyage, elle s'endormit

Pour Silamont, ſon ſtratagême qui eut divertit tout autre, ne fit que redoubler ſa flamme & le deſir de guerrir cette charmante Imaginaire; & traitant très ſerieuſement cette avanture, il fut rendre compte de ce qui s'étoit paſſé à Zerbine d'une façon à lui prouver que le plaiſir qu'il reſſentoit n'étoit pas ſans melange de douleur, l'eſtime qu'il avoit pris pour Leontine lui faiſant verſer des larmes d'être obligé de la tromper pour la

la mieux desabuser. Mais enfin la chose avoit trop bien commencé pour ne la pas achever; & Zerbine lui ayant promis de l'instruire de toutes les actions de son Amie, il se retire dans l'appartement qu'il s'étoit fait donner qui rendoit de plein pied à celui des coulisses dont il ne vouloit pas s'éloigner; il ne dormit point de toute la nuit, Leontine l'occupa entierement, & le jour ne parut pas plûtôt, qu'il retourna à la cloison. Il l'ouvrit sans bruit; & voyant cette belle personne ensevelie dans un profond sommeil, il entre doucement dans la chambre, s'approcha du lit, & se mettant à genoux il examina tout à son aise les attraits qui l'avoient charmé; & là ses avides regards firent passer jusqu'au fond de son ame le doux poison qu'ils y puisoient. Son amour en devint extrême, & cet Amant passionné eut besoin de toute sa raison pour moderer ses transport à cette dangereuse vûë; mais son respect & les

les ſentimens d'admiration que lui avoit inſpiré Leontine, mirent un obſtacle invincible à ſes deſirs; & prenant veritablement en cet inſtant la pureté imaginaire des eſprits que ſe figueroit cette belle fille, il ſe contenta de voir & d'admirer. Lorſqu'il eut paſſé un tems aſſez conſiderable dans cette aimable occupation, il ſe leva, & mit ſur une table de marbre qui étoit dans la chambre un coffret de criſtal de roche garni d'or, rempli de pierreries & de diamans pour toutes ſortes d'uſage; & ſe retira auſſi doucement qu'il étoit entré, mais mille fois plus amoureux encore.

Leontine ne s'éveilla que très-tard, & Zerbine qui guettoit le moment de ſon lever pour entrer en même tems que ſes femmes, y étoit deja venuë pluſieurs fois, enfin cette belle fille ſonna, & ſon Amie qui attendoit ce moment dans le jardin de ſon appartement, l'ayant entenduë, elle ſe ren-

rendit près d'elle & badina beaucoup ſur la pareſſe qu'elle feignit de lui reprocher. Leontine la pretexta de quelque legere incommodité ; mais le brillant de ſes yeux & la ſatisfaction de ſon ame qui ſe repandoit ſur ſon viſage, dementant ſes paroles, elle en eſſuya de nouvelles railleries, auxquelles elle repondit toujours ſur le même ton. Lorſque Leontine fut levée, Zerbine faiſant ſemblant de s'amuſer à ranger & derange tout ce qu'elle trouvoit ſous ſa main, vint à la table de marbre ſur laquelle Leontine n'avoit pas encore jetté les yeux, & faiſant la ſurpriſe en voyant le coffret : Quel eſt ce bijou, lui dit-elle, il me ſemble ne vous l'avoir point encore vu ? O Ciel, continua-t-elle, que de richeſſes !

A ces mots Leontine s'approchant d'elle, tomba dans un étonnement prodigieux, elle prit le coffret, l'ouvrit ; & preſqu'éblouïe de ce qu'il contenoit, elle ne douta

douta point d'où partoit un ſi rare preſent. Elle le referma, & ſe penchant à l'oreille de ſon Amie, Ma chere *Zerbine*, lui dit-elle: permettez-moi de me taire jusqu'à demain ſur ce que vous voyez, & n'en parlons plus. Zerbine affectant d'être diſcrette, changea de converſation: elle fut même plus enjoüée que les autres, la ſituation de Leontine lui donnant un air plus libre & moins reveur. Elles ſe mirent à table, ſe promenerent & paſſerent la journée aſſez agreablement en differentes occupations, ſans que l'une ni l'autre miſſent les Genies de la partie. Tandis qu'elles couloient le jour de la ſorte, l'amoureux Silamont promenoit dans le bois ſon amour & ſon inquietude ſur le reſultat de l'entrepriſe, attendant avec impatience l'heure de ſon rendez-vous. Leontine n'en avoit pas moins; & dès que la nuit parut, elle devint reveuſe & melancolique. Zerbine s'en apperçût, & fit ſervir plûtôt qu'à l'ordinaire pour avan-

avancer le moment qu'elle desiroit. Elles ne s'entretinrent pas long-tems après le repas; & s'étant souhaité le bon soir, chacune reprit le chemin de son appartement.

Silamont étoit à table lorsque Zerbine le rejoignoit, elle lui rendit compte de tout ce qui s'étoit dit & fait dans la journée: & ce tendre Amant plus pressé de se rendre auprès de Leontine, que de tout autre chose, après avoir mangé legerement, fut au plus vîte à l'appartement des coulisses, & quand il eut entendu sortir son domestique, il lui annonça son arrivée ainsi que la veille. Ensuite quittant les instrumens, il s'approcha de la cloison, & prenant la parole: Ma chere Leontine, lui dit-il, je suis charmé de votre discretion, ne me remerciez point d'un foible present, je vous prepare des biens encore plus solides, & je ne veux de votre reconnoissance qu'un aveu sincere de vos sentimens; je les sçai, mais

ma

ma felicité depend de les apprendre de votre bouche; parlez, que penſez-vous ? & qu'eſt-ce que votre cœur reſſent en ma faveur ?

La belle Leontine preſſée de s'expliquer, lui decouvrit ſon ame toute entiere, & lui fit voir ſous des termes toujours choiſis & reſervez la plus vive tendreſſe dont un cœur puiſſe être capable. Il lui en temoigna ſa joïe par tout ce que ſon ardent amour lui inſpiroit de paſſionné, & de-là paſſant à ce qu'elle lui avoit demandé touchant Zerbine, il lui permit de ſe fier à elle: Bien plus, ajouta-t-il, pour la convaincre de notre commerce, vous pouvez ſans crainte la faire reſter la nuit avec vous, ſa preſence ne m'empêchera point de vous entretenir, & je veux qu'elle m'entende auſſi diſtinctement que vous, ſa vertu m'engage à ne vous pas refuſer cette ſatisfaction. Leontine rendit mille graces à cet obligeante Genie des faveurs qu'elle en recevoit, & ces-

te nuit ſe paſſa encore en proteſtations d'amour & de tendreſſe. Le lendemain Leontine impatiente d'épancher ſa joye dans le ſein de ſon Amie, l'envoya prier dès le matin de la venir trouver. Zerbine accourut, & la charmante Viſionnaire l'embraſſant avec tranſports: Enfin, ma chere Zerbine, lui dit-elle, je ſuis en état de vous prouver l'exiſtence des Intelligences celeſtes; mon Genie s'eſt rendu à mes preſſantes ſollicitations. Mais quel Genie! il faut que ce ſoit le plus aimble de tous; il s'exprime d'une maniere charmante, le ſon de ſa voix porte au cœur, & ſon amour a quelque choſe de ſi touchant qu'il eſt impoſſible de s'en defendre.

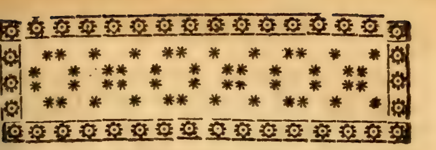
Alors lui contant ce qui lui étoit arrivé les deux nuits paſſées, & lui avoüant que le coffret plein de Diamans étoit un preſent de ce genereux Genie, elle l'inſtruiſit de ce qu'il avoit dit d'elle, & de la permiſſion qu'il lui

avoit

avoit donnée de l'inicier dans leurs misteres. Zerbine feignit d'être étonnée, & d'avoir peur de cet Amant invisible; mais Leontine la rassurant, la fit resoudre à profiter dès cette même nuit du privilege qu'on lui avoit accordé.



SUI-



SUITE DU GENIE

XXIV. NOUVELLE.

ZErbine coucha avec Leontine, & lorsqu'elles furent seules & mises au lit, la musique ayant commencé, Zerbine feignant d'avoir une grande frayeur se leva, & s'assit à la ruelle de son lit malgré tout ce que lui dit Leontine pour l'en empêcher. Alors Silamont ouvrant les coulisses il l'entretint comme à l'ordinaire de son amour & du plaisir qu'il avoit d'en être aimé.

aimé. Leontine encore plus hardie par la presence de son Amie, lui repondit avec toute la tendresse qu'elle ressentoit, & le pria de lui prescrire ce qu'elle pouvoit faire pour se rendre digne de ses soins. M'aimer d'une ardeur sans borne, lui repliqua-t'il, & ne mettre votre felicité que dans votre attachement. Mais, ma chere Leontine, pour me le prouver, il faut changer votre façon de vivre. Comment voulez-vous me donner des marques de votre tendresse, si vous n'avez rien à me sacrifier, & si une éternelle solitude vous met toujours à l'abri de resister à ce qui pourroit vous detourner de moi.

Voyez du monde, mon adorable Leontine, manifestez-vous aux amies de Zerbine, paroissez à leurs yeux avec tous vos attraits, soyez brillante, magnifique & genereuse, rien ne vous manquera vour y satisfaire: que votre beauté triomphe de tous les cœurs, plus

plus vous aurez d'efclave à me facrifier, & plus je ferai content, puifque votre indiference pour eux fera une preuve de votre amour & de votre fidelité pour moi. Zerbine, continua-t'il en lui adreffant la parole, raffurez-vous, les Genies ne font pas ce que vous penfez l'une & l'autre, je vous en inftruirai quelque jour; en attendant donnez à ma Leontine tous les divertiffemens capables de l'occuper agreablement; que la depenfe ne vous retienne point, mes trefors vous feront ouverts. Ma chere Leontine, un ordre fuprême m'arrache pour quelques jours d'auprès de vous; je ferai mes efforts pour être promptement de retour, ne vous inquiétez point; vous aurez à chaque inftant de mes nouvelles: Les Efprits qui me font foumis veilleront fans ceffe au tours de vous pour remplir vos moindres defirs; mais fouvenez-vous que fans quitter ces lieux je veux que vous prenniez tous les

plaiſirs convenables à votre âge.

Leontine moins ſenſible aux agremens qu'on vouloit lui donner qu'a l'abſence de ſon inviſible Amant, ſe ſentit penetrer de la plus vive douleur. Hé quoi, lui-dit-elle, vous allez me quitter? Que vais-je devenir! & quels plaiſirs pourront m'être doux, lorſque je n'aurai plus le bonheur de vous entretenir! Vous m'aviez flatté de celui de vous voir; & je crois qu'il eſt inutile de vous cacher ce que vous ſçavez auſſi bien que moi: ainſi vous n'ignorez pas que je brule de connoître encore plus parfaitement que je ne fais celui que mon cœur adore. Ah, belle Leontine, s'écria Silamont, que ce deſir m'eſt agreable, & que votre impatience m'eſt chere! Je la ſatisferai n'en doutez point; mais en m'offrant à vos yeux, j'aurai des choſes ſi ſurprenantes à vous decouvrir, & des conditions ſi extraordinaires à vous impoſer, que cela demande du tems & des meſures auxquelles je ne puis rien

re-

retrancher. A ces mots le visage de Leontine se couvrit de larmes, & d'une voix entrecoupée de pleurs: Ah! du moins, lui dit elle, apprenez-moi comment je puis vous nommer, afin qu'ayant sans cesse ce beau nom à la bouche, il me serve de consolation pendant votre abscence.

Silamont, lui repondit-il, c'est ainsi que je veux que vous m'appelliez. Leontine le repeta plusieurs fois, & Zerbine qui jusques là avoit toujours feint de n'oser parler & de trembler de crainte, se baissa à l'oreille de son Amie, lui dit de demander quand le Genie seroit de retour. Mais à peine eut-elle parlé, que Silamont lui donnant un petit coup sur une de ses mains dont elle tenoit celles de Leontine, Zerbine, lui dit-il, il n'est permis qu'à votre Amie d'être curieuse sur ce qui me regarde, elle sera seule instruite du moment de mom arrivée. Adieu, continua-t'il, ma chere Leontine, je vous laisse

en partant eu nouvelles marques de ma puiſſance. En même tems il fit entrer avec bruit une grande Corbeille dans la chambre de Leontine ; & refermant doucement les couliſſes, elle n'entendit plus que le ſon des inſtrumens qui l'avertiſſoient de ſon depart. Alors Leontine embraſſant ſon Amie : Ne craignez plus rien, Zerbine, lui dit-elle, mon cher Silamont eſt parti, & vous n'aurez de long-tems une ſemblable frayeur. Mais enfin vous voyez à preſent que je ne vous en ai point impoſé.

Oui, lui repondit Zerbine, je commence même à n'être plus ſi poltrone, & je m'accommoderois fort d'un Genie tel que celui-là. Comment, continua-t'elle, il parle comme un homme, il s'exprime auſſi vivement qu'eux quand ils veulent ſe faire croire; de plus ſon inviſibilité eſt accompagné de choſes très viſibles, & je ſens à mes pieds une eſpece de manne qui par le bruit qu'elle a

fait

fait en tombant, me paroit bien lourde; allumons des flambeaux, ajoûta-t'elle, & voyons ce qu'elle renferme. Leontine y consentit, ayant autant de curiosité qu'elle. Elle sonna, on vint, elle se fit donner de la lumiere, & renvoyant ses femmes, elle ouvrit la Corbeille qu'elle trouva remplie de pieces d'étoffes de toutes sortes de façons en Or & en Argent, & d'un nombre infini de bijoux propres aux femmes, & le tout d'une magnificence & d'un goût surprenant. Leontine partagea avec Zerbine ce superbe present quoiqu'elle voulut s'en defendre très-serieusement, mais enfin il falut y consentir; & après avoir tout admiré & tout consideré, elles se recoucherent.

Zerbine dormit très-tranquillement, & Leontine fort peu: elle aimoit veritablement, & sa passion toute pure qu'elle la croyoit, étoit cependant accompagnée de tous les mouvemens qui lui sont

ordinaires ; Elle ſouhaitoit voir l'objet de ſon amour, & qu'il le rendît palpable ; elle craignoit qu'il ne l'oubliât ; ſon abſence lui étoit inſuportable, & elle eut deſiré qu'il lui eut été poſſible de ſe l'attacher de ſorte qu'il ne ſe pût ſeparer d'elle. Comme ce feint Genie lui avoit donné la liberté d'ouvrir ſon cœur à Zerbine, elle ne lui cacha rien de ce qui s'y paſſoit ; & cette belle Veuve qui vouloit la conduire inſenſiblement au denouement de l'avanture, entra dans ſes ſentimens en lui diſant qu'elle ſouhaiteroit que le Genie fût un homme, ne trouvant rien de plus cruel que d'aimer en idée ; Leontine commençoit à penſer à peu près de même, mais elle n'oſoit encore le declarer entierement, ſe retranchant toujours ſur l'inſtabilité des ſentiment des hommes, ajoutant qu'il valloit mieux n'avoir pas une parfaite ſatisfaction ſelon les ſens, & joüir d'une felicité plus durable. Ce fut le ſujet de

de leur converſation à leur reveil; & tandis qu'elles s'y occupoient, Silamont étoit effectivement parti pour Bayonne, dans l'intention de travailler aux affaires de Leontine, & d'envoyer à ſa belle ſœur les choſes dont il vouloit faire preſent à cette belle fille, pour laquelle il commanda une toilette ſuperbe, & fit emplette de tout ce qu'il y a de plus magnifique en linge & en dentelles il vit l'Ami de Zerbine qui étoit chargé du procès de Leontine, qui avoit mis les choſes au point que les adverſes Parties étoient convenuës de ceſſer toutes procedures, & de lui rendre ſon bien moyennant dix mille écus d'argent comptant.

Cet Ami lui dit que ne pouvant avoir cette ſomme, ſans engager à quelqu'un le revenu des terres & des maiſons qu'on offroit de lui rendre, il étoit après à le trouver pour la ſortir d'embarras. Comme le bien de Leontine n'é-

toit embrouillé que par les dettes que ſon pere avoit contractées, & que la negligence des tuteurs avoit laiſſées accumuler ſans rien acquitter, ce qui avoit mis les créanciers en poſſeſſion de ſon heritage. Silamont qui vit qu'il ſe montoit ſix fois plus haut que les dettes, jugea qu'il ne falloit pas le laiſſer en proye à ceux qui le poſſedoient au prejudice de l'heritier legitime. Ainſi, il les fit aſſembler; & ſon Ami muni de la procuration de Leontine, termina l'affaire, au moyen de la ſomme de trente mille livres que Silamont donna, & un Diamant de mille écus de pot de vin au principal créancier; l'Acte paſſe ſous promeſſe de le faire ratifier par Leontine. Silamont recommanda le ſecret à ſon ami, & depêcha un homme à Zerbine, chargé de l'Acte & des nouveaux preſents de ce feint Genie, avec une lettre qui lui marquoit la maniere de les remettre à ſon Amie. Huit jours s'étoient deja écou-

écoulez depuis le depart de Silamont, & dans cet espace de tems Zerbine disant qu'elle vouloit obeïr au Genie, avoit obligé Leontine à se parer des étoffes & des Diamans dont il l'avoit rendu maîtresse; & quoi qu'elle n'eût pas besoin de ces ornemens empruntez pour être la plus belle personne du monde, ils relevoit cependant de telle sorte l'éclat de ses charmes, qu'il étoit impossible de la voir en cet état sans en être enchanté. Pour ne rien obmettre des ordres du Genie, Zerbine la contraignit à se montrer à tous ceux de la Province qui venoit la voir, & lui procuroit plaisirs sur plaisirs.

Cette charmante fille se prêtoit à tout avec une douceur & une complaisance admirable; mais lorsque la nuit approchoit, son cœur toujours occupé de Silamont, soupiroit avec douleur de ce que la gêne qu'elle s'imposoit pour lui plaire n'avoit pas sa conversation pour recompense. De-

quoi me servent ces ornemens & ces plaisirs, disoit-elle tendrement à Zerbine, si je ne jouis pas de la vuë & de l'entretien de celui qui me les fait avoir. Ah, ma chere Zerbine, que je me suis trompée lorsque je croyois qu'on étoit exempt de trouble & d'inquiétude en aimant une Intelligence celeste. Je suis agitée dans mes sentimens pour le Genie Silamont comme pour un Amant ordinaire; Je l'aime avec une ardeur qui me fait trembler, & cependant je m'imagine ne le pas aimer encore assez. Il me semble qu'il manque quelque chose à ma tendresse, & il est des momens où je ne puis m'empêcher de desirer qu'il soit d'une nature moins excellent afin d'avoir plus de liberté à lui montrer ma flâmme. Mais ce qui me trouble encore davantage, c'est la crainte qu'il ne condamne ces mouvemens, & que n'y trouvant cet entier detachement des sens dont ils sont seuls capables, il ne m'en fasse

un

un crime, & qu'il ne ceſſe de m'aimer. En verité, lui repondit l'enjouée Zerbine, ce feroit un Genie bien ridicule, s'il blamoit des fentimens qui ne partent que de l'excès de votre amour pour lui ; & puiſu'il connoît l'interieur de votre ame, il ne s'offenſera pas de ce qu'elle fouhaite ni de ce qu'elle deſire, puiſque lui feul en eſt l'objet. Cependant, ma cherp Leontine, continuoit-elle, convehez que toutes ces penſées ne vous viennent que parce que vous aimez un phantôme. Pour moi je vous trouve à plaindre au milieu de vos magnificence, & de celles qu'on vous fait eſperer. Croyez-moi vos propres mouvemens vous prouvent que nous ne fommes point nez pour nous repaître de fumée, & que le folide eſt fait pour nous. Le cœur de Leontine lui faiſoit bien fentir qu'elle étoit de cette opinion, mais fon eſprit prevenu l'empêchoit de s'y rendre ; & cependant malgré fes efforts la verité qui par-

loit au dedans d'elle même, livroit de rudes combats au mensonge agreable qui s'en étoit emparé.

Elle étoit dans cette situation lorsque Zerbine reçut le courier de Silamont; elle le fit cacher & n'oublia rien de ce que ce genereux Amant lui prescrivoit, & dès le même jour ayant engagé Leontine dans une partie de jeu avec plusieurs Dames des Campagnes voisines qui s'étoient renduës dans son Château; elle prit si bien son tems qu'elle quitta la compagnie sans qu'on s'en apperçût, & fut dans l'appartement des coulisses dans lequel elle avoit fait porter ce que son beau-frere lui avoit envoyé. Pour rendre la chose plus extraordinaire, comme elle sçavoit que Leontine emportoit toujours la clef de son cabinet, elle en ouvrit la cloison & y transporta seule la superbe toilette qu'elle arrangea avec tout le soin qu'exigoit cette galanterie; & devant le miroir elle posa le pa-

paquet qui renfermoit l'acte d'accommodement & une lettre de Silamont : après quoi remettant les couliffes, elle fut rejoindre la compagnie & fe mit au j'eu comme les autres.

La nuit étant venuë, chacun s'en retourna ; les deux belles Amies fouperent, fe promenerent, & rentrerent dans leurs appartemens. Leontine ne fut pas plûtôt dans le fien, qu'après s'être fait des-habiller elle paffa dans fon cabinet où tous les foirs depuis l'abfence du Genie elle lifoit une heure avant que de fe mettre au lit. Mais quelle fut fa furprife d'y trouver une toilette dont les carez, les boëtes, les flacons, les bijoux & la bordure du miroir étoient éclatâns d'or & de pierres precieufes ; fure d'avoir emporté fa clef, elle de douta point que ce ne fut encore des bienfaits de fon Genie ; & jettant les yeux fur le paquet de lettre, elle en fut entierement convaincuë lorfque l'ayant

l'ayant decacheté, elle y lut ces paroles:

LETTRE.

Je ne ſonge qu'à vous, ma chere Leontine, & non content des biens que je puis vous faire par moi même, je veux encore que vous jouiſſiez de ceux qui vous appartiennent dès votre naiſſance. Signez ſans héſiter l'Acte que vous voyez; je vous ai fait rendre tout votre heritage, vous n'avez plus d'affaires ni de procès. Je vous rejoindrai bientôt; ſoyez toujours fidelle. & m'ecrivez auſſi tendrement que je vous aime. Mettez votre lettre avec l'acte, cachetez, & le laiſſez où vous l'avez trouvé; le même Meſſager qui vous l'a porté, ſçaura bien me le rendre. Je vous adore, ma Leontine.

Cette lettre produiſit tout l'effet qu'en eſperoit Silamont; l'amour de Leontine en augmenta-

ta. Charmée de lire & de toucher viſiblement une choſe qui partoit directement du Genie, elle la baiſa mille fois, & prenant la plume auſſi-tôt, elle ſigna l'Acte ſans le regarder, & repondit de la ſorte à ſon Amant.

LETTRE.

Que vos bienfaits ſont accompagnez de grace & de charmes, ô mon cher Silamont, que je trouve de plaiſirs à vous avoir tant d'obligations, mais que j'ai de douleur que ma reconnoiſſance ſoit ſi bornée. Si vous étiez un être ordinaire, peut-être que mon amour me donneroit les moyens de n'être pas ingrate; mais helas! que puis-je pour une Intelligence céleſte? Aimer, le dire, le repeter ſans ceſſe n'eſt point encore aſſez pour exprimer ce que reſſent pour vous votre LEONTINE.

Cette

Cette belle fille fit exactement ce que Silamont lui avoit mandé ; & remettant le paquet ſur ſa toilette, elle ſortit de ſon cabinet, le ferma, & ſe mit au lit dans lequel elle ne put trouver le repos qu'elle y cherchoit. Le jour commençoit à paroître lorſque Zerbine ſe rendit dans le cabinet de la même maniere que la veille, pour reprendre l'Acte qu'elle connut avoir été decacheté, par la difference du cachet ; & ſortant ſans bruit elle fit repartir ſur le champ le courier de ſon beau-frere. On ne peut exprimer les tranſports de joye de ce tendre & genereux Amant à la lecture de la lettre de Leontine ; & comme il ne tenoit des Intelligences celeſtes que les belles qualitez dont la nature l'avoit doüé, il ne fut pas ſi reſervé que Leontine dans les expreſſions de ſon amour ; & charmé de voir par ce qu'elle lui écrivoit & tout ce que lui mandoit Zerbine, que cette admirable fille commençoit à

à deſirer quelque choſe de plus réel qu'en eſprit, il ſe reſolut de denoüer l'avanture, & de la faire ſortir d'une erreur auſſi abſurde; Dans cette penſée il termina promptement ce qui pouvoit l'arrêter à Bayonne, & ſe rendit au Chateâu de Zerbine avec l'empreſſement d'un homme qui brule de revoir ce qu'il aime.

Il arriva de nuit, & fut d'abord à l'appartement de ſa belle-ſœur qu'on lui dit être ſeule. En effet Leontine s'étoit retirée. Zerbine ne put le voir ſans rire. Silamont qui traitoit la choſe plus gravement, la pria d'avoir pitié de lui & de ſa charmante Amie, ne venant que pour la detromper & finir une ruſe qu'il n'employoit que malgré lui. Zerbine lui apprit toutes leurs converſations, l'aſſura qu'elle ne doutoit point que lorſqu'il ſe montreroit il ne l'emportât ſur tous les Genies de l'univers. Cet Amant paſſionné fut y travailler à l'inſtant. Zerbine lui

ayant

ayant dit qu'elle étoit au lit, il vola à l'appartement des coulisses, fit entendre l'armonie, & tira les coulisses. Quelle joye pour la tendre Leontine, & quelle eut de peine à ne pas parler la premiere. Elle se mit sur son seant; & Silamont l'ayant appellé: Ah mon celeste Amant, lui dit elle, est-ce vous que j'entends? Oui, ma chere Leontine, lui dit-il, c'est l'amoureux, le passionné Silamont qui revient vous jurer une ardeur éternelle. Etes-vous contente de moi, belle Leontine, parlez? ne manque-t-il rien à vos desirs? je veux les satisfaire sans aucune reserve. Helas, repondit-elle, que pourrois-je souhaiter après tout ce que vous faites pour moi; Si j'étoit ambitieuse, je devrois être contente; mais ce n'est pas cette passion qui trouble mon cœur: une autre, vous le sçavez, s'en est emparée; & ce qui m'en ôte toute la douceur, c'est de ne pouvoir la rendre aussi pure que je le voudrois, & qu'elle est mêlée avec

avec des foibleſſes qui me font craindre de n'être pas digne de la vôtre.

Non, non, raſſurez-vous, ma chere Leontine, vous ne pouvez me trop aimer; que vos ſecrettes penſées ne vous allarment point, je ne ſuis point un Genie comme un autre; mon ame reſſent tous les mouvemens de la vôtre: vos deſirs ſont conformes aux miens, & mon ardente flâme ne ſe contente pas non plus que vous, de ces frivoles entretiens: je puis vous faire une felicité plus parfaite, ſi vous y conſentez. Mais, ma chere Leontine, je vous l'ai deja dit, ce ne ſera qu'à des conditions qui vous paroîtront bien étranges. Cependant, avant que de vous les faire, je veux me montrer à vos yeux, & lorſque vous m'aurez vû, votre cœur decidera de mon bonheur & du vôtre. Preparez-vous donc à me voir demain en plein jour dans votre chambre. Quand vous en ſortirez, ôtez-en la clef, vous m'y trouverez lorſque vous y rentrerez;

rez : mais ſongez que votre felicité ne dependra plus que de vous , & que vous pourrez me poſſeder éternellement ou me perdre pour jamais. Adieu , belle Leontine , puiſſiez-vous decider juſte.

A ces mots , ſe retirant ſans attendre ſa reponſe , il ferma la cloiſon, fit ſon manege ordinaire , & fut inſtruire Zerbine de ce qui devoit ſe paſſer le lendemain , enſuite de quoi il fut ſe mettre au lit.

Pour la belle Leontine, elle demeura longtems à rêver quelles feroient les conditions qu'on vouloit lui impoſer, & quels obſtacles feroient capables de l'empêcher de joüir du bonheur dont on la flatoit. La fermeté avec laquelle ſon Amant lui venoit de parler, & ſa fuite precipité l'étonnoient ; mais malgré tout ce qui ſe preſentoit à ſon eſprit, l'amour plus fort encore lui fit prendre la reſolution de ſouſcrire aux propoſitions du Genie, telles qu'elles puſſent être, ne

ne pouvant même ſupporter l'idée d'en être ſeparée pour jamais. Dans cette penſée, elle s'endormit, & s'étant éveillée à l'heure accoutumée; elle ſe leva, ſe fit habiller ſuperbement, & ſe para de tous les preſents de Silamont, pour lui marquer combien ils lui étoient chers. Enſuite elle ſe rendit auprès de Zerbine, ſans oublier de prendre la clef de ſa chambre à coucher. Elles furent ſe promener; & comme Leontine vouloit hâter le moment qui devoit lui montrer ſon Genie viſible, elle quitta Zerbine, après quelques tours d'allée, ſous pretexte de vouloir écrire avant que de dîner. La belle Veuve, qui ſçavoit tout, ne la retient point; & montant dans l'appartement des couliſſes, elle ſe mit dans le Cabinet de Leontine, au moment qu'elle avoit pris le chemin de ſa chambre. Silamont y étoit deja. Il étoit habillé d'une magnificence extraordinaire, & la façon dont il étoit mis lui donnoit veritablement un

air

air au-dessus de l'humain. Il avoit tiré à moitié tous les rideaux des fenêtres ; ce qui repandoit dans la chambre une aimable obscurité.

Lorsqu'il entendit ouvrir la porte il se cacha derriere un paravent de la Chine qui étoit auprès de la cheminée. Leontine entra, ferma la porte avec soin, promenant partous ses regards, & fut se seoir sur un canapé. Elle n'y eut pas plûtôt pris place, que Silamont vint se mettre à ses pieds. Toute preparée qu'étoit Leontine, elle fit un grand cri en le voyant. Hé, quoi mon adorable Leontine, lui dit-il en lui baisant les mains avec ardeur, ma presence est-elle si terrible, & ne peut-elle vous inspirer que de la crainte ?

Tandis qu'il parloit, cette charmante fille l'examinoit avec une attention surprenante : toute sa personne lui parut divine ; le son de sa voix, que rien ne deguisoit, charmoit son oreille, & le feu dont ses yeux étoient animé, pe-

ne-

netra juſqu'à ſon cœur. Que vois-je, dit elle, que de graces! que d'attraits! Tous les Genies ſont-ils faits de la ſorte ?

Ma chere Leontine, lui repondit-il, laiſſez des expreſſions qui ne conviennent qu'à ceux qui vous regardent : il me ſuffit de vous plaire, c'eſt l'unique beauté dont je veux me parer. M'aimez-vous belle Leontine, & pourriez-vous vous reſoudre à ne me plus voir?

A ne vous plus voir, s'écria-t-elle. Ah! plutôt mourir mille fois que d'en être ſeparé un jour. Vous ſouhaiteriez donc, reprit-il, m'avoir inceſſamment avec vous ? J'en ferois tout mon bonheur, lui dit-elle. Charmante Leontine, continua t-il, il eſt un moyen aſſuré de m'unir à vous auſſi étroitement que deux époux le ſont enſemble, & de nous poſſeder l'un & l'autre de la même maniere, ſi vous conſentez à ce que j'ai à vous propoſer; mais pour peu que vous balan-

ciez, je vous l'ai dit, vous ne me reverrez jamais. La presence de Silamont avoit si bien achevé ce que ses biens-faits avoient commencé, que la tendre Leontine emportée par son amour, lui jura qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fût capable de faire pour parvenir à ce degré de felicité. Hé bien! adorable Leontine, reprit-il, sortez donc de l'erreur de croire qu'il est des Genies capables de faire le bonheur ou le malheur des hommes, ne ternissez plus tant de rares qualitez par un tel égarement, renoncez à jamais aux Intelligences celestes, songez qu'il est un Etre suprême jaloux de son autorité, & que vous faites la plus haute des offenses d'imaginer des Esprits aussi puissans que lui; qu'il n'appartient qu'à lui seul de dispenser les biens & les maux; qu'il est le createur de tous les êtres, qu'ils n'ont de pouvoir & d'autorité que selon qu'il lui plaît de leur en donner, & que sa divine sagesse n'en

n'en a point crée ſuſceptibles des foibles humaines pour venir s'emparer des ames qu'il n'a formées que pour lui. Enfin, chere Leontine; ne vous imaginez plus d'autre puiſſance inviſible que la ſienne, ni que les hommes ſoient des monſtres indignes d'eſtime & de tendreſſe. Souvenez-vous que vous êtes le fruit d'une ardeur legitime, & que ſi toutes les femmes raiſonnoient comme vous, la nature ſeroit bouleverſée. Je ſuis homme, Leontine, commencez à vous deſabuſer, par ce qui vous a paru digne d'être aimé, mais jugez auſſi des autres par moi-même. Je vous ai vuë, j'ai pris pour vous un amour extrême & pour vous arracher une idée imaginaire, j'ai employé les choſes les plus ſimples auxquelles votre eſprit prevenu n'a donné que des cauſes ſurnaturelles. Cependant voyez s'il n'eſt pas des cœurs capables de la pureté que vous voulez n'attribuer qu'à vos Genies. Amoureux à la fureur, paſ-

ſant près de vous une partie des nuits, pouvant m'introduire dans votre chambre & profiter de votre erreur, de quels termes me ſuis-je ſervi pour vous parler; quels actions vous ont exprimé mon amour. Enfin quel reſpect m'a toûjours accompagné. Ah! belle & trop aimable Leontine, puiſque j'ai ſçû triompher de moi-même dane une occaſion ſi delicate, il eſt donc des hommes qui penſent avec ſageſſe. Je vous ai dit mon veritable nom, les foibles preſens que vous avez reçû ſont une partie des biens que j'ai acquis par mes travaux, ils ſont venus juſqu'à vous par des voyes toutes communes; les inſtrumens qui vous ont charmée n'ont été touchez que par moi, l'appartement mitoyen du vôtre en eſt rempli.

Zerbine eſt ma belle-ſœur; interreſſée par ſa tendre amitié à vous faire ſortir de votre aveuglement, elle a conduit & ſçû toutes mes demarches; & je ne pa-

parois aujourd'hui devant vous que pour vous offrir avec ma main une fortune aſſez brillante, pour ête preferé à des biens imaginaires. L'amour a commencé à diſſiper les nuages dont votre raiſon étoit offuſquée, il vous a fait connoître que nous ſommes nez les uns pour les autres; ne refuſez pas un guide que les nœuds de l'hymen vous permettent de ſuivre. Cependant ſi tout ce que je viens de vous dire, ſi mon ardeur ſincere, mon reſpect, mes raiſons & mes offres ne peuvent vous toucher, & que toûjours frapée de votre opinion ſur les Genies vous ceſſez de m'aimer parce que je ne le ſuis pas, je reprends la route des Indes, dont je ne ſuis arrivé que depuis peu, & m'exile pour jamais de ma partie & de vos yeux. Paroiſſez, chere Zerbine, ajouta-t-il, & convainquez la charmante Leontine que vous êtes entrée ainſi que moi dans ſon appartement, ſans le ſecours des Intelligences céleſtes.

A ces mots Zerbine ſortit du cabinet, & ſe mettant auprès de Leontine, la prit dans ſes bras: Au nom de tout ce qui vous eſt cher, lui dit-elle, revenez à vous Leontine; faut-il que tant de belles connoiſſances ne ſervent qu'à vous perdre, & que la haute vertu dont vous faites profeſſion, vous faſſe tomber dans le plus dangereux de tous les precipices; remettez devant vos yeux tout le temps que vous avez perdu à la recherche d'un vain bonheur d'un Fantôme forgé par une criminelle ſuperſtition; beniſſez la bonté du Ciel qui vous a refuſé la communication de l'eſprit infernal, auquel pour vous punir il pouvoit permettre de s'emparer de votre ame ſous de fauſſes apparences, rendez-lui grace de nous avoir inſpiré cet innocent artifice pour vous rappeller à lui, & perſuadez-vous ſans nul retour que nous n'avons de bons ou de mauvais Genies que nous-mêmes, que nos ſeules paſſions les

les font naître, & que ce n'eſt qu'en nous y abandonnant que nous donnons un pouvoir abſolu à celui que Dieu a deſtiné pour le châtiment de ceux qui s'y livrent, & qui refuſent d'écouter ſa voix.

La honte, les remords, la ſurpriſe & l'amour avoient mis Leontine dans un état qu'on ne peut decrire. Panchée dans les bras de Zerbine, la tête appuyée ſur ſon ſein, les yeux fixez ſur Silamont, & ſans faire le moindre mouvement elle écoutoit, comme immobile tout ce qu'on lui diſoit. Cependant cette inaction exterieure n'étoit que l'effet de l'agitation de ſon eſprit, qui cherchant à ſe deſabuſer lui-même, faiſoit alors triompher la raiſon de l'opinion: & qui comparant les veritez qu'il devoit croire & les myſteres qu'il devoit adorer, aux fauſſes ſuperſtitions dont il s'étoit laiſſé ſeduire, lui faiſoit faire un rude examen de ſes erreurs. Silamont, qui la regar-

doit attentivement, jugeant de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, étoit à ſes genoux, reſpectant ſon ſilence & dans la poſture d'un homme qui attend l'Arrêt de ſa vie ou de ſa mort. Pour Zerbine, elle n'avoit point ceſſé de joindre les careſſes aux paroles, & par mille tendres baiſers adouciſſoit de tout ſon pouvoir les reproches que lui faiſoit ſa propre conſcience. Enfin cette aimable fille, detournant ſes regards de deſſus le frere & la ſœur, & les levant au Ciel en ſoupirant. Grand Dieu, s'écria-t-elle, que je ſuis coupable !

Alors une abondance de larmes trop longtems retenuës ſuivit de près cette exclamation ; & ſe cachant le viſage: Silamont, dit-elle à ce tendre Amant, donnez quelques momens à la confuſion dont je ſuis accablée : éloignez-vous pour un inſtant, votre victoire eſt aſſurée ; mais ſouffrez que ma raiſon en ait toute la gloire. L'amoureux Silamont obeit ſans re-

replique; & faiſant ſigne à Zerbine de ne la point quitter, il ouvrit toutes les couliſſes de la chambre & du cabinet, afin d'en laiſſer voir la communication à Leontine, & fut attendre ſon rappel dans les jardins du Château. Il ne fut pas plûtôt ſorti, que cette belle perſonne embraſſant ſon Amie. Ma chere Zerbine, lui dit-elle, dans quel affreux deſordre ſuis-je tombée! ma honte eſt extrême, & mon repentir égale ma honte. Je ſuis charmée du repentir, lui repondit la prudente Veuve, mais pour la honte, je la condamne. Votre erreur, grace au Ciel, n'a point eu d'autres temoins que les yeux d'une Amie diſcrette & ceux d'un homme qui vous adore, & de qui l'eſtime & le reſpect ſont auſſi grands que ſon amour; ainſi banniſſez toute confuſion par rapport au monde, & ne conſervez que celle qui vous eſt neceſſaire avec le Ciel.

C'en eſt fait, lui repliqua-t-elle, mes yeux ſont ouverts, mes erreurs

ſont detruites, & ce que je croyois ſi fermement ne me paroît plus qu'un ſonge : heureuſe ſi vous & Silamont pouvez en faire autant. Cependant en me rendant à moi-même je me trouve réellement engagée à une reconnoiſſance difficile à remplir. Non ſeulement Silamont m'a rendu la raiſon, mais il m'a miſe encore en état d'en joüir agréablement par des bien-faits dont ma folie devoit le diſpenſer. Et vous, ma chere Zerbine, que ne vous dois-je point ? Vous vous êtes confinée pour moi dans ce Château, afin de mieux travailler à ma guerifon, votre tendre amitié ne s'eſt point bornée à cela ; & joignant le deſintereſſement à la generoſité. Vous avez approuvé un amour, qui en me comblant de biens, vous ôte ceux que vous pouviez pretendre. Que puis-je faire, ma chere Zerbine, pour m'acquitter de tant d'obligations ?

Nous aimer, lui repondit-elle, vous

vous unir à nous pour toujours, & redevenir cette ſage & ſçavante Leontine qui donnoit tant d'admiration à ceux qui la voyoient & qui l'entendoient! Ah! ſi toute ma raiſon, interrompit elle, & la plus vive tendreſſe peuvent être un prix digne de tant de bienfaits, ſoyez perſuadée, ma chere Zerbine, que je ſuis en état de n'être pas ingrate. Enſuite elle la pria de la mettre au fait de ce qu'elle avoit crû ſur naturel dans la conduite de Silamont, & de lui expliquer par quel moyen il l'avoit entretenuë la nuit ſans qu'elle l'eût pû voir. Pour toute reponſe Zerbine la prit par la main, la conduiſit à la ruelle de ſon lit, lui montra l'ouverture de la double cloiſon, en ferma & rouvrit les couliſſes, la fit entrer dans l'appartement, lui fit voir le Claveſſin, les Flutes & les autres Inſtrumens de Muſique de Silamont; & du même endroit la faiſant paſſer dans ſon cabinet, elle l'inſtruiſit comment elle y a-

voit

voit porté elle-même la toilette & la lettre de ſon Amant, qui par le pareil ſtratagême avoit mis le coffret rempli de Diamans ſur la table de marbre, & paſſé la corbeille des étoffes.

A tout cela Leontine ne faiſoit que des ſignes d'indignation contre elle-même, ajoutant que toutes ces choſes lui prouvoient plus que jamais la foibleſſe de l'eſprit humain. Enfin convaincuë du ridicule de la ſienne, elle envoya prier Silamont de ſe rendre près d'elle, il vint auſſitôt; & ſe remettant à ſes pieds : Hé bien, belle Leontine, lui dit-il, qu'avez vous decidé du ſort de Silamont ? Ce ſeroit à moi, lui repondit elle en le faiſant relever, de vous demander ce que vous avez reſolu du mien; je me reconnois ſi peu digne de tout ce que vous avez fait pour moi, que ſans l'aſſurance que me donne Zerbine, que je puis le reconnoître par ma tendreſſe & l'union que vous deſirez, je n'aurois

rois jamais osé réparoître à vos yeux. Oubliez mon égarement, ne vous souvenez que de l'amour qu'il a fait naître, que je vous jure, sans nul reste de folie, aussi fidele que sincere.

Ces paroles prononcées avec des graces particulieres, transporterent de joye l'amoureux Silamont, & quoiqu'il sçût que sa passion étoit extrême, il n'en connut cependant toute l'ardeur qu'en cet heureux moment. Ses actions & ses discours le prouverent visiblement à la charmante Leontine, qui avec modestie en interrompit le cours, en le priant de lui faire entendre de jour l'armonie qui l'avoit tant charmée dans les tenebres. Il ne s'en fit pas presser, & passant dans la chambre des Instrumens, il prit sa Viole, de laquelle accompagnant sa voix, il enchanta de telle sorte cette aimable fille, que lorsqu'il eut finie elle ne put s'empêcher de lui dire que si toutes ces choses lui faisoient voir qu'il n'é-

n'étoit point Genie, elles lui prou-
voient du moins qu'il etoit un de
plus aimables hommes du monde
Cette agreable fin de l'égarémen
de Leontine avoit mené si loin
qu'ils en avoient oublié de se met-
tre à table. L'enjoüée Zerbin
les en fit souvenir, & Silamon
donnant la main à sa chere Leon-
tine, il la conduisit dans le salo
où l'on avoit servi, & pour la pre-
miere fois mangea avec elle. L
repas fut pour tous trois bien plu
gracieux que les autres. Silamon
qui vouloit plaire, & bannir de
l'esprit de Leontine tous les ob-
jets que sa confusion pouvoit y
rappeller, y fit briller la joye &
les talens qu'il avoit reçûs de la
nature, & se conduisit avec tant
d'art qu'il força cette belle per-
sonne à ne se souvenir que de
lui.

Après le repas ils rentrerent
dans l'appartement de Zerbine,
où il fut resolu que Leontine ne
retourneroit à Bayonne que fem-
me de Silamont, & que la cere-
monie

ıonie s'en feroit dans la Paroiſ-
e du Château auſſi promptement
ue le permettroient les choſes
ıdiſpenſables qu'il faut pratiquer
n ces occaſions, & que pour ne
as abandonner Leontine à ſes
eflexions, Zerbine lui tiendroit
ompagnie la nuit comme le jour
uſqu'au moment que Silamont
levoit joüir de cet heureux privi-
ege. Les ſaints & utiles uſages qui
precedent les mariages ne contri-
buerent pas peu à remettre cette
belle fille de ſes erreurs, qui après
ſon union avec Silamont, les fit
ſervir à relever l'éclat de ſa ſageſ-
ſe par l'aveu qu'elle en fit à ſes
amis. Les railleriers qu'elle lan-
ça ſur elle-même en leur preſen-
ce, & la tendre reconnoiſſance
qu'elle ne ceſſa jamais d'avoir pour
ſon époux, & l'aimable Zerbine
avec laquelle elle vêcut dans u-
ne parfaite intelligence tout le
tems de ſa vie. Pour Silamont,
il ne fut point en ſon pouvoir
de n'avoir pas quelquefois obli-
gation à l'égarement qui l'avoit
rendu

rendu poſſeſſeur d'une perſonne dont la raiſon ſembloit avoir repris de nouvelles forces, & qui le mettoit au rang des hommes les plus heureux.

Fin du Tome IV.



